UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01660586 7

10e édition.

CLAUDE FERVAL

LA VIE ET LA MORT DE CLÉOPÂTRE

PQ
2152
A53
V5
1922
Roba

PARIS
IÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD.

LA VIE ET LA MORT DE CLÉOPÂTRE

DU MÊME AUTEUR

L'AUTRE AMOUR (ouvrage couronné par l'Académie française) . . . . . 1 vol.

LE PLUS FORT . . . . . 1 vol.

VIE DE CHATEAU. . . . . 1 vol.

CIEL ROUGE. . . . . 1 vol.

MA FIGURE . . . . . 1 vol.

UN DOUBLE AMOUR (Mlle de La Vallière) . . . . . 1 vol.

CLAUDE FERVAL

LA VIE ET LA MORT DE CLÉOPÂTRE

MICROFORMED BY
PRESERVATION
SERVICES
DATE OCT 25 1991

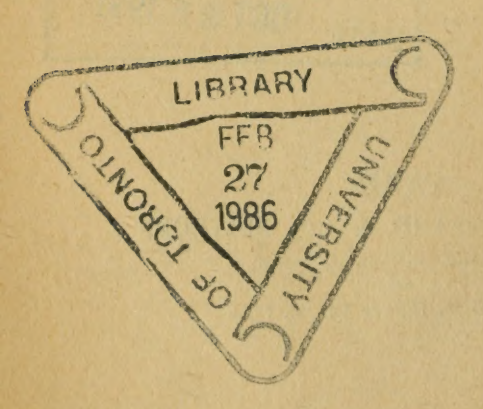
PARIS
ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS
18-20, Rue du Saint-Gothard.

Copyright by Claude Ferval, 1922.

Il a été tiré de cet ouvrage :

Dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 10.

Vingt exemplaires
sur papier pur fil des Papeteries Lafuma
numérotés de 11 à 30.



LA VIE ET LA MORT DE CLÉOPÂTRE

I

JULES CÉSAR

C'était vers la septième heure. Sur les quais encombrés d'Alexandrie, les matelots achevaient de décharger leurs marchandises. Rapidement, comme des oiseaux attardés, les bateaux de pêche rejoignaient les vieux bassins du port d'Eunoste. La nuit était presque complète lorsqu'une dernière embarcation se glissa furtive. Un homme en descendit, large d'épaules, enveloppé d'un manteau sombre et le bonnet des voyageurs enfoncé jusqu'aux oreilles. Avec d'infinies précautions, il aida au débarquement d'une femme si jeune, si agile, qu'on l'eût prise pour une enfant.

Quoiqu'elle eût à peine dix-sept ans, peut-on dire, cependant, que Cléopâtre en fût une? Mariée depuis deux ans déjà au frère qu'une loi dynastique lui avait imposé à la mort de leur père, rejetée par cet associé déloyal, envoyée en exil et, de retour ce soir sous la protection d'Apollodore, elle possédait, en tout cas, un bagage d'expérience qui n'est point ordinaire à cet âge. On peut même se demander quelles impressions analogues à celles qui forment généralement l'en-

fance avait pu recueillir, au milieu d'une cour dépravée et sans hypocrisie, la fille de Ptolémée Aulète, cet étonnant roi dilettante qui, aux désordres de la révolution et de l'invasion étrangère, ne savait opposer que les sons obstinés de sa flûte. Quoi qu'il en fût, issue d'une race cultivée à l'excès, toute nourrie elle-même d'art et de littérature, pénétrée de fortes études, il est certain que l'adolescente abordait la vie avec une rare précocité. A l'heure où d'autres, fraîchement écloses au gynécée, aiment encore la vertu ou rêvent de plaisirs frivoles, elle avait déjà le goût de séduire et de dominer. Libéré de tout préjugé, son esprit osait regarder les choses en face; elle n'ignorait pas ce que valent les hommes et apportait, soit à se servir d'eux, soit à leur plaire, une âme intelligente, vive et renseignée.

Dès qu'au fond de la Thébaïde, où sur les conseils de l'agitateur Photin, le roi l'avait reléguée, elle apprit que Jules César était entré dans Alexandrie, par une de ces intuitions comme en ont parfois les êtres ultra sensibles, elle comprit qu'un bonheur inespéré lui arrivait. Mais, comment joindre le grand homme? Par quels moyens obtenir de sa toute-puissance le secours qui, de captive, la ferait reine? Le savant grec Apollodore qui avait été son professeur de rhétorique et lui demeurait fidèlement attaché, entama des négociations. César s'étant, dès le premier entretien, montré favorable à la jeune femme persécutée, plutôt qu'au Ptolémée et à son fourbe ministre, elle n'hésita pas. Si étroitement qu'elle fût surveillée, si peu sûres que fussent les routes, infestées pour lors de bandes pillardes et meurtrières, accompagnée seulement de deux esclaves, elle

s'échappa et, par le Nil, remonta jusqu'à Canope où Apollodore l'attendait. Appuyée sur ce dévouement solide, elle avait la certitude d'atteindre son but. La traversée, cependant, n'avait pas été sans risques. Choisie parmi les plus modestes, à dessein, pour ne pas attirer l'attention, la méchante barque de pêcheur avait failli les engloutir. Aussi, quelle allégresse, quelle réjouissance de bien retrouvé, lorsque, sous ses petits pieds trépidants, la jeune Lagide sentit le sol de sa capitale, de la chère Alexandrie que, par droit de naissance, elle considérait comme son domaine.

Il s'agissait maintenant de gagner le palais, et cela n'était pas le plus aisé. Malgré l'occupation romaine, des soldats, des agents du roi égyptien avaient l'œil partout. Reconnue, Cléopâtre retombait au pouvoir de son frère.

Apollodore, heureusement, ne manquait ni d'astuce ni de robustesse. Avec les soins dus à un si précieux objet, il enveloppa la fugitive, en fit disparaître la forme dans un rouleau de couvertures et, comme un simple colis, la hissa sur ses épaules. En voyant cheminer le long des quais ce débardeur chargé, en apparence, comme beaucoup d'autres, qui aurait pu soupçonner le mystère de son fardeau? Au Bruchium, on le connaissait. Lorsqu'il déclara qu'obéissant au vœu de César, il venait lui apporter des tapis, les gardes le laissèrent entrer.

Jules César n'était plus alors un jeune homme. Tout ce que la vie peut donner de gloire, d'autorité, de plaisirs, il l'avait obtenu d'elle, et son organisme nerveux en semblait, par moment, épuisé. Le front prématurément dégarni, le masque labouré de rides accusaient cette fatigue; mais, à la moindre émotion, l'éclat fulgurant du

regard était prompt à la démentir. On n'abordait pas le divin Jules sans subir aussitôt son ascendant, sans éprouver ce quelque chose d'auguste et de si charmeur à la fois que, pour l'expliquer, on faisait remonter ses ancêtres, par Enée, jusqu'à Vénus. S'il parlait, son geste affable, l'accent harmonieux de sa voix lui attiraient, au moins autant que ses propos, la sympathie de l'interlocuteur. Se taisait-il? son silence était éloquent, car on songeait aux discours, aux mots mémorables qui, jaillis de sa bouche sinueuse, avaient eu le monde entier pour écho. Où qu'il fût, le prestige de ses exploits l'environnait. Non seulement on l'imaginait à la tête de ses légions, les entraînant d'une extrémité à l'autre de cette Gaule que la victoire avait faite sienne; non seulement on le voyait par les défilés alpestres redescendre sur l'Italie, d'un bond décisif franchir le mince Rubicon et fondre sur Rome en révolte qui, aussitôt ce dompteur paru, se couchait soumise à ses pieds; mais la légende s'était emparée de lui. On représentait comme des géants au regard fatal les Germains qu'il avait vaincus; on racontait que la Bretagne, où, le premier, il avait osé s'aventurer, était dans la nuit trois mois durant, que des fantômes l'habitaient, et toutes ces chimères ajoutées aux victoires réelles les faisaient paraître plus merveilleuses encore.

En s'adressant à un tel homme, en venant lui demander aide et assistance, Cléopâtre comptait sans doute sur son bon droit, mais elle n'avait pas la naïveté de croire que la meilleure chance qu'ont les femmes de se faire rendre justice soit toujours d'avoir raison. Aussitôt sortie du sac où, depuis une heure, ses charmes avaient été emprisonnés, elle eut des bonds de jeune animal qui re-

couvre sa liberté, puis, avec un empressement tout féminin, elle saisit le petit miroir d'argent bruni qu'une chaînette suspendait à sa ceinture. Que de dégâts elle constate! Sa fine tunique de lin est complètement chiffonnée ; son chignon défait laisse rouler sur son cou les ondes brunes de sa chevelure ; d'antimoine autour de ses yeux, de fard à sa bouche, à ses joues, il ne reste plus un atome. Mais, toute simple ainsi, parée de sa seule jeunesse, en est-elle moins fraîche? moins expressive? moins troublante, la délicieuse plaignante qui, dans un instant, va se trouver devant son juge? Elle s'inquiète cependant, elle se demande comment va l'accueillir l'homme accoutumé aux artifices des romaines, le potentat à qui, toutes, les plus vertueuses comme les plus corrompues, se sont efforcées de plaire. Car la réputation de César a passé les mers. On sait qu'autant que grand capitaine, écrivain, juriste, orateur, il est libertin. Outre les débauches communes à tous les jeunes gens, qu'il a largement pratiquées dans les milieux de galanterie, on sait que ses incartades ont porté le trouble dans de nombreux ménages, sans en excepter ceux de ses meilleurs amis ; et ce n'est pas en bonne part qu'on accole à son nom cette épithète : *omnium mulierum vir,* le mari de toutes les femmes.

Cléopâtre, cependant, avait tort de s'alarmer. Sur une âme avide de neuf, d'original, de singulier, sur des nerfs blasés comme étaient ceux de l'imperator, quelle vision pouvait se graver plus au vif que celle de sa royale adolescence? Dès le premier moment, dès qu'il eut contemplé les grâces rythmées et pour ainsi dire musicales de son corps, son petit front qui rejoignait la racine du nez par une ligne presque droite, ses

prunelles où nageait de l'or, ses narines fines comme des ailes, ses lèvres entr'ouvertes toutes gonflées de sensualité, sa chair surtout, cette chair lumineuse, couleur d'ambre, qui faisait songer à quelque beau fruit de soleil, un indicible frémissement le parcourut. Jamais, non jamais, l'Occident, Rome même, avec ses ardentes vierges, ses matrones savoureuses et expertes, n'avait rien offert d'aussi délectable à son désir. Et prêt à tout accorder, afin de tout obtenir, il s'informa:

— Que veux-tu? Lequel de tes souhaits m'est-il possible de satisfaire?

Par une flatterie charmante, la jeune femme répondit en latin, qu'elle parlait avec autant de facilité que le grec, l'égyptien, le syriaque et plusieurs autres dialectes. Elle exposa l'abus de pouvoir dont elle avait été victime, cette iniquité qui faisait d'elle une pauvre petite princesse errante et, avec un air de se confier qui la rendait irrésistible, avoua qu'elle comptait sur la toute-puissance de César pour lui restituer sa couronne.

Sa voix était douce, insinuante; les choses qu'elle disait, ses revendications contre son usurpateur de frère devenaient, aussitôt qu'elle les avait exprimées, des vérités incontestables. Comment, du moins, ne seraient-elles pas apparues ainsi au juge galant sur qui, comme des rayons d'astres, posaient ses admirables yeux noirs?

Il conçut aussitôt la tendre envie de l'exaucer. Mais des difficultés se présentaient. Ayant abordé l'Egypte en ami, il n'y disposait que de peu de troupes. Celles de Ptolémée, au contraire, étaient nombreuses et résolues à défendre leur roi. La sagesse ordonnait de ne rien brusquer. Cela n'était point l'affaire de celle dont la hâte à saisir

le pouvoir avait l'impétuosité des eaux printanières. Déployant une verve, un esprit de polémique inattendu chez un si jeune être, Cléopâtre entreprit de communiquer son ardeur à César. S'il ne pouvait tout de suite entrer pour elle en campagne, que le plus rapidement possible, il convoquât ses légions et, en attendant leur arrivée, qu'il la proclamât seule et unique souveraine.

Pendant qu'elle parlait, le regard de l'imperator ne la quittait pas ; il suivait chacun de ses mouvements qui étaient comme des ondulations et la courbe exquise de ses lèvres. Quelle adorable maîtresse elle sera ! se disait-il en respirant le parfum de sa chevelure.

Et, le devinant conquis, prêt à tous les aquiescements, Cléopâtre sentait pénétrer en elle cette délicieuse certitude : Avant peu, je serai reine.

En apprenant que la sœur dont il se croyait débarrassé était revenue à Alexandrie, que César avait juré de la rétablir sur le trône, Ptolémée XIV eut une de ces colères démentes auxquelles était sujet ce rejeton d'une race dégénérée. « La traîtresse ! s'écria-t-il en piétinant un vase murrhin de la plus grande beauté ; elle s'est jouée de moi ! L'arbitrage qu'elle a eu l'impudence d'évoquer n'est qu'une abominable félonie ! » Et plaçant Achillas à la tête de ses troupes, il fit massacrer la garde romaine.

Ce fut le début d'une guerre qui allait durer deux années. Ayant derrière lui toutes les forces de la République il était évident que César devait l'emporter ; mais les débuts, faits de rixes et d'émeutes à la répression desquelles ses soldats n'étaient point accoutumés, furent difficiles. Plutôt que de s'exposer davantage à des combats de

rue où il n'avait pas toujours l'avantage, le défenseur de Cléopâtre jugea prudent de s'enfermer avec sa garnison entre les murs du Bruchium qui pouvait, à la rigueur, servir de citadelle et, en attendant les légions promises, d'y soutenir un siège.

Etre captive avec l'homme qu'elle s'était promis d'ensorceler jusqu'à ce qu'il n'eût plus d'autres intérêts que les siens, quelles conditions plus favorables aurait pu rêver la jeune femme ? Commencé sous l'œil d'Alexandre et agrandi successivement par chacun de ses successeurs qui, — comme les Pharaons, mais avec un goût plus affiné, — avaient la passion de bâtir, le Bruchium n'était pas seulement un palais. Sur la hauteur, à l'endroit où les collines qui ont longé le littoral s'abaissent vers la mer, ses multiples constructions formaient une sorte de ville à part, un immense enclos royal d'une variété, d'un luxe inouï, où des spécimens de la massive architecture égyptienne se mêlaient aux gracieux entablements de l'art grec. La partie qu'habitait Cléopâtre avait été aménagée spécialement par Ptolémée Aulète, désireux d'assurer à sa fille de prédilection un décor digne d'elle. Amateur de tout ce qui était rare et beau, ce musicien, non moins sensible à la pureté des lignes qu'à celle des sons, s'était plu à l'enrichir de ce que la main des hommes avait créé de plus parfait. On n'y pouvait faire un pas sans rencontrer des œuvres précieuses de Myron, de Praxitèle, de Phidias, des candélabres finement ciselés, des sièges d'un galbe élégant, des coffrets d'ivoire lourds d'incrustations, des trépieds d'orfévrerie où se consumaient de rares parfums, et partout, à profusion, des tapis aux dessins enchevêtrés

comme des songes. Il n'y avait pas une pièce de la somptueuse demeure qui ne réservât aux yeux une joie de couleur et de forme, où l'on ne sentît toutes choses combinées pour l'agrément noble de la vie.

Mais la véritable merveille, celle qui dépassait tout, et qu'on n'aurait pu rencontrer sous un autre ciel que celui de l'Egypte, c'étaient les jardins. Ouverts aux brises marines, on y respirait délicieusement. Les terrasses succédaient aux terrasses, rejointes entre elles par de larges escaliers de marbre, et coupées de fontaines où coulait une eau de cristal. Sous l'influence de ces eaux, amenées du Nil par un aqueduc, la végétation atteignait des dimensions prodigieuses, aussi bien les verdures transportées à grands frais de régions plus tempérées, que les figuiers et les palmes qui vivent dans l'incandescence. Les fleurs, partout, foisonnaient; les rosiers, particulièrement, venus de Perse en telle profusion que les parterres même d'Ecbatane auraient semblé pauvres à côté de ceux qui embaumaient sous les fenêtres de la reine.

Comment le fils de Vénus, que les nécessités politiques avaient si souvent entraîné dans le froid des contrées barbares, n'aurait-il pas ressenti jusqu'à l'enivrement la nouveauté d'un tel séjour? Tout semblait y avoir été mis en œuvre pour concourir à quelque exceptionnelle félicité, et plus que tout, la créature de grâce et de jeunesse qui en était la fleur suprême. Il l'aima dès le premier soir, d'une de ces passions ardentes, absolues, qui sont comme les embrasements du ciel quand l'été touche à sa fin et que les arbres, en quelques jours, deviennent plus éclatants, plus riches qu'ils n'ont été de toute la saison.

Elle, se laissa aimer. Le dépouillement, l'exil, la peur des pires traitements l'avaient préparée à bien des complaisances. Sans interroger la nature du sentiment qui la jetait dans les bras de César, sans même apercevoir la part de calcul qui s'y mêlait, elle était tout à la joie de sa réussite. Et que de fois, à la réflexion, elle dut se féliciter, n'ayant cherché en lui qu'un protecteur, d'avoir, par surcroît, rencontré le plus épris, le plus délicat des amants! En sécurité sur le vaisseau de haut bord où il l'avait hissée à ses côtés, elle s'abandonnait à sa puissante sauvegarde, s'y livrait comme à une force dont on ne distingue pas de quels éléments elle est composée. S'il n'agitait pas les sources secrètes de son être, l'amour du grand homme la comblait de tant d'orgueil, éveillait en elle de si magnifiques espérances que son cœur en oubliait le manque de réciprocité. Rêveuse de bel avenir, elle jouissait de se sentir emportée vers des destinées inconnues, mais qui, avec un pilote tel que César, ne pouvaient manquer d'être glorieuses.

Quoique troublés par le bruit des catapultes et par la chute des engins dont les assaillants criblaient l'enceinte du Bruchium, les jours que les amants y vécurent prisonniers, furent exquis. Ne voyant qu'eux-mêmes, ayant pour principal souci, pour occupation continuelle de se plaire l'un à l'autre, de se prodiguer des caresses, ils réalisaient pleinement le rêve de solitude à deux que tant de couples libres poursuivent en vain.

Les renforts cependant que César avaient appelés, commençaient à répondre. Ciliciens, Rhodiens dirigeaient sur Alexandrie des navires chargés d'approvisionnements que la passe, res-

tée au pouvoir des captifs, laissait parvenir jusqu'à eux; des fantassins bien exercés étaient fournis par la Gaule; Rome envoyait l'armement, et, sous le commandement de Calvinus, la cavalerie enfin compléta les effectifs. Le siège qui avait duré plus de six lunes fut alors levé, et la guerre se transporta en rase campagne. L'armée commandée par Achillas n'était pas aussi négligeable qu'on aurait pu le supposer. Plusieurs fois, d'habiles manœuvres réussirent à mettre César en mauvaise posture. Ce qui devait arriver néanmoins, — car il avait avec lui le nombre et la valeur romaines, — se produisit le jour où, dans les plaines du Delta, il put déployer ses cohortes. Une bataille décisive fut livrée et, battues, culbutées, précipitées dans le Nil, les bandes Ptoléméennes s'anéantirent. Le roi lui-même, au moment où, sur un barrage improvisé, il cherchait à franchir le fleuve, y trouva la mort. Plus pitoyable que le destin, César fit grâce de la vie à Achillas qu'on lui amenait chargé de chaînes. Il se contenta d'en exiger une reddition en règle, et reprit, au galop, la route d'Alexandrie.

Au septième étage de la tour, Cléopâtre attendait. Dès qu'au milieu d'un nuage poussiéreux, elle aperçut l'étincellement des aigles, son cœur redoubla de vitesse. N'en pouvant contenir l'heureuse impatience, elle commanda sa litière:

— Et courez! ordonna-t-elle aux porteurs, douze éthiopiens dont les jambes de bronze rayèrent aussitôt la route.

A l'épervier d'or qui planait sur son toit, aux rideaux de pourpre dont elle était enveloppée, la litière royale se reconnaissait de loin. Aussitôt que son approche fut signalée, César descendit

de cheval, et, avec un tendre respect qui était la manière de sa galanterie, il salua sa bien-aimée. Il ne l'avait pas vue depuis plusieurs jours et brûlait de lui exprimer son amour.

— L'Egypte est à toi, lui dit-il; je ne l'ai conquise que pour la mettre à tes pieds. La voici. Et, en même temps, il lui offrit les clés de la capitale qu'en faisant sa soumission, Achillas avait dû abandonner.

Connaissant désormais le poids de la volonté romaine, les rebelles jugèrent la folie où Photin les avait entraînés. Autant ils s'étaient monté la tête, autant ils l'avaient basse aujourd'hui. Ils s'attendaient à des représailles, il n'y eut que des amnisties. Qui aurait discuté la reine qu'un vainqueur si généreux imposait? Elle fut, à sa première apparition en public, acclamée comme si sa présence comblait le vœu de tous les cœurs.

Grâce donc à cette guerre qui avait été faite pour elle, pour l'amour d'elle, Cléopâtre retrouvait la couronne de ses ancêtres. Afin, toutefois, d'achever la conquête de l'opinion, elle se soumit, pour la seconde fois, au vieil usage dynastique qui voulait que les enfants d'un même père partageassent la souveraineté, et accepta pour époux son frère cadet Ptolémée XV.

Toutes choses étant ainsi réglées pour le mieux, César n'avait qu'à quitter l'Egypte, qu'à regagner Rome où son parti le réclamait. Mais César ne s'appartient plus. Possédé entièrement par la passion qui, jusqu'à la fin de sa vie va inspirer tous ses actes, primer devoirs, ambitions, intérêts même et contribuer à sa perte, il ajourne son départ. Fermant l'oreille aux avertissements que chaque courrier lui apporte, il n'écoute que la chère enjôleuse qui, à tous les

charmants sortilèges dont elle s'est servie déjà pour le retenir, ajoute la proposition d'un voyage.

A cette époque, comme aujourd'hui, la navigation le long des rives du Nil où s'échelonnaient, où s'échelonnent encore les vestiges de l'antiquité pharaonique, était un plaisir fort goûté. Beaucoup de riches patriciens, de princes orientaux, d'artistes venus d'Asie Mineure, de Grèce, après avoir épuisé les délices d'Alexandrie, s'embarquaient sur un de ces bateaux de plaisance que l'on appelait cange ou thalamège et, pendant des semaines, sous un ciel toujours limpide, coulaient des jours d'une suavité reposante.

La cange sur laquelle Cléopâtre invitait César, était un véritable palais flottant. Les appartements luxueux du Bruchium y étaient reproduits en miniature et de nombreuses thalamèges à sa suite permettaient d'emmener tout un personnel, non seulement de serviteurs, mais de danseurs, de musiciens, de poètes destinés à charmer les loisirs.

C'était au début de l'hiver, de la saison qui, ailleurs, plonge les humains dans un frimas désolé, où les prairies sont en deuil, où les pauvres arbres frileux agitent des bras en détresse. Rien de pareil sur la route indolente et bleue que suivent nos voyageurs. Emportés par l'effort régulier de cinquante nubiens pesant sur des avirons d'ébène, ils vont, ivres de liberté, de plaisir et d'espace, vers une sorte de Terre Promise qui, à chaque étape, leur apporte un plus large tribut de soleil.

Subitement, après la magie verdoyante des premiers jours, la végétation se fit rare. La cange

filait entre des rives dénudées. L'étendue, sableuse jusqu'à l'horizon, n'était plus qu'une suite de petits monticules arides, sortes de volutes d'argent qui se perdaient dans la brume. A peine, çà et là, rencontrait-on quelques touffes d'aloès brandissant leurs glaives acérés, ou les panaches des dattiers qui, dans la sécheresse de l'air, semblaient des torches géantes sur le point de s'enflammer. A mesure qu'on approchait de Memphis, les constructions devinrent plus nombreuses : temples aux colonnes trapues, palais éclatants de blancheur, pylônes puissants comme des montagnes, venaient se mirer dans le fleuve. En face des pyramides, les voyageurs s'arrêtèrent. L'extravagant labeur qui avait édifié ces tombeaux confondait la raison de César. Lui qui, en disciple de Platon, attachait peu d'importance au corps, et croyait, pour atteindre l'immortalité, n'avoir à compter que sur la beauté qui rayonne de l'intelligence, de l'amour et des hautes actions de l'âme, se demandait quelles pensées, devant la mort, avaient hanté le cerveau d'un Kéops, d'un Képhrem ? L'avaient-ils considérée comme la vie véritable et celle-ci comme un passage ? Lui avaient-ils élevé des temples ? ou, indignés de ses destructions, était-ce par défi que leur orgueil avait dressé contre elle ces formidables triangles ?

Parmi tant de figures étranges dont sont peuplées les plaines de Memphis, le grand sphinx de Giseh attirait dès lors la curiosité. Cléopâtre l'avait entrevu, de loin, pendant sa fuite aventureuse, et trouva plaisant d'y mesurer, devant César, sa grâce et sa petitesse. A l'heure où ils s'en approchèrent, le soleil achevait sa course derrière les collines libyques. Sur son lit de

sable, le monstre semblait émerger d'on ne sait quelle plage infinie, de quel océan figé. Tandis que tourné vers l'est, son visage énigmatique était déjà recouvert par l'ombre, il recueillait sur son échine fauve les derniers rayons de clarté qui la faisaient comme vivante. Se souvenant alors de cet autre sphinx, qu'inquiet de sa destinée, Œdipe avait un jour interrogé, le dictateur devant qui l'avenir était trouble aussi, eut-il l'idée de poser à celui-ci quelque question? En obtint-il une réponse? Mystère! Mais, frémissant ainsi qu'il l'était au contact de la jeune chair à son côté, regardant la lune vermeille, respirant l'âme troublante de la nuit, si quelque sage conseil lui fut soufflé, il n'était guère en état de l'entendre. L'amour en lui parlait trop fortement.

Au trentième jour de leur navigation, les amants arrivèrent devant Philœ. Cette perle enchâssée dans le double azur de l'atmosphère et de l'eau, si purs tous les deux, si transparents, que l'on se demande lequel est le miroir de l'autre, avait inspiré de tous temps les poètes. Ceux qui, une fois, avaient abordé son seuil rose comme un coquillage, ne se lassaient plus d'en célébrer la douceur paradisiaque. S'arrêter là, y planter sa tente, oublier, dans le culte de la beauté, tout ce qui ailleurs l'offense ou la ternit, devenait aussitôt le rêve des imaginations d'artistes; mais peu le réalisaient. Depuis la plus haute antiquité, le territoire restreint de l'île appartenait aux prêtres d'Isis qui n'y faisaient pas volontiers place aux profanes. Gardiens du temple que la piété des fidèles avait fait le plus opulent de l'Egypte, ces serviteurs de la bonne déesse ne voulaient être troublés dans aucun

de leurs privilèges; ils entendaient surtout ne partager qu'entre eux une prébende qui n'avait pas sa pareille.

Ainsi qu'il arrive dans la plupart des sanctuaires où la préoccupation du divin ne fait pas dédaigner les biens de ce monde, l'arrivée des souverains fut accueillie comme une aubaine. Des barques chargées de musiciens descendirent plusieurs stades à leur rencontre et, sur la rive, un cortège de prêtres les attendaient avec des chants. Il fallut se rendre au temple, écouter des discours, recevoir des députations, des offrandes. En signe d'actions de grâces, des chèvres furent immolées, le sang des colombes coula.

Après cette réception d'un caractère officiel qu'il n'avait pas été possible d'éviter, Cléopâtre exprima le souhait qu'elle et César fussent laissés seuls, libres de toute solennité, ainsi que cela était pour le moment leur fantaisie. Durant les heures chaudes, ils demeuraient à l'intérieur des portiques où des jets d'eau entretenaient un peu de fraîcheur, soit à deviser en regardant s'épanouir les calices bleus, blancs, roses du lotus, soit engourdis dans une douce quiétude où soucis, projets, ambitions, tout semblait oublié. La jeune reine cependant ne perdait pas de vue le but secret de ce voyage qui était, par d'inoubliables impressions, de s'attacher le grand protecteur, et de lui rendre l'Egypte chère. Le soir, quand ensemble ils respiraient au bord des allées les violettes tropicales qui exhalent une odeur de miel, ou que s'enfonçant sous des fourrés dont les branches recourbées sur leurs têtes laissaient tomber une poudre d'or, elle répondait sur un ton d'enfantine crainte aux compliments qu'il lui adressait : « Oui, sans

doute, mon pays est le plus beau du monde, mais si difficile à gouverner ! » Et lui, ému de la sentir à son bras toute frêle, s'empressait de promettre le constant, le puissant secours de sa patrie.

Cette trêve à la vie publique ne se pouvant prolonger, les amants voulurent du moins en perpétuer l'heureux souvenir. Le plan d'un temple fut dessiné, et avant de quitter l'île, dans un enclos de lauriers-roses où se jouaient des oiseaux brillants comme des étincelles, ils en posèrent la première pierre. Vingt siècles se sont écoulés, et les pèlerins qui toujours se succèdent au paradis de Philœ admirent encore, fine et légère en son pur style corinthien, une élégante colonnade de marbre. Le nom d'aucune divinité ne s'inscrit à son fronton, mais chacun devine à laquelle ce voluptueux bijou est dédié.

Une délégation attendait César à Alexandrie. Lorsque Rome avait appris que le vainqueur de Pharsale, le héros sur qui s'étaient ralliées de si nombreuses espérances s'attardait auprès d'une nouvelle Circé, la consternation avait été générale. S'imaginait-il donc être à l'abri des revirements de la fortune? Ce que sa chance et son génie avaient fait, sa négligence le pouvait défaire. Qu'adviendrait-il si les partisans de Pompée, sachant leur ennemi engagé dans une aventure galante, mobilisaient de nouvelles troupes? Déjà les plus audacieux relevaient la tête, et la menace était partout.

Si doux oreiller que soit une poitrine de femme, un homme de la trempe de César se réveille quand des amis lui font entendre : Ton honneur est en péril. Oui, à la voix de ceux qui étaient venus le cher-

cher, l'amoureux eut un sursaut. Il comprit que tous les grands gestes dont il avait été l'exécuteur seraient néant, s'il ne répondait pas à l'appel qu'on lui adressait aujourd'hui. La nécessité du départ s'imposa. Il partirait; mais que le temps lui fût accordé de préparer à la séparation celle qui, elle aussi, avait mis en lui sa confiance.

Avec toutes les précautions d'une tendresse qui s'alarme, il avertit Cléopâtre.

— Quoi! gémit-elle; tu veux dénouer les bras que j'avais enlacés à ton cou? Et d'une étreinte chaleureuse, elle cherche à le retenir.

Fort contre tout l'univers, César se sent faible contre ce qu'il aime. Il est sur le point de céder. A sa mémoire, heureusement, se rappelle la maxime qui a été la règle de sa vie : *Partout, toujours le premier*. Et son courage se raidit. Il n'est d'ailleurs pas de ces voluptueux invétérés chez qui l'instinct parle seul. Sa nature transcendante réclame l'action; les émois de la vie publique lui sont devenus un besoin. Je me suis accoutumé, se dit-il, à considérer les hommes comme un vil troupeau; vais-je, par une lâche inertie, m'égaler à ceux-là que je méprise?

La reine, cependant, se désolait à la pensée de le perdre. Lorsqu'il serait loin, que deviendrait-elle? Qui la protégerait? la défendrait? l'aiderait à mater un peuple turbulent et fourbe?

Elle allait être mère. Comptant sur le lien nouveau qui entre elle et son amant était en train de se former, elle obtint qu'il ne la quitterait pas avant la naissance de l'enfant.

En réalité, César n'était pas indifférent à cette naissance. Les pensées qu'il exprimait à ce sujet étaient même de nature à susciter les plus grandes espérances dans l'esprit de Cléopâtre. C'était

tantôt le regret qu'aucune des trois épouses qu'il avait eues ne lui eût donné de fils, plus cuisant encore celui d'avoir perdu sa fille Julie, et tantôt le souci de son héritage. A qui iraient ses richesses? les terres immenses qu'il possédait en Ombrie? Qui perpétuerait la race divine des Jules? Assurément, sa sœur Atia avait un fils : Octave; mais ce neveu était de santé délicate, et le caractère incertain, timide, dont il témoignait, ne faisait nullement présager une destinée brillante. Qui sait si le petit bâtard que lui préparait Cléopâtre ne serait pas mieux doué pour la gloire?

Celui-ci vint au monde, la veille précisément du jour où, las d'attendre, les amis de César avaient obtenu qu'il lèverait enfin l'ancre. C'était un fils. Chance prodigieuse, sur les traits à peine formés du petit être, la ressemblance indéniable du père éclatait. Attendri, comme le sont aisément les cœurs qui commencent à vieillir, l'imperator décida que l'enfant s'appellerait Césarion et promit de l'adopter. Ce ne fut pas tout. A l'heure émue des adieux, dans un entretien plein de regrets, d'effusions, Cléopâtre exprima le souhait qui occupait toute son âme : « Etre ta femme, ô César! » Oui, sous son petit front réaccoutumé à la couronne, les ambitions s'étaient peu à peu élargies. Il ne lui suffisait plus de régner sur le domaine de ses aïeux, — diminué d'ailleurs, réduit à n'être plus guère qu'une puissance commerciale, — ce qu'elle rêvait, c'était d'unir son sort à celui du maître de Rome.

Cette perspective, au premier moment, effara quelque peu César. Sur l'Aventin, où s'élevait son palais, Calpurnia, l'épouse légitime, n'attendait-elle pas son retour? Cléopâtre elle-même n'était-

elle pas mariée, captive d'un usage dynastique? Mais que sont de tels obstacles devant la jeune héroïne qui a mesuré le monde et ne l'a pas trouvé trop vaste pour ses desseins? Elle fait valoir tout ce qu'à eux deux, forts du pacte qui mettrait en commun les richesses illimitées de l'une et le génie guerrier de l'autre, ils pourraient réaliser. Le projet était grandiose et avait de quoi séduire César. Il en vit aussitôt les avantages si parfaitement d'accord avec son amour. Mais Rome le lui laisserait-elle exécuter? Une loi, une de celles dont le Sénat restait encore strict gardien, interdisait aux patriciens d'épouser des étrangères. « N'es-tu pas au-dessus des lois? » insinua la chère voix tentatrice. Quel homme résiste à s'entendre placer sur le rang des dieux?

C'était l'instant du départ. Bouleversé, César eut une dernière étreinte. Il ne prit point d'engagement formel, mais, à son adieu d'amant, Cléopâtre sentit que s'ajoutait une solennité de fiançailles.

Dans la solitude, son imagination s'exalta; de glorieuses fantasmagories l'occupèrent. Il lui semblait voir une Rome humiliée, soumise aux volontés d'Alexandrie; des vassaux, à ses pieds, venant déposer leurs armes et les clés de leurs capitales. D'innombrables peuples défilaient et, parmi des acclamations, elle croyait entendre son nom mêlé à celui de César. Avec de tels mirages, le désert des séparations se transforme; il cesse de n'être qu'une désolante plaine aride; les étapes se rapprochent, et le but envisagé paraît plus réel que la morne réalité.

Aussitôt échappé au sortilège dont l'enveloppaient les grands yeux veloutés de l'Egyptienne,

César se retrouva lui-même : pénétrant, lucide, prompt aux habiles décisions. Son œil d'aigle embrassa l'ensemble des choses. Elles étaient loin de ce que sa valeur les avait faites au lendemain de Pharsale. Ne le sentant plus redoutable, l'armée pompéienne avait eu le temps de se réorganiser. Elle menaçait de toutes parts. C'est en Orient que le danger sembla le plus imminent. Avant donc de regagner l'Italie, l'imperator fit voile vers l'Asie Mineure et commença par se débarrasser de la flotte ennemie qui encombrait l'embouchure du Cydnus ; puis, avec un corps de vétérans éprouvés à qui l'on pouvait demander des prodiges, il bat Caïus Cassius à Ephèse, Pharnace à Zéla, se retourne vers l'Afrique et y gagne la bataille de Thapsus ; puis, après s'être fait, en échange des royaumes qu'il leur concède, verser les grosses sommes dont il a besoin par les dynastes terrifiés, il rentre à Rome, riche d'un butin qui va calmer les mécontents.

Le triomphe attendait César, un triomphe tel que jamais la Voie Sacrée n'en avait porté de pareil. En le voyant ceint de lauriers, suivi d'un cortège de rois qui étaient ses captifs, et plus grand qu'eux tous, de l'illustre Vercingétorix en qui se personnifiait la résistance des Gaules, le peuple oublia ses griefs. La longue absence fut pardonnée. Autour du char où s'inscrivait en lettres d'or le fameux *veni, vidi, vici*, ce fut un enthousiasme d'enfants qui retrouvent leur père. Les hautes classes ayant montré plus de réserve, c'est sur le peuple que le dictateur va s'appuyer : c'est à en améliorer le sort que travailleront ses premières réformes. Mais il connaît trop cette masse mouvante et les prompts revirements

auxquels sa versatilité l'expose, pour se borner aux actes sages et méritoires. Amuser la plèbe a toujours été le moyen le plus sûr de l'avoir avec soi. En conséquence, le triomphateur ordonne fêtes et festins. Dans tous les quartiers de la ville, le blé roule, l'huile et le vin sont mis à la portée des bouches. Des représentations s'organisent; le cirque s'emplit d'une foule à qui le sang des bêtes et des gladiateurs est prodigué. Pendant les quarante jours que dura l'orgie, il n'y eut qu'une opinion. César était l'*Illustre,* l'*Invincible,* le *Père aimé de la patrie.* Tous les titres, tous les honneurs viennent à lui. Il est consul, dictateur pour dix années, reçoit les insignes de grand pontife; son siège curule s'élève au-dessus des autres sièges, et sur la statue qu'on lui dresse dans le temple de Jupiter, le mot *Deus* s'inscrit.

A Alexandrie, les choses n'allaient pas aussi bien. En dépit des légions que, pour maintenir l'ordre, César y avait laissées sous le commandement de Calvinus, des mouvements séditieux s'étaient formés. Plus ou moins ouvertement, on accusait la reine d'avoir attiré l'étranger, de s'être donné pour maître un Romain, et de compromettre l'honneur de la dynastie en l'avouant pour père de son enfant. Prétendrait-elle imposer aux Egyptiens un futur roi qui ne serait pas de leur race? Les accusations comptent peu pour qui se sent de force à passer outre. Mais Cléopâtre n'était pas encore l'intrépide qui, plus tard, osera braver l'opinion et conduire elle-même des armées à la bataille. Ses vingt ans sont fragiles et tremblent d'avoir senti passer sur eux le souffle des révolutions. Privée du protecteur qui lui a rendu son trône et l'y faisait respecter,

elle se sent vacillante. Pourra-t-elle toujours tenir contre les embûches? les récriminations, les émeutes? Jusqu'ici, le prestige de César, même absent, a suffi à la défendre. Si les agitateurs cependant pouvaient la croire abandonnée, réduite à ses seules forces, de quelle tentative ne seraient-ils pas capables? Or, de mauvais bruits se sont répandus. Ne raconte-t-on pas que pendant l'expédition africaine, l'imperator s'est distrait avec la reine Eunoé. Se pouvait-il? si vite! A peine sorti du lit où il lui jurait une fidélité sans fin! Ah! qu'une femme se sent désarmée, quand la distance rend vain le cercle dénoué de ses bras!

Mais cette distance, elle n'est pas infranchissable. Si réellement, comme il l'écrit, César l'aime toujours et souffre d'être retenu loin d'elle, pourquoi n'irait-elle pas le rejoindre? Au désir de resserrer, pour peu qu'il se fût relâché, le lien qui les unit, se mêle la curiosité de Rome. Rome, c'est l'ennemie héréditaire, la rivale dont il faut toujours se méfier. Vue de près, une rivale fait moins peur. On apprend les moyens de la combattre. Et Cléopâtre propose sa visite.

Après une année d'éloignement, il était exact, ainsi que le protestaient ses lettres, que les sentiments de César n'avaient pas changé. S'il s'était montré galant avec la reine de Numidie, c'était l'erreur d'un instant, ou plutôt, le besoin, par une distraction, d'échapper au souvenir qui tenait en lui trop de place. Un homme, chargé comme il l'était de soucis graves, a-t-il le droit de se laisser absorber par des images amoureuses? Et dans le fait, il revoyait, parfois même avec une intensité dont son esprit n'était pas maître, les scènes lascives du Bruchium, ou les heures

qu'avait bercées l'eau nonchalante du Nil. Il n'accepta pas, cependant, tout de suite, la proposition du voyage. Faire venir la reine d'Égypte à Rome était une grosse affaire. Il n'en voulait courir l'aventure qu'après que toutes les difficultés auraient été aplanies. La première et la plus malaisée à vaincre était cette sorte d'antipathie qu'éprouvait la population romaine pour tout ce qui portait une couronne. On eût dit, tant ce sentiment était enraciné en elle, que la seule approche d'un souverain la menaçât de monarchie. Or, plus que tout autre, Cléopâtre était suspecte. On la savait ambitieuse et personne n'ignorait de quelle séduction elle avait enveloppé César. Le mécontentement qu'on avait éprouvé un moment contre lui s'était reporté sur elle. Afin de disculper l'un, on accusait l'autre, on la chargeait des responsabilités. Ne fallait-il pas qu'une femme disposât de ressources bien étranges pour avoir retenu l'imperator si longtemps loin de sa patrie? Loin des siens qui le réclamaient?

Jusqu'à quel degré était-il prudent d'amener sa maîtresse au milieu d'une opinion si jalouse? César se le demandait. Il n'osait l'exposer à un accueil hostile et moins encore, abandonner, pour l'aller voir, des ennemis qu'il sentait prêts à user contre lui de la moindre absence. Et les jours passaient. Et Cléopâtre se lamentait.

Ce fut d'elle, à la fin, que vint l'idée qui allait les tirer d'embarras. Sous prétexte que les conditions de son alliance avec Rome n'avaient jamais été réglées, elle offrit de venir elle-même débattre plusieurs clauses litigieuses. Pour obtenir le titre de *socius republicæ*, point n'était nécessaire que la reine se dérangeât; des ambassadeurs, de part et d'autre, auraient suffi; mais le Sénat

fut flatté qu'elle préférât traiter directement avec lui, et répondit par une invitation. Le tour était joué. Il n'y avait plus qu'à se mettre en route. La destinée de Cléopâtre n'était-elle pas d'amener les hommes à subir sa volonté ?

Le soleil de juin resplendissait. Avec son Forum remuant, ses fenêtres encombrées, la foule en haie le long des rues principales, Rome semblait en fête. La défiance cependant, plutôt que la sympathie, présidait à cette agitation. Tant d'histoires étranges circulaient sur la voyageuse attendue ! Pour les uns, elle était une sorte de courtisane toute ruisselante de perles et d'or ; pour d'autres, une sorcière dont les maléfices faisaient perdre la raison à ceux qui s'approchaient d'elle. Pour le plus grand nombre, Cléopâtre était simplement l'étrangère, la femme d'Orient, c'est-à-dire ce que le peuple romain méprisait le plus au monde. Quand commença le défilé d'esclaves noirs portant des anneaux aux oreilles, d'eunuques vêtus de longues robes comme des femmes, de ministres avec leurs épaisses perruques, de soldats à demi-nus, dont les têtes, coiffées d'antennes, ressemblaient à de gros insectes, il n'y eut que des éclats de rire. Vinrent les sarcasmes à l'apparition des astronomes dont les bonnets à pointes menaçaient le ciel, des prêtres affublés de peaux de panthères; ils redoublèrent à la vue des étendards où étaient peintes les images sacrées. Quoi ! des chacals ! des éperviers ! des vaches ! cela des dieux ? Et le bon sens latin s'insurgeait contre une religion abaissée à de tels emblèmes.

Mais voici qu'au milieu d'un éclat de lances, de boucliers, la litière royale s'avance. Un silence se fait, et tous les yeux sont fixés sur le groupe

que forme Cléopâtre avec son enfant dans les bras. Cet enfant dont Alexandrie lui faisait un grief, c'est sur son gentil sourire, sur sa prodigieuse ressemblance avec César qu'elle avait compté pour le bon accueil des Romains. Le calcul n'était pas mauvais. César était, à cette époque, l'idole de Rome. Tous ses actes étaient approuvés et si, tout bas, il arrivait qu'on raillât, qu'on échangeât quelques critiques, personne n'aurait osé se déclarer ouvertement contre ceux qu'il avait invités. Toute belle cependant qu'elle était, la reine d'Egypte ne pouvait plaire à une population entichée d'elle-même, et qui se considérait comme étant d'une race supérieure aux autres. Avec sa peau dorée, ses yeux allongés à l'antimoine, qui rejoignaient presque les tempes, sa bouche peinte violemment, l'étrangeté de sa coiffure où s'enroulait un serpent d'or, sa tunique transparente laissant les seins à découvert, la personne de Cléopâtre choquait, faisait scandale. Mais, puisqu'être aimable était la consigne, on ne vit, on affecta de ne regarder que le petit Césarion de qui le teint clair, le regard vif et profond affirmaient la divine origine.

Afin de bien marquer, d'ailleurs, le cas qui devait être fait de ce couple à lui, César l'installa dans le palais qu'il venait de se faire construire sur la rive gauche du Tibre et y ajouta la jouissance des magnifiques jardins étendus sur le flanc du mont Janicule, ces jardins attribués par son testament au peuple et dont le don généreux devait, au lendemain de sa mort, agenouiller le peuple en pleurs devant sa toge ensanglantée.

De se voir enfin l'hôte de Rome, Cléopâtre éprouvait le grand plaisir apaisé qui succède aux luttes dans lesquelles on a vaincu. En dépit des

obstacles, elle avait conduit à bien la première partie de son entreprise. Il s'agissait maintenant de pourvoir au plus difficile, d'amener son amant à la fin tant désirée du mariage qui la ferait deux fois souveraine. Pour une femme douée comme elle l'était, et habile à mettre en œuvre toutes ses séductions, on n'aurait pu rêver une scène mieux appropriée que celle où le sort l'amenait. Rome, au moment de son arrivée, n'était plus la cité austère où, entre ses Lares et sa famille, chaque citoyen se vouait au culte des vieilles institutions. Ces institutions qui avaient fait la force, la grandeur de la République, mais aussi sa barbarie, commençaient à se perdre. La religion déclinait. Officiellement pratiquée, elle rencontrait, dans les classes élevées, notamment, un grand nombre d'incrédules. Si le peuple gardait encore l'effroi des dieux, il ne se faisait faute ni d'en transgresser les lois, ni de dépouiller à l'occasion les sanctuaires, tel ce soldat cynique qui se vantait d'avoir, en Arménie, dérobé la statue de Diane Anaïtide et, sur cette rapine, d'avoir édifié sa fortune. L'indissolubilité du mariage n'existait plus. Tous les jours on voyait des sénateurs, des consuls, sans même un prétexte honnête, répudier leurs épouses. Cicéron lui-même, le meilleur, le plus doux des hommes, après trente ans de mariage, ne venait-il pas de dire à Terentia la parole cruelle du divorce : « Va dehors, et reprends ce qui est à toi », pour mettre à sa place une toute jeune fille? Le désordre des mœurs partout répandu confondait, dans le plaisir, les rangs de la société. Scandale sans précédent : à un des derniers jeux du cirque, on avait vu des chevaliers descendre dans l'arène et y mesurer leurs lances à celles des gladiateurs. Les fortunes

excessives qui s'étaient faites de la guerre, insultaient aux habitudes simples d'autrefois. L'or, partout, imposait sa royauté. Des temples, où il était primitivement employé à la décoration, à la pompe, son usage était passé dans les maisons particulières : ameublements, voûtes, murailles, tout brillait, tout était doré. Pour protester contre le luxe de ses contemporains, Caton avait beau se promener pieds nus et avec une tunique déchirée, son exemple restait sans effet. On riait de lui et le train des équipages continuait à rouler. Débarrassées de la *loi oppia,* les femmes ne connaissaient plus de bornes au luxe des toilettes. Autour des bras, mêlées à leurs cheveux, jusque sur leurs chaussures, on pouvait admirer les délicatesses de la bijouterie étrusque, et c'était, à leur cou, un ruissellement de pierreries qu'à grands frais les navigateurs allaient chercher au fond des cavernes de l'Inde. Servis sur la table des riches patriciens, les repas annonçaient ceux de Lucullus; la vaisselle d'argent, les vases aux ciselures profondes, les lits recouverts de pourpre, pouvaient rivaliser avec ceux des rois orientaux. La sobriété, en un mot, aussi bien que l'économie, l'endurance, ces rudes vertus qui avaient marqué la figure des anciens Romains, étaient en train de passer à l'état de légende.

Si cependant l'antique société sombrait, faisait place à une ère nouvelle qui, certainement, ne vaudrait pas celle qui l'avait précédée, il faut avouer que l'agrément de vivre y gagnait singulièrement. Jamais la culture de l'esprit, jamais le goût des arts n'avaient été aussi répandus. Avec ses philosophes, ses statues, sa langue même, que les gens distingués se flattaient de bien parler, la Grèce renaissait à Rome. Il n'y avait point de

jeune homme bien né qui ne terminât son éducation par un séjour à Rhodes, à Apollonie, surtout à Athènes. Les idées qu'ils en rapportaient devinrent à la mode. Au lieu que la connaissance des chefs-d'œuvre de la littérature restât le privilège presque exclusif d'affranchis que le métier de scribes amenait à les copier, elle gagna les hautes classes. Il devint de bon ton qu'on fréquentât les intellectuels. Beaucoup de demeures patriciennes tinrent à honneur d'héberger qui un savant, qui un philosophe, et c'était une primeur recherchée que de faire entendre chez soi les suaves pastorales qui coulaient des lèvres du jeune Virgile récemment arrivé de Mantoue, ou les premiers vers qu'à vingt ans, Horace commençait à forger sur l'enclume d'airain où si longuement, si lointainement, ils allaient retentir. Partout enfin, en quelque lieu, de quelque source qu'il jaillît, le talent était estimé et ne manquait point de prôneurs.

Cléopâtre comprit tout de suite le rôle que, dans une société ouverte ainsi à ce qui était neuf, original et séduisant, sa personne pouvait jouer. Seule, peut-être, entre toutes les femmes, elle était située de façon à amener chez elle les hommes supérieurs, de quelque côté qu'ils vinssent, et à entretenir avec eux un commerce libre et aimable. En exerçant les charmes d'un esprit dont on n'eût trouvé l'équivalent ni chez les matrones occupées aux soins du foyer, ni chez les courtisanes dont la conversation était le plus souvent frivole et obscène, n'avait-elle pas toutes les chances de réussir ? Au milieu donc du vaste atrium auquel son goût personnel avait ajouté le luxe chaud des divans, des tapis, des tentures vivement colorées, elle commença par inviter les

familiers de César. Heureux d'avoir retrouvé celle qui était le dernier sourire de sa vie, l'imperator venait chaque soir se délasser auprès d'elle des tracas de la politique et, en attendant l'heure où, souple et parfumée, elle s'abattait contre son cœur, il aimait à retrouver ses amis, à converser avec eux. Les plus assidus furent tout de suite Trébonius, Lépide, Sulpicius Rufus, Curion et autres sénateurs avec qui il était en communion d'idées. Ensemble, on agitait les questions du jour : moyen d'exécuter les promesses faites aux soldats, abolition des dettes, remise des loyers au-dessous de deux mille sesterces, et, sur ces graves questions, on s'étonnait d'entendre la jeune femme qui semblait n'être là que pour illuminer l'atmosphère de ses yeux brillants, que pour l'enchanter du bruit des anneaux qui s'enchaînaient à ses bras, donner des avis judicieux et montrer, en toute chose, un jugement pénétrant et sagace. La surprise ne fut pas moindre lorsqu'on l'entendit deviser avec l'historien Salluste, dont elle avait lu les œuvres et appréciait la psychologie acerbe, les remarques toutes hérissées de vérité ; avec l'orateur Asinius Pollion, qui se plaisait à lui soumettre ses discours aussi bien que les ironiques petits poèmes où, par la bouche de bergers, il raillait les ridicules de ses concitoyens ; avec Atticus, l'archéologue, aux trouvailles de qui elle s'intéressait, soit qu'il déroulât devant elle les feuilles délicatement coloriées d'une imagerie persane, qu'il lui fît admirer un ivoire poli par la main patiente de quelque Chinois, ou les fragments d'un bas-relief tombé d'un temple à Ephèse. Et comment n'aurait-on pas été ému de la voir, penchée sur la carte céleste où un congrès de savants travaillait à la réforme du

calendrier, suivre attentivement l'évolution de la Grande Ourse, de Cassiopée, d'Orion, autour de l'étoile polaire? Véritablement, en toute chose, elle était une créature exceptionnelle, un de ces êtres que les déesses semblent avoir élus pour les représenter sur terre.

C'est alors que fut introduit auprès d'elle le jeune, le beau, le célèbre Marc Antoine. Tout couvert des lauriers de Munda, et ses chars remplis de butin, il arrivait d'Espagne. Une réputation d'incomparable bravoure mettait une étoile à son front. Avec son torse d'athlète, le rire dionysiaque dont il égayait les soupers, la prodigalité de ses dépenses, il réalisait une figure de héros, de ce légendaire Hercule dont il prétendait descendre. Quoique épris, à cette époque, de la courtisane Cythéris, le jeune homme fut vivement impressionné par la troublante beauté de Cléopâtre, et il ne fallut rien moins que l'amitié très sincère qui l'unissait à César pour arrêter sur ses lèvres les mots d'amour qui s'y pressaient. Du moins, il ne devait jamais oublier la grâce souveraine avec laquelle l'enchanteresse lui offrit à baiser sa petite main, ni la toilette qu'elle portait ce soir-là, ni la subite angoisse qu'il ressentit en l'écoutant parler, ni aucune des particularités de cette première entrevue.

Tandis cependant que, dans le sanctuaire d'art et de littérature qu'était la villa des bords du Tibre, de passionnés admirateurs célébraient la nouvelle Aspasie, une meute grondait au dehors. Elle était composée de gens vertueux, ou prétendant l'être, qui s'indignaient contre la liaison avouée, acceptée, honorée du dictateur. Avec ceux-là étaient toutes les femmes de la haute société. Ayant, pour la plupart, à déplorer des

disgrâces conjugales, ces épouses aigries s'étaient liguées et poursuivaient d'une haine jalouse l'Orientale aux mœurs libres dont la maison regorgeait des hommes par qui elles étaient délaissées. Mais les pires ennemis de Cléopâtre étaient des ennemis politiques. Attachés aux traditions séculaires, les conservateurs n'étaient pas sans s'inquiéter des nouveux errements qui tendaient de plus en plus à empiéter sur l'esprit ancien. Quoique depuis longtemps, ils eussent pu constater la disposition qui entraînait personnellement le dictateur vers le pouvoir souverain, et la pompe dont il aimait à s'entourer, c'était sur sa royale maîtresse qu'ils en faisaient retomber la responsabilité. Se détournait-il des pieux usages, du respect des lois, de tout ce dont ils s'étaient constitués les gardiens? ils accusaient l'Egyptienne.

Sans peut-être qu'elle y fût étrangère, il est certain que César s'écartait chaque jour davantage de la forme républicaine. Sans motif, puisque les guerres étaient terminées, il venait de faire prolonger sa dictature. Arbitre absolu maintenant, il décrétait de toutes les choses de l'Etat, nommait seul les fonctionnaires, attribuait à qui lui plaisait les terres confisquées. Où s'arrêterait son pouvoir? Le titre même de roi n'y aurait rien ajouté et cependant chacun avait le sentiment que ce titre il le convoitait, et saisirait la première occasion de se l'attribuer. Loin de prendre avec ses collègues les ménagements auxquels pouvaient légitimement prétendre d'anciens consuls, des pontifes, des sénateurs, on eût dit qu'il se plaisait à les braver, et à montrer publiquement ce que leurs opinions avaient de suranné. Par une sorte d'impertinence qui sentait

son grand seigneur, un grand seigneur affranchi des préjugés de sa caste, il se plaisait à railler la morale de Caton, à tout mettre en doute, même les dieux. N'avait-il pas été jusqu'à prononcer en plein Sénat, entre autres paroles imprudentes, celles-ci dont beaucoup avaient été outrés : « La République est désormais un mot vide de sens. »

Parmi les gens sincèrement alarmés, à leur tête il y avait Cicéron. Le grand orateur, à cette époque, pouvait passer, après César, pour le premier citoyen de Rome. Il en était, dans tous les cas, le plus honnête et l'un des plus admirés. Ses goûts libéraux l'avaient jadis attaché au parti de Pompée et, depuis la défaite de celui-ci, il s'était retiré dans sa villa de Tusculum et y vivait à l'écart, en contempteur. C'était pour César un regret très vif que d'avoir perdu l'amitié de cet homme de cœur, de cet esprit distingué entre tous, et qui lui aurait été un collaborateur précieux. L'abstention d'un homme si considérable n'était pas moins sensible à l'orgueil de Cléopâtre. L'amener chez elle, le compter au nombre de ses courtisans, s'en faire un allié pour le jour où il faudrait transgresser la loi en sa faveur, devint pour son charmant despotisme une véritable obsession.

Elle s'en ouvrit à Atticus, qu'une étroite intimité unissait à Cicéron. Très attaché à la reine dont il goûtait la fastueuse hospitalité, cet aimable épicurien se chargea de décider son ami. Nul mieux que lui n'était qualifié pour les fonctions d'ambassadeur. Rapprocher, unir, persuader, convenait à son caractère conciliant. Sans doute aussi, fut-il aidé dans sa mission par l'ennui où se morfondait Cicéron. Pour qui a connu les enivrements du pouvoir, pour qui s'est

entendu acclamer jusqu'à faire trembler des colonnes, c'est un dur régime que celui de la retraite. A force d'entendre vanter l'agrément du milieu où l'on voulait le conduire, les hommages qui l'y attendaient et surtout, — car il adorait les livres, — la magnificence de ceux que Cléopâtre possédait et qui seraient à sa disposition, l'homme de lettres se laissa tenter. Lorsqu'il parut sur le seuil orné de mosaïques qui représentaient Orphée jouant de la flûte, majestueusement drapé dans la toge dont personne mieux que lui ne savait disposer les plis sur l'épaule, César s'empressa à sa rencontre.

Rayonnante comme elle l'était, chaque fois qu'un de ses caprices avait vaincu, Cléopâtre accueillit son hôte de la façon la plus flatteuse. Dès le premier soir, elle lui mit sous les yeux tout ce qui pouvait, dans son opulente demeure, charmer un goût délicat. Sur une table, avaient été préparés d'antiques parchemins où, enrichie de curieuses images, s'inscrivait l'histoire des Pharaons. L'orateur, de ses fines mains, déroulait les feuilles jaunies et, tandis qu'il se récriait à la singularité des figures qui composent l'écriture égyptienne, de sa voix musicale et savante, la reine lui en expliquait le sens. Le voyant attentif, charmé, elle crut l'avoir définitivement conquis et promit que le lendemain, les précieux volumes seraient transportés à Tusculum.

Une conscience, cependant, de la qualité qu'était celle de Cicéron, ne devait pas se laisser aussi aisément séduire. Si, d'après quelques gages donnés au parti conservateur, il avait pu croire un instant que César reviendrait à des idées libérales, la recrudescence, depuis quelque temps, des procédés arbitraires, ne lui laissait

plus d'illusion. A n'en pas douter, la chute de la République se précipitait; et nulle part le grand patriote ne respirait une atmosphère plus contraire à ce qui avait été la passion de sa vie que dans l'atrium du Transtevère. Peu à peu, il cessa d'y fréquenter. Plus à l'aise, dès lors, pour émettre un jugement, faisant allusion sans doute aux hôtes de toutes sortes, énergiques mais souvent vulgaires, que par le soin de sa popularité César y avait parfois introduits, il répondit à Atticus qui s'informait des causes de son éloignement : « Je ne saurais me plaire dans un lieu sans politesse. »

Cette défection et quelques autres qui se produisirent dans son entourage, ne laissaient pas de préoccuper César. Il sentit non pas la nécessité des concessions, ainsi qu'elle se fût imposée à un esprit moins hardi que le sien; mais celle d'affirmer son autorité par quelque action éclatante. Pour atteindre la cime qu'il visait, les anciennes armes étaient périmées; il fallait des exploits nouveaux, des guerres encore, quelque chose de prodigieux qui dépassât tout ce qui avait été accompli.

Ce qui, pour lors, sollicitait son génie d'entreprise, l'emplissait des plus attirantes visions, c'était la Perse, cette Perse sur laquelle avaient passé les chevauchées d'Alexandre. Avec ses territoires sans fin, ses hauts plateaux que paissait un bétail tranquille, ses vallées baignées par les flots légendaires du Tigre, de l'Euphrate; avec ses jardins suspendus, ses palais de porphyre, ses temples soutenus par des colonnes androcéphales; avec ses tapis merveilleux, ses roses, ses faïences, ce chimérique royaume lui faisait signe, l'appelait d'un irrésistible appel. Quelle

différence avec la Gaule pauvre, barbare ! S'il parvenait à y imposer ses aigles, c'était non seulement la gloire, une gloire qui l'égalerait au grand conquérant macédonien, mais d'inépuisables richesses.

Plus que lui encore, Cléopâtre était ardente à la poursuite du beau rêve. Sans illusion sur les sentiments dont elle était l'objet, elle savait n'avoir à compter, pour s'imposer à la dure aristocratie romaine, que sur la puissance de César. Augmenter donc cette puissance, la pousser du côté de l'Orient où elle rejoindrait la sienne, s'en faire un piédestal si haut que, de là, son front rayonnerait aux yeux de tout l'univers, telle était la tactique de la jeune dominatrice. Aussi, quoi qu'il lui en coûtât de quitter le palais où elle avait imperturbablement joué son rôle de grande dame romaine et d'aller rejoindre en Egypte le comparse qu'on lui avait donné comme époux, elle se disposait à partir.

Cela n'était un secret pour personne, qu'au retour de la lointaine campagne, l'imperator l'épouserait et adopterait le fils qu'il avait eu d'elle. Certains prétendaient même qu'au suprême pouvoir qui déjà l'assimilait à un monarque, il ajouterait alors le sceptre, et que son dessein était de fonder un empire immense dont le siège serait Alexandrie. Ces allégations irritaient le peuple, l'atteignaient dans ce qu'il avait de plus cher : la suprématie de sa Ville. Le menacer d'un partage, d'une déchéance, c'était soulever en lui le vent des pires colères. Comme toujours, la responsabilité de ces projets retomba sur Cléopâtre. La haine contre elle redoubla. Afin de l'attiser, ses ennemis inventèrent et allèrent partout colporter qu'elle appuyait ses serments

de cette formule : « Aussi vrai que je régnerai un jour au Capitole. » Les esprits alors ne se continrent plus. De timides qu'elles avaient été, les injures devinrent publiques. Sa litière ne traversait plus une rue sans que les gens s'écartassent. On ne parlait de rien moins que d'expulser l'Egyptienne, de l'obliger à regagner son pays de crocodiles.

Ces mauvais propos arrivèrent aux oreilles de César. Il s'en montra plus offensé que de ceux qui s'élevaient sur son propre compte. Toucher à celle qu'il avait élue ! Proférer à son sujet des paroles irrévérentes ! Il ne le tolérerait pas. Et faisant allusion à un groupe qu'on lui avait particulièrement dénoncé : « On verra la leçon que j'infligerai à ces diffamateurs gras, bien frisés. »

Séance tenante, il fit venir Timomachos qui depuis un mois travaillait à une statue chryséléphantine de la reine.

— Combien de temps te faut-il pour avoir achevé ton œuvre ?

Le sculpteur réfléchit, supputa que les incrustations dont elle devait être enrichie, n'étaient pas encore commencées, et timide répondit :

— Deux décades, pour le moins.

— Je t'accorde trois jours, déclara le dictateur. Dans trois jours, je veux que sur sa stèle, la statue soit déposée dans le temple de Vénus-Génitrix.

On connaissait trop l'autocratisme de César, dont les accès d'ailleurs correspondaient aux troubles d'un système nerveux fragile et surmené, pour y opposer la moindre résistance. La cérémonie d'inauguration eut lieu au jour dit, en grande pompe et, avec la rage au cœur,

prêtres, aristocrates, fonctionnaires de tout rang durent s'incliner devant la nouvelle déesse qui était venue envahir leur temple.

Peu de temps après, comme s'il était décidé à savoir jusqu'où l'on peut braver l'opinion, le dictateur imagina une nouvelle expérience. C'était aux jours des Lupercales, sorte de carnaval pendant lequel de jeunes patriciens couraient à demi-nus en frappant, par badinage, les passants avec des lanières de cuir fourrées, sous prétexte de leur porter bonheur. En qualité de grand pontife, César présidait. Assis dans une tribune, sur une chaise curule en or, il avait Cléopâtre à son côté. Après que le sol eût été arrosé avec le sang de chèvre et de chien qu'exigeaient les rites de la fête, il allait se retirer, lorsque Antoine, fendant la foule, lui tendit hardiment un diadème. A ce geste, une rumeur s'éleva comme celle de la mer lorsqu'une tempête se prépare. César sentit que l'instant était inopportun et se détourna. Mais, encouragé par la reine qui, peut-être même, avait été l'instigatrice de cette comédie, Antoine avec insistance fit miroiter la couronne. La rumeur avait augmenté, c'était maintenant comme si le vent se fût engouffré dans les vagues. L'heure n'était décidément pas venue. D'un geste plus ferme encore que le premier, un geste qui ne pouvait cette fois laisser aucun doute, César rejeta la tête en arrière et repoussa le joyau tentateur. Tout le monde en était témoin, il refusait d'être roi.

Beaucoup, parmi les spectateurs, dupes de la scène qui venait de se jouer, acclamèrent frénétiquement. D'autres, plus perspicaces, ayant surpris des regards de connivence, se disaient les uns aux autres : « Oui, sans doute, il refuse au-

jourd'hui, mais c'est afin de mieux accepter lorsqu'il reviendra chargé d'étendards victorieux. »

Et dans l'ombre se forma le parti des conjurés.

On était dans le milieu du mois consacré au dieu de la guerre. Le printemps était proche. Poussés par des souffles rapides, des petits nuages gris parcouraient un azur délicat. Les arbres frémissants se gonflaient et la pente des sept collines commençait à verdoyer. A leurs pieds, la Ville s'éteignait dans un crépuscule pâle. La vie des rues ralentie ramenait partout le silence. C'était l'heure où, chacun, ses occupations terminées, rejoignait sa demeure; c'était celle où César, absorbé tout le jour par ses préparatifs militaires, se hâtait vers la joie de retrouver sa belle maîtresse.

Accoudée à la fenêtre d'où elle le verra rentrer, Cléopâtre songe. Quelques jours encore, et ils seront séparés. Pendant que lui poursuivra, par delà les portes Caspiennes les conquêtes qui sont la loi des grands chefs, elle aura regagné le Nil. Cette séparation l'inquiète, la met en face d'un isolement redoutable et d'obscures difficultés. Elle s'y résigne cependant car elle la sait inévitable. La gloire n'est-elle pas nécessaire aux souverains comme le pain à la plèbe? Vainqueur des Perses, César sera le maître indiscuté. Rien, aucune force humaine ne pourra plus s'opposer à l'exécution de leurs plans. Il l'assiéra sur les trônes de Ninive, de Babylone, la proclamera son épouse. Ensemble, ils graviront le Capitole et cette même Rome, qu'elle a entendu rugir sur son passage comme une mauvaise louve, sera contrainte de l'acclamer.

C'est sur ces vues prodigieuses, sur ce rêve de Sémiramis que vint s'abattre, atrocement, le coup de foudre des Ides de Mars. La matinée commençait. Il y avait une heure à peine que César, en la quittant, avait serré sur son cœur celle dont il n'aurait voulu ne jamais se séparer. Par un de ces mystérieux avertissements qui parfois se font entendre aux minutes décisives et qu'il faudrait toujours écouter, elle avait essayé de le retenir. — « Pourquoi te lever si tôt ? Tu te plaignais d'un malaise. Reste à te reposer ». Mais il était attendu. De crainte même qu'il ne s'attardât, Brutus avait envoyé Cassius au-devant de lui et, sans que bronchât son visage de traître, celui-ci expliquait qu'il fallait se hâter, que les affaires étaient nombreuses ce matin-là au Sénat.

C'est là que le crime va s'accomplir. Un bruit soudain frappe les murs. Les passants s'arrêtent, s'interrogent. Que se passe-t-il ? Bientôt, on voit le portique s'emplir de visages blêmes. Une nouvelle terrifiante éclate : César vient d'être assassiné. De tous côtés des lamentations s'élèvent ; mais elles sont couvertes par la clameur des meurtriers qui, le poignard à la main, surgissent en criant : « Nous avons vengé la République ».

Epouvanté, ne sachant que croire, le peuple se disperse avec la rapidité d'un fleuve qui a rompu ses digues, il se répand d'un bout à l'autre de la Ville. L'affreuse nouvelle, en un instant, atteint les quartiers les plus éloignés. Elle y porte le désordre, la consternation. Les boutiques partout se ferment ; chacun cache son alarme derrière les auvents de sa maison. On sent qu'un immense malheur s'est abattu sur Rome et que d'autres, beaucoup d'autres vont, à sa suite, se précipiter.

Pour Cléopâtre, c'est l'écroulement. Devant ses

yeux, vient de s'ouvrir un de ces abîmes où il semble que tout sombre, tout s'engloutit. L'univers est devenu vide. Elle lève les bras au ciel, implore, se désespère. Un tel désastre se peut-il? Personne, rien ne lui répond. Aux heures de détresse, hélas! il n'y a que le silence.

Cependant des bandes armées parcourent les rives du Tibre, brandissant au bout d'un bâton le *piléum*, symbole de liberté. Sous les fenêtres royales, elles s'arrêtent. Des cris injurieux offensent la matinée de printemps. « A bas l'Egyptienne! A mort! à mort! » hurlent des voix, ces voix, toutes les mêmes, à quelque époque, en quelque dialecte qu'elles s'expriment, qu'on entend aux jours de révolution. Quelques serviteurs entourent la reine et sont prêts à la défendre; mais leur affolement est tel, qu'en réalité, on ne peut attendre d'eux aucun secours.

Seul, Apollodore, dont la fermeté ne fait jamais défaut dans les instants difficiles, parle avec autorité:

— Il faut partir, quitter immédiatement cette ville ensanglantée.

Le caractère de Cléopâtre n'est point de céder à des menaces. Elle s'insurge. Son avis est de faire tête. Tout n'est peut-être pas perdu. César aura des vengeurs. Un parti, vient-on d'annoncer, s'organise, dont Antoine est le promoteur. Celui-là aimait le défunt; son amitié ne peut manquer d'en respecter les volontés, de reconnaître Césarion pour le fils, l'héritier...

Illusion! Illusion qui, en s'obstinant pourrait devenir funeste. Dans le tumulte qui règne, la vie de l'enfant, pas plus que celle de la mère, ne sont en sûreté. Les huées redoublent. Il n'y a plus qu'à écouter le conseil d'Apollodore. Son

ingénieux dévouement a tout préparé pour la fuite. Par les jardins, sous des voiles épais, entourée d'embûches comme elle l'était quatre ans plus tôt, lorsque sa jeunesse persécutée venait s'offrir à César, Cléopâtre quitte Rome. Par instants, le long de la route, elle croit succomber à l'angoisse. Il lui semble que le sol se dérobe sous ses pas. Horreur ! désolation ! Oh ! se sentir seule quand, pour compagnon, on avait le maître du monde ! Cette pensée la fait défaillir. Cependant, contre son cœur, repose la petite tête où s'ébauchent les traits du grand homme. Elle la serre plus fortement, y appuie ses lèvres. Non ! Tout n'est pas perdu. Les espérances peuvent renaître.

II

ALEXANDRIE

Il y avait deux ans que, de sa capitale où elle était rentrée toute défaite après l'écroulement des Ides de Mars, Cléopâtre suivait la guerre civile dont était déchiré le monde romain. Cette âpre lutte qui, tantôt donnait l'avantage aux meurtriers de César, tantôt le rendait à ses vengeurs, la faisait passer par de rudes alternatives. L'émoi qu'elle ressentait n'était pas seulement sentimental. Au regret du grand homme qui l'avait passionnément aimée, au désir d'en voir le monstrueux assassinat puni, se mêlaient de graves soucis politiques. Depuis un siècle environ, l'Egypte était devenue ingouvernable. Remuante, corrompue, sanguinaire, elle n'apparaissait plus que comme une proie aux nombreux compétiteurs qui s'en disputaient le trône. Afin de s'y maintenir, afin d'utiliser les magnifiques ressources de son sol, pour venir à bout des bandes de pirates, de déserteurs, d'exilés, de forçats en rupture de ban dont l'armée était, en grande partie, composée, il fallait une autorité dont les Lagides ne disposaient plus. Incapables du moindre effort, ces dilettantes avaient pris l'habitude, chaque fois qu'éclatait une nouvelle insurrection, d'appeler Rome à leur secours. Ptolémée Aulète n'avait reconquis sa couronne

qu'à force d'argent distribué aux sénateurs, et quant à Cléopâtre, nous savons quels événements lui avaient restitué la sienne.

Si la paix ramenée par elle avait paru bienfaisante, si l'on se louait d'une certaine prospérité revenue, beaucoup déploraient que ce fût au prix d'un scandale, et d'une alliance qui, d'un jour à l'autre, pouvait se transformer en domination. A se voir seule ainsi, environnée d'oppositions, de ruses, privée des légions qui, pour les besoins de la guerre lui avaient été reprises, la reine avait des jours d'accablement. Elle en sentait le poids surtout lorsque ses ministres venaient lui rendre compte, soit des ravages causés par l'épidémie de peste si terrible que les embaumeurs ne suffisaient plus à leur besogne et que les morts pourrissaient sur la voie publique ; soit de la famine qui, depuis deux saisons ravageait le pays, ou encore des dilapidations d'une bureaucratie avide et sans conscience, de tous les soucis, en un mot, que chaque jour fait naître et renaître dans le métier difficile de régner. Elle soupirait, elle songeait au temps où l'amour du grand homme la délivrait de souci, où elle n'avait qu'à lever son sceptre d'ivoire, pour que tous ses désirs fussent exaucés.

Aujourd'hui, que restait-il de l'ancienne alliance ? C'était Rome, plutôt, qui aurait eu besoin de s'en réclamer. Elle s'en réclamait d'ailleurs, et, dans le désarroi où elle était, les deux factions avaient tour à tour imploré l'aide de la flotte égyptienne. Si Cléopâtre n'avait pas répondu à cet appel, c'est qu'elle en était à se demander : Qui entendre ? A quel parti appartiendra demain la République ? Si celui des conjurés l'emportait, il était évident que, désemparé

comme il l'était, le royaume d'Egypte, ainsi que l'Hellade, que la Syrie, que la Gaule et l'Espagne, que la Mauritanie entrerait dans le cycle méditerranéen des provinces asservies; de l'autre parti, au contraire, elle pouvait attendre des ménagements. Serait-il possible que des hommes, amis de César et se disant les continuateurs de son œuvre, ne veillassent point sur celle que le dictateur nommait déjà son épouse? et sur l'enfant à qui la nature avait imprimé son masque? Mais, lesquels seraient les maîtres? A se le demander, Cléopâtre usait ses nerfs; et quelle n'avait pas été son angoisse au commencement de l'automne, en apprenant que les armées de Cassius occupaient, en Macédoine, de très fortes positions? Puis, l'hiver avec ses brumes, ses tempêtes, était venu, la navigation avait cessé, et l'on était maintenant sans nouvelles.

La vue d'Alexandrie, remplie pour la jeune femme de souvenances et de craintes, la plongeait dans de longues rêveries. C'était la coupe toujours pleine où s'abreuvaient ses pensées. Souvent, à l'heure où l'horizon s'allume, où les magies du couchant jettent des lueurs empourprées, il lui arrivait de monter sur une des terrasses dont se creusaient les façades du Bruchium et de contempler la ville d'or. Qu'elle était belle ainsi, sous son ciel de feu, au bord de sa plage blonde, et gardée la nuit par le flambeau géant de son phare! Comme elle s'était enrichie depuis que le grand fondateur en avait fixé le plan et dessiné l'enceinte à la forme d'une chlamyde macédonienne! La souveraine d'une telle cité pouvait être fière. De quelque côté que le regard se tournât, ce n'était que marbres, dômes d'émail ou de faïence, portes triomphales, frontons no-

blement découpés. Au sommet d'un monticule, voici le Panéum, plaisamment surnommé *Cage des Muses*. C'est là que, selon une tradition très ancienne, et à laquelle les Lagides sont restés fortement attachés, poètes, musiciens, peintres et sculpteurs, à quelque nation qu'ils appartiennent, trouvent, pourvu seulement que, maîtres en leur art, ils plaisent aux filles d'Apollon, une large hospitalité. Au centre de sa colonnade, voici la Bibliothèque, riche encore, — après le terrible incendie, — de sept cent mille volumes et qui, entre autres ouvrages précieux, conserve la première traduction de la Bible en grec qu'ont élaborée les Septante. Non loin de là, comme pour en recevoir plus aisément leur nourriture spirituelle, s'agglomèrent les nombreux bâtiments du Sérapéum. Foyer de l'histoire et de la philosophie, de la médecine, de l'astronomie, des mathématiques autant que gardienne des textes, cette université fameuse à qui l'on doit, après deux mille ans, de posséder ce qui survit aujourd'hui des lettres grecques, était véritablement la lumière du monde. L'enseignement qu'on y recevait, les noms des savants professeurs, les méthodes érudites, les instruments de précision et jusqu'au papyrus mis à la disposition des travailleurs, jouissaient d'une telle renommée que de Rome, d'Athènes, d'Asie même, on accourait dans ses murs, et que les familles riches de tout pays, croyant chez un de leurs enfants reconnaître quelque aptitude exceptionnelle, voulaient que cet enfant portât le sceau éclatant d'être élève d'Alexandrie.

A travers de longues, de larges avenues rectilignes où voitures, litières, cavalcades circulent à l'aise, le regard de Cléopâtre continue à errer.

Il s'arrête sur les cirques, les théâtres, les gymnases devant lesquels une multitude stationne, attirée par des affiches ; sur le stade, avec sa piste formée de méandres ; sur l'hippodrome si vaste que vingt mille spectateurs peuvent à peine le remplir ; sur les temples surtout nombreux et superbes qui émergent des maisons, les dominent de leur masse mystérieuse, et plus longuement, avec piété, sur le Soma, ce mausolée où, dans un sarcophage de cristal, repose le corps rapatrié de l'ancêtre héroïque.

Toutes ces pierres, toutes ces richesses, la reine en suppute la valeur avec l'orgueil alarmé de se dire : Seront-elles à moi demain ? Et par delà l'espace visible, sa pensée poursuit l'inventaire du magnifique héritage ; elle songe à l'inépuisable vallée qu'arrose le fleuve divin, aux trente mille cités qui, du nord au sud, y dressent leurs remparts séculaires, à Bubaste où règne la déesse d'amour, à Memphis endormie au pied de ses pyramides, à Thèbes la Sainte, à Hermonthis surnommée la Gloire des deux horizons, à Edfon qui possède les plus antiques trésors. Plus loin encore, sa vision atteint les régions méridionales qui produisent le granit et les aromates, les vignobles légendaires dont chaque grappe est si pesante que deux hommes peuvent à peine la porter sur le pressoir. Elle rejoint l'île heureuse où des sentiers parfumés gardent la trace de ses pas unis à ceux de son amant et, revenue à la confiance, elle se dit : Non, Egypte ! chère Egypte ! Terre d'Osiris et de Râ, toi qui remplis les greniers du monde et gardes pieusement tes morts ! Jardin de palmes et de treilles ! Rive où vont boire les ibis, tu ne connaîtras pas la servitude !

Elle avait raison ; on a toujours raison d'espérer. Le salut était en route. Une décisive victoire venait d'être remportée par les armées césariennes. Echappés de Naxos, des pirates en apportaient la nouvelle. Brutus, et après lui Cassius, avaient été écrasés dans les plaines de Phillippes et tous deux, en se transperçant de cette lame que leurs mains sacrilèges avaient eu l'abomination de plonger dans le sang de leur bienfaiteur, s'étaient fait justice.

Cléopâtre respirait. Sa vie obscurcie depuis la date fatale, reprenait un peu de couleur. Couvert de brumes encore, l'avenir n'était plus cette masse opaque où l'on ne peut rien distinguer. Une sorte d'accord se rétablissait entre lui et le passé. Rome émergeait des ténèbres. Délivrée d'agitateurs, peut-être allait-on, de nouveau, pouvoir compter sur son alliance. En attendant, fidèle à la tradition de ses pères qui avaient dépensé des fortunes pour l'amusement du peuple, la reine ordonna de grandes, de coûteuses réjouissances, et d'abord des cérémonies religieuses accompagnées de sacrifices. Ne fallait-il pas commencer par rendre grâces aux dieux par qui le crime venait d'être châtié?

Toute occasion de festoyer était bonne aux Alexandrins. Si leur ville rayonnait par l'intelligence, si d'illustres savants y expérimentaient, y dogmatisaient journellement, elle était aussi le lieu de toutes les ivresses, l'endroit où il était le plus agréable, le plus divertissant de vivre. Les immenses fortunes qui s'y étaient faites, que le négoce y faisait, y augmentait tous les jours, avaient développé le luxe à un degré inimaginable. Pour le plaisir, sous toutes ses formes, festins, danses, courses, théâtres, orgie de vin ou de l'amour, elle n'avait pas sa pareille.

La réputation de ces fêtes alexandrines s'était partout répandue. Dès qu'elles étaient annoncées, de Bubaste et de Péluse, souvent même des rives syriaques ou siciliennes, des bandes folles accouraient, se mêlaient à la population. Depuis l'aube, aussi bien sur les larges promenoirs du quartier neuf qu'aux ruelles enchevêtrées du vieux Rakotis, une foule bruyante fourmillait. Rien qu'à en voir les vêtements bariolés, les faces de toutes les couleurs, brunes ou claires, olivâtres ou dorées, on se sentait en plein tohu-bohu cosmopolite. Avec l'animation de son double port regorgeant de tout ce qu'il y avait de plus beau, de plus riche, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux bouches de l'Indus, avec ses spectacles, ses musées, son Nil fabuleux, que jour et nuit sillonnaient des bateaux de fleurs, avec ses débauches primitives auxquelles la culture hellénique avait ajouté toutes sortes de raffinements, quelle curiosité, en effet, la prestigieuse métropole n'était-elle pas faite pour attirer? C'est ainsi qu'à côté de l'indigène qui, les épaules hautes, les flancs serrés dans son pagne aux rayures vives, pousse devant lui un bourricot chargé d'outres, ou conduit un chariot de blé, à côté du matelot tanné, boucané, qui va traînant ses filets, du soldat dont la belle prestance fait retourner les passants, on rencontre des échantillons de toutes les races. En réalité, il y avait surtout des Grecs, reconnaissables, sous le pallium, à leur souplesse athlétique, des Romains au masque de bronze, des Gaulois dont les yeux bleus, les tuniques de laine serrées à la taille, contrastaient avec les lourdes prunelles des Asiatiques et leurs robes peintes traînant dans la poussière. Plus facilement encore que les hommes, on reconnaissait

l'origine des femmes à la singularité de leurs coiffures, les unes laissant libres leurs cheveux, les autres les roulant en spirales de chaque côté des joues, ou bien encore, comme les filles d'Ephèse, les parsemant d'épingles d'or, de fleurs et de feuillages. Un grand nombre de nomades, habituellement relégués dans les faubourgs, ajoutaient eux aussi à l'encombrement, car la police avait reçu l'ordre d'être ce jour-là tolérante. Excepté sur la Voie Royale, exclusivement réservée aux cortèges officiels, elle laissait librement circuler des Arabes, menant, par une corde passée dans l'anneau de leur nez, un ou plusieurs chameaux qui dominaient la foule d'un air digne; des Juifs qui, sous leurs caftans noirs élimés, cachaient des sacs de monnaie; des Ethiopiens, des Cafres, dont les têtes crêpées balançaient, sans jamais en perdre l'équilibre, des corbeilles chargées de figues et de cédrats. Au milieu de cette cohue, on rencontrait aussi de petites ouvrières oisives et qui allaient deux par deux, s'arrêtant à écouter les boniments des sorciers, à regarder des équilibristes qui, les pieds en l'air, avalaient des lames de poignards, ou des jongleurs se démenant, vifs, légers, entre les flammes qu'ils faisaient voltiger autour d'eux. On y voyait surtout des badauds qui erraient à l'aventure, des enfants qui risquaient d'être écrasés, des grandes dames, même, qu'amusait le spectacle de la rue et qui, descendues de leurs litières, se faisaient suivre d'esclaves attentifs à ce qu'elles ne fussent pas bousculées.

Bousculé, tassé, tout le monde l'était, toutefois, et terriblement, s'il faut en croire le récit imagé que Théocrite a laissé d'une de ces journées populaires où il met en scène deux jeunes Syracusaines.

L'une d'elles, Gorgo, vient chercher son amie. Elle arrive tout essouflée :

— O Praxinoa ! vite un siège ; ajoutes-y un coussin. Comme mon cœur bat ! J'ai craint de ne jamais te revoir. Tu demeures si loin ! Et quelle foule à traverser !

Praxinoa l'écoute tout en faisant sa toilette. Par sa servante Eunoé, elle s'est fait apporter de l'eau, du savon et la clé de son grand coffre. Elle en tire une robe, un chapeau, s'habille avec coquetterie.

GORGO.

Que cette robe à longs plis te va bien ! Revient-elle très cher ?

PRAXINOA.

Ah ! ne m'en fais pas souvenir ! Plus de deux mines d'argent pur, sans compter le temps passé à la coudre.

Après quelques plaintes contre leurs époux et les recommandations à une Phrygienne, pour qu'en leur absence elle ait soin de l'enfant et qu'elle enferme le chien, les jeunes femmes se sont mises en route. Aussitôt hors de la maison, Praxinoa s'écrie :

— Quelle cohue, grands dieux ! Qu'allons-nous devenir ? Comment circuler ? Et voilà des soldats maintenant ! Des cavaliers ! Moi qui ne crains rien tant que les chevaux... Gorgo ! vois cet alezan qui se cabre !

GORGO.

Rassure-toi ; le voilà rentré dans le rang.

Et elles continuent d'avancer au milieu de

l'immense troupeau. Mais la sensible Praxinoa en est toute ahurie :

— Donne-moi la main, dit-elle à Gorgo, et toi Eunoé, prends celle d'Eutychis. Tenons-nous bien, de peur de nous perdre.

Malgré ces précautions, la foule a bientôt séparé les promeneuses.

— Infortunée que je suis ! s'écrie Praxinoa.

Pour comble sa robe, sa jolie robe plissée, s'est prise sous les pieds d'un passant.

Violemment, elle l'interpelle :

— Par Zeus ! fais attention, si tu ne veux pas que...

Mais le passant est un brave homme. Au lieu de se fâcher, il s'excuse, puis l'aide à se tirer d'embarras.

— Courage, femme ! Te voilà hors de danger.

Avec toute la gratitude d'un esprit qui n'est pas encore remis de sa peur, Praxinoa le remercie.

— Etranger compatissant ! puisses-tu en récompense des bons soins que tu m'as rendus, être à l'abri de tout mal.

Rejointes, les deux amies tombent dans les bras l'une de l'autre :

— Comme je t'ai cherchée, Gorgo !

— Et moi aussi, Praxinoa !

Elles se racontent leurs mésaventures :

PRAXINOA.

Regarde, ma robe est toute déchirée.

GORGO.

Moi, c'est mon manteau. Que va dire mon mari ?

Et, tout en se serrant le bras, elles poursuivent leur chemin du côté du Bruchium, où les banquets se préparent.

— Est-ce encore loin? demandent-elles à une vieille qu'elles rencontrent.

— Hélas! oui, mes enfants.

— Du moins, peut-on facilement pénétrer?

La vieille qui a lu Homère, les taquine :

— Avec beaucoup d'efforts, les Grecs sont entrés à Troie. En vous donnant de la peine, mes belles filles, vous parviendrez peut-être à votre but.

Une fanfare soudain retentit. C'est le signal des processions. Solennelles, interminables, elles s'avancent, précédées des musiciens: cymbaliers à demi nus qui cognent l'un contre l'autre des disques brillants comme le soleil, joueurs de sistres dont le geste saccadé secoue des anneaux enfilés sur des tiges de métal, tambours frappant avec des baguettes de sycomore la peau d'onagre tendue sur les caisses rondes suspendues à leur cou.

Après un espace, afin de bien indiquer la distance qui les sépare de tout ce qui n'est qu'humain, débouche le cortège sacerdotal. Ouvert par les néocores, ces simples gardiens du temple, il obtient déjà un commencement de silence, puis, au milieu d'une vénération qui va s'accroître avec les rangs de la hiérarchie, défilent les horoscopes, chargés d'interpréter les présages; les hiérogrammates, savants lecteurs d'hiéroglyphes; les prophètes à longues barbes qui, dans de petites coupes d'airain, font brûler des grains d'encens; les pastophores, dont c'est le privilège d'offrir à la vue extasiée des fidèles les divines

effigies. Elevant des hampes dorées, les uns balancent les étendards où elles sont peintes; d'autres, sur des chars, les accompagnent, et dans l'universelle extase, devant les yeux grands ouverts et fixes, défilent les mystérieuses figures d'Apis, d'Hathor la Bovine, du grimaçant Toth, d'Horus au masque d'épervier, d'Anubis gardien de la mort, en qui s'expriment les puissances inconnues. Sur leur passage ce sont des hululements et des cris, car chacun croit à la puissance de cette aveugle matière, chacun met à l'implorer une force vertigineuse.

Entre deux haies de soldats, le grand prêtre enfin s'avance. Il est très vieux et s'appuie sur une canne. Un long voile couleur d'hyacinthe couvre ses mains et son visage qu'aucun regard profane n'a le droit de contempler. Seul, il est admis à conférer avec le dieu qui, par sa bouche, tout à l'heure, fera connaître l'oracle. Après lui vont les prêtresses, jeunes, pures, entièrement vêtues de blanc, dont les doigts pointus balancent une tige de lotus. Ce sont ensuite les devins, avec leurs flambeaux qui vacillent; les agitateurs de sonnettes; les oiseleurs qui, sur des bâtons enduits de glu, retiennent les poulets sacrés; ce sont encore les mendiants étalant leurs infirmités; les vendeurs d'images pieuses, de scarabées, d'amulettes, inévitable queue mercantile que traîne après soi le divin dont les hommes se sont emparés. Et tous ces êtres disparates, cet amalgame remuant de races, de passions, d'intérêts divers, s'avancent en ordre cependant, marchent d'un pas unanime vers le but fascinateur qui, là-haut, dans l'azur, resplendissant et sacré, appelle à lui tous les regards: le temple de Sérapis.

Bâti sur le modèle des vieilles fondations théocratiques, ce sanctuaire en qui fusionnaient tous les cultes était le plus renommé de l'Egypte. Les sommes considérables affectées à sa dotation servaient sans cesse à l'agrandir, et sa masse comparable à celle des plus fameux monuments n'était surpassée que par le Capitole romain. On y accédait par cent marches. Son seuil gardé par une rangée de sphinx avait une ampleur imposante, et sur ses côtés, des pylônes peints de jaune et de vermillon, laissaient flotter des banderoles légères comme des haleines.

A mesure qu'ils avaient terminé leur ascension, les différents collèges se rangeaient le long des portiques. Quelques-uns occupaient l'intervalle vide entre les colonnes et, peu à peu ainsi, l'architecture se peuplait, s'animait de formes humaines qui, dans leur immobilité faisaient songer à une assemblée de statues.

Tout à coup, une émotion se propagea. Les regards se portèrent sur un point qui étincelait en haut des marches. La Reine! avait jeté la voix d'un héraut. Effectivement, entourée d'une garde étincelante, en route, eût-on dit, pour le ciel, un pavois portait Cléopâtre. En la voyant ainsi toute pure, dans la gaine d'argent qui l'enserrait comme une idole, avec ses genoux rejoints, ses coudes appuyés au corps, et son regard supraterrestre, on ne songeait plus guère à ce que la chronique racontait sur son compte. Elle n'était plus une femme, mais la fille auguste des rois; la prêtresse qui, dans un instant, pénétrerait chez le dieu. Quatre flabellifères, au-dessus de sa tête, agitaient d'immenses éventails en plumes de paon, et sous ses pieds, pareil à un long coussin brodé, s'étirait une panthère.

Pendant qu'à la porte du temple, les hiérodoules vaquaient à l'égorgement des victimes dont, sur le tertre, les entrailles chaudes fumaient, un jeune aède, la cithare inclinée sur l'épaule, et après trois génuflexions, entonna les louanges de la reine : « Ta chevelure est une plante odorante. Tes mains sont des palmes d'amour. Ton front ressemble à la lune qui émerge de la nuit. Tes grands yeux aux cils luisants sont deux hirondelles d'été. Tes dents ont la clarté d'un ruisseau qui coule entre des rives fleuries de roses et de pivoines ». Et après chaque strophe, un chœur de vierges modulait ce refrain : « Salut à toi resplendissante ! Fille bien-aimée d'Amoun-Râ ! »

Le moment des holocaustes était venu. Debout, maintenant, les épaules chargées du manteau isiaque qui avait la blancheur du froment, suivie des pontifes et des principaux dignitaires, Cléopâtre franchit le seuil du temple, et l'énorme porte sur laquelle, redoutable à l'imagination, veillait le cerbère de granit à la triple tête de loup, de chacal et de lion, se referma. Au fond le plus reculé, derrière d'énormes colonnes couvertes d'hiéroglyphes qui racontaient les destinées de l'âme humaine, un Sérapis de marbre et d'or était assis. Principe suprême en qui se confondaient aussi bien l'antique Kronos que le Zeus des Grecs et le Jupiter des latins, Sérapis était vraiment le Dieu national. Tous les pouvoirs lui étaient attribués. C'était de lui que les Egyptiens attendaient gloire, santé, richesse, et jusqu'à cette crue du Nil qui faisait l'objet de leurs vœux les plus ardents. Sa taille avait trois fois la taille humaine et une majesté sereine était inscrite sur ses traits. Abondante et lisse, sa

barbe se répandait sur ses genoux; le pschent des rois couvrait son front; ses mains, largement étendues, dans un geste qui semblait embrasser l'univers, allaient jusqu'à toucher les parois richement incrustées du naos. Par un effet habilement calculé, la lumière venue d'en haut tombait sur ses lèvres d'émail et, de cet unique rayon, de ce mystérieux baiser du ciel naissait aux yeux des croyants l'illusion de la parole.

Devant la colossale image, la table des sacrifices est dressée. Sur sa large circonférence sont gravées les complications du zodiaque. L'huile allumée pétille au centre et, dans des vases précieux, à côté du sang des victimes, reposent le vin et le blé, l'eau du Nil et les sept parfums qui sont agréables au dieu. Tandis que penché vers la flamme, le grand prêtre verse les offrandes et que le feu les dévore, la reine est prosternée. Elle flatte, elle implore : « O Dieu beau ! Dieu tout-puissant à qui les éléments obéissent, sois favorable à mes vœux ! Libère les eaux immobiles ! Que leur abondance, débordant les rives, rende à l'Egypte sa richesse ! Ne permets plus que la sédition porte le trouble dans ses bourgs, ni que l'ennemi du dehors vienne lui ravir ses troupeaux ! Qu'un peuple fort s'allie à elle et lui apporte le secours de fantassins armés de flèches, de cavaliers brillants sous l'airain ! »

Suspendus à ce qui se passait là-haut de mystérieux et de grave, tous les cœurs étaient agités. On savait que c'était l'instant où se dessinaient les présages ; et, comme si elle n'avait possédé qu'une seule âme, une même voix, la multitude s'unissait aux prières de ses représen-

tants. Mue par une foi invincible, elle répétait les syllabes de supplication : « O Dieu beau ! Dieu puissant à qui les éléments obéissent, libère les eaux immobiles ! »

Les fumées s'étaient éclaircies, les portes de cèdre se rouvrirent et la reine enfin reparut. Elle était toute pâle. Sous ses colliers étincelants, on voyait son sein s'agiter. Ses yeux agrandis regardaient au loin, par delà les choses terrestres, dans le domaine prophétique où elle venait de pénétrer. Qu'avait-elle vu ? Qu'avait-elle entendu ? De son entretien avec le dieu, quels oracles le grand prêtre lui avait-il rapportés ? Trois coups de trompette annoncèrent qu'elle allait parler. Elle s'avança sur le bord de la première marche, et sa voix pure comme le chant d'une flûte fit entendre ces paroles :

— Que le nom de Sérapis soit loué ! Sa clémence est avec nous. Il promet à l'Egypte gloire et prospérité. Sur vos semailles, le Nil étendra ses eaux bienfaisantes et les épis gonfleront.

Une immense clameur s'éleva. On eût dit que, des milliers de poitrines qui étaient là rassemblées, un ouragan, tout à coup, se fût mis à souffler. Toutes les bouches criaient. Dans un même fanatisme, avec une gratitude folle, comme si déjà le prodige avait commencé de se produire, les bénédictions s'exhalaient.

D'un geste pareil à celui de Poseïdon lorsqu'il veut que les flots s'apaisent, la reine réclama le silence. Ce qu'elle avait à dire n'était pas terminé encore.

— La bonté de Sérapis, fit-elle, dépasse nos espérances. Il aime l'Egypte, il en veut l'éclat, la grandeur. De sa part, un guerrier va venir dont le glaive ne connaît pas la défaite.

Un nouvel élan d'enthousiasme jaillit, que rien cette fois ne devait plus apaiser. C'était un délire universel, une aspiration vers la joie, vers ce grand bonheur inconnu que, peuples et individus, toujours, attendent du lendemain.

Le pavois s'était rapproché. La reine gravit légèrement l'escabeau aux trois marches d'ivoire, puis, entre les éventails doucement inclinés sur sa tête, et la panthère endormie qu'effleuraient ses pieds mignons, elle reprit le chemin du palais. Des cris, des palmes et des fleurs accompagnaient son passage, mais elle ne semblait rien voir. Perdue dans un monde intérieur, elle songeait. Si peu crédule que fût son esprit, elle était impressionnée par les paroles qu'avait prononcées le grand prêtre. Un guerrier viendrait-il vraiment? Et, plus anxieuse encore, elle cherchait : Qui sera-t-il? Un nom s'imposait à elle. Avec une étrange insistance, les images du passé revenaient à sa mémoire. Des détails presque oubliés la hantaient. C'était un soir, il y aurait trois ans bientôt, dans la villa des bords du Tibre. La conversation entre César et Trébonius était aride. On agitait la question de savoir si les comices seraient réunis ou si l'on se passerait de leur concours. Tout à coup la porte s'ouvre et laisse passer Marc Antoine. C'est la vie qui entre! Il rit; ses cheveux foisonnent à son front; ses épaules taillées à la mesure de son ancêtre Hercule sont de force à porter, elles aussi, le lion de Némée. Avec sa présence, l'atmosphère s'est imprégnée de jeunesse, de chaude et belle exubérance, et, tout de suite, Cléopâtre a vu venir à elle le regard de convoitise auquel les femmes ne se trompent jamais. Que de fois, depuis ce premier soir, elle

l'avait surpris le même regard, cet aveu si touchant de la part d'un homme en qui tout était fougue et débordement! Un autre soir, que pour un instant, ils avaient été laissés seuls, n'avait-elle pas senti la bouche chaude du jeune homme s'imprimer sur son épaule? Sa surprise, son trouble avaient été tels que, les voulant cacher, elle n'avait pas eu d'autre ressource que de s'enfuir. Depuis lors, il s'était montré plus timide; mais, s'il ne parlait pas, s'il gardait auprès d'elle une réserve dont son tempérament était si peu coutumier, c'est que l'amitié de César lui mettait un sceau sur les lèvres. Comment aurait-il osé? Et elle-même? Quoique loin d'être insensible au sentiment deviné, de quel air eût-elle accueilli la déclaration? Point de doute, le rang suprême qu'occupait César alors, le mettait à l'abri, aussi bien des tentatives du lieutenant qui lui devait tout et qui, de lui, avait tout à attendre, que des velléités qui auraient pu troubler le cœur de sa maîtresse. Si tentante que fût la beauté robuste d'Antoine, il n'y avait pas pour Cléopâtre de désir plus fort que celui de la gloire. Pour aucune autre joie, elle n'eût renoncé à celle-là. Mais aujourd'hui, la mort a bouleversé toutes choses. Le lieutenant est imperator, il n'a plus de maître avec qui compter. Si c'était lui, le sauveur, ô Dieu, que vous avez promis?

Un flot d'espoir, à cette pensée, gonfle son cœur las de veuvage. Elle a hâte d'être seule, de s'abandonner au cours infini de ses rêves.

Le soleil venait de disparaître, et un croissant pur se levait à l'autre extrémité du ciel. Les lampadaires plantés comme des arbres le long

des avenues s'allumaient. En minces lignes roses le long des maisons, des lampions commençaient à scintiller, et il y en avait d'innombrables suspendus comme des fruits aux branches claires des platanes. Si les fêtes du jour avaient été opulentes et d'un noble caractère, il était entendu que celles du soir satisferaient les appétits plus grossiers. La reine avait donné des instructions pour que rien ne fût ménagé de ce qui met le cœur des hommes en joie : des fontaines, à la porte du palais, versaient le vin en abondance et, dans la cour intérieure, sur de longues tables qui allaient de l'entrée des cuisines à celle des écuries, des viandes, des pâtisseries, du fromage étaient offerts au public. Un service d'ordre veillait, fût-ce à coups de bâtons, à éviter les accaparements, les bousculades, et obligeait chacun, après qu'il avait reçu sa portion, à s'éloigner. Beaucoup ensuite se dirigeaient vers les théâtres où la représentation était gratuite ; d'autres préféraient rester dehors autour des tréteaux que des histrions faisaient retentir du bruit de leurs grosses farces, à moins qu'ils ne préférassent achever leur soirée dans l'orgie pour laquelle les bouges de Rakotis étaient largement ouverts.

Pendant que les gens de la plèbe s'amusaient ainsi, pressés les uns contre les autres dans une atmosphère de sueur et de poussière, les riches, pour qui c'était fête tous les jours, s'égayaient au milieu des plus délicats raffinements. La plupart, à l'heure du dîner, délaissant les quartiers encombrés, s'acheminaient le long des aristocratiques avenues qui, à l'ouest de la grande capitale, semblaient assoupies entre leurs silencieux jardins.

Un groupe d'hommes élégants et parfumés

s'arrêtèrent devant une façade petite, mais de charmantes proportions, qu'entouraient des thébérinthes. Un esclave vint leur ouvrir. Après avoir traversé le vestibule où se jouait un jet d'eau, ils furent introduits dans une pièce tapissée de haut en bas par des milliers de papyrus enroulés sur des bâtons. C'était la bibliothèque où, après s'être enrichi dans le commerce des parfums, Polydème se plaisait à recevoir ses amis. Ceux qu'il avait invités ce soir-là appartenaient aux milieux les plus divers, car c'était son goût que, chez lui, tous les sujets de conversation fussent abordés et que, sur les questions du jour, les opinions s'exprimassent librement. Sauf en art, où il professait le goût exclusif de la beauté grecque, les siennes étaient assez indifférentes pour qu'il se flattât qu'elles empêchassent celles des autres de jamais s'envenimer. C'est ainsi qu'il se risquait à mettre en présence le secrétaire de la reine, Apollodore, dont on connaissait envers elle le dévouement, et le lieutenant Démétrios qui l'avait combattue sous Achillas ; Sati, un Thébain de vieille race qui, attaché aux antiques traditions, réprouvait toute influence étrangère, et des rhéteurs imprégnés de culture athénienne ; des financiers et des artistes, souvent même des philosophes aussi éloignés de s'entendre entre eux que les hommes politiques.

Un rideau tiré fit apparaître la salle du repas brillamment éclairée. Entre de fines colonnes, sur des acrotères de bronze, posaient les bustes d'Homère et de Pindare, de Zénon, d'Epicure, et, alternant avec eux, comme pour remercier ces grands hommes de leur avoir été indulgents, de gracieuses statues de femmes.

Les convives prirent place sur des lits rangés autour de la table qui était couverte d'argenterie et de vaisselle en argile peinte. A son centre, une vasque d'albâtre soutenait des branches de roses dont quelques-unes, comme si elles avaient été trop lourdes, retombaient en guirlandes sur la blanche nappe de lin. Dès que chacun fut accoudé commodément, on passa les premiers plats : anguilles du lac Maréotis arrosées d'une sauce au cumin, murènes roulées dans la graisse, laitances présentées dans de petites casseroles. En même temps, la conversation commença, insignifiante d'abord, roulant sur les événements de la journée. L'un vantait les processions qui jamais n'avaient été mieux réglées; l'autre, la somptuosité des banquets servis dans les cours du Bruchium; celui-ci, les représentations du cirque où deux cents bêtes et vingt gladiateurs avaient péri; celui-là, les illuminations, qu'en se retournant du côté des fenêtres, on voyait rougir le ciel.

Ces éloges furent pour Apollodore l'occasion de faire valoir la générosité de la reine, toujours soucieuse de donner du bonheur à son peuple.

— Salut à Cléopâtre, répondirent les voix des artistes hébergés par elle dans les appartements du Panéum.

— Salut à la bien-aimée des dieux!

— Gloire à celle qui est la joie de nos regards!

— La clarté de nos esprits!

Mais, comme il arrive d'ordinaire, les louanges amenèrent une contre-partie. Si la reine avait de passionnés admirateurs, parmi les jeunes surtout, qu'impressionnait sa beauté et qui, de son intelligence, pouvaient attendre de grandes choses, les gens graves en redoutaient l'audace. Lors de sa liaison avec César, ils lui avaient reproché la

liberté de ses mœurs. Son jeune frère étant récemment décédé, les plus hostiles insinuaient : « Qu'a-t-elle fait de son frère ? »

Au sujet, ce soir, des fêtes dont on venait de vanter les dépenses excessives, quelques-uns, de lit à lit, échangeaient des propos sans bienveillance. Par le temps de famine que l'on traversait, n'aurait-on pas pu trouver un meilleur emploi de l'argent? D'autres, sensibles à certaines allures, à certains goûts, certaines manières de vivre, de s'habiller que, depuis son retour d'Italie, Cléopâtre ne craignait pas d'afficher, élevaient contre elle d'amères critiques. Ce jour-là même, dédaignant le vieux cérémonial, au Pschent surmonté de l'Uréus sacré, à l'antique tiare dont, pour paraître en public, les rois et les reines n'avaient jamais manqué de recouvrir leur chevelure, n'avait-elle pas substitué un diadème? Sous cette coiffure qui lui encadrait élégamment le front et les tempes, les gardiens de la tradition égyptienne s'effaraient de reconnaître, moins la figure d'Isis, dont sa prêtresse aurait dû refléter l'image, que celle d'une quelconque Minerve.

Sati ne manqua point de déplorer :

— C'est la première fois qu'un de nos souverains déroge à l'usage séculaire.

Et, sur la réflexion du sculpteur Nicias, que le diadème en dégageant la nuque seyait délicieusement au profil fin de Cléopâtre, le vieux Thébain réprimanda :

— Loin de les encourager, ne devrait-elle pas être la première à proscrire les modes étrangères?

Cette intransigeance ne pouvait guère étonner de la part d'un homme qui portait encore l'ancienne tunique nationale, serrée par une ceinture à bouts flottants, et dont la barbe annelée

descendait sur sa poitrine. Mais Apollodore fit, en souriant, observer que c'était se montrer bien sévère à propos d'une coiffure.

Le sujet, malheureusement, n'était pas aussi frivole que le dévoué secrétaire aurait voulu le faire croire. Moins que quiconque, il l'ignorait. A de telles attaques, comment n'aurait-il pas reconnu l'état d'esprit de ceux-là qui, ayant plus ou moins à se plaindre de l'intervention romaine, reprochaient à la reine de l'avoir provoquée, et par mille détails, de témoigner qu'elle lui restait fidèle.

Perfidement, l'ancien lieutenant d'Achillas choisit l'instant pour rappeler tout ce que cette intervention avait coûté à l'Egypte : deux ans de guerre, la flotte détruite, une grande partie de la bibliothèque livrée aux flammes...

Le souvenir, en particulier, de ce désastre, rendit les esprits pensifs, car chacun aimait les livres, et déplorait que tant de trésors eussent été perdus. Le dîner allait-il, décidément, tourner à l'aigre ?

Comme sous un coup d'éperon, Polydème sentit la nécessité d'amener une diversion. Désignant les rayons de citronnier entre lesquels se pressaient les uns contre les autres les dix mille rouleaux de papyrus, il annonça que, par testament, il les laissait à la Ville et que, parmi eux, plusieurs, qu'il était seul à posséder, remplaceraient les exemplaires si malheureusement anéantis.

Cet acte généreux fut vivement apprécié. Les amis du bon citoyen l'en félicitèrent et, unanimes, émirent le vœu que le legs dont ils venaient d'être informés n'eût sa réalisation que dans le temps le plus lointain.

Le second service commençait. Au-dessus d'une

énorme cuve en métal, on apporta, tout embroché, un mouton dont la chair grésillait; puis, sur un plateau, entouré de mille ingrédients, une oie gigantesque toute troussée avec son plumage dont le ventre était farci de bécassines. En un clin d'œil, ces victuailles furent découpées, et présentées, en commençant par les convives qui étaient les plus rapprochés du maître de la maison. Ils usaient, pour se servir, de spatules en argent et puisaient la sauce au creux des plats avec des cuillers dont le manche était ciselé. Le reflet des flambeaux dorait la nappe, et l'odeur des roses était si forte que, mêlée aux aliments, elle semblait les assaisonner. Occupées, les mâchoires laissaient des instants de silence pendant lesquels on entendait le pas actif des esclaves, allant et venant sur le tapis.

Par l'un d'eux, soudain, la nouvelle se répandit qu'une galère, chargée d'un courrier important, venait d'entrer dans le port. De ce que contenait le courrier, rien n'était connu encore, on ne saurait rien de précis avant le lendemain; mais le bruit circulait que de graves événements s'étaient accomplis à Rome. Il y eut un frémissement. Comme si, à chaque mouvement, ils avaient senti se nouer les mailles du filet qui devait un jour s'abattre sur eux et les capturer, les Egyptiens s'alarmaient de tout ce qui venait de là. Qu'allait-on apprendre? Quelles horreurs? Quels scandales encore? car depuis deux ans que le Forum n'était plus qu'un champ d'agio, une caverne de bandits, combien de fois n'avait-on pas entendu l'écho des scènes affreuses qui s'y déroulaient!

Désireux que la paix de sa table ne fût pas une seconde fois troublée, Polydème émit l'espoir

qu'avec le triomphe du parti césarien, une ère d'ordre allait s'établir. Mais, presque tous se récrièrent : Quel ordre? quelle justice pouvait-on attendre d'hommes qui, défendant une même cause, n'avaient pas cessé de s'entre-déchirer? De Lépide on ne disait rien; sa médiocrité le sauvait qu'on parlât de lui. Mais Antoine? Mais Octave? Lequel s'était couvert de plus d'ignominies? Maîtres à tour de rôle, on ne les avait vus d'accord que pour échanger des listes des proscriptions. Sous leur double consulat, l'horreur des exactions, des meurtres, avait dépassé tout ce qu'on avait vu sous Sylla. Et, dans un brouhaha de paroles, chacun se mit à citer des traits abominables dont un témoignage ou une correspondance l'avait fait le confident :

— Dans l'exercice de ses fonctions, raconta Eudoxos, un prêteur ayant appris qu'il venait d'être proscrit se sauve. Trop tard! Avant qu'il ait franchi le seuil du Tribunal, un centurion le transperce.

Lycon assure que par peur d'être compromises, des mères fermaient la porte à leurs fils suspects; que des filles indiquaient le lieu où leur père était caché.

Les enfants, eux-mêmes, selon un autre, n'étaient pas en sûreté. L'un d'eux s'en allant à l'école, avait été saisi par un bourreau et, sous les yeux de ses parents, exécuté.

— Surtout! surtout! il y a eu l'assassinat de Cicéron, s'écria le rhéteur Antipe qui avait fait le voyage de Rome, rien que pour entendre une fois la voix du grand orateur.

— Crime impardonnable! confirma un de ses collègues, et dont restera souillée la figure de Marc Antoine.

Apollodore, qui avait eu à se louer de celui-ci au moment de faire évader la reine, essaya de reporter sur Octave tout l'odieux de cette exécution. C'était lui l'ami de Cicéron, qui, froid et lâche, sans aucun grief personnel, l'avait livré! Lui que, peu de jours auparavant, Cicéron serrait sur son cœur en l'appelant : Mon fils!

Les physionomies eurent une grimace comme celle que provoque la vue, près de soi, d'un serpent. Puis, on revint à parler de Marc Antoine. Malgré ses crimes, celui-là, du moins, avec le sayon grossier qu'il endossait pour aller boire entre des soldats et des filles, avec sa grande épée en bandoulière et le char attelé de lions dans lequel il promenait la courtisane Cythéris, prêtait quelquefois à rire. Une voix même s'éleva en sa faveur, car les hommes braves trouvent toujours quelqu'un pour les défendre. Le philosophe Lycon qui professait le mépris de la vie, rappela qu'au moment où les conjurés avaient encore leurs poignards, où Octave se cachait, où la terreur était partout, Antoine avait eu le courage de réclamer pour César des funérailles grandioses et de faire, devant le corps de son bienfaiteur, un discours qui en célébrait les vertus.

Mais cet éloge rencontra peu d'adhésions. Le groupe d'hommes lettrés, distingués, qui l'entendait, ne se pouvait intéresser à un rustre de l'espèce d'Antoine, dont la valeur n'était que sur les champs de bataille.

Mieux accordé au sentiment général, le sculpteur Nicias lança contre les Romains une diatribe. Si l'envahissement de ces barbares continuait, que resterait-il de la civilisation? Déjà, — il le

savait, lui qui arrivait de Corinthe, — maints adorables édifices avaient péri. La Grèce était pleine de ruines. Combien en aurait-on d'autres encore à déplorer?

Le dîner s'achevait. Les pâtisseries et les crèmes répandaient leur arome de miel. La fraîcheur des limons semblait d'autant plus délectable que le repas avait été fort épicé. Les boissons, depuis le commencement, avaient coulé plus exquises à mesure que l'on approchait du dessert. Après le cidre et l'hydromel, on avait dégusté les vins de Phénicie au goût délicat de violette, puis les chaudes liqueurs d'Espagne. On en était aux crus réputés de la Gaule; clairs et pétillants, ils avaient chassé les préoccupations moroses.

On parlait maintenant des femmes. Leur absence, inaccoutumée chez Polydème, était due à ce que, ce soir-là, celles qu'il avait invitées, des courtisanes pour la plupart, car il était célibataire, avaient été requises de côté et d'autre. Des jeunes gens, adonnés à l'art équestre, avaient entraîné Faustine et Léa au stade pour voir courir leurs chevaux. Chloris ne se séparait jamais de l'acteur Naudrès les soirs où, chaussant les cothurnes et embouchant le porte-voix, il déclamait le rôle d'Oreste qui lui valait tant de bonnes fortunes; un festin chez Gathène avait attiré Moussaria et Trophène, car on savait qu'il y aurait à ce festin les deux fils du banquier Rupin et celui du plus riche armateur d'Ephèse; un grand nombre, enfin, avaient préféré leur liberté afin de pouvoir errer tard sur l'Heptastade où l'on ne pouvait manquer, par une telle nuit, de faire d'avantageuses rencontres.

Les plus âgés tombèrent d'accord que, pour

dîner agréablement, on se passait très bien de femmes.

Sati émit l'opinion que leur présence était même, le plus souvent, nuisible à la conversation.

— Serait-ce parce qu'elles sont pudibondes? interrogea Lycias qui aimait à plaisanter.

— Elles ne peuvent parler que d'amour, soupira le financier sur un ton de lassitude.

Le poète Mélanis, qui jusque-là était resté silencieux, éleva une protestation. Aux heures et dans les lieux qui n'étaient pas exclusivement consacrés à l'amour, fallait-il donc se priver du plaisir d'en évoquer les charmantes images?

— M'est avis, déclara le lieutenant, que l'amour ne gagne pas à être mis en paroles.

A ce moment, avec des précautions extrêmes, l'échanson apportait une amphore. C'était un chypre merveilleux, une de ces cuvées d'amateurs, dont les lèvres n'approchent qu'avec respect. Nombreux, ce jour-là, ils déclarèrent que jamais rien de si savoureux n'avait caressé leurs gosiers.

— O liqueur! Source d'or où se mire le soleil! Flacon que la bonté des dieux a répandu sur terre afin d'y réjouir le cœur de l'homme! fit le jeune Mélanis en veine d'improvisation.

Profitant de la bonne humeur que répand le vin autour d'une table, Apollodore rappela que si Chypre était redevenue province égyptienne, si le produit de ses vignes entrait à Alexandrie libre d'impôts, c'était à Cléopâtre qu'on en était redevable.

— Sans doute, confirma Polydème. La restitution de l'île a été le don de joyeux avènement fait par César à la reine.

La succulente réalité fit oublier les griefs.

Ceux-là mêmes qui l'avaient le plus vivement critiquée levèrent leur coupe en l'honneur de Cléopâtre, et le maître de la maison eut le plaisir de voir s'achever, en sympathie, un repas qui avait failli sombrer dans la houle des discussions.

Vers la onzième heure, les esclaves s'étant retirés, on fit venir les danseuses qui, groupées sous le péristyle, attendaient en compagnie des musiciens. C'étaient douze jeunes filles de la plus pure race du Nil, celle dont le type s'est conservé et qu'on nomme, de nos jours, Gypsies. Au son de la lyre à cinq cordes, leurs corps souples se mirent en mouvement. Les figures qu'elles exécutèrent d'abord en s'approchant, en se quittant, pour se reprendre encore et abandonner leurs mains, étaient moins une danse qu'un jeu de détours et de grâces comme en ont les nymphes avec les satyres qui les poursuivent. Mais ce premier divertissement fit bientôt place à des ébats plus vifs. Les tambourins et les crotades résonnèrent. Ce fut comme si les jambes qui, jusque-là, n'avaient fait que fléchir et se tendre gracieusement, recevaient une irrésistible impulsion. En même temps qu'entre les paupières bleuies, les yeux noirs lançaient des éclairs, tout une cadence de cris, de talons frappés, d'anneaux qui s'entrechoquent frappa l'air. Un tourbillon de chairs nues se mêlait à l'envolée des étoffes; des reins ployés se redressaient; des bras courbés comme des branches s'enlaçaient les uns aux autres pour se dénouer brusquement.

Tantôt douces et lascives, tantôt obéissant à une musique enragée, les danses continuèrent ainsi une partie de la nuit. Les plus vieux convives alourdis par l'abondance du repas et des libations tombèrent bientôt dans une indifférence

ensommeillée, tandis que les jeunes, dont l'attention avait langui pendant le dîner, se sentaient devenir fébriles. Avec une sorte d'ivresse leurs regards s'attachaient à ces gestes féminins qui, comme en un rite ineffable, parodiaient devant eux l'amour, le faisait ondoyer, s'élargir, puis tout à coup, véhément, triompher dans une étreinte.

Autour des vasques d'albâtre, les roses achevaient de mourir. Les torches, une à une, au creux des lampadaires s'éteignaient. L'aube pâle pénétrait par l'interstice des rideaux. Avec des remerciements pour l'hôte aimable et conciliant qui les avait bien reçus, les convives prirent congé de lui.

Apollodore, que ses fonctions appelaient de bonne heure au Bruchium, jugea qu'il n'avait pas le temps de rentrer chez lui, car sa maison était loin sur la route de Saïs. Il avait, du moins, le loisir d'une promenade. Un peu de marche servirait à dissiper les dernières fumées du chypre.

La ville était maintenant déserte. Le silence s'y était rétabli, mais depuis peu, et les dalles de la chaussée vibraient encore de tant de pas qui s'étaient pressés sur leur marbre. Çà et là, des guirlandes trainaient, sur le sol, à côté d'objets perdus, d'étoffes déchirées, et autres débris de ce qui était pimpant la veille. Comment se défendre d'une tristesse à la vue de ces places abandonnées? de ces choses mortes? Le rhéteur songeait, il songeait mélancoliquement à ce qui s'était dit chez Polydème. Ah! qu'ils étaient insoumis, turbulents, difficiles à gouverner les sujets de Cléopâtre! Que d'inimitiés contre elle! Que de rancunes prêtes à s'unir, à ramener une

de ces révolutions dans lesquelles ses pères s'étaient sans cesse débattus ! Et elle-même, de combien d'embûches n'avait-elle pas eu à se tirer déjà ? Et il se souvenait du jour où, dans une barque de pêcheur, il avait été la chercher sur la plage de Canope. Mais alors, une protection puissante l'attendait, allait travailler pour elle. Aujourd'hui, seule, critiquée, contestée, serait-elle de force?...

Tout en songeant de la sorte, Apollodore était parvenu devant la porte du palais. Dans la lumière vaporeuse du matin, l'architecture légère, sur ses multiples colonnes, semblait presque aérienne. Quelle ne fut pas sa surprise, sur une des terrasses, de reconnaître la reine. Elle avait les cheveux dénoués et son écharpe flottait au souffle de la brise marine. S'étant informé, il sut qu'au moment où ses femmes allaient la mettre au lit, un courrier était arrivé avec qui elle s'était entretenu longuement. A la suite de cette conversation, elle avait manifesté une joie entière. « Il y a des moments où la vie est trop belle pour en rien abandonner au sommeil », avait-elle répondu aux suivantes qui la pressaient de prendre un peu de repos. Et, restée seule, elle avait déroulé les écrits qui confirmaient tout ce qu'on venait de lui apprendre. Les événements étaient si nombreux et tellement inattendus qu'il lui arrivait d'en relire deux et trois fois les détails, puis, de se les répéter. Ainsi, cela était bien réel : mis d'accord enfin par leur triomphe, les vengeurs de César avaient constitué un nouveau triumvirat. L'empire du monde était à eux. Ils se l'étaient partagé ou plutôt, Marc Antoine, le seul pendant que malade et terrifié sous sa tente Octave claquait des dents, à avoir bataillé puis vaincu,

l'avait taillé à sa façon. Abandonnant à son piètre collaborateur le gouvernement de la Gaule barbare, une partie de l'Italie ruinée et pleine encore de rumeurs révolutionnaires, à Lépide qui n'avait même pas pris part à la guerre, l'Espagne toujours insoumise et les provinces africaines, il s'était, lui, arbitre suprême, chef adoré de trente-deux légions, héros devant qui tout s'inclinait, attribué l'Orient, grosse part toujours visée, toujours convoitée, parce qu'il était la richesse.

Donc, les paroles du dieu n'avaient pas été vaines. La promesse obtenait sa pleine réalisation. Cléopâtre aurait un allié aussi puissant que César et celui-là, précisément, que de tout son désir elle avait appelé. Ce que, les circonstances aidant, une femme comme elle peut faire d'un homme, d'un grand homme, elle le savait : le passé le lui avait appris. N'était-ce pas le moment de recommencer l'épreuve ? de tenter avec un autre la fortune qui, une première fois l'avait trahie ? Le flot de l'espoir se remit à couler en elle. C'était au fond de son cœur comme si un fleuve magique, d'un seul coup, avait emporté la tristesse. L'avenir se dessinait, rempli de belles perspectives. Elle ouvrait les yeux, regardait. Se sentant à l'étroit entre les murs de sa chambre, elle avait gagné la terrasse. La nuit finissait. Un voile semblait hésiter entre le ciel et la mer. Une lueur soudaine le transperça, tout l'horizon devint rose et, dans une trouée limpide, blonde et vermeille, apparut l'aurore.

III

MARC ANTOINE

Dans les pages écrites par les flatteurs d'Auguste, Antoine est dépeint comme un composé de tous les vices. Assurément, ses adversaires étaient en droit de dénoncer une figure qui sentait de loin le scandale, et que les excès de la passion avaient entraîné au crime de combattre sa patrie. On conçoit que les gens de bien, les modérés, lui aient reproché la liberté de ses mœurs, ses vantardises sonores, les coupes vidées à tout propos et sans mesure, le luxe effréné de sa dépense, sa vaisselle d'or transportée, — avec ses maîtresses, ses mimes et ses bouffons, — jusque dans les camps où il commandait, les lions attelés à son char, en un mot toutes les excentricités qui l'ont fait définir : « Un enfant colossal qui aurait pu conquérir le monde et n'a pas su résister à un plaisir. »

Mais, à côté de cela, que de charmantes qualités passées sous silence ! Sans elles, sans ces qualités, de structure pour ainsi dire, qui percent sous l'affublement mensonger, comment expliquer l'attrait constant, irrésistible, exercé par ce joyeux vivant sur tous ceux qui l'approchaient ? Nous savons que la sympathie va aux êtres, moins en raison des vertus qu'ils pratiquent avec effort,

que pour celles qui ne leur ont coûté que la peine de naître. Qu'en conclure, sinon qu'Antoine était doué de la façon la plus séduisante? Superbe de corps et de visage, grand seigneur, ardent, d'une gaîté communicative, brutal parfois, jamais méchant, il possédait tous les dons qui rendent la vie aimable et la font trouver telle autour de soi. Sa libéralité était fameuse, et ses amis savaient qu'ils y pouvaient recourir. Lesquels hésitent en pareil cas? L'un d'eux, Curion, un viveur comme lui, se trouvant dans l'embarras, le vint trouver un matin, pendant qu'il était à s'habiller. Antoine avait précisément la veille perdu au jeu jusqu'à son dernier sesterce. Consternation des deux amis. On était en campagne, loin de Rome et l'embarras était urgent. Qu'allait-on faire? où trouver l'argent demandé? Antoine regarde autour de lui. Des équipements, des armes, des peaux de bêtes, rien qui ait une valeur monnayable. Soudain, il avise le bassin où l'eau de sa toilette est préparée. D'un geste prompt, il la renverse.

— Tiens, fait-il, prends cela, le fondeur t'en donnera bien deux talents.

S'il répandait l'argent sans compter, jamais il ne lui arriva de s'en procurer par des moyens bas. Au milieu des infamies dont il le charge Cicéron, son mortel adversaire, ne peut s'empêcher de lui rendre cette justice : « Il est certain qu'on ne saurait l'accuser de malversations pécuniaires, de vues intéressées, ni d'aucune vilenie de cette espèce. »

Malgré son libertinage, malgré son déplorable penchant à l'ivrognerie, Antoine ne manquait pas de noblesse. C'est Sénèque, un ennemi encore, qui le reconnaît : *Magnum virum ingenii*

nobilis, le qualifie-t-il. Et quelle excellente note pour le caractère d'un homme, même pour sa valeur intellectuelle, que cette subordination constante et sans envie à la grandeur d'un autre! Tant que César vivra, son jeune frère d'armes estime que sa place, à lui, est au second rang. Pour que l'idée lui vienne de passer au premier, il faut que le grand frère ne soit plus là et, qu'à sa place, il ait à se mesurer avec Octave.

Mais c'était sur les champs de bataille que ce riche tempérament se déployait tout entier. Patient, solide, imperturbable, modèle d'endurance et de soumission à la discipline, Antoine y emportait l'admiration. Les soldats qui, à l'instant du danger, le voyaient se jeter le premier sur l'ennemi et, avec une fougue sans égale, exposer sa propre existence, l'auraient suivi au bout du monde. Ils le regardaient comme un dieu. Dans cet organisme où tout dépassait la mesure ordinaire, les réactions, elles aussi, avaient de l'ampleur. Plus il avait été contraint, mis à l'épreuve, plus il montrait de frénésie à exiger des compensations. Pendant l'héroïque retraite de Mutine, il accepte de dormir sur la dure, de s'abreuver d'eau croupie, de se nourrir avec des racines sauvages; mais à la suite, quelles revanches! Dès que la paix est faite, le bien vivre réclame ses droits, et l'on assiste à ces orgies fameuses que Silène n'eût pas désavouées. A un tel régime, toute autre constitution que celle d'Antoine aurait fléchi. La sienne était prodigieuse. De même que la modération est la règle des autres hommes, lui n'était à son aise que dans l'excès. De chaque fatigue rudement supportée, comme de chaque plaisir sans mesure, il sortait raffermi, vivifié. On eût dit qu'il s'y retrempât.

Si généreuse cependant qu'eût été la nature, elle avait refusé à ce petit-fils de Jupiter et de Sémelé le plus essentiel des dons, celui sans lequel les autres ne servent que de peu : le bon sens lui faisait défaut. Comment aurait-il pu juger? Ses passions avaient une telle impétuosité qu'il était entraîné par elles avant même d'avoir eu le temps de réfléchir. Irrésistibles, elles s'emparaient de lui, le déchaînaient à la façon de ces ouragans qui ne s'apaisent qu'après avoir tout dévasté sur leur passage. Deux éléments contraires se disputaient cette âme tumultueuse et faible : l'ambition, la volupté. Chacune, tour à tour souveraine, le précipitait à l'extrême. C'était l'une qui, toute-puissante au début de la vie, lui avait inspiré les actions d'éclat par lesquelles il avait été mis en évidence pendant les campagnes de Gaule, de Cilicie; qui, à la mort de César, l'avait dressé terrible contre les conjurés; qui, entre deux aventures, le poussera sur les traces d'Alexandre à la conquête de la Perse. L'autre, cependant, devait à la fin l'emporter. Peu à peu, nous verrons la volupté s'emparer de cette belle proie, l'étreindre, en accaparer les facultés, les étouffer une à une et, finalement, la jeter dans le plus profond des abîmes.

Mais aujourd'hui, au lendemain de Philippes, avant de prendre pied sur ce sol d'Orient qui sera son triomphe et sa perte, Antoine est en plein équilibre. Si ses sens bouillonnent, son cerveau n'en est pas moins travaillé par les plus vastes projets. Au moment de quitter la rude campagne macédonienne qui ne lui avait accordé la victoire qu'au prix d'austères sacrifices, et qui l'enveloppait encore dans les rigueurs d'un hiver glacé, il songe aux belles contrées soleilleuses qui

l'attendent, à ces domaines d'abondance et de joie dont sa valeur l'a fait maître. Par où commencera-t-il à les explorer? Chacune lui sourit, l'attire, chaque rivage lui promet quelque nouvel enchantement. Et d'abord, par delà l'Ossa, le Pélion qui l'enferment de leurs cimes neigeuses, c'est la fine, la lumineuse, la spirituelle Attique; puis, voisine, la côte d'Asie toute fourmillante de cités plus riches, plus réputées les unes que les autres : Smyrne, Ephèse, Pergame; c'est encore la Syrie avec ses palmes, ses jardins remplis de fruits savoureux, son Liban d'où débouchent les caravanes qui viennent de l'Extrême-Orient, chargées de soies, de pierreries; la Palestine aride entre ses bois d'oliviers, mais que domine, qu'éblouit la sainte Jérusalem et son temple, pèlerinage éternel vers qui, des quatre horizons, vient battre le flux et le reflux du peuple juif; c'est l'Egypte enfin, l'Egypte des violettes et de l'encens, le royaume de Cléopâtre!

Depuis que le désarroi des Ides de Mars les avait brusquement séparés, Antoine n'avait pas oublié la belle reine. Que de fois, au milieu des affres révolutionnaires, ou pendant la longueur des veillées sous la tente, en avait-il évoqué la troublante image! Que de fois il avait cru revoir l'indéfinissable regard par lequel, lorsqu'elle était certaine de n'être pas observée, la maîtresse de César répondait au sien! Tendre et velouté entre de longs cils, ce regard qui glissait vers lui comme pour l'inviter à l'aimer, il en gardait la sensation si vivace que sa chair encore, par instants, en était toute frémissante. Que de paroles étouffées pendant les soirées du Transtévère lui remontaient au fond du cœur! Avec l'obstination des désirs insatisfaits, il y revenait sans cesse.

Sans cesse il se disait que ce que la présence de César rendait impossible, n'avait plus rien à quoi il ne pût maintenant prétendre. Cléopâtre était libre, et lui, à son tour, n'était-il pas devenu un des piliers du monde? un de ces hommes auxquels toute femme, fût-elle reine, peut être fière d'appuyer sa vie? Surtout, il possédait ce don magique de la jeunesse qui permet de tout espérer et qui, devant les plus beaux destins, les plus enviés, permet de se dire : Pourquoi ne serait-ce pas le mien? Un doute, cependant, l'obsédait : Quelle impression avait-il produite sur Cléopâtre? Rien dans leurs relations n'avait pu le renseigner à ce sujet. Aimable avec lui, certes, elle l'avait été ; mais circonspecte surtout, attentive à ne pas éveiller la jalousie de César. Quel sentiment l'avait guidée le jour où, s'étant trouvé seul un instant avec elle, il s'était risqué à baiser le bout de sa douce épaule nue, et où, sans rien dire, sans sévérité, sans sourire, comme un beau sphinx, elle s'était détournée et avait quitté l'atrium? Etait-ce l'amour du grand homme qui l'avait rendue si prudente? ou seulement la crainte d'en compromettre la puissante protection? Non, jamais il ne pourrait démêler l'âme compliquée de cette femme, ni oublier sa grâce féline, ni surtout ce regard, ce profond regard qui vous laissait troublé comme une nuit de printemps. Qu'était-elle devenue depuis deux ans? Que s'était-il passé en elle? Il ignorait tout de sa vie, de ses agissements. Oh! s'il avait pu la revoir!

Antoine, cependant, n'en était pas au point de faire passer au premier rang ses velléités amoureuses. Les charges, les devoirs qu'il avait assumés gouvernaient encore sa vie. Il sentait la nécessité de visiter les provinces tombées sous

sa juridiction, d'y apporter de la surveillance, des réformes, tout ce qu'on était en droit d'attendre de lui. Quel motif aurait-il eu de commencer par l'Egypte? L'Egypte n'était pas, à proprement parler, province romaine, elle pouvait attendre. La saison, d'ailleurs, n'était pas propice aux traversées. Il se dirigea vers la Grèce. Ce n'était pas la première fois qu'il abordait cette noble terre. Ses pieds avaient déjà foulé les plaines de la Thessalie, lorsque, jeune capitaine, il guerroyait contre Pompée. Delphes, Corinthe, Olympie lui avaient ouvert leurs temples débordants de sculptures et d'orfèvreries merveilleuses. Il avait parcouru les bois d'Eleusis, et le théâtre d'Epidaure avait transporté son esprit dans les régions fatidiques de l'art d'Eschyle. Mais quel émoi de revoir ces lieux célèbres! d'y revenir avec un titre rayonnant et des pouvoirs illimités!

Les Hellènes qui avaient eu le temps de s'accoutumer à la domination étrangère ne haïssaient plus leurs vainqueurs. Ils étaient même disposés à la sympathie envers ce Romain qu'on disait beau comme Alcibiade et comparable à Thémistocle pour les vertus militaires. Chez un peuple qui plaçait la force et la beauté corporelles au premier rang des dons que les dieux peuvent accorder aux hommes, quelle personnalité aurait eu chance de leur plaire davantage que celle de ce fils d'Hercule? A la manière rustique qui était celle du pays, on lui fit gracieux accueil, les bourgades envoyaient au-devant de sa litière des députations chargées, selon l'heure, de branchages ou de torches. A son entrée dans les villes, des jeunes filles jetaient des fleurs; des chœurs d'éphèbes chantaient en dansant au son des lyres.

En même temps que des suppliques, les plus

flatteuses louanges lui étaient adressées. Désireux de se montrer digne des unes, il mit son habituelle générosité à exaucer les autres : c'est ainsi que dix mille talents furent accordés pour la reconstruction du théâtre de Mégare ; qu'à Thèbes, à Larisse, il fit relever les habitations auxquelles les hordes de Pompée avaient mis le feu ; qu'à Corinthe, sur les ruines de l'ancien temple, il remit en honneur le culte de Vénus Pandénos. Mais, tout en semant ainsi l'or, il hâtait sa marche car, derrière les pentes de l'Hymette, Athènes l'attendait, et il lui tardait d'en recevoir les hommages parfumés de miel.

Bien que gravement maltraitée par les armées de Sylla, bien que pillée à l'envi par les administrateurs avides qui s'y étaient succédé, toute pauvre qu'elle était devenue et incommode qu'elle avait toujours été avec ses rues étroites, ses maisons exiguës, ses places irrégulières, la ville de Périclès gardait encore son prestige. N'eût-elle eu que sa lumière incomparable, les jeux éclatants que, matin et soir, célébrait le soleil sur les flancs roses du Pentélique, elle eût mérité qu'on l'adorât ; mais la patrie de Phidias se montrait encore ornée de presque tous ses chefs-d'œuvre. Les monuments de l'Acropole étaient intacts ; rien n'avait altéré la gloire pure du Parthénon ; le Pœcile conservait sa brillante décoration polychrome, fraîche comme au premier jour, et les Propylées ouvraient sur l'azur leurs cinq portes harmonieuses.

Si peu tourné vers les arts que fût le tempérament d'Antoine, et si loin qu'il en eût été détourné par son existence guerrière, il n'était pas cependant insensible aux belles œuvres. Rome, qui commençait à en être peuplée, lui avait enseigné de

bonne heure à les discerner, et l'éducation hellénique que, comme celle de tout patricien son adolescence avait reçue, ne lui laissait ignorer ni les épopées du vieil Homère, ni les pages sublimes où Platon a fait entrevoir aux hommes la divine sagesse. Ce fut donc l'âme pénétrée d'un pieux respect qu'il franchit le pont de l'Ilisos.

Athènes n'était pas seulement un sanctuaire vénéré, la relique d'une gloire vieille de quatre siècles et qui avait jeté sur le monde un éclat qu'on n'y devait jamais revoir, elle était demeurée un centre encore très vivant. Moins nombreuses, moins richement dotées que celles d'Alexandrie, ses écoles bénéficiaient du renom qui s'attache aux institutions du passé. Philosophes, poètes, artistes, quoique ne rappelant que de loin ceux de la grande époque, n'avaient pas cessé d'y naître ou de s'y agglomérer. Autour d'eux, autour aussi de maîtres d'escrime, d'écuyers incomparables, de gymnastes habiles à lancer le javelot et le disque, toute une jeunesse se formait, fidèle à la tradition d'entretenir un esprit sain dans un corps agile et robuste. Nourris dans le culte du passé républicain qui avait fait la grandeur de leur petit pays, ces jeunes gens étaient ardents, enthousiastes ; un élan généreux les portait du côté des nobles causes, vers tout ce qui rappelait les héros issus du même sang qu'eux. En apprenant la mort de Caton, ils s'étaient couverts de cendre ; sur l'appel de Brutus, l'élite en avait été se faire tuer à Philippes, et aujourd'hui, Marc Antoine représentait à leurs yeux, contre Octave, ce qui restait à Rome de vieil esprit libéral.

Le triumvir n'eut garde de décevoir une si flatteuse popularité. Connaissant le goût des fils de Thémistocle pour la pompe militaire, il fit son

entrée dans leur ville à cheval, en casque et en cuirasse, entouré d'un cliquetis d'armes ; puis, se conformant à la simplicité des mœurs civiles, il s'arrangea, telle qu'elle était, de l'hospitalité sans faste qui lui était offerte dans l'ancien palais des Archontes. Vaisselle d'or, robes soyeuses, litières furent reléguées ; il eut une table frugale et, se souvenant de l'exemple de César, en pallium de laine, précédé d'un seul lecteur, il gravit à pied les pentes de l'Acropole.

Rien, pendant le séjour qu'il fit à Athènes, ne devait démentir cette première attitude. Comme si, subitement, le pouvoir l'avait converti, ou qu'en respirant l'air de l'Attique, il eût senti le prix de la modération, Antoine étonnait tous ceux qui l'avaient connu. Sa conduite était celle, véritablement, d'un chef, et les arrêts qu'il était appelé à rendre portaient le sceau du plus parfait jugement. Non content d'édifier les Athéniens, on vit bientôt qu'il avait résolu de leur plaire. Le mois des fêtes d'Adonis étant venu, il consentit à les célébrer avec eux et, gentiment, innocemment, s'associa aux rites de fleurs vite écloses et vite fanées qui symbolisaient la mort prématurée du fils de Myrrha. Il se plut à écouter les élégies récitées par des femmes en deuil qui pleuraient le jeune dieu, puis, les hymnes dont le lendemain, ces mêmes femmes couronnées de roses, remplissaient les airs en signe de sa résurrection. Sur le Pnyx, entouré d'un aréopage de notables, il accepta de présider divers concours et, à leur suite, d'attribuer des prix à ceux qui s'étaient distingués, soit à la course, soit dans des rivalités d'éloquence.

Antoine était-il donc devenu vertueux ? Se pouvait-il qu'une telle transformation fût sin-

cère? Que l'ancien amant de la Cythéris n'eût plus de joie qu'à gagner le cœur des peuples? Quelques-uns, ceux qui s'intéressaient à sa grandeur future, purent le croire, et s'en réjouir. En réalité, le besoin de sensations nouvelles, dont était tourmentée son imagination, l'incitait à en chercher dans ce qui était le plus éloigné de ses habitudes. Comédie? Mystification? Pas à proprement parler; mais le sang qui bouillonnait dans ses veines était trop actif, trop hardi, pour qu'il se contentât d'une seule existence. En changeant, en prenant successivement des formes, des apparences diverses, en se multipliant soi-même, ce formidable jouisseur pensait se donner l'illusion de vivre davantage.

Sa véritable nature, cependant, n'allait pas tarder à reprendre le dessus. Tout à coup, il en eut assez des plaisirs naïfs et des devoirs fastidieux. La rive asiatique était là, toute proche, offrant aux yeux le contour de ses campagnes suaves, et ses villes prometteuses des plus tentantes luxures. Secouant un matin les cothurnes qui avaient foulé la poussière vénérable de l'Acropole, il s'embarqua, mit le cap sur Antioche.

Pittoresque entre toutes, cette métropole, la troisième du monde, apparaissait de loin suspendue à la masse des monts Coryphées. Bien avant d'entrer dans le port de Sélencie, les navigateurs contemplaient, surpris, de gigantesques constructions militaires qui escaladaient des pentes rocheuses et en couronnaient le sommet de leurs murailles crénelées. La ville proprement dite se dessinait ensuite, doucement couchée sur les rives de l'Oronte, toute blanche entre des cyprès. Aux théâtres, aux gymnases, aux aqueducs, aux cirques, aux hippodromes qui étaient

l'agrément habituel des grandes capitales, celle de la Syrie ajoutait un *Corso,* sorte de large avenue bordée d'un quadruple rang de colonnes qui la traversait de part en part. Cette luxueuse promenade était un lieu de réunion où défilait, jour et nuit, le flot de la vie élégante, et où l'animation, certains jours, dépassait celle du Forum romain. Tant d'attraits, depuis surtout la déchéance d'Athènes, avaient amené à Antioche une population très dense à laquelle s'ajoutait un grand va-et-vient d'étrangers : Persans, Juifs, Levantins de toutes sortes, sans compter les femmes venues de Suse, d'Ecbatane, souvent même des rives du Gange, avec l'intention bien déterminée d'être courtisanes. Sous l'influence de ces ambulants, et de l'extrême richesse qu'apportait là, de tous les comptoirs méditerranéens, un commerce qui n'avait d'égal que celui d'Alexandrie, les mœurs s'y étaient peu à peu dépravées. Depuis le Paphlagonie jusqu'au royaume de Palmyre, on les citait comme les plus scandaleuses d'une région où, cependant, elles étaient partout détestables. On en jugera par ce détail que les jours de la célèbre fête de Maïonna, un essaim de jeunes filles nues parcourait la ville en brandissant des gerbes, tandis que d'autres, pareillement dévêtues, nageaient au regard de tous dans l'eau limpide des piscines.

Cette atmosphère de corruption agit sur Antoine avec une étonnante rapidité. Aussitôt qu'il l'eût respirée, son esprit se dilata ; il se sentit joyeux, dispos, repris par son formidable appétit de plaisir. Tout, d'ailleurs, dans le palais des Séleucides, — résurrection de celui qui avait fait la célébrité de Sardanapale, — ne concourait-il pas à développer ces sensations? Et, lorsqu'il

longeait le *Corso,* peuplé de femmes belles et avenantes, leur sourire ne lui disait-il pas : Toute heure dérobée à la volupté ne vaut pas plus que celles qui suivront notre mort. Qu'il était loin des austères assemblées du Pnyx ! de la maison des Archontes ! de tout ce qui l'avait, pour un temps, refaçonné ! Avec la sorte de véhémence qui s'emparait de lui à chacun de ses revirements, il eut vite fait de dépouiller la simplicité athénienne qu'il n'avait adoptée que comme un déguisement, et de retourner à ce qui était son goût réel. Aux allures graves, aux soucis administratifs qui ne l'avaient pas abandonné, depuis la Macédoine, succéda une licence proportionnée au long effort qu'il venait de s'imposer. N'étant plus stimulé par la crainte d'être mal jugé, puisque autour de lui tout était à l'unisson, ses énergies se détendirent. De joyeux parasites envahirent son intimité et l'entraînèrent dans un désordre où, perdant toute dignité, oubliant le rang qui l'élevait au-dessus de ses nouveaux compagnons, il s'abaissa jusqu'à partager leurs beuveries et à rivaliser avec eux de débauches. Chaque soir, le joueur de flûte Anaxanor lui amenait un bouquet d'hétaïres, parfumées comme des fleurs, qui sur de moelleux tapis, exhibaient les grâces de leur corps, tandis que lui-même les y excitait par des musiques énervantes. Le baladin Xantos pourvoyait aux représentations des mimes, des bouffons et Medrador, dont le père s'était enrichi dans les celliers du roi Tissapherne, veillait à ce que la table, en abondance et raffinements, dépassât ce qu'on n'avait jamais vu, même dans les cours d'Asie, où tout, pourtant, prenait un caractère d'extravagance.

Un tel train, cela va sans dire, ne se menait qu'à prix d'or. Comment y subvenir, à moins d'user du moyen toujours à la disposition du vainqueur en pays conquis : augmenter l'impôt? Pas plus que ses prédécesseurs, Antoine ne s'en fit faute. Sous prétexte que Brutus et Cassius avaient tiré beaucoup de ces provinces, il prétendit en obtenir davantage encore. Certaines villes qui avaient été mises par eux déjà à forte contribution, subirent de nouvelles charges. « Cela leur apprendra, disait Antoine, en déployant son large rire, à avoir soutenu la mauvaise cause. »

Ces exigences, cependant, n'étaient pas partout acceptées avec une soumission égale. Défenseur des intérêts de la Cappadoce, Hybréas s'enhardit à répondre, lorsque se présenta le percepteur : « Si Marc Antoine prétend nous frapper d'un double, d'un triple tribut, est-ce donc que, par an, il peut nous accorder double et triple récolte ? »

Loin de le fâcher, cette réplique plut au triumvir, car il avait de l'esprit, et n'interdisait pas aux autres d'en montrer, même à ses dépens. A son tour, il riposta par une plaisanterie et laissa libres de taxes surérogatoires les campagnes de Cappadoce.

La bonne foi avec laquelle, le plus souvent, il agissait, et qu'il n'était pas impossible d'éclairer, lui valait de l'indulgence. Sa libéralité, d'autre part, servait de correctif à ses rapines. Ne faisait-elle pas souvent récupérer par l'un ce qui avait été pris dans la poche de l'autre? Ainsi, du moins, en fut-il le jour où, avant de quitter Antioche, et voulant récompenser le cuisinier qui avait confectionné les

excellents repas dont lui et ses amis s'étaient copieusement régalés, il le gratifia d'un palais qui avait été la rançon d'un riche citoyen de Magnésie.

Le séjour d'Ephèse allait achever la démoralisation d'Antoine. Non moins dissolue qu'Antioche, cette ville célèbre l'était d'une manière différente. Complètement aux mains des prêtres, depuis que le temple d'Artémis y avait été dressé sur ses vingt-deux colonnes de marbre, elle imprimait à toutes choses, même aux plus répugnantes, un caractère religieux. Des fêtes splendides et nombreuses attiraient non seulement des pèlerins, mais beaucoup d'individus suspects, à qui le sanctuaire promettait un asile inviolable. Et tout ce ramassis de gens, venus on ne savait d'où, ce mélange inouï de charlatans, de bateleurs, de magiciens, de thaumaturges, de sorciers, habiles à exploiter le vice autant que la superstition, contribuaient à transformer ces fêtes en étranges bacchanales. Quoi, dira-t-on, des horreurs sous le couvert de Diane? D'infâmes libertés chez la fille immaculée de Zeus? Hélas! En quittant Délos, en abordant cette rive syrienne où tout se viciait, s'avilissait, la chaste déesse avait cessé d'être elle-même. Celle qui, de l'autre côté des flots, ne respirait qu'énergie, que pudeur, était devenue une lourde idole de chair. Comme si, en changeant de territoire, l'essence même de son être se fût altérée, la divine chasseresse avait abandonné son arc et ses flèches; son corps s'était épaissi, et à son jeune sein de vierge, l'imagination malsaine d'on ne sait quel sculpteur décadent avait suspendu un triple rang de mamelles. O jeune coureuse des bois! était-on tenté de s'écrier en

voyant ce qui avait été fait d'elle, en quel lieu de profanation tes fines jambes t'ont-elles conduite?

Dès qu'ils surent que le triumvir était en route, pour les venir visiter, les habitants d'Ephèse, avec leur manie de tout déifier, résolurent de l'accueillir comme Dionysos en personne. Des chars allèrent au-devant de lui, chargés de femmes déguisées en Bacchantes; une troupe de Pans et de Satyres exécutèrent autour de lui des danses qu'accompagnait la syrinx. On lui prodigua les noms réservés au dieu lui-même, en y adjoignant les dithyrambes dont on avait coutume de célébrer celui-ci : « Salut à toi, Héraclès, dispensateur de toute joie! O Bakhos à qui nous devons le fruit juteux de la vigne! Omestès doux comme la figue, sois le bienvenu parmi nous! » Toute la ville, sur son passage, ne fut que thyrses, que guirlandes. Les psaltérions résonnèrent, et l'âme bleue des encensoirs monta devant lui en spirales comme dans le fond des naos.

S'il ne se crut pas positivement fils de Jupiter, Antoine ébloui, grisé, ne manqua pas de s'en attribuer les privilèges, et, notamment, celui d'être au-dessus des lois humaines. Ses fantaisies n'eurent plus de bornes. Il s'habilla d'or et de soie, vécut entouré d'un cortège de Thiades et prit, pour rendre ses arrêts, des allures vraiment olympiennes.

Tout cela, cependant, pas plus que les flatteries dont il continuait à être l'objet, ne lui faisait perdre de vue le but lucratif de son voyage. Il voulait bien se laisser adorer, mais sans qu'il lui en coûtât la moindre renonciation. Les Ioniens eurent beau supplier, il ne concéda pas une obole sur les deux cent mille talents qu'il

était décidé à tirer d'eux. Tout ce qu'ils obtinrent fut une prolongation des délais de versement et encore, parce que la requête lui fut présentée par la belle Corélie qui, pour l'heure, était favorite.

Las bientôt de se transporter de ville en ville, et jugeant d'ailleurs qu'il était plus conforme à sa dignité de déplacer les rois, ses vassaux, que d'aller à eux, Antoine choisit Tarse pour résidence et déclara qu'ils viendraient le visiter désormais. Lequel aurait pu se soustraire à cette obligation? En même temps qu'il les invitait à s'y soumettre, le potentat leur faisait savoir qu'ils ne conserveraient la souveraineté qu'autant que, de lui-même, ils en auraient reçu l'investiture.

Tous vinrent à l'obéissance. Du fond des routes poussiéreuses, on voyait déboucher cavalcades et litières, larges chars attelés de bœufs, parfois même des éléphants qui, sous le ciel immobile, balançaient leur étrange majesté, suivis de la longue file de dromadaires porteurs de bagages que traîne après soi toute pompe orientale. A mesure que la caravane approchait, le feu des lances, des armures sillonnait l'espace; les étendards déployaient d'étranges emblèmes ; tout un grouillement d'animaux et d'êtres humains montraient des têtes bigarrées. Quand tout cela arrivait aux portes de la ville, un héraut se détachait et, dans une corne d'argent, proclamait le nom de l'auguste visiteur. Tour à tour furent annoncés ainsi les rois Antiochus et Sysima, le satrape Palémon, Hérode qui régnait en Judée et Adallas sur Sidon ; il y eut encore les tétrarques de la Lycaonie et du Pont; l'ethnarque de Comagène, d'autres encore, venus de Thrace et d'Arabie. Hâlés par

les soleils lointains, beaucoup avaient la figure sombre et le regard fatigué. Ils haïssaient le vainqueur, mais dès qu'ils étaient en sa présence, une flamme en eux se ranimait, car tous avaient l'espoir d'une dignité, d'une immunité, d'une liberté quelconque à obtenir. Pour recevoir tous ces solliciteurs, Antoine déployait un grand faste et, mollement étendu sous une tente qui lui servait de tribunal, tenait marché de ses faveurs.

Le bruit s'étant répandu qu'il les mesurait parfois à l'agrément des personnes, les princesses s'empressèrent. Il reçut la visite de la belle Glaphyra, dont les grâces complaisantes valurent à son fils le trône de Phrygie; de la jeune veuve d'Aristobule à qui fut confirmée sa couronne; de Mariamne, l'épouse aimante d'Hérode qui, toute récalcitrante qu'elle se montrât, obtint pour son mari de grands avantages.

Mais celle que, parmi toutes, il attendait, il cherchait, la reine d'Egypte n'était pas encore arrivée. Comme elle tardait! L'édit, cependant, ne la concernait pas moins que les autres. Peut-être même n'avait-il été promulgué que pour amener sa présence. L'abstention de Cléopâtre était d'autant plus surprenante qu'elle avait des comptes à régler. Alliée de Rome, sa conduite pendant la dernière guerre prêtait à l'inculpation. Lorsque les vengeurs de César avaient réclamé le secours de sa flotte, pourquoi ne l'avait-elle pas envoyée? Une tempête avait servi de prétexte; mais, n'était-ce pas plutôt que, prudente, elle avait craint de se compromettre dans l'un ou l'autre des deux partis? En tous cas, elle aurait dû avoir hâte de se justifier. A quel motif attribuer le temps perdu?

Plusieurs fois, Antoine lui avait écrit. Le ton d'abord officiel et cérémonieux d'un souverain à une souveraine, l'invitant, avec toutes les formes de la courtoisie en usage. Les réponses avaient été vagues. Il s'était fait plus pressant. Puis, ne voyant toujours rien venir, la colère était entrée en son âme. La fille des Lagides se moquait-elle de lui? Oubliait-elle que son père déchu n'avait dû qu'à la condescendance de Rome de retrouver le trône d'Egypte? Et, elle-même? Demain, s'il le voulait...

Un jour, il se décida à écrire la lettre d'un maître. Mais quel maître! Un pauvre homme, après tout, que son désir tourmentait et qui, n'étant point accoutumé à rencontrer de résistance, le sentait tourner à l'exaspération. Ses foudres ainsi agitées, il crut que, comme à Jupiter, les éléments allaient obéir et qu'il verrait arriver, toute soumise, celle qu'il avait prétendu effrayer. Quand il eut constaté que non, que ses ordres n'étaient pas plus efficaces que ses avances, il essaya d'oublier. Les occupations ne lui manquaient pas, ni la variété des amours. Comme si le changement conférait à chacun d'eux le pouvoir d'effacer celui qui l'avait précédé, il se mit à passer de l'un à l'autre, avec une prestesse incroyable. Chaque fois qu'il avait entre les bras une femme nouvelle, l'image de Cléopâtre, effectivement, s'éloignait; il croyait ne plus tenir à elle, n'attacher aucune importance à la revoir; mais ces oublis duraient peu et, à leur suite, plus insistant, revenait le souvenir de l'absente. Quoique aucun lien ne se fût formé entre eux, il éprouvait à son égard la sorte de rancune qu'on nourrit contre la maîtresse qui vous a trahi, abandonné. Il en venait à la

haïr. En même temps, il ne cessait pas de l'attendre.

Comme Antioche, comme Ephèse, Tarse était une des grandes métropoles de l'Asie Mineure. Située presque à l'embouchure du Cydnus, — cette rivière glacée qui, sur le corps du jeune Alexandre, avait été comme un premier attouchement de la mort, — elle participait à l'animation maritime, en même temps que le voisinage des bois de myrtes l'enveloppait de poésie. A cause du temple d'Apollon, le goût des lettres y était fort répandu et, avec lui, une certaine tendance à l'idéal qui préparait les voies de l'apôtre destiné à y naître bientôt, et à prêcher l'Evangile dans ses murs. Aphrodite, en attendant, avait là son sanctuaire où de voluptueuses images, toujours abondamment pourvues d'offrandes, témoignaient d'un culte fervent.

Toute baignée ainsi de divin, abritée par l'épais écran du Taurus, ruisselante de sources et parfumée, Tarse était un séjour enchanteur. Si l'ambition satisfaite pouvait combler le cœur d'un homme, Antoine aurait été parfaitement heureux, car chaque jour lui apportait de nouveaux hommages et des soumissions plus complètes. Mais, au fond de son cœur, l'inquiétude et le mécontentement travaillaient. Sa nature, où tout n'était pas vulgaire, lui suggérait de nobles tristesses. Il aurait souhaité donner un but à son ambition, attribuer une signification à l'exubérance qui débordait de sa vie. Les jours où cette insatisfaction de lui-même le harcelait trop rudement, il en demandait le dérivatif, moins aux jouissances banales dont il commençait à avoir la nausée, qu'à une de ces saines dépenses physiques qui, pendant qu'elles durent, abolissent

la pensée. Sur un de ces chevaux syriens au poil si délicat qu'il laisse voir tout l'embranchement des veines, et dont les naseaux semblent exhaler du feu, il s'élançait et, bride abattue, traversait torrents, vallons, sans que rien jamais l'arrêtât. La véhémence de cet exercice lui restituait en un instant sa vitalité, qu'à d'autres, en le voyant s'abandonner à la mollesse, on aurait pu croire perdue. Tout son être s'y retrempait, y goûtait un bonheur énergique et sauvage comme si, en dévorant ainsi l'espace, il avait poursuivi quelque nouvelle victoire plus éclatante et plus haute que celles dont il possédait déjà les trophées.

Le plus souvent, ces courses conduisaient Antoine au bord du rivage égéen. Sans peut-être même en avoir conscience, il avait besoin de voir la mer, de l'interroger. Elle était belle et paisible. Le soleil déclinant l'inondait d'or. Les hauts et les bas de sa surface semblaient une respiration. A force de la regarder, d'entendre le murmure de sa voix contre la grève, de sentir l'animation de son haleine, il finissait par l'assimiler à une créature vivante, à la créature attendue. Son imagination les confondait, faisait d'elles des complices, toutes deux attirantes et perfides, d'accord dans une même souveraineté qui aurait pu faire de lui l'homme le plus fortuné du monde et qui se plaisait à le laisser là, sur ce rivage, solitaire et confondu.

Cependant, les jours passaient, et, quoiqu'il fouillât l'horizon jusqu'à ses dernières limites, quoique le vent fût favorable et que le flot se couvrît d'une quantité d'embarcations, il n'apercevait toujours pas, parmi elles, la fameuse galère aux voiles pourpres, que les voyageurs arri-

vés d'Alexandrie lui avaient tant de fois décrite. Excédé, à la fin, las d'espérer vainement, et de sentir l'inanité de son pouvoir contre une inertie lointaine dont il ne pouvait deviner la cause, poussé sans doute aussi par cette force mystérieuse en nous, qui veut que les destins s'accomplissent, il dépêcha un ambassadeur avec ordre, par les plus subtiles persuasions, de décider Cléopâtre à venir.

IV

CLÉOPÂTRE

Le jour commençait à peine. Entre ses murs striés de nacre, la chambre était tiède et ombreuse. Des treillis de roseaux devant les fenêtres n'y laissaient pénétrer qu'une clarté atténuée. Tout au fond, sur un lit d'ivoire, dont les quatre pieds imitaient ceux d'un léopard, Cléopâtre était couchée. Quoique immobile dans une pose qui, sur l'oreiller, élevait ses deux bras au-dessus de sa tête, comme les montants d'une lyre, quoique ses paupières fussent closes, elle ne dormait plus. Toute alanguie encore, elle étendait ses membres souples, et poursuivait, réveillée, les songes qui, tout à l'heure, enchantaient son jeune sommeil. Depuis qu'elle avait reçu la première lettre d'Antoine, depuis, qu'entre les lignes, son intuition de femme avait pu distinguer un appel qui n'était pas seulement celui du triumvir à la tributaire de Rome, elle ne rêvait plus que de lui. Ainsi, il ne l'avait pas oubliée. Ce grand coureur d'aventures, ce triomphateur que partout on accueillait comme un dieu, attachait à la revoir, disait-il, un inestimable prix. Ne fût-ce que pour son orgueil, cette assurance était grandement flatteuse; elle ser-

vait également ses intérêts de reine qui, battue en brèche par une opposition tumultueuse, avait grand besoin de renfort. Mais, était-ce tout? Pour le croire, il faudrait oublier que Cléopâtre était dans toute l'anxiété de la jeunesse et que son riche sang avait l'énergie des sèves tropicales. Or, on le sait, les grandes ardeurs engendrent les ennuis profonds. Que faire de ce bouillonnement qu'on porte en soi plus violent que la tempête? Il y faudrait des luttes tendres, de chaudes délices, le sauvage héroïsme des passions qui blessent et ravissent le cœur, et c'est le vide épuisant, la monotonie des jours solitaires, où l'on voit la vie couler goutte à goutte, se perdre, comme l'eau qui tombe d'une vasque. Si elle n'avait écouté que l'impatience d'une nature agile et vigoureuse qui avait hâte de gravir l'échelon suprême, elle se serait, dès la première invitation d'Antoine, jetée dans l'aventure qui s'offrait; mais la réflexion lui avait conseillé d'attendre. Plus sa présence était désirée, plus infaillible serait le stimulant d'un retard. Le calcul, nous l'avons vu, était bon; il faillit cependant tout perdre en inspirant à Antoine le ton de l'autorité. Se soumettre était le dernier mouvement dont Cléopâtre fût capable. A peine eut-elle senti le frein, qu'en créature de race qu'elle était, tout son être se cabra. Parce qu'il avait réduit à la vassalité une clique de princes abâtardis, le maître de l'Orient s'imaginait-il qu'elle aussi, soumise et frissonnante, allait comparaître à son tribunal? Non! non! Ce n'était pas ainsi qu'elle comptait faire son apparition.

Un pas pressé sur le tapis vint interrompre ces demi-rêves. C'était Charmion, la dame d'hon-

neur, la confidente, l'amie qui, à toute heure, avait accès chez la reine. Amenée auprès de Cléopâtre lorsque celle-ci était encore une enfant, elle avait été choisie par Ptolémée Aulète entre toutes les familles nobles d'Athènes, afin que sa fille bien-aimée eût toujours auprès d'elle une compagne agréable, instruite, qui lui parlât la langue des dieux. Charmion, en outre, était chargée d'apprendre à la jeune princesse l'art de marcher légèrement, de se vêtir avec goût, d'enrouler autour d'elle ces voiles de lin dont les femmes de Tanagra perpétuaient l'élégant usage. L'élève n'avait pas tardé à surpasser son initiatrice; mais les rôles intervertis entre elles n'amoindrirent pas l'intimité. Il en résulta de la part de l'une cette admiration totale, cet aveugle dévouement qui devait aller jusqu'à la mort, et de l'autre, une confiance sans secrets.

Si Charmion était, ce matin-là, en avance sur l'heure habituelle, si elle arrivait en hâte, c'est qu'un événement considérable venait de se produire. A l'aube, une galère romaine était entrée dans le port, amenant Quintus Dellius, l'envoyé de Marc Antoine.

Cléopâtre reçut cette nouvelle avec une grande émotion. On pense aux choses, on les attend, et lorsque l'heure est venue, l'on s'aperçoit que rien en nous n'était préparé à en recevoir le choc. Pour qu'Antoine se fût décidé à dépêcher un ambassadeur, c'est qu'il avait à faire entendre des choses auxquelles les lettres ne suffisaient pas. Quelles pouvaient être ces choses? Le renouvellement, peut-être, de la fameuse invitation. Mais, sur quel mode? Il fallait s'attendre tout au moins à des reproches. L'appa-

rent dédain de l'invitée ne les méritait-il pas? A cette idée cependant, un sourire vint errer sur ses jolies lèvres railleuses, car elle y savait de quoi faire fleurir toutes les excuses. Hélas! il y avait une autre hypothèse, et celle-là ne laissait pas de l'inquiéter. Que répondre si l'envoyé était un magistrat? s'il venait avec mandat d'interroger et de demander des comptes? En tant qu'alliée de Rome, elle était sujette à caution. Comment expliquer que, malgré les demandes pressantes qui lui en avaient été faites et réitérées, elle n'avait apporté aucun concours à la guerre?

Sans se tourmenter davantage, Charmion fut d'avis que la reine n'aurait qu'à paraître devant Antoine, comme elle avait paru devant César, pour que tout s'arrangeât. Ne possédait-elle pas ce don suprême de séduction qui fait vaciller l'esprit des hommes et ne leur permet plus de rien voir sous l'angle de l'impartialité?

Au fond d'elle-même, Cléopâtre n'était pas loin d'acquiescer à cette opinion, du moins en ce qui concernait Antoine. Elle le connaissait, elle savait quel pouvoir avait sur lui le magnétisme d'un regard féminin. Mais, quel messager avait-il choisi? Et sur celui-là, de quels moyens d'action disposerait-elle? Ces réflexions la laissèrent un instant perplexe, puis, bientôt, elle en sortit résolue à agir avec le représentant d'Antoine, ainsi qu'elle agirait avec lui-même si, en personne, il avait été là. Et tout d'abord, se faire belle, très belle; choisir entre toutes les toilettes celle qui, le plus irrésistiblement, ferait valoir ses charmes physiques. Pour les autres, il serait temps de s'y fier tout à l'heure, au cours des conversations.

Trois coups frappés sur une plaque d'airain firent accourir les servantes. Tandis que les stores relevés laissaient pénétrer du dehors la délicieuse clarté matinale, et que, d'un bout à l'autre des appartements, chacune, comme en une ruche d'abeilles, accomplissait sa besogne journalière, Cléopâtre avait quitté le lit où s'épanouissait sa nudité. Dans une piscine de marbre, un bain tiède était préparé. Elle descendit les six marches qui avaient juste la hauteur de sa taille jusqu'au-dessus des épaules, et ainsi que chaque matin, ressentit le salubre bienfait de cette eau qui glissait le long d'elle comme une caresse. Une nubienne l'attendait à la sortie qui, d'une friction vigoureuse, fit rougir sa peau transparente et l'enduisit d'un nard récemment fabriqué à Sidon. D'autres femmes vinrent, tour à tour, contribuer aux soins de ce corps divinisé. Avec une lotion d'hysope, l'une blanchit les fines mains, l'autre en polit les ongles roses ; une autre, accroupie sur ses talons, colore d'un peu de carmin l'extrémité des pieds menus, puis les chausse de sandales moelleuses comme des nids.

La coiffeuse, entre toutes, jouissait d'une grande faveur. De nombreux privilèges étaient accordés à la pratique de son art, dont les moindres n'étaient pas d'approcher la reine de plus près et plus longuement que quiconque, de causer parfois avec elle, d'en être consultée, et surtout, par l'adresse à poser dans ses cheveux une plume, une fleur, un diadème, d'acquérir des chances à sa gratitude. Celle qui, depuis trois années déjà exerçait ces fonctions délicates, était la persane Iras. La légèreté de ses doigts et la pureté de son haleine avaient fait sa réputation. Les ayant entendues vanter lorsque la

jeune fille était au service de Mariamne, l'épouse d'Hérode, dont la chevelure rousse descendait, disait-on, jusqu'aux genoux, Cléopâtre l'avait fait enlever. C'était là un coup double qui, en même temps qu'il lui procurait une artiste de talent, — et nous savons qu'elle les voulait toutes à ses gages, — en privait une femme dont elle était agacée d'entendre louer les mérites.

Donc, Iras avait été amenée à la cour d'Egypte par des marchands d'aromates qui, sous prétexte de lui en faire respirer d'inconnus, l'avaient endormie et emportée sans résistance. Quoique cette cour éclipsât celle de Judée, autant que la lune est surpassée par le soleil, Iras était tout en larmes. « Comment, lui dirent les compagnes qui enviaient sa fortune, tu pleures au moment où tes mains vont avoir la faveur insigne de parer la divine Cléopâtre? » Mais Iras était un cœur tendre. L'éclat de sa nouvelle situation ne la pouvait éblouir, car elle aimait la reine Mariamne et rien ne lui semblait enviable après le malheur d'en avoir été séparée. C'est ainsi, du moins, qu'elle parlait les premiers jours, tandis que, novice encore, elle assistait de loin aux cérémonies de la toilette royale.

Un jour vint où Cléopâtre, ayant remarqué sa jolie figure pâle, lui adressa la parole. De cette voix qui était une incomparable musique, elle s'enquit de ce qui attristait la jeune fille : Etait-ce le regret de sa famille? de quelque amoureux? de son pays? Non, Iras avait vu mourir sa mère et n'avait laissé sur les rives de l'Araxe personne qui lui fût cher. Ce dont elle ne pouvait se consoler, c'était d'avoir quitté Jérusalem, le palais d'Hérode, où la reine lui témoignait tant de bonté.

Si infimes que fussent les sentiments d'une esclave aux yeux de celle qui devait en inspirer de si fameux, Cléopâtre fut frappée de l'ardeur sincère avec laquelle Iras s'exprimait. C'était l'époque où elle revenait de Rome, triste et assez solitaire en somme ; elle eut envie de s'attacher cette fleur d'exil. Rien ne lui était plus aisé. De bonnes paroles, quelques cadeaux gentiment offerts, ont si vite fait de rouvrir un pauvre petit cœur que le chagrin a fermé ! L'affranchissement, plus tard, devait compléter la conquête et allumer, là encore, un de ces foyers d'adoration tel qu'aucune divinité n'en eut jamais de plus fervent, un foyer toujours prêt, pour la reine, à flamber, à se consumer, prêt aussi, le jour où celle-ci cesserait de rayonner, à s'éteindre.

— Vite, Iras, lui dit-elle ce matin-là, ce matin, où plus encore que de coutume, elle avait résolu d'être belle, dénoue ma résille de nuit, et tâche d'exécuter un de tes meilleurs chefs-d'œuvre.

Assise devant une table surchargée d'objets : peignes de toutes les grandeurs, fioles en verre irisé, petits pots remplis d'onguents, éponges, fines houpettes trempées dans l'iris et la céruse, tortues d'or dont la carapace trouée portait de longues épingles, la reine abandonne sa tête et, tandis que deux négresses, immobiles comme des bronzes, inclinent le miroir d'argent bruni où se reflète son image, Iras enfonce l'écaille couleur du blé dans la profonde chevelure.

Nulle n'était plus habile que la jeune persane à manier cette masse fluide. On eût dit pour elle un jeu que de l'étendre comme une nappe, puis de la saisir, de la tordre, de la relever, de la disposer chaque jour d'une manière différente autour du front de sa maîtresse. Ces variations de

coiffures étaient entre elles deux un sujet de causerie intarissable ; elles en discutaient, les jugeaient plus ou moins seyantes, y ajoutaient des ornements imprévus, les déclaraient propres à telle ou telle circonstance. Mais aujourd'hui, laquelle choisir ? On n'avait pas le temps de s'attarder à des essais. Il fallait tout de suite décider sous lequel de ses multiples visages, Cléopâtre aborderait le messager de Marc Antoine. Un instant de réflexion lui fit rejeter la couronne, le pschent, le diadème, tout ce qui était imposant, tout ce qui aurait eu un caractère solennel ; c'était femme, seulement, qu'il s'agissait de se montrer, rien que jolie femme. Et la mode athénienne fut adoptée : une simple torsade attachée d'un ruban au-dessus de la nuque et, appuyées à l'épaisseur des ondes brunes, trois bandelettes dessinant la petitesse de la tête.

Iras n'était pas moins experte dans le secret des fards et des parfums. D'un séjour en Phénicie, elle avait rapporté la recette du rhodium, composé d'essences de roses, du lilium où il n'entre que la pulpe des lys, du cyprium dont on croit qu'il était fait avec la fleur du troène. Préparées par elle, les huiles d'œsipon et de marjolaine n'avaient point leurs pareilles pour l'assouplissement des membres, et elle était unique à savoir donner à la chair le poli du marbre en la frottant d'une poudre faite avec de la nacre pilée. Aussi, Cléopâtre ne voulait qu'elle, ne confiait qu'à sa chère Iras le soin d'exciter le rose de ses joues, d'accentuer l'arc élevé de ses magnifiques sourcils, et, avec la douce plume du cygne, de passer sous ses cils la liqueur de sibium qui ajoutait son ombre à leur ombre naturelle.

Quand elle fut ainsi chaussée, coiffée, des pieds

à la tête imprégnée d'essences, les habilleuses survinrent. Elles apportaient de grands coffres où les robes étaient couchées, sans un pli, sans rien qui pût ternir, ou altérer leur fraîcheur. Ayant soulevé les couvercles, elles en étalèrent deux, trois, quatre, jusqu'à ce que la reine eût fixé son choix. Il tomba sur une longue tunique soyeuse, d'un jaune safran, au travers de laquelle étaient brodées des fleurs pâles de narcisses. Attachée aux épaules par deux agrafes d'électrum, cette tunique laissait la poitrine et les bras découverts. Au-dessus, on disposa une draperie transparente, faite de l'étoffe que tissaient les femmes de Cos avec, disait la légende, les vapeurs condensées qui traversent l'air par les belles matinées de printemps, et qu'aujourd'hui nous nommons *fils de la Vierge*.

Cléopâtre pressait son monde, trouvait qu'on mettait trop de temps à fixer un pli, à ajuster une ceinture, à ces mille détails frivoles qui, habituellement, l'amusaient. Elle avait hâte d'en finir, de se trouver en face de l'homme contre qui elle allait livrer la bataille palpitante. Après qu'un collier de perles eut été suspendu à son cou, après que ses poignets, ses doigts, eurent épousé des anneaux de pierreries, après un dernier regard au miroir qui lui renvoya une parfaite et délicieuse image, elle quitta sa chambre.

L'ambassadeur qu'avait élu Marc Antoine était le Quintus Dellius des *Odes* d'Horace, un des hommes les plus aimables et les plus avisés de l'époque. Bel esprit, historien, poète même à ses heures, il avait le caractère souple autant que l'intelligence et, de même qu'il était toujours prêt à tourner une épigramme, on le trouvait, pour

peu qu'elles lui fussent avantageuses, disposé à toutes les complaisances. La méthode qui lui avait toujours réussi était de s'attacher à la personne d'un homme puissant, de mettre toutes ses capacités à en servir les intérêts, quitte, le jour où la fortune se détournait de l'un, à l'abandonner pour un autre. C'est ainsi qu'avant la bataille de Philippes, il avait été l'ami de Cassius et, qu'après celle d'Actium, il deviendra l'inséparable d'Octave. Pour le moment, jugeant qu'Antoine avait toutes les chances, et persuadé qu'il n'était pas homme à les laisser perdre, son dévouement envers lui ne faisait pas de doute. Nul n'était donc mieux qualifié que cet entremetteur habile, grand connaisseur de femmes, en outre, pour mener à bien la mission qui l'amenait à Alexandrie.

Lorsque la reine, entourée de sa garde, eut gravi les marches du trône qui s'élevait devant une tenture peinte de feuillages et d'oiseaux, on le fit entrer. C'était un Romain de petite taille, aux traits fins, au regard vif et rieur, dont la démarche élégante dénotait aussitôt l'aristocrate. Il salua, dès le seuil, avec la pointe abaissée de son glaive et en portant la main gauche à son épaule. Au lieu d'avancer tout de suite, il demeura un instant immobile en regardant Cléopâtre, comme si l'admiration anéantissait en lui toutes les autres facultés. Puis, se décidant à parler :

— Avant toute chose, grande Reine, mon maître Marc Antoine, par ma voix te salue, te souhaite gloire, bonheur et longue prospérité.

— Tu lui transmettras également mes vœux, répondit-elle avec un sourire aimable, et aussitôt elle ajouta : La victoire, d'ailleurs, les a déjà pleinement réalisés.

Il reprit :

— Détrompe-toi, Divine ; le bonheur d'Antoine ne sera complet, il ne se sentira véritablement grand que le jour où tu l'auras honoré de ta visite.

Ce début était de bon augure ; mais, comment se fier à ce qui n'était peut-être que des formules liminatoires. Il tardait à Cléopâtre de savoir si l'envoyé n'avait pas quelque autre communication à lui faire, à lui remettre quelque message où percerait le mécontentement d'Antoine.

Sur son ordre, on les laissa seuls et aussitôt, comme si en s'éloignant, les gens de cour avaient purifié l'air, emporté tout ce qui rendait la réception oppressante, les deux interlocuteurs se sentirent à l'aise, pleins de désir d'être agréables l'un à l'autre.

— Qu'est-ce qui t'amène auprès de moi? demanda la reine sur un ton de franchise enjouée qui engageait à en user de même à son égard. Dis-le ; ne me cache rien. J'ai besoin de savoir dans quel but le triumvir sollicite ma présence ; quelles sont, envers moi, ses intentions. Et l'air de sa physionomie ajoutait : Si tu m'obéis, si tes paroles sont sincères, tu n'auras pas à t'en repentir.

Lorsqu'elle sut que, positivement, Antoine ne lui avait adressé une ambassade que dans l'impatience où il était de la voir, de renouer avec elle des relations d'amitié, le souci qui lui restait s'allégea. Elle eut la sensation de respirer plus largement, comme lorsqu'on ouvre une fenêtre. Ainsi, son calcul ne l'avait pas trompée. En différant sa visite, elle avait aiguisé le désir qu'Antoine en avait, elle l'avait poussé à l'extrême. Mais n'était-il pas homme à lui faire ex-

pier son jeu de coquetterie? Ne méditait-il pas quelque vengeance?

Elle excusa son retard avec des prétextes dont Dellius ne fut pas dupe. Il le fut moins encore lorsque, se posant en personne timorée, elle prétendit avoir été détournée de partir par des bruits qui lui étaient parvenus sur la réception que certaines princesses avaient trouvée à Tarse.

Jugeant bon, toutefois, de la rassurer, il protesta : Quoi? des Glaphyra! des Eutrope! Quémandeuses détrônées ou craignant de l'être! Vassales accourues aux pieds du vainqueur avec les intentions les plus louches! Comment pouvait-elle comparer? Puis, adoptant le langage d'un prêtre qui se serait adressé à une idole :

— Toi, bien-aimée d'Osiris! Reine auguste dont le sceptre s'étend sur la terre et les eaux! Femme, au-dessus de toutes les femmes! Sache que ta présence est attendue avec autant de respect que d'ardeur. Dès que tu auras mis les pieds sur le territoire romain, des actions de grâces seront célébrées, les populations entières te prodigueront leurs hommages.

Mais ce n'était pas de tout cela que se souciait Cléopâtre. Un mot sur les sentiments intimes d'Antoine l'eût intéressée davantage. Comment les connaître? Comment savoir s'il la convoquait en souveraine avec qui une alliance était à renouveler? en vassale qui doit des comptes? ou si, tout simplement, dans son cœur d'homme, persistaient les souvenirs?

Tout en l'observant, tout en causant avec elle, Dellius commençait à comprendre devant quelle créature exceptionnelle il se trouvait, et pourquoi son maître attachait un si haut prix à ce qu'il la décidât à l'aller trouver. Ce n'était pas

sa beauté seulement qui en faisait un être unique. A mesure qu'on la regardait, on devenait pensif; on sentait naître en soi un trouble, une inquiétude indéfinissables. Si sa vivacité, à certains instants, était comme un frémissement de vie qui ne se peut contenir, sa chaude langueur promettait, à d'autres, des joies jamais encore éprouvées. Une divination qui prouve combien il avait l'esprit pénétrant, lui fit pressentir la place primordiale qu'une telle femme devait occuper dans l'existence de l'imperator. Antoine approchait de la quarantaine, l'âge fatal aux natures voluptueuses. Il était évident que les aventures galantes dont sa jeunesse s'était repue ne lui suffisaient plus, qu'il était parvenu à ce moment où un besoin sentimental naît au cœur des hommes qui, sans aimer, se sont beaucoup dépensés en semblants d'amour. Un grand, un véritable amour, s'il se présentait, serait accueilli de lui comme une salvation. Il s'y donnerait tout entier, et pour peu que celle qui l'inspirerait le méritât, elle ne manquerait pas de prendre un ascendant dont il était impossible de prévoir la mesure. Certain, tout à coup, que Cléopâtre serait cette femme, cette régente de la destinée d'Antoine, il conçut le plan, non seulement, fidèle à sa mission, de ne rien négliger pour l'amener à Tarse, mais de se faire d'elle une protectrice, une amie. Plus tard, quand elle serait l'Egérie d'Antoine, peut-être se souviendrait-elle, l'aiderait-elle à atteindre son but qui était le consulat.

Dès lors, l'habile homme se fit l'interprète des sentiments de son maître. Il le dépeignit amoureux comme certes Antoine était prêt à le devenir, mais comme il ne l'était pas encore. Le

souvenir de Cléopâtre l'obsédait, prétendait-il; pendant des journées entières, il se dévorait à l'attendre. A l'embouchure du Cydnus, on apercevait sa silhouette battue par le vent, qui guettait l'arrivée des navires. Prolonger cette anxiété serait cruel. D'un mot, elle pouvait la faire cesser. Qu'elle prononçât ce mot de promesse, et Antoine serait plus heureux que d'avoir conquis des royaumes.

— Est-il possible, d'ailleurs, ajouta Dellius, comme se parlant à lui-même, est-il possible d'avoir approché la divine Cléopâtre sans garder d'elle, en la quittant, un regret que le revoir seul peut guérir?

Un indicible trouble agitait l'âme de la reine. Elle avait la sensation d'approcher cette minute unique et formidable où le destin va se fixer. Tout son être frémissait. Une impatiente ardeur la poussait vers les joies futures. Elle aurait voulu s'élancer. Elle aurait voulu crier: Je pars! Je serai en route demain! Mais, l'attitude qu'elle avait adoptée depuis le commencement de cette affaire la tenait captive. Jusqu'au bout, maintenant, il fallait jouer son rôle, se montrer hésitante, difficile à obtenir, et surtout qu'on ne soupçonnât pas le désir qu'elle avait d'être contrainte.

— Puisqu'il le faut, accorda-t-elle, puisque le triumvir l'exige, j'irai lui porter mes hommages.

Ce n'était pas ainsi que Dellius l'entendait. La bonne foi des femmes lui était trop suspecte pour qu'il se fiât à une promesse basée sur l'accomplissement d'un devoir, et vague par surcroît. Il la voulait formelle, et n'y sentir aucune réticence. Ses protestations recommencèrent. Ce

n'était pas en maître qu'Antoine attendait la reine d'Égypte. Il implorait sa présence, il la recevrait avec le respect ému d'un homme qui voit venir à lui une déesse.

De telles paroles ne pouvaient manquer d'emporter le consentement déjà donné du fond du cœur. L'orgueil de Cléopâtre était sauf; elle s'était fait suffisamment prier. Maintenant, toute souriante, elle déclarait que oui, qu'elle s'embarquerait pour Tarse avant que la longueur des jours eût décliné.

Tout pressé qu'il fût de repartir, d'annoncer la bonne nouvelle, Dellius accepta l'invitation de passer quelques jours à Alexandrie. Ce délai ne lui semblait pas inutile car, si la mission qu'il avait reçue était accomplie, il ne considérait pas comme terminée celle qu'il s'était donnée à lui-même. En attirant Cléopâtre à Tarse, n'avait-il pas, en même temps que la persuasion qu'elle y serait la maîtresse d'Antoine, l'arrière-pensée de se créer aussi des titres à leur double reconnaissance? Poursuivant, chacun sans le dévoiler, un plan qui concordait ainsi avec celui de l'interlocuteur, ils se plaisaient ensemble à de longues conversations dont, le plus souvent, Antoine était l'objet. Dellius, adroitement, cherchait à éclairer la jeune femme, à lui former sur le triumvir, sur ses goûts, sur son caractère, un jugement précis, dont elle saurait, à l'occasion, se servir. Sans doute, Antoine avait toujours aimé le faste, mais, enivré comme il l'était depuis que les encens de l'Asie avaient fumé sous ses pas, il était devenu extraordinairement sensible aux dehors: rien n'était assez somptueux pour ses regards, aucun festin ne lui semblait assez beau.

— Combien Rome, aujourd'hui, disait Dellius, lui paraîtrait sombre et sévère! Quel serait, au contraire, son ravissement, s'il pouvait apercevoir les magnificences qui partout ici ruissellent!

En dire davantage eût été inutile. Cléopâtre avait compris. Un dessein s'était aussitôt imposé à son imagination. Elle savait déjà sous quel aspect, dans quelle prodigieuse fantasmagorie elle ferait son apparition aux yeux du grand amateur de spectacles qu'était devenu Antoine. Dès le lendemain, ses préparatifs commencèrent. Quoiqu'elle les pressât, car la hâte qu'elle avait de partir était maintenant sincère, ils allaient durer près d'une lune. En fallait-il moins pour mettre en œuvre le prodigieux équipage dans lequel, nouvelle reine de Saba, elle allait se mettre en route?

Le soleil s'était levé dans une lumière idéale, C'était une de ces journées d'été où les choses plongées dans une irradiation qui en estompe les contours, semblent participer à quelque charmant mystère. Assis devant son Tribunal, sous le bouquet de sycomores dont s'ombrageait la place publique de Tarse, Antoine exerçait ses fonctions de proconsul. Assisté de dynastes, de mages, de prêteurs, il distribuait tant bien que mal, selon sa conscience un peu rudimentaire, les arrêts de la justice romaine. Une foule l'entourait, car beaucoup avaient à obtenir de lui des grâces, des faveurs, et chacun, à son tour, était autorisé à exposer sa requête.

Une agitation soudaine vint à troubler le silence dans lequel on écoutait le discours d'un avocat. Des gens, accourus des rives du Cydnus racon-

taient d'étranges choses. De groupe en groupe, des bavardages circulaient. Le nom d'Aphrodite était sur toutes les lèvres. Soigneusement entretenues par les prêtres, les croyances religieuses avaient accoutumé les esprits à la proximité des dieux, à la possibilité de leur intervention parmi les hommes. Ce que la rumeur publique, cependant, était en train de colporter dépassait les plus étonnantes fables. La fille de Zeus, disait-on, sur une galère dorée toute résonnante de musiques, remontait les eaux du fleuve. On la reconnaissait, non seulement à sa beauté qui avait un éclat surhumain, mais aux attributs avec lesquels peintres et sculpteurs avaient coutume de la représenter. Couchée dans un énorme coquillage, elle semblait sortir de l'onde. Des voiles bleuâtres l'enveloppaient. Suspendues dans les cordages, une troupe de Néréides agitaient des éventails et des petits Eros à ses pieds effeuillaient d'odorants pétales. A chaque instant, de nouveaux venus apportant de nouveaux détails, renchérissaient sur les précédents. Les voiles de la galère, disaient-ils, étaient de soie; la pourpre en décorait le pavillon; les rames aux poignées d'argent, que maniaient cinquante noirs du pays de Kousch, battaient le flot en cadence; des fumées légères s'échappaient du navire et portaient au loin le parfum de l'encens et du cinnamone.

La curiosité, peu à peu, avait dépeuplé l'agora. Ceux qui, un instant auparavant, disputaient jalousement leur place autour du Tribunal, s'étaient prestement éclipsés. C'était sur les bords du Cydnus que maintenant se pressait la multitude grossissante. On y entendait des vivats, des cris d'admiration. La ville de Tarse,

tout entière, eut bientôt envahie les quais, et dans un délire d'enthousiasme, acclamait la déesse et remerciait Zeus de la lui avoir envoyée.

Ayant appris ce qui se passait, Antoine fut saisi d'un vertige. Il porta la main devant ses yeux. La respiration lui manquait. Pas un doute, c'était elle ! La déesse que depuis tant de jours son cœur impatient attendait ! Elle arrivait à l'improviste !

Comme il ne pouvait, décemment, se mêler à la cohue et courir, lui aussi, au-devant d'elle, il fit appeler Dellius.

— Va, lui dit-il, recevoir Cléopâtre avec honneur. Mets à sa disposition tout ce qui pourra lui convenir, et invite-la, pour ce soir, à souper dans mon palais.

La séance du Tribunal interrompue, Antoine n'avait plus le calme nécessaire pour la reprendre. Que lui importaient, d'ailleurs, les intérêts de chacun, et même ceux de la République, à côté de l'événement colossal qui, pour lui, venait de s'accomplir ? Assesseurs, greffiers, témoins furent congédiés, et comme son cerveau éclatait, comme il éprouvait le besoin de faire rejaillir sur d'autres la joie dont il était étouffé, il accorda, en bloc, toutes les grâces que les solliciteurs étaient venus, ce jour-là, lui demander.

Dellius rapportait la réponse. Cléopâtre s'était montrée fort sensible à l'invitation que le triumvir avait bien voulu lui adresser ; mais, pour ce premier soir, c'était elle qui prétendait l'avoir pour hôte. A l'heure du souper, elle l'attendrait sur sa galère.

C'était donc vrai ! C'était elle ! Elle était venue ! Elle avait franchi la mer pour arriver jusqu'à

lui! Dans un instant, il la verrait, il serait assis à la même table qu'elle. Comment l'aborderait-il? Quelles paroles lui dirai-je? se demandait-il; car ce ne sont jamais celles qu'on est le plus pressé de prononcer qui se présentent à l'esprit. Il essaya d'imaginer la scène. Son attitude serait galante, certes! Comment aurait-elle pu ne pas l'être? Mais, avant tout, il était décidé à se montrer majestueux. Le titre de triumvir le plaçait au-dessus de tous les souverains. Ne fût-ce que vis-à-vis de ses collègues, il était tenu à n'en point abdiquer le prestige. En tant qu'alliée de Rome, Cléopâtre avait manqué à ses engagements, il devait l'interroger. Avec tous les ménagements possibles, mais non sans fermeté, il lui demanderait : Qu'as-tu fait pendant la guerre? Pourquoi t'es-tu dérobée?

En attendant, il alla, pour se présenter devant elle, revêtir sa belle cuirasse d'argent, celle où avait été gravée, par un artiste athénien, l'image d'Achille plongé dans le Styx par sa mère. Il inonda de parfums ses cheveux et son visage, et superbe, martial, le front haut et le torse tendu comme s'il allait à un combat, il descendit l'avenue qui aboutissait au fleuve. L'heure tardive avait épaissi l'ombre des platanes. Entre les troncs alignés, vers la droite, on apercevait encore les rougeurs cuivrées du couchant. Lorsqu'il arriva sur la berge, ces clartés s'étaient éteintes, mais, devant lui, resplendissait la merveilleuse galère. Depuis le haut des mâts jusqu'à la ligne de flottaison, elle n'était que draperies, que torches. On ne les distinguait pas toutes; mais l'ensemble formait un brasier dont on aurait dit qu'il allait rejoindre le ciel.

Le merveilleux souper de Tarse, cette rencontre

nocturne des deux êtres qui allaient ébranler le monde et laisser à travers les siècles un si prodigieux sillage, est certainement l'un des moments les plus fascinants de l'histoire. Même en laissant de côté les splendeurs de la réception, les prodigalités d'un festin où la fille des Lagides s'était promis d'éblouir le plus puissant des Romains, de lui montrer que le faste au milieu duquel il vivait n'était que rusticité auprès de ses manières, de ses habitudes à elle, on ne peut échapper à l'émotion de se dire : Les voilà en présence l'un de l'autre. Cléopâtre, son plan est établi de longue date : par tous les moyens de la grâce et de l'intelligence, s'emparer de l'esprit d'Antoine, le séduire, l'emprisonner, de sorte qu'il ne puisse plus sortir du cercle de ses enchantements. Elle dispose, pour cela, de toute l'aisance d'une grande dame et d'un cœur que l'amour n'a pas encore troublé. Dans ce tête-à-tête, si habilement ménagé, lui est plus gauche, il se sent gêné. Il a certes l'habitude des femmes et de leur parler librement ; mais celle-là, avec ses savants artifices, avec les complications de sa toilette et ce sourire indéfinissable dont on ne sait s'il raille ou s'il invite à s'agenouiller, l'intimide.

— Toi ! enfin !... fait-il en entrant, et c'est tout le reproche qu'il osera lui adresser.

Ce cri de son être vers elle contient tant d'impatience exaucée, tant de joie, que Cléopâtre le sent déjà sous son empire. Gentiment, elle s'excuse de n'avoir pu venir plus tôt. Maintes obligations l'ont retenue. L'Egypte lui cause tant de soucis ! Depuis deux années, le blé manque et la population s'irrite. Il faut pourvoir aux approvisionnements. Longtemps, elle a cru qu'elle ne pourrait pas s'échapper.

Sans répondre, sans même s'apercevoir de l'imprécision des motifs allégués, sans se dire qu'aucun d'eux n'aurait eu de force sur une volonté résolue, Antoine regardait Cléopâtre avec des yeux extasiés. Il murmura :

— Tu es plus belle encore qu'autrefois !

— Crois-tu ? fit-elle. Et son rire fusa comme celui d'une jeune fille.

Puis, prenant son hôte par la main, elle le conduisit à l'arrière du navire converti en un bosquet. Deux lits de pourpre étaient allongés de chaque côté de la table ; ils s'étendirent. Tout en dégustant un menu d'une rare délicatesse, tout en vidant des coupes exquises et en écoutant les musiques qui les enveloppaient de volupté, ils causaient familièrement. Leurs pensées les ramenaient aux souvenirs de jadis, du temps où déjà, autour d'une table brillamment servie, dans des salles illuminées, Antoine contemplait Cléopâtre, était prêt à lui déclarer son amour, et se sentait retenu par la force des choses qui, si souvent, s'oppose à notre volonté. L'impossibilité venait ce soir, non plus d'une présence étrangère, mais de leur situation réciproque. Il y avait entre eux cette explication qu'ils devaient avoir, qu'il fallait qu'ils eussent, afin que les nuages politiques, qui les enveloppaient, se dissipassent.

Ce fut Cléopâtre qui en prit l'initiative. Attendre d'être mise en accusation, avoir à se défendre, ne convenait pas à son caractère. Que risquait-elle d'ailleurs ? Si fautive qu'elle fût, n'avait-elle pas la certitude d'être devant un juge indulgent ? Quelque arme qu'elle saisît, l'offensive ou la défensive, sa petite main ne se sentait-elle pas de force à vaincre ? Mais elle préférait attaquer. Prenant donc les devants, elle se plai-

gnit des tribulations que, pour soutenir la bonne cause, elle avait eu à subir de la part de Cassius. Par trois fois, il l'avait sommée de lui envoyer du renfort, et, à chaque refus, un déluge de menaces s'était abattu sur elle.

— Le misérable ! gronda Antoine.

Non sans précipitation, elle reprit :

— Et toi aussi, Antoine, tu comptais sur moi ; tu attendais le secours de ma flotte. Combien tu avais raison de l'attendre ! Mes intentions, tu ne pouvais les mettre en doute ; j'étais ton alliée la plus sûre. Tous mes vœux, comment n'auraient-ils pas été avec toi ? toi, le vengeur de mon cher César !

L'atmosphère était changée. Le colloque se déroulait tout autrement qu'Antoine ne l'avait prévu. Déjà, il n'osait plus avouer sa déception. Lui qui était arrivé en homme résolu à interroger, à obtenir une justification ou des excuses, en était à ne plus écouter que le son de la voix enchanteresse.

Lorsque, câline, elle reprocha : « Tu as été fâché contre moi ? » il eut une dénégation.

— Je ne t'en ai jamais voulu.

— Si ! Je le sais. C'était à Laocidée. Tu t'es plaint de m'avoir vainement attendue.

Mais l'excuse était toute prête. Cléopâtre raconta comment les dieux, dont on ne saurait pénétrer les desseins, s'étaient opposés à l'exécution des siens. A peine son escadre avait-elle pris la mer qu'une tempête se déchaînait. Plusieurs galères avaient péri. Elle-même, épouvantée, malade, n'avait dû son salut qu'à un hasard. Difficilement, sur une embarcation qui faisait eau, elle avait regagné le port d'Alexandrie. Et

quand le désastre avait été réparé, il était trop tard : les alliés venaient de vaincre à Philippes.

Présentée ainsi, la conduite qu'avait tenue l'alliée de Rome, non seulement était sans reproches, mais méritait des éloges. Antoine ne les lui ménagea pas. Il marqua une vive émotion à la pensée des dangers qu'elle avait courus. Il la déclara sublime, héroïque. Pour un peu, il lui aurait adressé des excuses. N'était-ce pas lui qui, comme un fou, s'était obstiné à l'attendre? Mais aussi, être sans elle, cela n'avait-il pas été sa misère, son tourment de tous les jours depuis que le sort les avait séparés? Partout, à chaque instant, il la cherchait, espérait la voir apparaître. Où elle n'était pas, il n'éprouvait que chagrin. Il l'aimait, il l'avait toujours aimée. Se distraire d'elle lui était impossible. Et maintenant qu'elle était là, il sentait toute sa passion s'enflammer. C'était en lui une ardeur qui jamais ne pourrait s'éteindre, une espérance qui voulait être encouragée.

Cléopâtre écoutait gravement, sans répondre. Ces paroles lui causaient un tremblement intérieur, l'émoi immense de se dire : le maître du monde m'appartient. Sans doute, aussi, était-elle sensible à l'accent passionné du héros, au vertige qui était en lui et se communiquait à son insu. Elle sentait combien il eût été doux de s'abandonner, de se laisser prendre par ce merveilleux tourbillon. Mais du temps avait passé depuis que, dès la première entrevue, elle avait cédé au désir de César. L'ingénue qu'elle était alors avait pris de l'expérience. Les années, les événements, le séjour à Rome lui avaient enseigné bien des choses. Elle connaissait le prix de ses faveurs. Toute décidée qu'elle fût à les accorder, à s'emparer d'An-

toine, à unir leurs destinées, à recommencer avec lui la partie une première fois perdue, elle entendait choisir son heure.

Le souper avait pris fin. Appuyée à ses coussins dans une pose juvénile qui faisait émaner d'elle l'image même de la volupté, Cléopâtre regardait Antoine.

— Je t'aime, murmura-t-il.

— Tais-toi, fit-elle avec une expression de douceur, comme on en a pour gronder un enfant très cher; ne me parle pas ainsi.

Mais un tel élan était en lui, qu'avant qu'elle ait le temps de reculer, il avait quitté sa place et qu'approchant son visage du délicieux petit visage il y imprima ses lèvres avec force.

Non, il ne se tairait pas. Il avait trop attendu cette minute, trop souffert qu'elle eût tardé. Toute possibilité de bonheur abolie pour lui, il en était venu au dégoût de vivre. Et maintenant qu'elle était là, elle, l'idole adorée de son cœur, il faudrait se taire? ne pas proclamer cet amour qui était devenu sa vie?

La jeune femme était debout. Les flambeaux et les torches qui achevaient de brûler faisaient d'elle une délicieuse statuette d'or, une de ces divinités autour desquelles on entretient le culte palpitant du feu. Elle regardait Antoine. Préoccupée, elle se demandait si, malgré toute sa décision, elle pourrait contenir longtemps un amoureux de cette sorte.

— Ecoute, lui dit-elle, il est tard; j'éprouve une grande fatigue. Laisse-moi reposer ce soir.

Antoine ne bougeait pas. Retombé sur le divan, le coude appuyé aux genoux et le menton dans la main, il regardait éperdument la belle créature. Il aurait voulu rester là toujours, sous les étoiles

qui, d'heure en heure, à mesure que faiblissaient les torches, devenaient plus brillantes, semblaient se rapprocher, s'intéresser à son bonheur.

— Allons, fit-elle, il faut nous dire adieu.

Les yeux tendres, il l'implora :

— Ne me laisse pas partir sans une promesse.

Avec son indéfinissable sourire, elle répondit :

— Demain, c'est moi qui irai souper chez toi.

— Demain! soupira Antoine. Et, frémissant, déçu, l'âme assaillie par les images d'une félicité qu'il avait crue prochaine et qui, pour l'instant, se dérobait, il regagna le rivage.

Le lendemain et les jours suivants, ils se virent, ou plutôt ils ne se quittèrent plus. C'était entre eux l'apprentissage de cette passion qui allait, l'un et l'autre, les envahir, les envelopper comme un feu. Mais si Antoine avait, dès le premier soir, perdu toute lucidité, Cléopâtre conservait la sienne. Sa vision intellectuelle dominait ses sensations. Adroite et forte, elle envisageait l'avenir. Son esprit voyait renaître les anciens rêves, les projets jadis caressés. Si Antoine, comme homme d'Etat, était loin de valoir César, les pouvoirs dont il disposait n'étaient pas moindres; et ce caractère plus faible, cet esprit sans envergure n'avaient-ils pas l'avantage de lui assurer, à elle, la suprématie? ne lui promettaient-ils pas le plaisir de gouverner selon ses propres convenances?

Tout de suite, elle en voulut faire l'essai. Une grosse rancune, une rancune inextinguible lui était restée dans l'âme contre la sœur qui s'était déclarée sa rivale au trône et avait failli la supplanter. Echappée à sa vengeance, cette sœur, Arsinoé, s'était réfugiée dans le temple de Diane, à Ephèse, et sous le patronage du

grand prêtre Mégabyse, s'y faisait traiter de Majesté. Cette offense à Cléopâtre tombait directement sous la juridiction du triumvir. Lui seul pouvait la faire cesser. Elle lui demanda que la princesse fût mise à mort et, avec elle, le ministre Sérapion qui en avait favorisé la rébellion, la fuite.

Ces exécutions n'étaient nullement du goût d'Antoine. Les souvenirs de joyeux vivant qu'il avait laissés à Ephèse lui valaient de vives sympathies. Allait-il, pour un caprice de femme, les compromettre? perdre sa réputation de proconsul débonnaire? De plus, en violant les privilèges sacerdotaux, il risquait de se faire de nombreux ennemis. Il essaya de plaider, non en faveur des coupables, mais pour lui-même dont on s'étonnerait, qu'ayant usé de clémence envers les vaincus de sa propre patrie, il se montrât impitoyable pour des personnes à qui, en tant que Romain, il n'avait rien à reprocher.

La discussion ne fut pas admise. Il y avait dans le caractère de Cléopâtre quelque chose, non pas tant de cruel, comme on l'a dit, que de dominateur, qui ne souffrait pas de résistance. Arsinoé avait attenté à son autorité; tant qu'Arsinoé respirerait, elle ne pourrait pas être heureuse. N'avait-elle pas toujours à redouter de la part de cette rebelle quelque nouvelle entreprise contre sa couronne?

Antoine proposa la prison.

Non, c'était la tête d'Arsinoé que l'on exigeait de lui. Il ne réussit à sauver que celle de Mégabyse, et encore grâce à l'intervention des Ephésiens qui menacaient de mettre la ville en état de siège, plutôt que de laisser toucher à leur vénéré grand prêtre.

Ainsi commençait la série de ces petites escarmouches où, constamment victorieuse, Cléopâtre allait, peu à peu, substituer sa force secrète à la force apparente de l'homme, sa volonté bien trempée au vouloir que l'amour faisait fléchir. En échange de ce premier triomphe que donna-t-elle? La méthode des atermoiements lui avait trop bien réussi pour qu'elle y renonçât tout de suite. Avant d'apaiser la soif que l'imperator avait d'elle, son ambitieuse coquetterie le voulait amener au point où la vie entière ne serait pas de trop pour qu'il s'en pût désaltérer. La prudence lui suggérait, en outre, tout en accordant des bribes, de réserver le plein bonheur jusqu'à ce qu'ils fussent à Alexandrie. N'était-ce pas, tout d'abord, le plus sûr moyen d'y attirer celui dont elle avait besoin pour consolider son trône? Et quant à l'y retenir, n'était-ce pas là, dans l'enclos enchanté du Bruchium, environnée par le prestige de ses palais et de ses fêtes, sur le lit de roses où César s'était attardé, qu'elle avait la certitude, mieux que partout ailleurs, de se montrer l'Ensorceleuse à laquelle on n'échappe plus?

V

LES INIMITABLES

En se quittant, ils avaient pris rendez-vous pour l'hiver. Antoine mit à liquider les affaires d'Asie Mineure une diligence qu'on ne lui connaissait pas. Dès le matin, il était à la besogne, et s'y attardait jusqu'au soir. Plusieurs fois, on le vit recevoir des délégués et donner des signatures à l'heure où son souper l'attendait. A ce train, il eut vite fait de régler le différend que des questions de frontières avaient élevé entre Hérode et ses voisins, d'assigner à chaque légion la garnison qu'elle devait occuper, de nommer des procurateurs, de mettre partout, en un mot, l'ordre qui permet au maître de s'absenter. Son départ fut fixé à un des derniers jours de novembre. Le ciel roulait de gros nuages, la mer était grise et houleuse. Mais qu'importe ? le vent souffle du nord et pousse droit sur Alexandrie.

La présence du triumvir y était attendue avec des sentiments divers. Ceux qui croyaient encore à la vitalité de l'Egypte, à la possibilité pour elle de se gouverner sans le secours étranger, déploraient l'arrivée du Romain, car on pressentait en lui un nouvel amant de la reine, un maître sans doute moins conciliant que César et, disait-on,

plus avide. D'autres, se souvenant de la promesse du dieu, voyaient dans le vainqueur de Philippes un allié plutôt, un collaborateur par qui serait reconstituée la grandeur ancienne du royaume. Quand on sut qu'il allait débarquer simplement, sans escadre, sans troupes, à la façon d'un seigneur qui rend à une grande dame la visite qu'il a reçue, les divisions cessèrent. Tous furent d'accord que cette visite n'avait rien que de flatteur et qu'il la fallait accueillir avec courtoisie. Les ordres de la reine, d'ailleurs, étaient formels. Elle n'avait pas oublié les leçons de Dellius. Le faible échantillon de splendeur qu'elle avait pu montrer à Tarse avait été trop apprécié pour qu'elle n'eût point hâte d'en déployer toute l'étoffe. Résolue à ce qu'Antoine trouvât chez elle une réception par laquelle fussent effacées celles d'Ephèse et d'Antioche, elle répandit l'or à profusion et promit des récompenses à ceux qui inventeraient quelque décoration nouvelle, quelque spectacle que, nulle part, on n'eût admiré.

Si brillamment pavoisé néanmoins qu'eût été le port où des oriflammes couraient d'un bout à l'autre comme des feux de joie, si magnifiques que fussent les cortèges, et nombreux les pylônes, tapis, arcs de triomphe dont les rues se paraient pour son passage, Antoine y prêta peu d'attention, ou plutôt, ces signes extérieurs lui paraissaient l'accompagnement naturel du bonheur qui était en lui. Les voix mêmes qui l'acclamaient n'étaient à son oreille que l'écho de sa propre exaltation. En réalité, une pensée unique occupait son esprit. Il allait la revoir, *elle,* la créature qui, depuis qu'ils s'étaient quittés, ne lui laissait plus de repos. Il allait la revoir. Il la tiendrait

entre ses bras. C'était à travers son image qu'il contemplait toute chose. Le désir qu'il avait d'elle était devenu le rythme et la coloration de l'univers.

A travers la Voie Royale, le galop de quatre chevaux l'emportait. Le Bruchium, au-dessus des terrasses, dressait sa façade toute rose. Il approchait! Il approchait! Dans un instant, il serait en face de Cléopâtre. La posséderai-je enfin? se demandait-il. Elle avait juré d'être à lui. C'était sur cet engagement qu'ils s'étaient fait leurs adieux. Mais avec les femmes, avec celle-là en particulier, si singulière et mobile, sait-on jamais? L'énigme se dressa tumultueusement dans son cœur. Les chevaux, sans ralentir, gravissaient la dernière pente. Antoine se trouva devant l'entrée du palais.

En haut, sur la première marche, entourée de prêtres à la mitre blanche qui agitaient des encensoirs, et d'officiers en riches costumes, Cléopâtre l'attendait. Avec l'intention évidente de rappeler les jours de Tarse, elle avait une de ces robes glauques qui la faisaient ressembler à une Néréide. Des colliers de chrysoprase s'enroulaient comme une eau à sa poitrine, et sur sa ceinture, fermée par une turquoise couleur de mer, des caractères mystérieux étaient gravés.

Dès qu'Antoine parut, elle lui jeta une branche de laurier et descendit à sa rencontre. Les genoux pliés, les bas tendus, il la salua dans un geste d'adoration. Ils se prirent les mains et causèrent un instant tout bas. Quand ils remontèrent ensemble les marches du grand escalier, ils ne parlaient plus; ils souriaient. L'expression de leur physionomie était celle d'un parfait, d'un délicieux accord.

A dater de ce jour, une pleine félicité les enveloppa. Il n'y eut plus en elle ni calcul, ni coquetterie ; il n'y eut plus en lui l'anxiété que donne parfois aux hommes la longue pratique du libertinage, où ils en viennent à se demander : Serai-je encore heureux demain ? Pourrai-je l'être ? il n'y eut plus que le vrai, l'absolu, le suprême amour. Certains esprits, en réaction contre l'interprétation romantique, n'ont vu, n'ont voulu voir dans cette célèbre aventure qu'un calcul, en Cléopâtre qu'une courtisane ambitieuse. S'il faut convenir que les persécutions de son adolescence lui avaient fait considérer l'amour comme un moyen, et César comme un protecteur de qui elle pouvait attendre la restitution de son patrimoine d'abord, et, plus tard, si la mort en avait laissé le temps, une couronne d'impératrice, il n'en alla pas de même avec Antoine. Au début, sans doute, lorsqu'elle était encore dans les glaces de la solitude, elle avait pu tirer des plans, ambitionner, combiner. Privée du grand homme sur lequel elle avait édifié sa fortune, il n'est pas improbable qu'elle ait rêvé de le remplacer et de renouer avec celui qui en pouvait passer pour le successeur les liens si fatalement tranchés par le poignard de Brutus. Mais, c'était compter sans la chaleur qui s'allume lorsque deux êtres jeunes, beaux, ardents, sont en présence. Si le voyage de Tarse fut un piège, Cléopâtre fut prise à son propre piège. Elle l'entreprenait en conquérante, certaine d'imposer sa loi ; l'amour l'y attendait et l'allait captiver à son tour. Quelque éclatants que fussent les titres dont Antoine était revêtu, la séduction de sa personne l'emportait sur eux de beaucoup. Tous les dons par lesquels on se fait aimer, il les possédait à un degré rare ; et

l'on peut affirmer qu'en dépit des préméditations, des exigences, des intrigues qui sans cesse se mêlèrent au sentiment qu'elle eut pour lui, Cléopâtre y apporta un cœur sincère. Pour en être assuré, que faut-il de plus que la tragédie finale? Quand une liaison se termine par la mort volontaire des deux amants, lorsqu'ils se tuent plutôt que de survivre l'un à l'autre, que comptent les défaillances qui ont précédé cette heure-là? C'est elle qui, au cadran de l'histoire, doit s'inscrire et compter pour la véritable.

Pour le moment, qui songe à périr? Dans une course effrénée, les amants poursuivent une vie de jour en jour plus libre, plus large, adonnée à des satisfactions plus intenses. Chaque instant qu'ils passent ensemble engendre de nouveaux rêves aussitôt réalisés; chaque désir apaisé fait naître un désir nouveau. On eût dit, en eux, une inépuisable source à laquelle ils se délectaient sans jamais être désaltérés. Un amour n'est complet que si la tendresse alterne avec les excès sensuels, si le cœur mélange à la chair son parfum de poésie. Pour Cléopâtre, qui n'avait jamais aimé, cette poésie fleurissait tout naturellement; elle sortait de son cœur juvénile comme un bouquet printanier; elle en avait la fantaisie, la grâce fraîche et légère. Chez Antoine, c'était une surprise qui le plongeait en d'indicibles ravissements. Après les abus qu'il avait faits, son âme aurait pu recevoir une atteinte mortelle et perdre la faculté d'idéaliser des sensations. Il n'en était rien. La passion l'avait renouvelé. Pareille à la flamme qui défie toute corruption, celle que lui inspirait Cléopâtre s'élevait au-dessus du passé fangeux.

Le bonheur qu'ils éprouvaient à être ensemble débordant d'eux-mêmes se répandait sur les

choses environnantes. Nous avons vu quel incomparable musée de l'art et de la nature était à la fois le Bruchium. La reine se faisait un délicat plaisir d'en montrer, et, pour ainsi dire, d'en faire partager à son amant toutes les merveilles. Cueillait-elle une rose? la lui faisait-elle respirer? c'était comme un peu de sa chair encore qu'elle lui offrait, une chair spiritualisée dont le parfum ressemblait à celui de son haleine. Vantait-elle devant lui la beauté de certains objets préférés? une figure de marbre à laquelle le ciseau de Praxitèle avait infusé sa grâce? l'Hercule en bronze que Ptolémée VII avait rapporté de Corinthe? un bas-relief où s'inscrivaient des épisodes de l'Iliade? Lui faisait-elle entendre de douces musiques, ou quelque page des grands dramaturges grecs, un contact s'établissait entre eux, immatériel, mais aussi étroit que celui de leurs êtres physiques; on eût dit que leurs âmes se touchaient.

L'influence était réciproque. Si Antoine consentait ainsi, par moments, à se laisser affiner, édulcorer comme un Lagide, la rusticité naturelle à son tempérament, par d'autres, reprenait le dessus et exigeait des revanches.

Que n'a-t-on pas raconté sur les orgies du Bruchium? A vrai dire, la modération de nos existences modernes, nos rangs uniformément nivelés, nos fortunes mesquines, nos vices sans ampleur et contenus par le réseau des lois chrétiennes, ne nous permettent guère de juger les extravagances antiques. La mesure, en rien, n'est la même. Que sont nos fêtes bourgeoises et toutes enveloppées de pruderies, en regard des saturnales où se ruaient les anciens? Nos repas ordonnés par l'hygiène, à côté des engloutis-

sements d'un Balthazar? Nos monuments? Nos lieux de réunion? de plaisir? Misère, si on les compare aux colossales bâtisses qu'un Ramsès ou un Darius employaient trente ans de leurs règnes à construire, et qui devaient leur survivre autant de siècles. Les plus riches de nos palais que sont-ils si on songe aux quartiers de montagnes dont étaient faits ceux des vieux rois? aux rampes colossales par où l'on y accédait; aux avenues d'obélisques, aux forêts de colonnes dont ils étaient environnés? La plus magnifique cour d'Europe semble chétive si l'on dose son train à celui d'un satrape ou seulement d'un proconsul romain. Le monde n'appartenait alors qu'à quelques privilégiés, qui, seuls, employaient les forces vivantes, les accaparaient à leur profit. Le reste de l'humanité se contentait de les regarder vivre. Les premiers occupants de notre planète nous font l'effet de surhommes. Leur effort dépasse notre imagination. Disposant à l'infini de l'or, du granit, de l'airain, ils purent réaliser des rêves gigantesques. La proportion de leur existence nous échappe. Ils connurent des voluptés auxquelles succomberaient nos organismes appauvris. Les soleils qui éclairaient leurs joies sans ombre sont éteints. Une tristesse, aujourd'hui pèse sur nos esprits travaillés par le virus de l'idéal. Un Antoine, une Cléopâtre eurent la chance d'arriver à temps pour connaître la sensation de laisser la vie rouler comme un beau torrent. La sève printanière du monde bouillonnait encore en eux toute pure, sans l'alliage du péché. Etre heureux était leur seule sagesse. Il ne s'agissait pour ces disciples d'Epicure que d'embellir l'heure présente, de l'adapter au désir que la nature avait fait naître.

Dans le merveilleux décor d'une ville qui semblait n'avoir été composée que pour leur apothéose, ils vécurent des jours indicibles, des jours où rien ne leur parut ni trop haut, ni trop bas pour l'extension de leurs jouissances. Hardis à les concevoir autant qu'à les mettre en action, ils purent, en toute vérité, s'intituler : *les Inimitables.*

Quelques détails donneront un aperçu de la magnificence avec laquelle Cléopâtre traitait son hôte. Désireuse de l'éblouir autant que de le charmer, elle avait redoublé le faste habituel de sa cour et donné l'ordre que tout y fût parfait et à profusion. Un certain Philotas, venu d'Amphisse pour terminer ses études au Sérapéum, raconte qu'ayant fait la connaissance d'un intendant, celui-ci lui proposa de visiter les cuisines du palais. Devant un brasier formidable, huit sangliers embrochés attendaient leur tour de rôtir. Philotas se récrie : — Quel dîner! La reine attend donc beaucoup de monde? Quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre que la table royale, ce soir-là, était réduite à l'ordinaire : une douzaine de convives tout au plus. — Quoi? huit sangliers pour douze estomacs! — Ne sais-tu pas, Philotas, instruisit l'intendant, que le rôti n'est délectable que cuit à point? Or, ici, l'instant des repas est impossible à prévoir. Au moment de se mettre à table, que le triumvir ait la fantaisie d'une partie d'échecs ou d'un galop sur la route de Canope, il n'y a plus qu'à renverser les feux et à attendre. D'autres fois, au contraire, il se déclare affamé et veut être servi avant l'heure. Ce n'est donc pas un sanglier qu'il faut tenir prêt, ni un quartier de bœuf, ni quelques oies, quelques pintades : le nombre en est illimité.

Cette anecdote nous est un exemple, entre beaucoup, non seulement de prodigalité, mais du sans-gêne heureux au milieu duquel évoluait ce grand enfant gâté d'Antoine. Pour substituer ainsi son bon plaisir aux convenances, pour agir en toute chose selon une fantaisie déréglée, fallait-il que l'indulgence plénière lui fût acquise ! En vérité, Cléopâtre n'existait plus que pour lui. Appuyée à sa poitrine de héros, elle ne percevait qu'à travers ce qu'il éprouvait, les palpitations de la vie. En fermant les yeux, par moment, en se taisant, il lui semblait qu'ils ne formassent plus qu'un seul être, et que l'échange des caresses suffît à leur entière félicité. Par d'autres, au contraire, elle ne savait qu'inventer pour se distraire et distraire son amant.

Cette recherche toujours plus exigeante allait enfiévrer son cerveau en même temps que ses sens et la conduire à toutes sortes de folies. L'une, entre autres, est restée célèbre. C'était au cours d'un festin. Mais racontons d'abord ceux qui l'avaient précédé. La salle, vaste à recevoir une foule, avait l'harmonie qui dissimule les véritables proportions. Des arcades en faisaient le tour. Entre chacune d'elles, un sphinx de porphyre érigeait sur ses fortes pattes un visage de femme coiffé à l'Egyptienne. Jamais, sans doute, ces figures n'avaient vu tant de lumière. Il en jaillissait de partout, de torches portées par des bras d'airain, de hauts candélabres épanouis comme des gerbes, des trépieds d'argent d'où s'élançaient de grandes flammes qui avaient l'air de s'envoler.

Debout, autour de la table couverte d'orfèvreries, une centaine de convives émerveillés attendaient. Quand parut le couple souverain,

des musiques entonnèrent un chant nouvellement composé où les louanges d'Antoine alternaient avec celles de Cléopâtre. Tandis qu'on les regardait tous deux, lui, superbe, olympien, dans sa tunique constellée d'étoiles, elle, faisant jouer avec grâce ses écharpes, et les anneaux passés à ses bras, comment tous les esprits ne se seraient-ils pas associés aux strophes dithyrambiques ?

Un sopha porté par quatre griffons accroupis, occupait l'extrémité de la table ; ils y prirent place côte à côte et firent signe aux invités de s'étendre à leur tour sur ceux dont était formé l'hémicycle. S'il est délicieux de se laisser vivre dans les raffinements du luxe, d'en respirer les rares essences, de ne goûter qu'à des mets délicats, de boire des vins qui semblent, lorsqu'on les verse, un or liquide et vous emplissent la bouche de chaleur aromatisée, rien n'est plus fastidieux que d'en parler longuement. L'âme, seule, anime les récits, et s'il est un lieu d'où l'âme soit absente, c'est bien d'une salle de festin.

Cléopâtre sentait trop le néant de ces jouissances bornées pour ne point tenter toujours d'y mêler quelque attrait artistique, quelque rare délicatesse qui en corrigeât la lourdeur. Le divertissement, ce soir-là, consista en danses, ou plutôt en figures emblématiques dont l'invention était due à Clitias, le célèbre mime sicilien. Un groupe de vingt-quatre danseuses qui représentaient les heures, les unes noires comme la nuit, les autres couleur d'aurore, de plein jour ou de nuances crépusculaires, firent leur apparition. Chacune d'elles, ou lente ou précipitée, évoquait l'image des plaisirs qui peuvent être éprouvés sur terre, pendant que s'accomplit l'éternelle

rotation. Son temps fini, tandis que l'autre lui succédait, l'heure échue venait, d'un baiser, effleurer le pied de la reine.

Quoique ces charmants ébats eussent obtenu un extraordinaire succès, et qu'Antoine y eût pris tant de plaisir qu'il le fallut recommencer deux, trois fois, Cléopâtre demeurait songeuse; ses sourcils restaient rapprochés. Déjà, elle se demandait quelle nouveauté occuperait le prochain soir. Ne fallait-il pas que chacun apportât à l'hôte aimé quelque spectacle qu'il n'ait pas encore applaudi?

Un éclair, soudain, illumina son regard. Une fois encore, elle avait trouvé.

— Je t'invite, fit-elle, à une fête qui surpassera tout ce que tes yeux ont jamais vu.

Et comme Antoine, avec son large rire, niait que la chose fût possible, péremptoire, elle répliqua :

— Le souper, à lui seul, coûtera dix millions de sesterces.

Antoine continuait à railler. Cela n'était pas la première fois que sa chérie tenait des propos excessifs.

— Parions! fit-elle.

Il accepta.

— Si je perds, que faudra-t-il te donner?

Elle n'eut pas longtemps à réfléchir. Le mot était sur ses lèvres comme ceux que l'on a souvent formulés.

— Un royaume.

Les libations avaient-elles troublé le cerveau d'Antoine? En était-il déjà à ne plus considérer les provinces romaines que comme l'enjeu de ses plaisirs? Il proposa la Phénicie.

La Phénicie! Ce que le littoral possédait de

plus enviable : Tyr, Gebel, Sidon, Beryte, toutes ces villes industrieuses, avec leur pourpre, leurs tapis, les meubles de prix taillés dans le cèdre du Liban, tant d'autres richesses! Au premier moment, Cléopâtre n'en revenait pas. Elle avait cru d'abord à une parole dite en l'air. Mais la physionomie d'Antoine était sérieuse. Elle comprit que l'offre l'était aussi. Leurs doigts se touchèrent en signe d'acquiescement.

La nouvelle de cette gageure s'était partout répandue. Il n'était bruit par la ville que du projet mystérieux de ce soir étrange où le Bruchium verrait toutes ses splendeurs dépassées. Les gens sensés haussaient les épaules : Dix millions de sesterces pour un seul repas! Cela était-il possible? Les autres s'abordaient en se demandant : Quelle extravagance la reine va-t-elle inventer qui grèvera les finances de l'Etat?

La date venue, les convives, ceux-là mêmes qui avaient été témoins du festin précédent, se rendirent dans la vaste salle aux arcades. Ils étaient curieux. Leurs esprits excités s'attendaient à un déploiement inaccoutumé. A quoi allaient-ils assister? A quel spectacle qui justifiât l'énorme dépense annoncée? Dès l'entrée, la surprise fut extrême, car rien ne modifiait l'aspect ordinaire des choses. Même ruissellement de clarté, même somptueux décor de fleurs et d'orfèvrerie, exquisité du menu, tout était pareil à ce qu'on était accoutumé à voir dans un endroit où la perfection et la profusion étaient telles que les porter plus haut ne semblait pas, en effet, possible.

Avec le cérémonial habituel, les souverains firent leur entrée. La reine était assez simple-

ment habillée pour que ses bijoux seuls attirassent l'attention. On sait qu'elle les adorait et que le trésor des Lagides, qui en possédait d'innombrables, avait constamment été enrichi par elle. Partout où elle avait passé, son choix s'était porté sur ce qui existait de plus rare. Pendant son séjour à Rome, les ouvriers d'Etrurie n'avaient travaillé que pour elle, sur des dessins combinés à son intention. Sa préférence, toutefois, allait aux perles. Du golfe persique, de Ceylan, de la Malaisie, elle en avait fait venir, et, chaque fois encore qu'un armateur se dirigeait vers les Indes, elle recommandait qu'il lui rapportât, quel qu'en fût le prix, ce qu'il trouverait d'exceptionnel. C'est ainsi qu'à son cou, autour de ses bras, accrochées à ses ceintures, on avait pu admirer toutes les formes, toutes les teintes de la perle. Ce soir-là, elle n'en portait que deux. Mais lesquelles! Leur grosseur, aussi bien que la pureté de leur galbe, défiait toute comparaison. Suspendues par une invisible chaînette, elles se jouaient à ses oreilles comme sur le bord des pétales, les gouttes d'une idéale rosée. Le prodige, surtout, était que la nature eût produit identiques ces perfections et que, par deux fois, la main de l'homme les eût rencontrées. D'ailleurs, il avait, pour cela, fallu des siècles, car la première avait été envoyée d'Ophir à sa mère Olympias, par Alexandre, et l'autre venait tout récemment d'être trouvée sur les côtes malaises au prix des plus coûteuses recherches. Etaient-ce les miroitements de l'éclairage? ou le voisinage des roses dont son jeune front était ceint? Ne serait-ce pas plutôt que, comme certains le prétendent, les perles restent des créatures vivantes qui s'émeuvent lorsque

leur destin est en jeu? Jamais les joyaux suspendus aux oreilles de Cléopâtre n'avaient paru plus divinement irisés.

Le repas suivait son cours, plantureux, mais un peu morne, comme lorsque on a compté sur quelque divertissement qui fait défaut. On arrivait au dessert, et rien encore n'avait répondu à l'attente des assistants. Beaucoup montraient un visage déçu. Antoine, seul, était joyeux. Il se considérait déjà comme le lauréat de la gageure et s'amusait fort du prix dont il se ferait payer. Ses plaisanteries devenaient triviales :

— Par Bacchus, ton souper ne vaut pas les dix millions de sesterces que tu avais promis! Et se penchant vers Cléopâtre, enlaçant sa taille souple, dont, à travers l'étoffe, s'exhalait la douce tiédeur, il lui exprimait cyniquement son impatience.

— Pas si vite! fit-elle. Tu n'as pas encore gagné.

Appelant enfin l'échanson qui s'était constamment tenu à ses ordres, elle lui fit signe de remplir la coupe posée devant elle. Cette coupe d'or, une véritable merveille, passait pour avoir appartenu à Périclès. En tout cas, elle avait été ciselée par un des meilleurs artistes de son époque. Une troupe de sagittaires en animait le contour, et le corps de la chimère qui lui servait d'anse, mettait dans la main du buveur la plus noble forme féminine qu'il fût possible d'imaginer.

A cette minute, les regards devinrent attentifs. On sentait que le moment était venu, que la coupe célèbre allait servir à quelque étrange démonstration. Chacun des mouvements de Cléo-

pâtre étaient anxieusement épiés. Qu'allait-elle accomplir? quelle magie? car, de sa part, on pouvait toujours s'attendre à quelque acte prodigieux.

Tournée du côté d'Antoine et levant la coupe au bord de ses lèvres, avec une expression moitié plaisante, moitié solennelle :

— Regarde bien, dit-elle. Dès que j'aurai bu ceci, mon pari sera gagné. Et, en même temps, sa main détachait une des deux perles et la laissait tomber au fond de la coupe fumante où elle allait se dissoudre.

Un ensemble d'exclamations retentit, comme en provoque une irréparable catastrophe.

Après avoir vidé la coupe, Cléopâtre s'apprêtait à un second holocauste.

Antoine lui saisit le poignet.

— Epargne tes bijoux, fit-il; je me reconnais vaincu.

La reine était hésitante.

Il ajouta :

— La Phénicie est à toi.

A quoi bon, dès lors, redoubler le sacrifice?

On raconte qu'en souvenir de cette soirée, Cléopâtre eut toujours entre les seins la perle dépareillée. Après sa mort, en tout cas, Octave l'y recueillit. Elle avait la forme d'une larme, une larme énorme comme si, en elle, s'étaient condensées toutes celles qui avaient ruisselé des beaux yeux éteints. Jugeant qu'aucune femme, même Livie, n'était digne d'un tel joyau, ou craignant qu'il lui portât malheur, le vainqueur d'Actium l'emporta et en fit l'offrande à Vénus. « Ainsi, conclut mélancoliquement Pline, un jour que dans le temple il songeait,

la moitié d'un des soupers d'Alexandrie fait aujourd'hui la parure d'une déesse. »

Antoine avait-il oublié qu'il était triumvir? Ne se souvenait-il plus que la vie de tout homme et celle en particulier d'un chef d'Etat, est une lutte âpre et constante? Pas précisément; mais sans se demander si le moment était propice, sans prêter l'oreille aux nouvelles qui, loin d'être rassurantes, annonçaient des troubles en Italie et, sous la conduite du traître Labiémus, des incursions de Parthes en Asie Mineure, il s'accordait un répit. Qu'un jour ou l'autre, la nécessité l'obligerait à reprendre la tête de ses troupes, il n'en doutait pas, il n'en pouvait pas douter. Est-ce que la vie d'un conquérant s'écoule dans les bras d'une femme? En attendant, étreint, enlacé comme une proie, il était bel et bien captif et les liens auxquels il s'abandonnait étaient trop délicieux pour qu'il tentât contre eux le moindre effort. Réveillé par instants, il lui suffisait de se dire : Je saurai bien m'évader quand il faudra!

Afin de se donner pourtant l'illusion d'une tâche qui justifiât sa présence prolongée à Alexandrie, il s'y livra à divers actes de gouvernement dont le principal fut la révision du traité d'alliance qui existait entre la République et Cléopâtre. Toutes les clauses en furent réglées selon la volonté de celle-ci et, sur ses instances, il le scella en reconnaissant Césarion fils légitime de César, héritier présomptif du trône d'Egypte. L'entente des deux pays étant complète, il fit venir des légions, les meilleures, les mieux équipées, et en échelonna les cantonnements le long du Nil. Ce déploiement militaire ne tarda pas

à imposer partout l'ordre. On savait maintenant que la reine était puissamment soutenue et qu'il n'y avait plus qu'à obéir. Afin, d'ailleurs, de bien affirmer son autorité sur ces troupes, et qu'elle en pouvait disposer comme si elles avaient été siennes, l'épervier des Lagides fut gravé sur leurs boucliers à côté des aigles romaines. Et, sur le champ de Mars, casque en tête et les seins bombés sous la cuirasse, Cléopâtre les passait en revue, cavalcadant aux côtés d'Antoine.

Tanquillisée maintenant sur l'affermissement de son trône, n'ayant plus d'autre crainte que de voir s'éloigner l'amant qui lui était devenu indispensable, elle mit tout en œuvre pour écarter de lui les soucis du dehors. Présente à toute heure, surveillant qui l'approchait, elle régla le programme de leurs journées, de façon à n'en pas laisser une inactive. Leur vie devint un véritable tourbillon. Emportés au loin sur les routes sablonneuses, ils entreprirent des courses folles d'où leurs chevaux revenaient fourbus et où l'espace les enivrait. Ils se plurent également à chasser l'élan, la gazelle, et à risquer leur vie dans des expéditions contre la faune sauvage. Le danger les exaltait et leur faisait, à sa suite, trouver plus exquises encore les heures passées dans les chambres. Mais, peu à peu, ainsi qu'il arrive à ceux qui cherchent leur bonheur hors d'eux-mêmes, hors du paradis secret qui ne fleurit qu'au fond de soi, leurs sensations s'émoussèrent. Le besoin qu'ils s'étaient créé d'en ressentir toujours de nouvelles, et de plus vives, les poussa vers des expériences où ils allaient se dégrader. Furtifs d'abord, quitte plus tard à être reconnus, ces assoiffés de plaisir se mêlaient aux bandes joyeuses qui,

la nuit venue, envahissaient les jardins du Céramique.

Maintes déesses avaient, à Alexandrie, leur temple, mais aucun ne recevait un culte plus fervent, plus assidu, que la charmante Aphrodite. Sous les noms d'Uranie, d'Astarté, d'Acidalie, de Callypige, de Cypris, chaque citoyen, chaque jeune femme reconnaissait son pouvoir, et lui apportait des offrandes. Au milieu d'un bois de sycomores, devant la célèbre muraille sur laquelle ouvertement, sans aucune des hypocrisies dont la civilisation a maquillé nos mœurs, se trafiquait l'offre et la demande des baisers, plus de quinze cents courtisanes avaient leurs demeures, sans compter l'école où, sous la direction de matrones expertes qui les initiaient aux mille façons d'être agréables à la déesse, cent fillettes achevaient leur éducation. Enlevées à leurs parents de gré ou contre espèces sonnantes, ces jeunes filles arrivaient parfois des contrées les plus lointaines, car la variété des types féminins qu'on y rencontrait était un des principaux attraits du Céramique. Les unes étaient blanches de peau, avec des yeux clairs et des chevelures soyeuses, d'autres sombres ou colorées. Elles n'étaient pas également belles, selon le canon, du moins, que l'art grec a répandu dans le monde, mais toutes avaient les bras ronds et une poitrine inflexible, toutes savaient qu'on doit sourire et avoir le corps parfumé.

Qu'est-ce que ces amants souverains, ces êtres qui étaient les premiers par le rang, qui, sans sortir de chez eux, pouvaient satisfaire tous leurs caprices les plus nobles, les plus coûteux, qu'est-ce que ces égarés allaient chercher sous l'ombre indécise des branches, parmi l'impu-

dique troupeau? Ignorons-le. Soyons décidés à l'ignorer. Puisqu'ils prennent soin de dissimuler leurs visages, ne les reconnaissons pas et, s'il nous arrive de les rencontrer sur le seuil de quelque maison qu'éclairent deux lanternes rouges, soyons-leur indulgents.

Ces désordres, malheureusement, ne devaient pas rester inconnus. Quoique Antoine mît un masque, et que Cléopâtre s'enveloppât, de la tête aux pieds, dans un voile sombre, plus d'un passant, ne fût-ce qu'à cause du grand et bel Eros, ce séide d'Antoine dont ils se faisaient accompagner, avait soupçonné leur présence là où ils n'auraient pas dû être. Elle ne fut plus un mystère pour personne, à la suite d'une bagarre où ils se trouvèrent déplorablement mêlés.

C'était dans le quartier de Rhakotis, ce bouge énorme, ce coupe-gorges, où la basse débauche, librement se donnait cours. Les mauvais lieux y abondaient; les ruelles retentissaient de musiques barbares au son desquelles, dans des cabarets fétides, se déroulaient d'ignobles scènes. C'était là, oui, c'était là que le représentant de Rome et la fille de vingt rois aimaient à passer leurs nuits. Ses façons à lui devenaient brutales et grossières. Elle, se mettait au diapason. Plaisentant en termes cyniques, ils se querellaient, s'injuriaient à l'imitation de leur entourage, et rien ne plaisait tant à Antoine que de voir la reine d'Egypte, attablée jusqu'au matin devant des cratères écumants, d'entendre cette ravissante petite bouche, faite pour la musique des dieux, chanter des couplets obscènes, réciter des priapées et proférer les mots entendus par lui jadis dans les corps de garde de la porte Esquiline, ou dans les ruelles de Suburre. Or, il arriva

qu'une nuit, à propos d'une des filles qui s'exhibait sur l'estrade, une querelle éclata entre matelots. En un instant, il y eut un tapage effroyable. Ce furent des cris, des injures. Des coups violents s'échangèrent ; la lame des couteaux raya l'espace. Cléopâtre se sentit s'évanouir. La gorge sèche, une sueur glacée aux tempes, aurait-elle la force de regagner la sortie ? Eros n'eut que le temps de la saisir, et sur ses bras solides de l'emporter au grand air. Elle se ranima, mais, par malchance, dans le trajet, son voile s'était déplacé, et pâle, décomposé par la peur, apparut le jeune visage, qu'à d'autres heures, on avait vu couronné du Pschent. Triste antithèse ! Chute inévitable de ceux qui ne savent pas se limiter ! Leçon où l'on apprend que, sans intermittence, le plaisir aboutit aux mêmes écroulements que le malheur ! Quoi de plus significatif que le cas de ces amants comblés par la destinée ? Aux régions de la fortune, tous les sommets sont atteints ; ils pourraient planer, regarder à leurs pieds la laideur du monde, et se dire ; Nous sommes à l'abri. Mais non, ils sont insatiables. Ayant tout le beau, leur avidité veut le pire aussi. Il faut que la roue des sensations tourne, tourne continuellement. Au moindre arrêt, ils la remettent en mouvement, et elle les entraîne dans des bas-fonds d'où ils remontent irrémédiablement salis.

Ce scandale, cependant, ne devait pas avoir de conséquences graves, du moins pour le moment. L'heure de Némésis n'avait pas encore sonné. Satisfaits du gouvernement que la reine avait affermi, de la prospérité revenue, les Alexandrins n'attachaient pas d'importance à ce qu'ils nommaient de *joyeuses incartades*. Dépra-

vés ainsi qu'eux-mêmes l'étaient, au nom de quelle morale d'ailleurs? de quelles lois auraient-ils blâmé la conduite de Cléopâtre? Une sympathie, une sorte d'accord entre elle et son peuple semble plutôt en résulter. Puisque celle qu'on jugeait inaccessible était descendue au rang d'une fille de joie, quel exaucement ne pouvait-on pas attendre de sa part? ou même quel hasard heureux? Chez quelques-uns des hommes qui, depuis longtemps, l'adoraient de loin, la convoitise des rapprochements, tout à coup, s'est allumée. « Une autre femme, écrit l'un de ses admirateurs, lasse à la fin le désir. Rien de pareil avec Cléopâtre. Plus on la voit, plus sa grâce, à nouveau l'inspire. Vice, débauche, cruauté, tout, par elle, se transforme, tout revêt un charme indicible. Au milieu de ses débordements, les prêtres eux-mêmes ne savent que la bénir. »

Quant à Antoine, les habitants d'Alexandrie l'avaient aussitôt adopté. Autant la personne aristocratique de César, son front grave, la fermeté de son esprit les intimidaient, autant leur frivolité proverbiale se sentait à l'aise avec le jovial triumvir. Tandis que l'un, toujours distant, à cheval ou en litière, ne s'était jamais mêlé à eux, l'autre, qu'amusait le spectacle de la rue, allait partout, s'arrêtait aux étalages, achetait parfois lui-même un objet qu'il payait grassement et rapportait à Cléopâtre. De simples citoyens, il se faisait l'interlocuteur, ne craignait pas de plaisanter avec eux, voire même de vider, en leur compagnie, des amphores. Il avait eu surtout l'habileté de renoncer à paraître en public dans l'appareil guerrier qui évoquait la puissance romaine, si universellement haïe. Aux licteurs,

une garde égyptienne s'était substituée. La cotte de mailles, le casque surmonté du cimier d'argent avaient fait place aux robes soyeuses, aux coiffures à l'orientale. Cette flatterie envers une grande partie de la population lui ralliait beaucoup de suffrages. « Il garde pour Rome ses allures de tragédie, avait-on coutume de dire en se souvenant du rôle qu'il y avait joué au moment des proscriptions ; mais, pour nous, son visage est toujours aimable. »

Les familiers qui, sans scrupule, partageaient son existence déréglée, pensaient moins encore que les Alexandrins à lui en faire un grief. Comme Antoine lui-même, ils étaient sous le charme ensorcelant de Cléopâtre. Ils l'aimaient, l'admiraient et, en échange de ses faveurs, supportaient de bonne grâce, les sarcasmes que parfois leur infligeait son humeur railleuse. Pour un sourire d'elle, que n'auraient-ils pas enduré ? Afin de lui plaire, de la divertir, quelques-uns en vinrent à perdre toute dignité. Paterculus raconte qu'un soir de fête, Munatius Plancus, ancien consul, et plusieurs personnages de la suite d'Antoine, couronnés de roseaux, et des queues de poisson attachées à leurs reins nus, mimèrent la danse de Glaukos. Ne dut-on pas, ce soir-là, se demander si les maîtres du monde, ces fiers Romains qui l'avaient tant méprisée, n'étaient pas devenus les esclaves de la reine d'Egypte.

VI

LES ÉPOUSES D'ANTOINE

L'heure n'était guère aux jeux cependant, aux déguisements, aux parades. La menace grondait de tous les côtés. Non seulement les incursions de Parthes, en domaine romain, devenaient de jour en jour plus audacieuses, mais l'Italie était pleine d'émeutes. C'était une des crises encore de la maladie qui enfiévrait la péninsule depuis plus d'un siècle, et dont le retour périodique mettait son organisme en danger. Ces crises qui avaient été dues au mécontentement successif de toutes les classes sociales l'étaient aujourd'hui à la totalisation de leurs griefs. D'une part, les propriétaires dépouillés prétendaient rentrer en possession de leurs terres ; les vétérans, de l'autre, à qui ces terres avaient été promises, exigeaient l'exécution des promesses. Renforcés par les soldats encore sous les armes qui, eux non plus, ne touchaient pas leur solde régulièrement, ces derniers étaient les plus nombreux, les plus forts. Ils étaient même, à proprement parler, la seule force organisée qui restât encore dans la République. L'homme qui saurait à la fois contenter leurs légitimes exigences et imposer

les siennes serait maître de la situation. Avec le grand nombre de légions qu'il possédait et son autorité sur elles, Antoine était l'homme désigné.

A son défaut, Octave avait des chances de le devenir. Sa personne chétive cependant, la réputation de couardise et de cruauté qu'il s'était faite rendaient pour lui la tâche plus difficile. Il fit quelques tentatives de conciliation, dont l'une, à Gabies, où propriétaires et représentants de l'armée se rendirent. Un jury fut constitué qui discuta les intérêts de chacun. Peut-être eût-il été possible de s'entendre, car, de chaque côté, on le souhaitait; mais deux individus, qui — d'ailleurs, s'étaient bien gardés de venir au rendez-vous — résolus à la guerre, avaient recruté des effectifs assez importants pour la rendre inévitable. C'était, avec son frère Lucius, l'épouse d'Antoine, Fulvie.

Car Antoine était marié. Il l'était même, si l'on peut dire, terriblement. La femme, qu'au lendemain de Pharsale, il avait épousée, l'avait été, avant lui, par le démagogue Clodius, puis, après la mort tragique de celui-ci, par Curion, tribun du peuple. Auprès de ces hommes violents, de ces révolutionnaires, elle avait pris l'habitude de s'immiscer dans les affaires de l'Etat. A leur école, son esprit s'était affranchi, virilisé, elle avait perdu toute la douceur de son sexe, sans acquérir les vertus qui permettent de s'en passer. Malgré cela, et bien qu'elle ne fût point belle, Fulvie avait réussi à s'emparer de l'imperator, peut-être même à s'en faire aimer. Elle y avait réussi, parce que, sans doute, il était dans la destinée de ce grand agitateur de bouleverser le cœur des femmes et d'en subir la volonté. Clairvoyante et dominatrice, elle avait promptement

discerné le parti qu'on pouvait tirer du magnifique instrument qu'était Antoine, à condition qu'une main ferme le dirigeât. L'ascendant qu'elle prit sur lui fut tel qu'on a pu dire, à un certain moment, qu'il n'était qu'une épée suspendue à la ceinture de Fulvie.

C'est à ce détestable ascendant qu'il faut attribuer la plupart des actes sanguinaires dont le nom de Marc Antoine fut souillé. Les trois cents déserteurs de Brindes ne furent exécutés qu'à l'instigation de cette mégère, et leur supplice lui causa une joie si vive qu'elle y voulut être présente et que le sang de ces malheureux, tant elle s'était approchée, éclaboussa toute sa robe. Ce fut elle encore qui, dans l'âme de son mari, attisa la haine contre Cicéron.

On sait avec quelle véhémence celui-ci, dans ses Philippiques, avait attaqué l'homme, qui, pour lui républicain, incarnait le despotisme. Il le désignait « un soldat sans génie politique, sans élévation d'âme, dépourvu de réelle distinction, perdu de débauche ». Devinant, en outre, quelle influence faisait agir Antoine, il n'avait pas craint de la dénoncer. « Est-il libre, demandait-t-il, aux citoyens qu'il adjurait de quitter le parti démagogique, est-il libre celui à qui une femme commande? à qui elle impose des lois, prescrit, ordonne, défend comme il lui plaît? »

Fulvie ne devait jamais pardonner. A l'heure des règlements de comptes, elle retrouva dans son cœur venimeux la flèche qu'y avait plantée Cicéron et la retourna contre lui, mortelle. Faire assassiner son détracteur n'était pas assez, elle en voulut flétrir les restes. Comme on apportait à Antoine la tête du grand orateur, elle retira de ses cheveux une longue épingle d'or et trans-

perça la langue qui, d'un bout du monde à l'autre, avait défendu la justice.

On suppose bien qu'une telle femme n'allait pas se laisser dépouiller sans tapage. Dès qu'elle sut quelles habiles mains s'étaient emparées de son mari, une rage la mordit au cœur. Comment le reprendre ? Supplications et menaces prirent tour à tour le chemin du Bruchium. Mais nous avons vu en quel paradis d'indifférence, pour tout ce qui ne concernait pas sa belle maîtresse, s'était retiré Antoine. Résolu à ne rien savoir de ce qui aurait pu l'éloigner d'elle, il ne déroulait, le plus souvent, même pas les feuilles de son courrier.

Fulvie, cependant, était capable de recourir aux pires vengeances. Déchaîner la guerre civile lui parut un expédient digne d'être examiné. Unie à son beau-frère Lucius, un intrigant qui rêvait, lui aussi, en écrasant Octave, d'établir sa propre famille au rang suprême, elle se dit : Quand des milliers d'hommes mourront pour sa cause, Antoine sera bien obligé de quitter le lit de Cléopâtre.

Sur l'instigation de ces deux complices, plusieurs propriétaires soulevèrent des populations agricoles. Il y eut des rixes, des combats. Un grand nombre de villes se déclarèrent contre Octave. A Rome même, des cris de mort retentirent. Les statues des triumvirs furent brisées. Lucius profita du désordre pour se porter, au nom de son frère, défenseur des idées républicaines. Antoine lui-même, affirmait-il, était d'avis que le triumvirat avait assez duré. Il était prêt à en résilier les pouvoirs et à se contenter d'être consul. Ces assurances lui valurent de nombreux partisans parmi les gens d'ordre qui souhaitaient le retour

de la légalité. Au point où en étaient les choses, était-il possible qu'Antoine ne vînt pas lui-même en prendre la direction?

Des délégués, envoyés à Alexandrie avec mission de ramener l'imperator ne parvinrent même pas à le voir. Cléopâtre leur fit enjoindre de déguerpir au plus vite, faute de quoi, elle les ferait incarcérer.

En apprenant cet outrage, Fulvie, qui ne reculait devant aucun crime, conçut celui de s'unir aux ennemis de son mari. Un pacte d'alliance fut, de sa part, offert à Octave, et, pour en garantir la sincérité, elle lui proposa d'épouser Clodie, la fille qu'elle avait eue de Clodius. Cette jeune fille était charmante et n'avait pas dix-sept ans. Octave ne manquait pas de goût pour elle. Il refusa cependant. A aucun prix, cet homme pratique ne voulait encombrer sa carrière de la belle-mère qu'eût été Fulvie.

Et la guerre continua.

Soit que le peu d'estime qu'il avait pour son adversaire, — ce polisson imberbe, comme il le nommait dédaigneusement, — l'empêchât d'en redouter l'issue, soit que réellement Cléopâtre se fût emparée de son esprit au point de lui laisser ignorer les risques qu'il courait, Antoine persistait dans son abstention. A bout de ressources, l'épouse exaspérée qui, chaque jour, sentait croître le péril, en revint à l'idée des négociations. Toutes difficiles qu'elles fussent, avec un partenaire insaisissable, elles offraient encore la seule chance qu'il y eût d'arracher Antoine à son inertie. Le tout était de trouver un ambassadeur qui se fît recevoir et écouter.

Après en avoir conféré avec Lucius, leur choix se porta sur le plus ancien compagnon d'armes

du triumvir, un de ses meilleurs généraux, l'ami qui, pendant toutes les campagnes faites en commun, l'avait efficacement assisté et qui, aux jours de triomphe, s'était toujours effacé devant son chef, sur Ahénobarbus. Celui-là, du moins, ne pourrait être évincé.

Lorsque ce Romain de vieille souche, qui n'avait guère quitté les camps, et dont la cuirasse semblait adhérer au corps comme la peau sur les os, pénétra dans l'intérieur luxueux, soyeux, parfumé du Bruchium, quand il vit Antoine vêtu d'une longue robe brodée, avec un cimeterre à la ceinture, et coiffé d'un turban où brillait une énorme escarboule, il eut un saisissement. Etait-ce là l'homme de Philippes? le camarade qu'il n'avait pas revu depuis que, couverts l'un et l'autre de peaux de bêtes, ils subissaient sans se plaindre les rigueurs de l'hiver macédonien?

— Marc Antoine! fit-il seulement, comme si ce grand nom contenait tous les étonnements, tous les reproches dont son âme débordait.

Antoine était loin d'être insensible. Quand il sut ce que sa femme et son frère avaient entrepris, une rougeur lui monta au front. Assurément, il apercevait, dans le zèle mis à le servir, la part d'intérêt personnel et le profit que chacun comptait en retirer; mais il n'en restait pas moins que Fulvie offrait un rare exemple d'attachement conjugal, et que Lucius était un habile homme. Sincèrement, à cette minute, il eût souhaité les rejoindre.

— Alors, conclut Ahénobarbus avec la simplicité des cœurs accoutumés à mettre d'accord leurs sentiments et leurs actes, alors, n'hésite pas. Ceux qui combattent pour toi sont enfermés dans la citadelle de Pérouse; ils risquent d'y mourir

de faim. Rassemble tes légions et marche à leur secours.

Les choses n'étaient pas aussi simples que le croyait le brave militaire. Cléopâtre allait le lui enseigner. Si peu versé qu'il fût dans les combinaisons sentimentales, il comprit, en la voyant, en écoutant sa voix charmeuse, qu'Antoine ne s'appartenait plus, qu'il était tout entier à cette sirène. C'était donc elle qu'il s'agissait de convaincre.

Avec une franchise toute unie, il exposa la situation : Si Lucius et Fulvie étaient laissés à leurs seules ressources, Octave aurait très probablement l'avantage, et pour Antoine, serait perdue l'occasion de réduire un adversaire, timide encore, mais qui pouvait, un jour ou l'autre, devenir redoutable.

Cléopâtre était trop avisée pour ne pas sentir la justesse de tels arguments. Personne plus qu'elle n'était intéressée à la grandeur d'Antoine, personne n'avait davantage à redouter le triomphe du neveu légitime qui disputait à Césarion l'héritage de César. Sans doute, si Lucius seul avait été engagé dans la partie, elle aurait poussé Antoine à le rejoindre, elle lui aurait dit : Pour notre gloire à tous deux, pour l'extension de notre pouvoir, va te battre. Mais lui restituer sa liberté, autoriser cet amant chéri à remettre les pieds sur le sol italien, c'était le rendre à Fulvie. Toute laide, toute vulgaire et antipathique qu'elle fût, plus propre à haranguer des soldats qu'à inspirer la volupté, cette Bellone n'était pas sans lui causer quelque inquiétude. Elle la savait ambitieuse et n'ignorait rien du despotisme qu'elle avait exercé sur Antoine. Dans ces conditions, était-il prudent de lui livrer, ne fût-ce que pour

quelques jours, l'otage précieux ? Toutes considérations mises en balance, l'amour, ce tyran qui ne connaît que lui-même, l'emporta. Le feu pouvait être mis à Pérouse, à Rome, à toute l'Italie, elle ne relâcherait pas son étreinte.

La veille du jour où, déçu, mécontent, Ahénobarbus allait reprendre la mer, un incident faillit tout remettre en cause. L'esprit d'Antoine était sombre ; il entendait, au fond de lui, les grondements de sa conscience, d'une conscience qui s'ignorait, mais dont certains rappels, de temps à autre, venaient travailler la quiétude. Et avec cela, son vieux compagnon qui, sans plus rien dire, posait sur lui des regards chargés de reproches !

Par quel moyen le distraire ? se demandait Cléopâtre. Quel passe-temps inventer pour le soustraire pendant cette dernière journée aux instances d'Ahénobarbus ?

Elle proposa une partie de pêche.

Tous deux acceptèrent, et des barques, à travers le canal qui en reliait les eaux à celles du port d'Eunoste, les conduisirent sur le lac Maréotis. Les roseaux bruissaient alentour. Au-dessus de l'eau tranquille, le ciel était incandescent. Les constructions de la rive s'y reflétaient toutes rouges, comme si un feu les avait dévorées. Les embarcations s'arrêtèrent à l'extrémité du lac où, loin du mouvement, se réfugiait la vie ondoyante des carpes.

Plusieurs fois déjà, Antoine avait jeté sa ligne sans rien prendre. Cet insuccès, — surtout en présence d'Ahénobarbus qui, pensif et les bras croisés, l'observait, — assombrit encore son humeur.

Agacé à la fin, décidé à réussir, ou du moins

à en avoir l'air, il appela Eros et lui parla secrètement.

La mission que celui-ci venait de recevoir était d'accrocher à l'hameçon de son maître un des poissons pris par d'autres, un des plus gros, et de le faire glisser sous l'eau habilement, en sorte que personne ne soupçonnât la supercherie.

Mais la reine ne fut pas longtemps dupée. Elle aussi savait bien des tours. Son esprit inventif eut vite fait d'en combiner un de sa façon, qu'à l'insu d'Eros, un plongeur se chargerait d'exécuter.

Antoine avait repris son air jovial. Il ne retirait plus sa ligne sans qu'une grosse carpe y pendît. Ce n'était autour de lui que compliments, émerveillement de ses prouesses. Tout à coup, au moment où il amenait une énorme prise, un concert d'hilarité éclata. Le poisson, cette fois, était de ceux que, pour servir d'appât, on conserve dans la saumure. Un autre jour, il aurait sans doute été le premier à s'esclaffer, car il aimait les facéties et les avait mises à la mode ; mais la présence du général romain lui fit éprouver un malaise. En face de cet homme grave, il se sentit humilié. Le retour se fit en silence.

Jugeant la circonstance favorable à une dernière tentative, Ahénobarbus attendit que chacun eût regagné ses appartements et alla trouver Antoine.

— Ne sens-tu donc pas, lui dit-il, que ta place n'est pas ici ? Les enfantillages auxquels tu te livres conviendraient tout au plus à des femmes, à des eunuques. Mais toi !... L'homme que tu es !... Guerrier, chef d'Etat, un des trois soutiens

de la République, ce sont des villes, des continents, que tu devrais chercher à prendre.

Avec le geste habituel qu'il avait dans ses moments de perplexité, Antoine avait posé un de ses coudes sur ses genoux et, le menton enfoncé dans sa paume droite, il regardait son ami. Que répondre? La flamme qui, en lui, n'était pas tout à fait éteinte, se ranimait et lui montrait le but glorieux vers lequel ils avaient marché ensemble.

— Je voudrais te suivre! fit-il.

— Quel obstacle t'en empêche?

— Tu le demandes!

— L'amour est-il donc si fort, s'étonna le vieil homme de guerre que, possédé par lui, on ne puisse plus être soi-même?

Leur conversation se prolongea. Antoine s'y prêtait volontiers. La légère blessure qu'avait reçue sa vanité le rendait sensible aux idées d'honneur. L'avenir, au loin, se dessinait. Où le mènerait cette vie de satrape amoureux?

A la fin, sa résolution jaillit :

— Tu as raison! fit-il en saisissant la main de son ami, demain, je partirai avec toi. Et, le pas ferme, il se dirigea vers la chambre de Cléopâtre.

Etendue sur un lit profond, comme chaque soir, elle attendait son amant; mais elle l'attendait plus impatiente encore que de coutume. Pendant le souper, il s'était montré morose. Qu'avait-il? Aurait-il été vexé de la farce qu'elle lui avait faite?

Assise à côté d'elle, Charmion la rassurait: Non, Antoine comprenait les farces. Lui-même n'en inventait-il pas constamment de nouvelles?

Par les larges baies ouvertes, la rumeur de la mer pénétrait, douce, chantante. A travers une

portière, Antoine entendit ces mots : Crois-tu qu'il m'aimera toujours?

Le cœur ému, il songeait : Comment pourrais-je faire de la peine à la plus aimante des femmes?

Lorsqu'il fut tout près, comme il la regardait sans parler, elle lui demanda :

— Qu'as-tu donc? A quoi penses-tu?

Avant de répondre, il eut une hésitation. La chose lui semblait si terrible à dire! Puis, tout d'un coup, comme font ceux qui se défient de leur courage, il articula très vite :

— Il faut, décidément, que je parte.

Elle le regarda presque incrédule. Cela dépassait tellement ce qu'elle avait pu craindre.

— Partir! Tu dis cela pour me faire peur, parce que je t'ai taquiné.

— Enfant! fit-il, est-ce que ces choses-là comptent? Je me dois à ceux qui combattent pour ma cause.

Cette réponse frappa Cléopâtre au cœur.

— Tu veux rejoindre ta femme.

Si grave que fût le moment, Antoine ne put s'empêcher de rire.

— Toi! Jalouse de Fulvie!

Après tout, pourquoi ne l'aurait-elle pas été? La campagne que faisait l'épouse abandonnée n'était pas d'une indifférente? Belles ou laides avec leurs orages, leurs pleurs, les lames de fond du sacrifice constamment prêtes à les soulever, est-ce que les passionnées ne sont pas toujours de dangereuses rivales? Cléopâtre les connaissait; mieux que quiconque, elle savait de quoi, lorsqu'il brûle, le cœur est capable pour garder ou reprendre ce qu'il aime. Le caraç-

tère d'Antoine n'avait pas non plus de quoi la rassurer. Loin d'elle, ne trouverait-il pas chez cette autre, chez cette muse révolutionnaire le point d'appui, qu'inconsciemment, sa volonté fléchissante cherchait auprès des femmes?

Tous ces tourments de son âme inquiète, elle les résuma dans cette phrase dont l'effet n'était pas difficile à prévoir :

— Tu veux donc que je meure?... Et, comme par un commencement d'exécution, pâle, sanglotante, elle s'abattit sur ses oreillers.

En fallait-il davantage pour mettre en péril la résolution qui avait eu tant de peine à naître? Déjà, Antoine vacillait. Penché sur le cher visage où, si souvent, il avait vu s'épanouir les roses de la félicité, il ne songeait qu'à réparer le mal qu'il venait de faire. Son départ n'avait rien d'imminent. Il chargerait Ahénobarbus de le suppléer et, plus tard, si cela était nécessaire...

Cléopâtre revenait à elle.

— En cas de nécessité, fit-elle, faible encore, attirant la chère tête contre son cœur, c'est moi qui te supplierais de partir. Est-ce que je ne désire pas ton bien, ta gloire, autant et plus que toi-même? Mais, crois-moi. Ton frère et ta femme sont des fous; ils n'agissent que dans leur intérêt propre. Laisse-les se tirer, sans toi, de l'embarras où ils se sont mis.

Antoine ne demandait qu'à la croire. La nuit s'acheva sans qu'il fût davantage question de se séparer.

D'autres nuits de délices suivirent celle-là. Les amants s'étaient ressaisis. La passion élevait autour d'eux un rempart à l'abri duquel, volontairement, ils ignoraient la guerre, les dangers, les menaces, tout. A sentir ce qu'ils ris-

quaient l'un par l'autre, une sorte d'exaltation s'était emparée de leurs sens. Peu importait que le monde s'écroulât, pourvu qu'ils restassent unis.

Les dieux, cependant, qui avaient un faible pour Antoine, se mirent d'accord pour, cette fois, le sauver. Au moment où Pérouse, à bout de vivres, était sur le point de se rendre, où l'armée réunie par le frère et la sœur, — ne voyant pas venir l'imperator dans lequel était toute sa confiance, — commençait à perdre courage, Fulvie, subitement, tomba malade et mourut. Elle était l'âme de la résistance. Privé de cette force vive, Lucius, qui n'avait pas en lui-même les motifs qui font soutenir une lutte envers et contre tout, remit son épée au fourreau. Ainsi, par le plus inattendu des événements, l'absence d'Antoine, qui semblait devoir tout perdre, allait, au contraire, tout arranger. N'ayant pas pris part à la guerre, il n'en pouvait être tenu pour responsable. Faire la paix avec Octave lui devenait, dès lors, facile. Il suffirait, pour cela, qu'il désavouât la politique des siens. Du moins, fallait-il qu'il allât, en personne, négocier cette affaire.

Fulvie morte, Cléopâtre n'avait plus de motifs pour s'opposer à l'éloignement momentané d'Antoine, ni même pour s'en alarmer outre mesure. Elle lui avait déjà donné un enfant, un autre s'annonçait. Il était convenu entre eux que, dès le printemps, on célébrerait leurs noces et que cette progéniture serait légitimée, ainsi que l'avait été celle de César. Comme si, cependant, la bête retorse qui ròde autour des grands bonheurs se faisait entendre de loin, toute appréhension n'avait pas disparu de son âme. Que craignait-elle? Qui? Elle n'aurait pas su le dire. L'idée lui vint de consulter les oracles. Peut-être,

par eux, connaîtrait-elle le mystérieux danger contre lequel tout son être était en défiance.

De même qu'à Rome, c'était dans les livres sacrés, en observant le vol des oiseaux, ou les entrailles des victimes, que des augures à longues barbes cherchaient les secrets de l'avenir; de même que Claros, Cumes, Tibur avaient leurs sibylles, Delphes, sa Pythie qui jeûnait pendant trois jours avant de monter sur le trépied où l'ivresse prophétique s'emparait d'elle, Alexandrie possédait un collège renommé d'astrologues. Non seulement ces hommes fameux consacraient leur vie nocturne à l'étude du firmament, en savaient les lois et nommaient chacune des constellations comme nous les nommons aujourd'hui, mais leur science prétendait l'interroger et en obtenir des réponses. Chaque corps céleste était pour eux une divinité sous l'influence de laquelle on naissait, on vivait, et dont l'éclat très vif au moment des heures heureuses était terni par l'approche du malheur.

Lorsque la nuit fut complète, Cléopâtre, accompagnée d'un seul esclave et muet, gravit les cent vingt marches qui conduisaient à la plus haute terrasse.

Averti de sa visite, Sisogène, le grand tireur d'horoscopes, l'attendait. Les bras allongés et le front dans la poussière, il fit trois salutations. A lui, infime, que venait demander la fille d'Amoun-Râ?

Elle déclara son désir de connaître la destinée d'Antoine. Dans peu de jours, le triumvir aurait rejoint la terre latine. Quel sort l'y attendait? N'avait-elle rien à redouter pour lui?

Avant de la renseigner, l'homme vêtu de jaune, dont les manches et le haut bonnet agitaient à

chacun de ses mouvements une rangée de grelots, traça quelques signes sur le sable dont était semée la terrasse, puis, le torse renversé, les mains ouvertes, dans l'attitude de l'extase, il sonda la voûte étoilée. Des myriades de points d'or en parsemaient l'azur sombre, et leur reflet, dans la mer, semblait une pluie de diamants.

Saisissant tout d'un coup sa baguette, Sisogène indiqua un point du ciel. Il venait de découvrir l'étoile sous laquelle Antoine était né.

— Là! fit-il, pure et brillante, elle approche du zénith.

Mais, bientôt, l'astre sembla s'éclipser. Il venait de rencontrer une autre étoile. Un instant plus tard, celle-ci s'éloigna, et la première reprit sa magnifique clarté.

Très impressionnée par ce phénomène, Cléopâtre le fut davantage encore en apprenant que c'était l'étoile d'Octave qui avait fait pâlir celle d'Antoine. L'expérience était concluante. Il n'y avait pas à douter que le génie de chacun des deux hommes fût contraire à l'autre et qu'Antoine devait, en toute circonstance, se méfier de son collègue, se tenir écarté de lui.

Lorsqu'elle rapporta cet horoscope, le triumvir en fut d'autant plus frappé que lui-même avait eu son sommeil troublé par un songe. Il marchait, il croyait marcher sur un terrain semé de fleurs. Tout à coup, il avait eu l'impression d'une résistance, d'un barrage au milieu de sa route. Après un débat pénible, il s'était subitement réveillé, couvert de sueur comme lorsqu'on vient d'échapper à un désastre.

Antoine n'aurait pas été de son temps, ni de son pays, s'il avait méprisé de tels avertissements. Pas un latin qui ne fût sensible à de

moindres. Un éternuement, un tintement d'oreilles avaient leurs significations. Une chute, l'engourdissement du petit doigt étaient considérés comme de fâcheux pronostics. Au sortir de chez soi rencontrait-on un vol de corbeaux? il était sage d'y rentrer et de renoncer, pour ce jour-là, à toute entreprise. Etaient-ce, au contraire, les abeilles qui vous accueillaient dans l'air doré? vous pouviez tout entreprendre : la chance serait avec vous.

Comment des esprits habitués à tenir compte de si petites choses n'auraient-ils pas attaché d'importance aux signes du ciel? Si le départ d'Antoine avait pu être différé, il l'aurait été, car lui et Cléopâtre, intérieurement, en étaient très malheureux. Plus encore que les songes, une voix les avertissait que le meilleur de leur roman était vécu. Retrouveraient-ils jamais un temps où ils eussent le loisir d'être tout entiers à s'aimer? Non! Ils le sentaient. Cette insouciance, qui est la jeunesse des passions, était finie. Des obligations de toutes sortes allaient, pour longtemps, peut-être, les tenir éloignés l'un de l'autre. Antoine se devait à son rang, à ses charges. La paix avec Octave, — si elle se faisait, — ne résoudrait qu'une des difficultés nouvellement surgies. Ce serait ensuite la répression des Parthes, le rétablissement de l'ordre en Asie Mineure, etc... Quoique, déjà, depuis qu'il avait repris sa cuirasse, l'imperator se retrouvât lui-même, qu'il entendît les clairons sans déplaisir, son grand rire d'enfant s'était éteint, et les coupes devant lui demeuraient à demi pleines. Cléopâtre souffrait davantage encore, car, dans cette séparation, c'était elle qui avait le plus à redouter. Ses yeux pleins d'un feu triste considéraient son amant et,

malgré elle, malgré qu'il ne cessât de lui affirmer qu'avant la fin de l'année il serait de retour, une angoisse lui serrait le cœur.

Le jour venu, quoique la douleur lui arrachât presque des cris, elle voulut l'accompagner jusqu'au navire. Un vent frais soufflait de l'est. La mer, toute rebroussée, semblait recouverte d'une quantité de longues ailes blanches, les ailes qui allaient emporter son bonheur. Ah ! si elle avait pu le retenir ! Mais est-ce que nos pauvres désirs ont jamais, d'une heure, retardé la fatalité ? La galère avait déjà hissé ses voiles ; le triple rang des rameurs avait pris place sur les bancs superposés, et cinquante bras d'ébène s'apprêtaient à frapper le flot. Penchée à l'extrémité de la rampe qui courait le long de l'Heptastade, Cléopâtre murmurait de tendres adieux que sa main envoyait à Antoine. Au moment où il vint à raser le môle, dans un dernier sanglot plein de prière, elle lui jeta :

— Souviens-toi des deux étoiles !

Si Antoine avait eu dans l'âme, à cette époque, la passion vengeresse qui l'enflammait au lendemain des Ides de Mars, ou la haine qui, rallumée plus tard, trop tard, devait le jeter, affaibli, contre un adversaire devenu puissant, sans doute aurait-il eu raison d'Octave, et le sort du monde en aurait été modifié. Mais le temps qu'il venait de passer à Alexandrie avait altéré en lui l'instinct primordial, et les forces combattives qui étaient la beauté sauvage de sa nature avaient perdu leur verdeur. Loin d'aborder l'Italie avec l'élan farouche qu'il aurait fallu pour la conquérir, il y arrivait, l'esprit imprégné des

magies égyptiennes, avec le désir de conclure la paix au plus vite et de recouvrer sa liberté.

Pour des motifs tout différents, Octave, lui aussi, souhaitait le règlement amiable des embarras que lui avaient créés la famille Antonius. D'autres, plus graves, le réclamaient. A la tête de plusieurs légions qui, fidèles au glorieux souvenir de son père, s'étaient données à lui, Sextus Pompée avait débarqué en Sardaigne et, de là, dirigeait la piraterie d'une flotte en train d'affamer les côtes latines. Qu'Antoine, avec les seize légions qu'il s'était gardées en Macédoine et la flotte rapide que lui avaient construite les Rhodiens, fît alliance avec cet antagoniste nouveau, lui, Octave, était perdu. On a toujours dit que la peur rend les hommes lâches et cruels. En la circonstance présente, elle incita Octave à d'abominables représailles contre les vaincus de Pérouse, et fit de lui un agneau vis-à-vis d'Antoine? En réalité, il ne s'était jamais senti à l'aise avec ce collègue herculéen. Tout ce que celui-ci représentait de beau, de fier, d'heureux, l'envenimait secrètement. Quoiqu'il n'eût rien à lui envier sous le rapport de la débauche, sa propre débilité désespérait de parvenir à cette désinvolture qui, chez Antoine, la rendait presque sympathique. Autant il se sentait peu apprécié des soldats, autant, avec acrimonie, il constatait, à l'égard de ce chef, soudard comme eux, leur dévouement qui allait parfois jusqu'à préférer servir sous ses ordres, sans solde, qu'à être bien payés pour marcher contre lui. A force de se sentir démuni, et de voir Antoine comblé, il avait une première fois conclu que mieux valait l'avoir pour ami que contre soi, et aujourd'hui encore, il en était à se dire : Dût-il m'en

coûter les cent millions de sesterces dérobés par lui sur l'héritage de César, je m'en ferai un allié.

Des deux côtés, donc, on était prêt pour les négociations. L'entourage ne le souhaitait pas moins que les protagonistes eux-mêmes, car, après tant de troubles, de secousses, de sang versé, tout le monde avait une soif immense de paix. Les amis d'Antoine l'attendaient à Brindes. Ils lui persuadèrent aisément de repousser les offres révolutionnaires que lui faisait Sextus Pompée et de s'entendre avec Octave. Celui-ci offrait, en échange de la Gaule cisalpine, qui, dans le premier partage, avait été dans le lot d'Antoine, de lui abandonner la Cyrénaïque qui serait prise sur celui de Lépide.

Pressé de faire route sur l'Asie où l'appelaient ses véritables intérêts, Antoine choisit, pour le représenter, Asimius Pollion dont l'esprit, le savoir et le tact étaient dignes de se mesurer avec ceux de Mécène, le délégué d'Octave, et lui laissa de pleins pouvoirs. A son retour, il serait temps d'apposer les signatures.

La hâte qu'il avait de porter ses aigles en Orient s'explique aisément, car Cléopâtre lui avait appris à en considérer les provinces comme leur domaine commun, le riche parage destiné à supplanter la vieille Europe appauvrie, et à constituer l'empire mondial qu'ensemble ils avaient résolu de fonder. En chasser les Parthes, et s'y procurer l'or nécessaire à contenter les soldats sur qui s'appuyait son pouvoir, voilà qui importait à Antoine autrement que de disputer à ses collègues quelques lambeaux de territoire. Comme chaque fois qu'il était rendu à lui-même, à sa propre impulsion de chef, il se

montra superbe de décision, d'activité, de bravoure. Tout à la fois, on le vit enlever la Palestine à Pacoros et y rétablir Hérode, châtier les villes qui avaient massacré leurs garnisons, forcer Labiénus à la fuite, et, brisant les portes de Lamanos, délivrer la Syrie captive. Ces victoires le ramenaient au temps de sa libre jeunesse et refaçonnaient son âme à la manière énergique qui succédait généralement, en lui, aux périodes d'indolence.

C'était sur ces métamorphoses auxquelles ils le savaient sujet que ses amis avaient compté. En lui persuadant de reprendre sa cuirasse d'imperator, pendant qu'eux-mêmes jetteraient les bases d'un nouveau triumvirat, ils s'étaient dit: Nous gagnerons ainsi des jours; car ses amis avaient leur plan. Croyant à l'efficacité d'un mariage, aussi bien comme garantie du traité qui réglerait leurs accords, que pour empêcher Antoine de retourner à sa maîtresse, ils avaient combiné de lui faire épouser la sœur d'Octave. Aucun d'eux n'ignorait assurément que si la mort, parfois bienfaisante, avait enlevé Fulvie, le principal obstacle à ce projet n'avait pas, avec elle, disparu. Ils savaient, hélas! que Cléopâtre, *la courtisane du Nil,* ainsi qu'entre eux ils la nommaient avec un mépris haineux, était là, toujours, séduisante et royale, parée de tous les prestiges. Mais l'absence, pour le moment du moins, la rendait moins redoutable, et c'était de cette absence qu'ils étaient résolus à profiter. Quel rapport pouvait-il y avoir entre les tendres enlacements d'un corps éperdu, et les lettres, fussent-elles écrites avec des larmes, où une femme solitaire balbutie sa peine amoureuse? La combinaison, d'autre part, d'unir les

deux triumvirs par le sang et au moyen de la plus douce, de la plus avenante des femmes, conciliait de trop graves intérêts pour n'avoir pas chance d'être écoutée. Le tout était de manœuvrer adroitement, sans précipitation, et de choisir l'instant propice.

Lequel aurait pu l'être davantage que celui du retour d'Antoine? Le soleil, ce jour-là, brillait sur Rome, non de l'éclat métallique qui fait la netteté coupante des paysages levantins, mais finement, délicatement, accompagné de beaux nuages où se jouait la lumière. Entre ses collines fleuries, la ville antique se dessinait noble et pittoresque ; ses maisons basses, resserrées, ramenées autour des temples, faisaient songer à un groupement familial.

Dès qu'Antoine eut foulé le pavé des rues pleines de pieux souvenirs, dès qu'au bord du fleuve il revit la place où, sur le bûcher consumé, il avait recueilli les cendres de Jules César, dès qu'il entendit la grande voix du Forum qui l'acclamait, son cœur se gonfla d'une émotion depuis longtemps inéprouvée. Quelques joies qui l'eussent ailleurs fait tressaillir, aucun autre lieu sur terre n'aurait pu lui procurer l'indicible bonheur de se sentir chez lui. Rome, c'était le sol de ses pères. L'air qu'il y respirait lui était excitant et salubre comme celui d'un sommet. Son sang parcourait ses veines, plus abondant, plus riche, comme si, brusquement, tout celui de sa race y avait afflué.

Dans de telles dispositions, la vue de la Romaine idéale qu'était Octavie ne pouvait qu'éveiller en lui des sentiments favorables. Sans qu'elle fût d'une éclatante beauté, son être pudique et charmant réalisait exactement tout ce

qu'un latin élevé dans les traditions réclamait de la *gardienne du foyer*. Elle avait le visage ovale, un peu allongé, de ce type pur que les artistes de la Renaissance devaient retrouver pour immortaliser leurs madones. Ses yeux pensifs étaient ombragés de longs cils, et sa chevelure massive, que des torsades régulières enroulaient autour de son front, semblaient y poser une couronne. Quelqu'un qui eût cherché des contrastes n'aurait pu en rencontrer de plus saisissant que celui de cette créature de grâce et de douceur, avec l'implacable Fulvie, si ce n'est en comparant la séduction chaude, triomphale, résonnante comme un instrument de fête, toujours armée de griffes et de flammes, qui émanait de Cléopâtre, et la délicatesse diaphane, le mélange de clartés sans fulgurance et d'ombres sensibles dont s'enveloppait la sœur d'Octave.

Cette jeune femme avait été mariée déjà. Toute d'amour, de paix, de fécondité, la courte union qu'elle avait eue avec Marcellus, et dont elle portait encore les voiles de veuve, était le gage de ce que serait la vie avec elle. C'était sur sa sagesse, sa bonté foncières que les amis d'Antoine aussi bien que ceux d'Octave, avaient compté pour faire de ses bras l'arceau de paix par qui seraient reliées les deux colonnes du monde. Les vertus domestiques auraient suffi à en assurer la solidité, mais la jeune Romaine en possédait de plus hautes, de celles qui sont l'ornement, le luxe d'un édifice. A un moment où la bassesse rampait partout, où la peur égoïste soufflait ses conseils de lâcheté dans les âmes, où l'on avait vu la trahison se glisser jusque dans le cœur des familles, elle avait eu maintes occasions de se montrer ce qu'elle était : géné-

reuse avant tout, humaine, serviable. Usant du tendre ascendant qu'elle exerçait sur son frère, que de fois n'était-elle pas intervenue pour lui arracher des victimes ! C'est ainsi que son amie Tullia s'étant adressée à elle, lui avait dû la vie de Thoranius, l'époux qu'elle idolâtrait. Condamné depuis un mois, celui-ci attendait au fond d'un ergastule l'heure de l'exécution. Toutes les prières de Tullia avaient été vaines, et l'heure ne pouvait plus tarder. Que faire ? Comment sauver le malheureux ? L'opinion publique réprouvait sa condamnation, mais, avilie comme elle l'était, de quelle manière cette opinion aurait-elle pu se manifester ? Octavie se fait audacieuse. Un soir que l'imperator devait se rendre au théâtre, elle prépare un stratagème. Au moment où sous la pourpre, environné de licteurs, il arrive à sa loge, un rideau s'ouvre, et, à côté d'une jeune femme en pleurs, paraît un fantôme dont les bras sont encore chargés de chaînes. De toutes parts, les cris de : Grâce ! Grâce ! éclatent. Ce que chaque individu aurait redouté d'implorer, la foule l'exige. Le futur Auguste était trop faible pour aller à l'encontre d'un vœu populaire. Il leva l'index : la cause était gagnée.

La présence d'Octavie fit sur Antoine l'effet bienfaisant d'un ombrage. Jamais, depuis son enfance, il n'avait rien approché de si frais, de si rassurant. La pensée de fixer en elle sa demeure lui inspirait comme un scrupule. S'il l'avait rencontrée plus tôt, sans doute, il eût été un autre homme. Ses mœurs ne seraient pas tombées si bas. Mais tel qu'il était aujourd'hui, comment se renouveler ? se relever au niveau d'un rêve pur ? Abusé, toutefois, par un semblant de liberté reconquise, il se disait par ins-

tant : Qui sait? Peut-être n'est-il pas trop tard? Par d'autres, hélas! l'image de l'Egyptienne s'imposait à sa mémoire et lui interdisait tout autre bonheur qu'en elle, en ce désordre plein de transes et de délices que c'était de l'aimer.

Octavie n'ignorait rien du passé de Marc Antoine. Tout désireux qu'il fût de l'associer à ses intérêts politiques, son frère, qui l'aimait, ne lui avait pas caché les risques qu'offrait pour elle un mariage avec l'amant de Cléopâtre. Il n'était pas parvenu non plus à lui vanter l'homme dont l'antithèse même de leurs caractères lui faisait maudire les défauts et méconnaître les indéniables qualités. Foncièrement honnête comme elle l'était et soigneuse de sa destinée, la jeune femme aurait pu, par ces avertissements, être détournée d'une si périlleuse aventure; mais un cœur brave se cachait sous sa réserve. Aux joies paisibles, sa jeunesse voulait ajouter l'ardeur. Dès leur première entrevue, elle se sentit irrésistiblement attirée vers le bourreau que devait lui être Antoine. Un tel homme, se dit-elle en le contemplant, en admirant sa saine carrure et la clarté de son sourire, ne saurait être perfide. Si sa vie n'a été jusqu'ici que dérèglement, c'est que des créatures excessives ont négligé de lui passer autour du cou le lien de tendresse par lequel on guiderait un lion. Erreur touchante de la vertu qui croit en son propre pouvoir! Dangereux attrait qui soumet des cœurs fragiles aux mâles robustes et sanguins, qui les incline vers ceux dont le désir sera leur maître et la loi de leurs ravissements!

L'erreur d'Octavie, cependant, ne devait pas se révéler tout de suite. Les débuts du mariage furent heureux, de ce bonheur intègre qu'Antoine

ne connaissait pas, et qui, par sa nouveauté, lui était un élément de plaisir. Il était auprès de sa femme proprement le voyageur qui a vu beaucoup de pays, qui s'est déchiré à bien des buissons, et dont les pieds blessés sont aises de trouver enfin du repos. Des paradis foudroyés il tombait dans l'innocent, le novice amour, et pendant quelque temps il se plut aux fêtes de cette révélation. Mais que dire du bonheur de la jeune femme? Le calme des cycles révolus avait envahi son esprit. Elle pensait, pour toujours, avoir capté la source qui fait le printemps savoureux et parfume l'âme de fleurs. Le cœur extasié, elle n'était qu'empressement à servir les moindres souhaits de son mari. Une sorte de génie les lui faisait deviner et la précipitait au-devant des choses avant qu'il eût eu le temps d'avancer la main vers elles.

Un jour, qu'en se promenant, il avait admiré le palais qu'autrefois Pompée s'était fait construire sur la voie Appienne, et exprimé le regret qu'une si belle demeure restât vide, elle obtint aussitôt de son frère que les séquestres fussent levés et l'offrit à Antoine, rempli des plus rares merveilles. Quoique ses goûts jusque-là eussent été simples, elle ne pensait pas qu'aucun cadre fût trop spacieux, ni trop riche pour enfermer un couple aussi privilégié que le leur. Comment cette Omphale qui brûlait de fidélité aurait-elle pu prévoir que ce palais, bientôt, semblerait à Antoine une prison? C'est pourtant, avant que fût écoulée la première année de leur mariage, ce qui allait se produire.

Si assaisonnée qu'elle soit de tendresse et de dévouement, l'atmosphère familiale ne saurait longtemps convenir à qui croit sa poitrine assez

large pour embrasser l'infini des jouissances. Plein de force et d'imagination, le petit-fils d'Hercule se sentait à l'étroit dans le réseau traditionnel. Rome, qui lui avait paru grandiose le jour de son triomphe, avait repris ses proportions réelles qui, après les déploiements larges et clairs d'Alexandrie, le jaillissement de coupoles, d'obélisques, de pylônes auxquels son œil s'était accoutumé, n'étaient guère que celles d'une bourgade. Il en supportait mal les mœurs austères, les tracas mesquins, les préjugés. Et qu'est-ce que signifiaient ces prédications contre le luxe, les plaisirs que ne cessaient d'y répandre des philosophes moroses ? Antoine, en un mot, s'ennuyait. Ah ! qu'étaient devenues les joyeuses chansons, dont la fantaisie aux ailes d'or avait si délicieusement bercé sa vie pendant deux ans ?

Le voisinage surtout d'Octave lui causait un insupportable malaise. Tandis que ceux qui avaient travaillé à leur réconciliation se réjouissaient en les voyant d'accord, en apparence, promulguer des décrets, passer des revues ou, le soir se réunir à la table fraternelle, eux, sentaient obscurément s'agiter le ferment d'une haine qui ne devait que grandir. Entre ces hommes que le rang faisait égaux, et qu'un pouvoir partagé exposait à de perpétuels frottements, elle était inévitable. Soit qu'il s'agît des affaires de l'Etat, soit dans les moindres détails de la vie privée, tout était occasion de conflits. Que la population de Rome, émotive et facilement surexcitée, témoignât à l'un de ses triumvirs une préférence, ou simplement l'approbation d'une mesure attribuée à tel ou tel, le démon des rivalités surgissait. Les jeux mêmes auxquels les deux beaux-frères se distrayaient quelquefois en commun, ris-

quaient d'amener la brouille, car aucun des d'eux n'y pouvait tolérer de n'être pas le gagnant. Les dés, plusieurs fois, ayant été favorables à Antoine, Octave prétendit qu'ils étaient pipés.

Un soir, ils eurent l'idée d'offrir à leurs invités le spectacle d'un combat de coqs et les paris, selon l'usage, s'engagèrent. Une fois, deux fois, trois fois, il arriva que le coq appartenant à Octave eut l'avantage. La colère pâlissait Antoine. Ne pouvant à la fin se contenir, il quitta brusquement l'atrium et les supplications d'Octavie furent impuissantes, ce soir-là, du moins, à l'y ramener.

Si minimes que fussent de telles blessures, leur renouvellement journalier ressemblait à ces attaques de moustiques qui finissent par envenimer tout l'épiderme. Les relations qui, de loin même, auraient eu de la peine à être cordiales, s'aigrirent définitivement. C'est toutefois du côté d'Antoine que les marques d'antipathie se firent les plus véhémentes. Persuadé ainsi qu'il l'était, et peut-être non sans motifs, que la première place aurait dû lui être attribuée, il ne pouvait que s'irriter contre un protocole qui l'en frustrait et parfois même, en certaines circonstances, faisait passer Octave avant lui. Sous les plus futiles prétextes, les paroles de l'oracle égyptien lui revenaient à la mémoire : Eloigne-toi de ton rival, lui avait conseillé celui-ci ; partout où le sort vous mettra en présence, ton étoile sera éclipsée par la sienne. C'est en Orient seulement que l'astre de ta destinée aura tout son éclat.

Les aurait-il oubliées ces paroles dans lesquelles il voyait vaciller les chances de sa vie, les devins, les astrologues, toute la clique dont, par l'entremise secrète de Cléopâtre, il était environné, se serait chargée de l'en faire souvenir. L'idée

d'échapper au parallèle devint en lui une hantise. Il ne songea plus qu'à quitter Rome, qu'à retrouver le sol où la prédominance, indispensable à son puissant organisme, s'affermirait. Etre le maître ! Etre celui qui commande, et à qui tout le monde se soumet ! Avoir devant soi l'espace et se dire : personne ne peut m'en disputer la moindre parcelle ; O rêve ! Désir par qui s'exalte l'orgueil et se tend l'âpre volonté !

Un grand succès pouvait seul troubler l'équilibre et donner à l'un des triumvirs le pas sur les deux autres. Je serai celui-là, se dit Antoine. Le vaste dessein de transporter en Orient le centre de son activité politique et militaire, d'y fonder un immense empire dont il serait souverain incontesté, s'imposa plus fortement que jamais à son esprit. C'était ressusciter la chimère de César, cette chimère qui, à une époque où tous les problèmes se pouvaient résoudre en vénalité, lui verserait l'or à mains pleines. Mais, saurait-il la chevaucher ? la conduire au but glorieux ? Il fallait, pour y atteindre, se débarrasser d'abord des Parthes, ces voisins dangereux qui infestaient les frontières, puis s'enfoncer au delà de l'Euphrate, se rendre maître de la Perse. Les plans de cette campagne audacieuse existaient ; ils avaient été dressés dans leurs moindres détails par le conquérant des Gaules. Antoine, qui avait été le confident des derniers jours, n'avait eu qu'à s'en emparer. Le seul changement à y apporter serait celui de la cité qui supplanterait Rome. Alexandrie avait paru tout indiquée à César qui, la veille de sa grande entreprise, ne vivait plus que pour Cléopâtre. Cette même Alexandrie avait, elle aussi, rayonné aux yeux d'Antoine comme capitale de l'avenir lorsque c'était auprès de la reine, et

pour elle, que s'élaboraient les projets. Mais aujourd'hui, dans la maison où la vertueuse Octavie avait établi son règne, le nom même de l'Egypte ne pouvait être prononcé. Il suggéra celui d'Athènes.

Comme toutes les femmes véritablement éprises, Octavie aurait souhaité que son mari ne s'éloignât pas. S'appuyer contre lui suffisait à ce cœur tendre. Lorsqu'elle connut les ambitieux projets d'Antoine, il lui sembla que le bonheur se retirait pour toujours de leur foyer et qu'elle n'allait plus s'abreuver qu'aux sources du désenchantement. Elle avait, toutefois, l'esprit trop sage pour ne pas admettre que la loi des existences illustres est l'agitation, et, qu'aimer un conquérant, c'est être vouée à de solitaires mélancolies. Son frère même, récemment marié à Livie, et tout amoureux qu'il fût de cette femme séduisante, ne venait-il pas, tourmenté lui aussi par l'aiguillon de la suprématie, de partir en guerre contre les pirates de Sextus? En épouse soumise, elle accepta donc le départ, mais avec la promesse qu'aussitôt après la naissance de l'enfant qu'elle portait, Antoine l'autoriserait à l'aller rejoindre en Grèce.

Une sensation de délivrance, comparable à celle qu'on prête au navire dont se détachent les amarres, fit tressaillir le cœur d'Antoine au moment où, ayant dépassé le môle, il vit s'éloigner le port d'Ostie. Libre! Il redevenait enfin libre! En vain essayait-il d'arrêter en lui ce mouvement joyeux. En vain, songeant à la gracieuse vertu de sa femme, à l'amour dont elle le comblait, à l'affection très sincère qui l'attachait encore à elle, se le reprochait-il? Quel moyen a-t-on pour

empêcher un cœur de tressaillir s'il est content? Et Antoine était ravi de ne plus sentir ses liens. Rentrer dans la mêlée, susciter des événements, travailler à l'ascension de son propre destin, équivalait pour lui à se réveiller après un long assoupissement.

Comme premier plaisir, Athènes lui offrit celui d'y être le point de mire unique, de recevoir, sans avoir à les partager, les clés du pouvoir, les soumissions, les hommages. Les Hellènes avaient conservé de sa personne un souvenir ébloui. Ils admiraient en lui la beauté, le génie militaire, la force. Quoique guerrier, ils le savaient ami des arts et respectueux de leurs traditions. Le pèlerinage, qu'à pied, et revêtu du pallium, il avait accompli sur le sommet de l'Acropole, lui avait gagné tous les cœurs. Quels qu'eussent été, depuis, les débordements dont ils avaient eu l'écho, leur persuasion demeurait ferme : Antoine était un demi-dieu. Avec mille honneurs, ils lui en prodiguaient le titre et les emblèmes. Un thyrse, enroulé de feuillage, lui fut offert par un chœur de Corybanthes, et les fêtes, autour de lui, se multipliaient comme au temps des grands Panathénées. Ce délire d'adulation, ne sachant plus où s'arrêter, tomba dans le ridicule d'offrir au nouveau Bacchus la main de la vierge Athéné qui, devant le Parthénon, dressait son casque et la lance d'or des combats olympiens.

Antoine, qui riait sous cape, fit semblant de prendre la chose au sérieux.

— J'accepte, fit-il, à condition que la fiancée apporte en dot un million de drachmes.

Les flagorneurs étaient pris au piège. Ils durent s'exécuter. La leçon, toutefois, était dure, et

l'un d'eux, le grand prêtre chargé de prélever la somme sur les ressources du temple, ne put retenir cette réplique :

— Zeus n'en avait pas exigé tant pour devenir l'amant de ta mère Sémelé.

Au milieu de ces extravagantes épousailles, Octavie semble avoir été quelque peu oubliée. Elle ne les prit toutefois pas en mauvaise part. Partager avec une déesse n'avait rien de bien redoutable. Elle exigea seulement de venir, à son tour, prendre part à la parodie. Les Athéniens n'étaient point sots. Ils l'accueillirent avec transport, et feignirent d'honorer en elle l'image vivante de Minerve. Il y eut des fêtes, des divertissements, des banquets auxquels Antoine, pour donner de la splendeur, n'avait qu'à se souvenir de ceux dont Alexandrie lui avait fourni le modèle. Tout, donc, allait pour le mieux. Il avait retrouvé sa vie de souverain oriental, et vêtu d'hyacinthe, chaussé de crépides d'or, le front ceint de bandelettes, il employait ses loisirs à présider des concours athlétiques, des courses, sauts, pugilats, jets de la lance et du disque. Octavie, à son côté, distribuait les récompenses et, tous deux, charmants, unis, sans songer au lendemain, jouissaient de leur aimable royauté.

Le printemps, cependant, était revenu. Antoine avait vu refleurir les branches du laurier sacré, et bu l'eau de la Fontaine Clepshydre. Les oracles consultés lui avaient promis le triomphe. Il avait hâte de prendre la tête des troupes qui, sous le commandement de Ventidius, l'attendaient en Epire. Les débuts de la campagne furent étourdissants. Une suite ininterrompue de succès d'avant-garde pouvaient laisser croire que l'envahissement de la Perse ne serait qu'une pro-

menade militaire. Cette réussite avait d'autant plus de prix que, dans le même temps, Octave se faisait battre sur les rivages de Sicile.

Il y eut là, pour Antoine, des heures exaltantes et belles, de ces heures où l'on se dit : Le monde, avec ses royaumes, vient à moi. Cette illusion le fit négliger de répondre aux messages de son beau-frère. A part lui-même, il se réjouissait de le savoir dans l'embarras et n'avait nulle envie d'envoyer à son secours la belle flotte rhodienne que celui-ci réclamait.

Octavie était loin de partager ces sentiments. Si l'amour l'avait jetée, toute brûlante, entre les bras d'Antoine, il ne l'avait pas amenée à renier son frère. Sa loyauté, à défaut d'une affection très réelle, ne lui aurait pas permis d'oublier que la première condition de son mariage avait été qu'elle y défendrait les intérêts de chacun. Jusqu'ici, elle n'avait eu à intervenir que dans de légers désaccords qui, toujours, s'étaient terminés sans dommages. Mais le cas, aujourd'hui, était autre. Si elle ne s'en était pas encore rendu compte, comment se dissimuler que la suprématie même, pour chacun des deux hommes était en jeu, qu'ils s'enviaient, qu'ils se haïssaient et, qu'entre ces forces rivales, son doux être risquait fort d'être broyé. Ah ! pourquoi les dieux l'avaient-ils placée ainsi dans la situation cruelle du grain de blé sous la meule? Quoiqu'il en fût, ce n'était pas le moment de se lamenter.

Après en avoir chassé Antiochus, Antoine revenait de Syrie. Il était ivre de victoires. Sa femme jugea que le moment était bon pour se faire entendre de lui. Accompagnée d'Ahénobarbus qui déplorait la mésintelligence des triumvirs, et en augurait les pires conséquences, elle alla

l'attendre à Ephèse. Les premières effusions furent assez vives pour lui laisser espérer qu'elle n'avait pas perdu toute action sur le vainqueur. Avec les précautions de la tendresse, mais fermement, comme sa conscience l'exigeait, elle lui reprocha d'avoir laissé pourrir ses vaisseaux dans le port plutôt que de les envoyer au secours de son frère. Sans même se souvenir du pacte signé, n'avait-il pas réfléchi que si les vaisseaux étaient nécessaires à Octave, lui-même pourrait avoir besoin de renforts au moment de s'aventurer dans les profondeurs de l'Asie? Refuser les uns, c'était se priver éventuellement des autres. Pourquoi ne pas s'entr'aider?

Ce langage raisonnable ne pouvait avoir que peu d'action sur Antoine, car il se croyait invincible. Laissé à lui-même, et jugeant la rupture inévitable, il l'aurait provoquée tout de suite; mais les larmes d'Octavie le touchèrent. Il avait toujours été faible avec les femmes. Après s'être laissé dominer par celles qui lui soufflaient la violence, c'était bien le moins qu'il écoutât, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, l'ange de paix.

— Va, dit-il, et négocie avec Octave. Mais n'oublie pas, qu'avant tout, tu es l'épouse d'Antoine.

Plus de difficultés qu'elle n'avait pu le prévoir l'attendaient du côté de son frère. Comme tous les hésitants, les timides, celui-ci avait des accès de fureur qui déterminaient en lui, subitement, des initiatives auxquelles il était ensuite fort malaisé de l'arracher. Exaspéré par la mauvaise volonté évidente d'Antoine à son égard, il s'était dit qu'un allié de cette espèce était aussi dangereux qu'un ennemi, et qu'en attendant

les résolutions suprêmes, il fallait apprendre à s'en passer. Sans retard donc, et secondé par Agrippa qui, dans les questions maritimes, commençait à déployer sa grande autorité, il entreprit de construire une flotte. Le port de Tarente était plein de clameurs. Bien payés, les charpentiers, les calfats travaillaient et chantaient nuit et jour. Le bruit des haches, des marteaux retentissait. La stridence régulière de l'enclume était coupée par le cri des débardeurs, ou celui des vendeurs de poissons.

C'est au milieu de cette fièvre, qu'Octavie rejoignit l'imperator. Il était, lorsqu'elle l'aborda, entouré d'ingénieurs auxquels il donnait des ordres sans relâche. L'accueil qu'il lui fit, contrairement à ses habitudes, témoigna plus de défiance que de plaisir. Que venait-elle faire ici?

Croyant tout arranger elle annonça :

— Je précède de peu la flotte qu'Antoine se fait un plaisir de mettre à ta disposition.

— Trop tard! répliqua Octave d'une voix acerbe, dans trois mois la mienne aura gagné la haute mer.

Ce premier coup était rude. Il mettait à néant l'espoir qu'Octavie avait fondé sur l'embarras de son frère. Mais elle n'était pas femme à se laisser démonter. La mission qu'elle s'était donnée remplissait son âme d'un double courage, d'une double ténacité. Par delà la vie et la mort, elle l'accomplirait. Vaillante à excuser son mari, autant que contre lui elle l'avait été à prendre le parti de son frère, elle plaida. Si Antoine s'était attardé, c'est que, engagé lui-même dans des difficultés sans nombre, il n'avait pas été averti à temps. Aussitôt prévenu par elle, il avait dit : J'y vais. Et on allait le voir paraître.

Le front d'Octave, barré du pli précoce qui rejoignait ses sourcils noirs, était plus difficile à dérider que celui d'Antoine. La volonté dominatrice qui les cuirassait tous deux était chez lui sans fissure. Sentant qu'elle s'y heurterait en vain à parler de son mari, au sujet duquel, d'ailleurs, elle n'avait que de mauvaises raisons à alléguer, Octavie se mit à implorer pour elle-même.

— Si ta colère est la plus forte, dit-elle, en enveloppant son frère d'un beau regard mouillé, si les glaives et les lances se croisent, nul ne sait à qui sera la victoire. Une seule certitude s'impose, c'est que moi, épouse ou sœur du vaincu, je serai dans les larmes pour le restant de mes jours.

Fut-il sensible à cette plainte de femme si humblement exprimée ? ou, dans les arrières-fonds de sa pensée, craignait-il, s'il repoussait ses avances, qu'Antoine ne s'alliât contre lui à Sextus ? Toujours est-il que, pressé également par Agrippa et Mécène qui étaient ses bons génies, Octave sortit de son refus et consentit à une entente.

Enfermé dans les eaux du Pirée, Antoine attendait. Aussitôt qu'Ahénobarbus lui eut rapporté la réponse, il se mit en route avec les deux cent vingt trirèmes qui étaient son orgueil et sa force. Leur arrivée devant Tarente fit un effet prodigieux. Lorsque Octave les aperçut, couvrant au loin la mer de leurs voiles encore toutes blanches, et de la mousse d'argent qu'agitaient autour d'eux les rameurs, il eut le sentiment que, si nombreux, si puissants que fussent ceux qu'on était en train de lui construire, ces navires tout neufs, bien gréés, bien armés ne lui seraient

pas inutiles. Et encore pouvait-il prévoir que ce seraient ceux-là mêmes, ces rapides avisos, ces liburnes effilés qui, retournés un jour contre Antoine, décideraient la victoire d'Actium? Antoine, lui non plus, n'avait pas de vues si lointaines ; il était tout à l'illusion. Dans son ardeur à entreprendre la fameuse campagne dont il attendait l'empire du monde, il ne songeait qu'aux six légions gauloises composées de bons archers, de fantassins endurcis, à ces rudes cavaliers accoutumés aux défilés alpins qu'il était décidé à obtenir en échange d'une partie de sa flotte.

Les négociations furent longues, cependant, et laborieuses, car, ainsi que cela est naturel, chacun voulait tirer de la situation le plus de bénéfices possibles et accorder le minimum. Sans la tendre colombe qui allait d'une nef à l'autre portant son rameau d'olivier, serait-on arrivé jamais à s'entendre? Pendant qu'Agrippa et Mécène d'un côté, Ahénobarbus et Pollion de l'autre, discutant, transigeant, s'arrachaient un à un, pour ainsi dire, les vaisseaux et les soldats qui étaient la monnaie d'échange de ce terrible marché, un plaintif refrain s'exhalait :

— Quoi! La guerre! Encore la guerre! gémissait Octavie. De la plus heureuse des femmes, voulez-vous donc faire la plus infortunée? Et, ponctuelle, chaque matin, dans le temple de Vesta, elle allumait au candélabre sacré autant de flammes que son cœur contenait de vœux.

Exauçant à la fois la sœur touchante, et la pieuse épouse qui venait demander grâce pour son foyer, la déesse apaisa le cœur des deux adversaires. Chacun, ayant bien pesé les avantages qu'il tirait, ou croyait tirer de ses pro-

pres concessions, se donna des airs magnanimes. Ils ne voulaient, prétendaient-ils, être ni l'un ni l'autre une cause de pleurs pour celle qui, entre eux, formait une si douce chaîne. Par sa petite main, leurs mains se laissèrent désarmer. Un pacte nouveau fut conclu, qui prolongeait pour cinq ans le triumvirat. Et la nouvelle Sabine, si la modestie ne l'en avait empêchée, aurait pu, le soir de ce jour béni, assise entre les deux potentats que sa douceur avait domptés, levant alternativement en l'honneur de l'un, puis de l'autre, la coupe d'or où pétille le vin des agapes familiales, se dire : J'ai sauvé la paix de l'univers.

VII

LE MARIAGE D'ANTIOCHE

Accoudée au parapet d'où l'on entendait les vagues mourir lentement contre la digue, Cléopâtre avait regardé décroître le navire qui emportait son amour. Après que la plus haute pointe des mâts eut disparu à l'horizon, elle laissa retomber ses bras qui, longtemps, avaient agité un mouchoir. Une affreuse contraction lui serrait la gorge. Ses larmes se mirent à couler. Quoique la mer fût parfaitement calme, et que des nuances vertes et mauves la fissent ressembler à une étoffe de soie, le gouffre immense qui l'allait séparer d'Antoine seul lui en apparaissait. Se tournant vers Charmion, elle exhala sa douleur.

— Que va être ma vie, à présent? Ne plus voir celui de qui découlait toute ma félicité! Etre privée de son regard! Ne plus entendre le rire qui égayait toutes mes heures! Dans quel ennui vais-je languir?

La meilleure confidente est celle qui s'associe pleinement aux doléances qui lui sont faites. Bien qu'elle eût, dès le début, déploré la liaison de sa chère maîtresse avec Antoine et redouté que le beau guerrier l'entraînât en de fâcheuses aventures, Charmion feignit des regrets. Sa voix

se fit l'écho fidèle de ceux qui lui étaient exprimés. Sans doute, l'absence du triumvir allait laisser un grand vide; tout, au Bruchium, en serait attristé; mais cette absence serait courte. N'avait-il pas, une fois encore au moment de lever l'ancre, réitéré la promesse d'être revenu avant la fin de l'année?

Cléopâtre ne mettait pas en doute ce prompt retour. Son espoir était robuste comme un bel arbre qui possède toutes ses feuilles. Mais l'été commençait à peine. Que ses jours allaient être longs!

Tout en causant, abritées par les palmes emmanchées d'ivoire que deux négrillons élevaient au-dessus de leurs têtes, elles remontaient les terrasses. La reine s'arrêtait fréquemment car, en ces lieux charmants que tant de fois elle avait parcourus au bras d'Antoine, tout lui était souvenir. Elle s'approcha des ibis qui, roses sur les gazons verts, immobiles et familiers, une patte repliée sous le ventre, semblaient perdus en de profondes réflexions. L'odeur des œillets lui arracha un soupir. Chaque soir, avant de rentrer, Antoine choisissait le plus largement épanoui et, après y avoir posé ses lèvres, le lui fixait au corsage. Je te donne mon âme, lui disait-il; et pendant les heures où ils ne pouvaient échanger des caresses, cette fleur était là, sous sa respiration, comme une bouche parfumée.

Rien ne nous fait sentir plus cruellement l'absence d'un être, que la continuité des choses dont il était avec nous le témoin.

— Antoine! Antoine! appelait l'amante solitaire.

— Vous l'aimez trop, Madame. Aucun homme n'est digne...

— Comme on voit, Charmion, que rien n'a troublé le lac uni de ton cœur ! Crois-tu donc que l'amour se mesure au mérite de celui qui l'inspire? En ce cas, qui aurais-je pu aimer autant que César? Et pourtant, tu le sais, Antoine est le premier qui ait fait vibrer tout mon être.

Elles approchaient de la fontaine dont l'eau lisse et compacte comme un cristal se brisait, devenait écume à la surface du bassin. En écoutant couler cette eau, Cléopâtre eut un redoublement de peine, car elle y voyait l'image du temps qui fuit en emportant notre bonheur. Retrouverait-elle jamais des jours pareils à ceux qui, comme l'eau d'hier, étaient perdus?

Désireuse de l'enlever à la vue de choses qui, par leur charme même, lui faisaient mal, Charmion, doucement, l'entraînait.

— Venez vous reposer, Madame; demain, sans doute, vous apportera plus de courage.

Cléopâtre se laissa déshabiller, avala une boisson au népenthès qui passait pour procurer le sommeil, et dit en fermant les yeux :

— Oui, dormir... Ah ! si je pouvais dormir jusqu'au jour où il reviendra !

Il fallait vivre, cependant; il fallait que passent les quatre, cinq, six mois, plus peut-être, pendant lesquels l'aimé allait être absent. Cléopâtre n'était pas femme à les perdre en de stériles lamentations. Laissant à Didon les cendres et les voiles de deuil, elle continua sa vie somptueuse et le train de ses fonctions royales. Bien des choses même, qui avaient été négligées pendant la période où, toute consacrée à Antoine, à l'éblouir, à le distraire, à le garder, elle ne s'était dépensée que pour lui, appelèrent son attention. Elle se rendit compte de celles qui périclitaient et, avec

la supériorité qu'elle apportait en toute chose, y appliqua des remèdes efficaces. Ceux qui l'avaient jugée frivole eurent la surprise de la voir en remontrer à ses ministres, et mener plus savamment qu'eux les finances de l'Etat. Elle ne fut pas moins habile à réorganiser l'armée sur le modèle des légions qui lui avaient été laissées, à accroître la marine, à perfectionner l'administration. En souveraine vraiment, elle améliora le sort de son peuple, le mit, par des irrigations qui portèrent au loin la crue fécondante du Nil, à l'abri de la famine, repoussa les tribus nabathéennes qui menaçaient les frontières d'Arabie, fit sentir enfin que, pour être femme, celle qui gouvernait l'Egypte n'en était pas moins l'égale des grands rois.

Comme tous les Lagides, elle avait le goût de la construction. Entourée d'architectes, d'ingénieurs, d'artistes, on la voyait, de ville en ville, veiller à l'entretien des vieux temples. Ceux d'Edfou, d'Hermonthis, de Coptos furent, par ses soins, relevés. Celui de Denderah, qu'elle agrandit, garde encore son image gravée sur la pierre des cartouches. A Alexandrie, elle refit une bibliothèque et commença le Césaréum dont les débris, retrouvés sous terre, révèlent son goût pour l'art hellénique. C'est de son règne encore que date l'érection du dernier obélisque, celui qu'on nomme l'*aiguille de Cléopâtre* et qui, vingt siècles plus tard, transporté sur les bords de la Tamise, endeuillera ses flancs roses aux suies de la métropole britannique.

Cette activité, cependant, ne faisait pas perdre de vue à Cléopâtre la puissante préoccupation de son cœur. Au milieu des cérémonies, des festins, des voyages, elle s'adressait des questions, toujours les mêmes : Que devient Antoine ? Où est-il ? Ne m'a-t-il pas oubliée ?

L'éloignement de ceux qu'on aime ne se peut endurer que si la correspondance nous relie à eux, si des lignes écrites portent, de l'un à l'autre, le souffle encore chaud des paroles. Au début, il n'y eut presque pas de décades où, de Brindes, quelque galère ne descendît, apportant de longues missives. Tendres d'abord, pleines du désarroi douloureux qui suit les séparations, elles étaient le parfait écho de celles qu'envoyait Cléopâtre. « Je me réveille et je m'endors toujours avec ta présence, écrivait Antoine. Partout je te cherche et je te crois auprès de moi. »

Les affaires publiques n'étaient pas moins satisfaisantes. Le triumvir annonçait, qu'afin de gagner plus vite le temps du retour, il les confiait aux soins de l'habile Pollion, tandis que lui-même allait en Syrie, en Palestine, rétablir l'autorité que sa longue absence avait quelque peu compromise.

Puisqu'elle ne pouvait l'avoir sous les yeux, aucune résidence, pour son amant, ne pouvait convenir mieux à Cléopâtre que celle de l'Asie Mineure. C'était là qu'ils s'étaient retrouvés. Tout lui semblait, dans ce pays proche du sien par le climat, les mœurs, le vêtement et tant d'échanges qui les reliaient, le rapprocher d'elle. Tout, au contraire, en Italie, lui paraissait redoutable.

Par un de ces instincts féminins qui ne trompent guère, elle pressentait que, de Rome, pouvait tout à coup surgir une circonstance, un danger, on ne sait quelle influence dont elle aurait à souffrir. Octave qu'elle ne connaissait pas, mais qui s'était posé en héritier de César était, de ce fait même, le rival et l'ennemi de son petit

Césarion. Tout ce qui viendrait de ce côté devait donc être tenu pour suspect. Ah ! pourvu qu'Antoine, porté à la sympathie, et crédule comme il l'était, n'oubliât jamais de se méfier !

L'activité de Cléopâtre fut, un moment, interrompue par la naissance de deux jumeaux auxquels elle donna les noms éclatants d'Hélios et de Séléné. L'occasion lui parut bonne de rappeler à Antoine le projet de mariage qu'ils avaient élaboré ensemble et qui assurerait l'avenir de ces petites créatures.

Il répondit par de grands compliments joyeux, en se disant impatient de légitimer au plus tôt sa paternité. Comme preuve de ce qu'il assurait, un messager remit à la jeune mère un coffret d'or ciselé qui contenait deux perles de la plus parfaite rondeur. « Mes lèvres les ont couvertes de baisers, écrivait Antoine, comme elles aimeraient en couvrir tes beaux seins moulés à leur ressemblance. »

De tels témoignages entretenaient l'esprit de Cléopâtre dans une douce quiétude. Elle aimait ; elle était aimée. Cette double assurance suffisait à sa joie présente, et l'avenir était devant elle comme un flambeau allumé.

Les lettres, cependant, commençaient à être plus rares. Mais, quoi d'étonnant à cela ? Le triumvir avait quitté le littoral ; il était en pleine campagne, repris par cette vie militaire qui laisse peu de loisirs pour la correspondance. D'ailleurs, loin des villes, séparé ainsi qu'il l'était des centres de débauche, qu'aurait pu craindre de sa part le cœur le plus prompt à prendre l'alarme ?

Vers le milieu de l'automne, une galère romaine venue de l'Asie allait affirmer cette con-

fiance. Elle n'apportait, cette fois, ni le rouleau scellé, aux deux extrémités, du cachet rouge que la reine distinguait de loin entre les mains du porteur, ni présent; mais, de la part de Marc Antoine, un courrier demandait à lui parler. Elle eut au cœur l'étreinte des fortes émotions. Ses yeux allaient voir un regard qui, récemment, s'était croisé avec celui de son amant.

— Combien de jours depuis que tu as quitté l'imperator? interroge-t-elle.

— Vingt.

— Où était-il?

— A Samosate, sur les limites de la Comagène.

Et les questions se précipitent:

— Comment était son visage? Triste? Gai? Que t'a-t-il dit? De quel message t'a-t-il chargé pour moi?

Ménécrate était un affranchi que la confiance d'Antoine avait depuis longtemps façonné à l'art de lui être agréable. Chaque circonstance le trouvait dans la disposition d'esprit exacte où l'homme mobile qu'était son maître souhaitait qu'il fût pour lui servir d'interprète.

Voici ce que cet homme raconta:

— A l'instant où, pour recevoir ses ordres, je fus en présence de l'imperator, il n'était ni triste, ni gai. Sa physionomie n'exprimait que la divine énergie qu'on voit au visage du dieu Mars. Le pays, au loin, offrait le spectacle de la guerre. Ce n'était partout que chars, mulets, soldats en marche, aciers reluisants au soleil. D'une main, lui, maintenait par la bride le coursier fougueux qu'il allait monter, de l'autre il avait saisi le pommeau de sa selle. « Par les oies sacrées dont le vol s'élève au-dessus du Capitole, me dit-il,

va et rapporte ce que tu as vu : Marc Antoine s'élançant à la conquête des royaumes que bientôt il mettra aux pieds de la reine d'Egypte. »

Une fois encore, Cléopâtre était pleinement rassurée. Son amant combattait pour elle, il préparait leur avenir ; des victoires en sillonnaient partout le passage. Bientôt il lui reviendrait si glorieux, si puissant, que rien, ni personne, ne pourrait s'opposer à l'exécution de leurs magnifiques projets.

Les brumes hivernales, cependant, s'étaient répandues sur la mer. La navigation avait cessé. On était depuis plus de trois lunes sans nouvelles. Si solide qu'elle soit, la confiance est une trame qui a perpétuellement besoin d'être renouvelée. Cléopâtre s'attristait. Une mélancolie inquiète commençait à l'envahir. Elle songeait : Dans quelques jours, la date ultime sera atteinte. S'il allait ne pas être là !...

Ne pouvant comprendre les causes du silence persistant, elle excelle à en inventer qui la martyrisent ; flèches empoisonnées, accidents, naufrages emplissent son esprit de lugubres visions. A aucun moment, elle ne peut demeurer seule. La présence de Charmion ou celle d'Iras lui sont indispensables. Sans cesse, elle les interroge, leur exprime son tourment.

— La fin de l'année approche. Pourquoi, Charmion ? pourquoi n'annonce-t-il pas son retour ?

— Sans doute, Madame, il veut vous en faire la surprise.

Et c'étaient des heures pendant lesquelles, assise à ses pieds, levant sur elle ses beaux yeux couleur de violettes, l'Athénienne essayait de la rassurer.

Mais, plus les jours s'ajoutaient aux jours, plus la reine était difficile à convaincre. Une menace obscure lui semblait venir de loin, à laquelle, d'abord, elle ne s'était pas arrêtée.

— S'il avait cessé de m'aimer ? fit-elle un jour en saisissant la main d'Iras comme dans une peur subite. Si une autre femme avait pris ma place auprès de lui ?

— Après avoir connu Cléopâtre, répondit la Persane avec assurance, quelle autre femme pourrait occuper le cœur de Marc Antoine ?

Ces craintes vagues, cependant, allaient bientôt devenir la plus cruelle certitude. Par des voyageurs arrivés de Rome, on sut que l'imperator y était de retour, et que sa paix avec Octave était faite. On sut aussi quel en avait été le gage.

La scène tragique où Cléopâtre apprend le mariage de son amant a été, par Shakespeare, retracée de telle sorte que personne, après lui, après que son génie de violence et de larmes en a fait revivre toutes les phases, ne saurait rien y ajouter. Au silence, à l'impressionnant silence qui s'est figé autour d'elle, la reine a fini par comprendre qu'un malheur est arrivé. On le lui cache. Personne n'a le courage de parler. Ce que l'on aurait à dire est donc bien terrible ? Et, aussitôt, son imagination bondit au pire.

— Mort ? La mort aurait-elle glacé le plus chaleureux des humains ?

— Non, Madame, rassure Charmion, Antoine vit ; il se porte bien.

La reine respire. Mais, aussitôt, son esprit conçoit un autre désastre. Antoine l'aurait-il abandonnée ? Ses yeux égarés interrogent.

Personne ne répond. Les regards se dérobent.

Charmion, elle-même, balbutie des mots sans suite. Elle ignore...

— Et toi, Iras?

— On ne sait rien de précis.

— Je veux savoir! commande Cléopâtre, d'un ton auquel on ne résiste pas.

Celui qui avait apporté la nouvelle est recherché. C'est un commerçant venu à Alexandrie pour affaires. Il a bavardé comme font ceux qui arrivent de loin. Il ne comprend rien à ce qu'on lui veut au palais.

— Que sais-tu? Parle!

L'aspect de la reine est, à cet instant, redoutable. Ne se sentant, toutefois, aucune responsabilité, l'homme croit pouvoir raconter ce qui, à Rome, fait l'objet de toutes les conversations.

Eperdue, haletante, la reine, après lui, répète:

— Tu dis qu'Antoine est marié?

Et, sur l'assurance que oui, que le mariage avec Octavie a été célébré en grande pompe, elle entre dans une sorte de délire. Sa dignité, son orgueil, tout sombre. Elle ne se connaît plus. Ses yeux cherchent autour d'elle sur qui se venger, à qui faire expier l'horrible mal qu'elle éprouve. Ceux qui la connaissent se sont reculés. C'est le pauvre diable dont le seul crime est d'être véridique qui portera tout le poids de cette fureur. Il est invectivé, accablé de coups, de menaces. On a là comme une représentation plastique de ce que peut une nature incontinente, accoutumée à tout régir, lorsque, pour la première fois, elle se trouve en face de la fatalité. Quoi? Elle souffre et ne peut pas faire que sa torture ne soit pas. Les lois de l'univers seraient-elles changées?

Les premiers instants furent affreux. A la crise de nerfs obligatoire, succédèrent les pleurs, l'évanouissement. Les servantes courent et remplissent le palais de leurs gémissements. Les docteurs s'empressent comme auprès d'une grande blessée.

— De grâce, Reine, implore Charmion, ne donnez pas à vos ennemis la joie de vous voir succomber. Qu'ils ignorent la profondeur de votre mal.

Avec des gestes délicats, Iras, elle aussi, l'entoure.

— Madame! Madame! Revenez à vous!

Ayant versé quelques gouttes d'une essence, elle la lui fait respirer.

Peu à peu, Cléopâtre se calme. Sa douleur n'est pas moins vive, mais elle parvient à la maîtriser. A l'emportement frénétique succède la stupeur de quelqu'un qui, devant soi, a vu s'ouvrir un abîme.

— Lui!... Lui!... ne cesse-t-elle de répéter. Lui! en qui j'avais mis toute ma foi! Lui qui me disait : Bien-aimée, tu es la vie de ma vie!

Puis, sa pensée se tourne vers celle qui lui a volé son bonheur. La sœur d'Octave! Octavie! Quelle est cette femme? Le besoin de connaître la vérité dans tous ses détails surgit en elle, avec la même violence qui, tout à l'heure, la portait à en étouffer les paroles maudites.

Le voyageur a disparu. Profitant du désordre causé par l'évanouissement de la reine, il s'est échappé. A force de perquisitions, on finit par le découvrir au fond d'une cale. Réfugié là, il comptait, renonçant aux affaires qui l'avaient amené à Alexandrie, et, heureux de s'en tirer avec la vie sauve, reprendre la mer sans avoir

été aperçu. Sa terreur est grande quand il voit qu'on le recherche. Il faut bien des protestations pour le persuader qu'on ne lui veut aucun mal. La peur, du moins, a fait de lui un homme prudent. Il a appris qu'on doit dire aux grands, non la vérité, mais ce qu'ils veulent qu'on leur dise. Un second interrogatoire va le montrer, cette fois, averti autant qu'un vieux courtisan.

La reine, elle aussi, a subi une transformation. Une intense, une douloureuse curiosité domine en elle tout autre sentiment. Elle est comme quelqu'un qui, dans l'obscurité, cherche sa route.

— Parle-moi d'Octavie, fait-elle avec une douceur voulue sous laquelle on devine l'injonction de l'autocrate. Puisque tu l'as vue, dis-moi si elle est belle? si son regard a de l'éclat? quelle est la couleur de son teint? celle surtout de ses cheveux?

Mais elle pouvait poser autant de questions qu'il lui plairait, jamais plus, de l'interlocuteur qui avait encore dans l'oreille le son des injures proférées, sur les membres, la cuisson des coups reçus, jamais elle n'obtiendrait un renseignement sincère. Selon lui, selon ses paroles, du moins, Octavie était laide, elle avait les yeux éteints, les cheveux maigres, et austèrement départagés en bandeaux couleur de cendre.

— Et son âge ? reprit Cléopâtre, au pinacle de l'anxiété, car, si séduisante que soit la maîtresse qu'on abandonne, l'épouvantail suprême est pour elle le visage à peine éclos d'une vierge, l'intacte jeunesse que l'époux cueille au jardin parfumé du bonheur.

Sur ce point, du moins, le réel n'avait rien qui la pût irriter davantage. Lorsqu'elle sut qu'Octa-

vie était une veuve qui avait déjà deux enfants, lorsqu'elle crut s'être bien assurée que cette rivale ne possédait aucune beauté, aucun charme, rien de ce qui inspire l'attachement voluptueux, elle eut un instant de répit. La colère, certes, ne l'avait pas abandonnée, ni l'amère rancune contre celui qui l'avait mystifiée, trahie; mais elle commençait à comprendre quels intérêts avaient présidé à ce mariage et qu'il n'était qu'un acte politique.

Malgré cette persuasion qu'elle essayait de faire pénétrer en elle, les assauts de sa douleur furent, pendant les premiers temps si cruels, qu'elle pensa y succomber. La jalousie dont elle avait pu se croire indemne en jugeant indigne l'objet qui l'aurait pu susciter, envahit peu à peu tout son cœur. Est-il bien vrai, se demandait-elle, qu'Octavie soit un laideron dépourvu de toute grâce? Est-il certain que sa personne épaisse et morne ne puisse inspirer le désir? L'assurance qu'elle en avait, venue d'un simple passant, ne pouvait lui donner le repos. Et d'ailleurs, sait-on jamais? Antoine avait bien eu un sentiment pour la monstrueuse Fulvie; pourquoi ne s'éprendrait-il pas de cette nouvelle épouse que, tout au moins, on déclarait douce et vertueuse? Et, chaque jour, le poison s'insinuait davantage.

A la fin, il lui causa de si insupportables tourments qu'elle jura de s'en délivrer. Par de grands efforts, elle en vint à se convaincre qu'elle n'aimait plus Antoine, qu'elle ne l'avait jamais aimé, et qu'elle était, en conséquence, parfaitement indifférente à ce qu'il fût l'épouse d'une autre. Afin de se bien prouver à elle-même ce détachement, et d'en fournir aux autres une éclatante démonstration, elle renouvela, en compagnie de jeunes hommes

qui l'entouraient, les excès de la *Vie Inimitable*. N'étant plus retenue par les liens brûlants de la passion, elle passa d'un plaisir à l'autre avec un inconcevable cynisme. Chacun lui apportait une dégradation nouvelle, l'enivrait d'une mauvaise ivresse; mais, dans aucun, elle ne trouva l'apaisement que cherchait son âme enfiévrée.

Quoiqu'elle fît pour l'écarter, le souiller, le piétiner comme les débris d'une idole en qui on a cessé de croire, l'amour d'Antoine persistait en elle. Avec une ténacité inlassable, il la poursuivait jusque dans les bras de ses plus fervents adorateurs et ne lui permettait d'éprouver sous leurs caresses qu'ennui glacial et dégoût. Parfois, aussi, l'image chère apparaissait à l'improviste et lui adressait de tendres reproches : Que fais-tu? Tu te conduis comme si tout, entre nous, était fini. Peux-tu le croire, cependant? Ne sais-tu pas que nos êtres, malgré la séparation apparente, restent liés l'un à l'autre, et que, comme les flots que la tempête a écartés, ils se rejoindront?

Des pleurs, alors, inondaient son charmant visage, et elle-même cherchait des excuses à l'infidèle. Sûrement, il n'avait pas agi de son plein gré. Des agents avaient dû s'emparer de lui, le jeter dans cette noce ainsi que dans un guet-apens. Car enfin, qui en profitait? Qui avait intérêt à cette alliance, sinon Octave? En lui faisant épouser sa sœur, c'était une sentinelle que le rusé personnage plaçait ainsi auprès de son collègue, une auxiliaire par laquelle il serait au courant de tout et pourrait, sans qu'elle-même, peut-être, se doutât du rôle qu'on lui faisait jouer, diriger les agissements d'Antoine au gré de ses intérêts. Ah! le misérable! Puis, avec une

irritation encore, mais à laquelle se mêlait, à son insu, une renaissante tendresse, elle s'adressait à l'absent : Naïf Antoine ! Toi qui avais le droit de parler en maître ! Toi qui pouvais choisir ta compagne et l'imposer à l'univers, t'être laissé jouer ainsi ! avoir obéi, ni plus ni moins qu'un enfant ! Quelle pitié !

En même temps, un espoir se faisait jour en elle. Cette même faiblesse qui lui avait fait perdre son amant offrait des chances de le lui rendre. Son amant ! Les baisers dont elle l'avait marqué n'étaient-ils pas indélébiles ? Leur souvenir, feu mal éteint, ne pouvait-il se remettre à flamber ? Et dans un de ces élans qui, elle-même, la faisait pareille à une torche qu'aurait touchée une étincelle : Je le reprendrai ! se jura-t-elle, oui ! L'heure viendra où je l'enlèverai à Rome, à sa femme, à Octave, à tous ceux qui se sont crus plus forts que moi.

Ne se fiant pas, toutefois, uniquement au fil que, nouvelle Ariane, elle avait laissé entre les mains de son Thésée, elle mit, pour réussir, tout une machination en œuvre. Octave avait sa police, elle aurait la sienne. Des espions furent dépêchés, avec ordre d'approcher la personne d'Antoine le plus près possible, de pénétrer dans sa maison et, par tous les moyens, de surprendre des renseignements sur l'intimité du ménage.

Les comptes rendus, d'abord, n'apportèrent à Cléopâtre qu'un surcroît de désolation. Le jeune couple était heureux ; une parfaite entente régnait à la table familiale.

Elle ne se découragea pas, cependant. Dussé-je dépeupler mon royaume, se dit-elle, j'aurai des regards partout et il n'est pas possible, qu'à la fin, n'apparaisse une fissure.

Lorsque les premiers symptômes de mésintelligence entre les deux beaux-frères, et, notamment, ce qui s'était produit au sujet des combats de coqs lui furent rapportés, son cœur connut à nouveau la douceur de respirer. Enfin! Enfin! elle l'apercevait cette fissure par laquelle l'édifice funeste ne pouvait manquer de s'écrouler! Elle connaissait trop bien Antoine pour croire qu'il supporterait longtemps l'ombre sur lui d'un rival. L'amener à quitter Rome devint aussitôt le but auquel furent voués tous ses efforts. Avec une persévérance que, seule, la passion peut soutenir, elle organisa une société secrète de courtisans, d'affranchis, de serviteurs chargés, par une parole dite à propos, en mettant sous les yeux d'Antoine certains objets familiers, en faisant brûler autour de lui des parfums envoyés du Bruchium, d'entretenir, toujours vivant, son souvenir. Les marchands d'oracles, eux aussi, eurent leur mission: amener le triumvir à les consulter, et, tous d'accord, comme si la nature entière n'avait qu'une voix par leurs bouches, rappeler le fameux horoscope : « L'étoile de ta fortune brille au zénith, mais celle d'Octave cherche à l'obscurcir. Ton génie redoute le sien et s'amoindrit dès que les deux astres sont en présence. »

Des dévouements plus haut placés travaillaient également pour Cléopâtre. Si certains des amis d'Antoine, comme Pollion ou Ahénobarbus, s'étaient faits les instigateurs de son mariage, et ne manquaient pas une occasion de railler le passé et de s'étonner qu'un homme de sa valeur eût subi si longtemps le joug de l'Egyptienne, d'autres, plus perspicaces, ne doutaient pas qu'un jour ou l'autre, elle reprendrait son empire. Parmi eux, il y avait Quintus Dellius, celui qui avait ménagé

l'entrevue de Tarse et qui, mieux que tout autre, connaissant cette passionnée, la savait capable de tout pour rentrer en possession de son amant. Il y avait Fontéius Capito, observateur subtil qui écrivait avant la fin de la première année: « Oui, le mariage d'Antoine a toutes les apparences du bonheur; mais l'ennui le ronge, cela est pour tous évident ». Ceux-là jugeaient prudent de ménager l'avenir et entretenaient avec la reine une correspondance où ils l'informaient de tout ce qui pouvait l'intéresser. Non seulement elle était tenue au courant de détails intimes, mais n'ignorait rien des complications au milieu desquelles les triumvirs avaient pour lors à lutter: incursions toujours plus audacieuses des Parthes, pillage des côtes par les bandes de Sextus Pompée, émeutes provoquées par la disette, refus par une notable majorité de payer l'impôt. Toutes ces tribulations romaines comblaient son cœur d'espérances. La joie même y fit sa rentrée le jour où elle apprit que, laissant sa femme aux devoirs maternels qui a réclamaient, Antoine s'était embarqué pour Athènes.

La partie était loin d'être gagnée; mais pour un temps, du moins, l'amante échappait au supplice de l'imagination qui, pendant qu'elle était à se morfondre, lui représentait Octavie heureuse sous les caresses d'Antoine. Ils étaient enfin séparés l'un de l'autre! L'épouse, aussi bien qu'elle-même, souffrait, languissait dans l'isolement. Si cette pensée ne la consolait pas, elle l'aidait à prendre son mal en patience.

Bien des alternatives, cependant, allaient la secouer encore, lui faire éprouver, tantôt que tout était perdu pour elle, tantôt qu'elle touchait au terme de son épreuve. Le plus cruel instant fut

celui où elle connut la réconciliation de Tarente. Avoir suivi avec une excitation démoniaque toutes les étapes de la brouille, en avoir savouré les conséquences, s'être dit : de ces alliances brisées, c'est moi qui recueillerai les morceaux, et, tout à coup, voir l'union se refaire; quel déboire !

La leçon était sévère et aurait découragé toute autre que Cléopâtre; mais son énergie était du métal le plus résistant. Surtout, elle était douée d'une clairvoyance à qui l'on n'en faisait pas longtemps accroire. Quoique le pacte qui renouvelait l'accord entre les beaux-frères fût solennel, quoiqu'il eût été scellé par des offrandes aux dieux, des libations, des festins, et, mieux que tout cela, par des fiançailles d'enfants qui redoublaient ou triplaient les liens déjà nombreux entre les familles Julius et Antonius, il était évident que le rapprochement serait de courte durée.

Du côté d'Antoine, l'exécution des clauses avait été immédiate : cent trirèmes aux proues d'airain, vingt avisos, autant de liburnes avaient déjà, dans le port de Tarente, passé sous le pavillon d'Octave. En échange que recevait-il? Des promesses. La livraison de seize légions et d'un nombreux matériel de guerre avait été stipulée dans le traité; mais rien de tout cela n'était prêt. Il fallait donc se fier entièrement à la bonne foi d'Octave. Pour qui le connaissait, il n'y avait guère de chances que ses engagements fussent tenus.

Antoine y comptait cependant. La loyauté de son caractère le destinait à être souvent dupé. Comment, cette fois-ci, en particulier, aurait-il été en défiance, quand il avait pour intermédiaire Octavie, dont la sincérité ne pouvait être mise

en doute? Tranquille donc, persuadé que d'ici peu il recevrait les renforts promis, ne songeant plus, d'ailleurs, qu'à ses grandioses projets, il quitta l'Italie et reprit le chemin d'Antioche. Plus tendrement éprise que jamais, et fière des services qu'elle venait de rendre, sa femme l'accompagna jusqu'à Corcyre. Là, il fallut se dire adieu. Lui, allait préparer son expédition; elle, regagner Rome où elle veillerait à ce que les conditions du pacte fussent exécutées le plus promptement possible.

Les préparatifs d'Antoine consistaient surtout à se procurer de l'argent. Depuis le temps que les imperators, inlassablement, pressuraient les villes et les campagnes, violaient les temples, rançonnaient les populations, cette denrée indispensable à la guerre était devenue rare. L'exiger de l'Italie, il n'y fallait pas songer. La Grèce avait été exploitée déjà au delà de toutes limites. Restaient les provinces d'Asie, riches toujours, grâce à une science agronomique avancée qui faisait rendre à la terre le maximum. Mais les propriétaires étaient excédés de travailler pour le seul profit de Rome. Par violence ou par fraude, beaucoup se dérobaient à l'impôt. Plusieurs eurent la tête tranchée pour s'être opposés à ce qu'on les dépouillât. De tels procédés ne pouvaient donner que des résultats déplorables. Antoine, en somme, était dans un grand embarras.

Déclarer que la pénurie seule ramena sa pensée du côté de Cléopâtre, serait méconnaître la complexité des sentiments humains. Certes, aux heures difficiles, où les censeurs venaient, les mains vides, lui rendre compte de leurs échecs, il devait penser souvent au trésor infini des Lagides, à toutes ces richesses entassées qui occu-

paient des souterrains dont on ignorait la profondeur. S'il n'avait pas abandonné l'Egypte, ces trésors seraient à lui; il en pourrait disposer, entretenir largement l'armée qui allait, croyait-il, lui donner l'empire du monde. Mais à quoi bon revenir sur ce qui n'était plus? ne pouvait plus être? Sa pensée, toutefois, demeurait rêveuse. Elle errait dans les parterres du Bruchium, revoyait l'hôtesse chérie, ses grands yeux sombres et chauds, son sourire un peu railleur, la teinte dorée de sa chair... Sa chair! rien que d'y penser, c'était comme une fièvre qui l'assaillait brusquement. Il portait la main à son front. La sueur y ruisselait. Qu'avait donc cette femme, pour qu'après trois années de séparation, la vision qu'il avait d'elle fût encore aussi impérieuse? Pendant son séjour à Rome, il lui était arrivé souvent ainsi de la revoir en imagination, de s'en rappeler les caresses. Entre les bras même d'Octavie, il avait senti plus d'une fois la chère absente se substituer à celle qu'il étreignait, l'inoubliable fantôme prendre la place de l'être réel. Ces sortes d'hallucinations le jetaient alors dans un grand trouble. L'époux vertueux qu'il était momentanément devenu luttait contre elles, les repoussait honnêtement, ne leur permettait pas de s'imposer; mais aujourd'hui, sur cette terre de mollesse et de parfums qui lui rappelait les jours de Tarse, il leur était complètement soumis; elles emplissaient son cerveau d'images dangereuses et coulaient du feu dans ses veines. Plus rien ne le défendait contre le souvenir obsédant de sa maîtresse. Il en revoyait chacune des attitudes, l'élégance féline de son corps, l'art exquis avec lequel elle se mouvait, le goût raffiné qu'elle apportait à sa toilette. Il entendait l'har-

monie suave de cette voix qui modulait les idiomes comme d'idéales musiques, et toutes ces évocations réveillaient en lui une implacable convoitise.

Aurait-elle suffi, cependant? Le désir d'étreindre à nouveau la forme chérie aurait-il, à lui seul, triomphé des forces sociales? des intérêts? des sentiments? de tout ce qui attachait le triumvir à la tradition romaine? Nul ne pourrait l'affirmer. Quoi qu'il en fût, une sorte de complicité sembla s'établir pour le libérer des scrupules qu'il aurait pu avoir. Les renforts proposés par Octave n'arrivaient pas; des gens bien renseignés prétendaient même qu'ils n'arriveraient jamais. L'embarras où se trouvait Antoine amoncelait de mauvais ferments dans son âme. Non seulement il nourrissait une rancune haineuse contre le collègue dont la déloyauté risquait de compromettre ses plans, mais il en venait à l'injustice envers tout ce qui tenait à la personne de son beau-frère. Si bonne, si serviable qu'elle eût été, Octavie, elle-même, était en voie de lui devenir suspecte. N'était-ce pas un tort impardonnable que d'être la sœur du plus perfide des hommes? Elle avait, en outre, la malheureuse! celui, étant éloignée, de ne pouvoir se défendre. Si l'absence est un mirage qui fait rayonner certaines figures, d'autres, il faut en convenir, et souvent les plus délicates, y disparaissent comme au milieu d'un brouillard. C'est ainsi que chaque jour effaçait un peu les contours suaves de l'épouse et grandissait, jusqu'au prodige, la maîtresse irrésistible.

Fontéius Capito, qui lisait clairement dans l'esprit anxieux de son maître, y porta le coup décisif. Un jour que celui-ci venait d'éprouver une nouvelle déception en voyant, réduite au quart,

la somme qu'il attendait des confiscations ordonnées au Péloponèse, il lui dit ces simples mots :

— Tout l'argent dont tu as besoin, Cléopâtre ne demande qu'à te le prêter.

Antoine chancela comme quelqu'un qui reçoit un choc à l'improviste.

— Comment le sais-tu?

— Elle m'a chargé de te le dire.

Quoi? Elle pensait encore à lui? Après l'offense qu'il lui avait faite, elle ne lui voulait que du bien! Il croyait rêver. Ses regards interrogeaient Capito comme s'il avait peur que celui-ci ne rétractât les paroles qu'il venait de prononcer. Mais non; les explications suivirent et Antoine acquit la certitude que Cléopâtre n'avait jamais cessé de s'intéresser à lui, de l'aimer. O miracle de l'amour qui, après avoir été poignardé, bafoué, piétiné, souillé, ressuscite, ou plutôt montre qu'il n'a jamais cessé d'être vivant! En une seconde, les forces abattues se redressent. C'est la surprise extasiée d'un homme qui sort d'une longue maladie, d'un convalescent qui rentre dans l'existence et s'étonne de la trouver plus belle qu'il n'en avait le souvenir.

Envoyé à Alexandrie, Fontéius Capito n'eut pas à déployer la diplomatie qu'il avait autrefois fallu à Quintus Dellius pour décider Cléopâtre à le suivre. Elle était prête. Le temps des coquetteries était passé. Il ne s'agissait plus pour elle que de reprendre son amant, de s'en assurer la possession définitive et d'entamer contre sa rivale une lutte où la plus habile, la plus patiente, la moins scrupuleuse aurait le dessus. Une correspondance l'avait éclairée sur les difficultés où se débattait Antoine. A la veille d'entrer en campagne, elle le savait sans argent,

avec des troupes insuffisantes. Un secours lui était indispensable. Elle serait ce secours, cette bienfaisante intervention qui, aux heures suprêmes, fait tourner la chance.

Des navires furent chargés ; les uns portaient des lingots d'or, d'autres des bêtes de somme, des machines, du blé en abondance, tout ce qui fait la force des armées. Lorsqu'ils furent pleins jusqu'au bastingage, les voiles pourpres de la galère royale furent hissées. Les nègres du pays de Kouch reprirent leurs rames aux poignées d'argent, et sous les flots complaisants qui se courbaient sous son passage comme des échines humaines, l'amante courut à son but.

C'est à Antioche, cette fois-ci, qu'Antoine attendait Cléopâtre, cette même Antioche où, cinq ans plus tôt, parmi les palmiers et les cèdres, il avait commencé à rêver d'elle. Le soir où, dans l'embrasement du ciel, sous le pavillon soyeux, elle apparut debout, toute portée en avant comme si elle avait voulu entraîner le navire, en précipiter la marche, il crut que l'émotion allait le faire défaillir. Sa vue se troubla, ses oreilles bourdonnèrent. Il lui sembla que toute la mer se précipitait contre son cœur. Au milieu des acclamations, des fanfares, il conduisit la voyageuse au vieux palais des Séleucides que, pour la recevoir, il avait fait préparer avec un luxe dont Alexandrie lui avait donné le modèle.

Seuls, maintenant, face à face, ils se regardaient sans prononcer une parole. Tant de jours, tant de sensations avaient passé sur eux qu'ils hésitaient à se reconnaître. Ce front soucieux était-il celui du fils de Bacchus? Quant à elle, toute juvénile qu'elle fût encore, et plus belle sans doute qu'elle n'avait jamais été, on voyait

que Cléopâtre avait souffert. Quoique la grenade entr'ouverte ne fût pas plus vive, pas plus ardente que sa bouche, un pli amer en modifiait l'expression. Son regard n'avait plus la sérénité des premiers jours. Des orages l'avaient troublé. Elle avait heurté son front au rocher dur des passions. Son cœur, son royal petit cœur qui ne rêvait qu'asservir, avait connu l'humble loi du désir et des pleurs. A cette minute même où elle était si près de triompher, on la sentait en proie à des mouvements contradictoires. Tout en subissant l'invincible fascination, elle semblait s'adresser ce reproche : Est-ce qu'on aime encore un homme qui vous a préféré une autre femme?

— Que penses-tu ? lui demanda Antoine d'une voix rauque, qui révélait la crainte de ce qu'elle allait répondre.

— Je pense que tu ne m'aimes plus, que tu ne m'as jamais aimée.

— Ne dis pas cela !

Mais elle était décidée, ne fût-ce que pour déployer ensuite la magnanimité du pardon, à rappeler combien il avait été coupable.

— Si tu m'avais aimée vraiment, aurais-tu eu le cœur de m'abandonner? Après tant de promesses, de me trahir? de me laisser seule, humiliée, endolorie?

Agenouillé devant elle, dans l'attitude du plus profond repentir, Antoine assaya de se disculper. Il l'aimait, il l'avait toujours aimée. Pas un instant il ne s'était dégagé du lien qui les unissait.

Et comme elle l'écoutait avec un air d'ironie :

— Que sais-tu, reprit-il, des événements? des

nécessités politiques auxquels j'ai obéi ? De ma souffrance, que sais-tu ?

Mais elle s'obstinait :

— Si tu m'avais aimée vraiment...

Il ne la laissa pas achever. Remis debout par un élan de tout son être, il cherchait à l'enlacer. Ses lèvres frémissantes imploraient les belles lèvres dont il avait conservé la saveur.

— Pardonne-moi ! Dis-moi que tu me pardonnes !

Cléopâtre faiblissait ; mais, par un effort encore, elle se détourna, laissant croire au suppliant qu'elle était toujours inflexible.

— Malheureux que je suis ! s'écria-t-il. Le désir que j'ai de toi n'a jamais été aussi intense qu'en cette minute où tu es, je le reconnais, en droit de me détester, de me maudire !

A l'ombre de ses beaux cils, elle le regardait. Un léger tremblement de la gorge révélait l'émotion qui faisait d'elle, autant que de lui-même, une proie d'amour.

— Oui ! je t'ai maudit, avoua-t-elle ; mais, te détester, comment l'aurais-je pu ?

Il s'étreignirent enfin ! s'enlacèrent éperdument comme si, entre eux, ils voulaient écraser le souvenir de ce qui les avait séparés. Et, en effet, dans cette première minute, ils oublièrent les lâchetés, les trahisons, les rancunes. Tout ce qui n'était pas le bonheur, l'immense bonheur de se revoir, de se reprendre, disparut, fut comme si cela n'avait jamais existé. Ils se sentaient revenus à cette ardeur qui était leur véritable climat, et hors duquel ils ne pouvaient que languir. Le temps qu'ils avaient été désunis était comme un grand espace vide où les choses se perdaient. Ils retrouvaient les voies secrètes du

destin qui, une première fois, les avait conduits l'un vers l'autre et les y ramenait, cette fois, pour toujours. Quoi qu'il arrive désormais, amants idolâtres, sans autre possibilité, sans autre rêve que de s'accaparer mutuellement, ils iront, la main dans la main, traverseront ensemble les champs du triomphe puis ceux de l'adversité, et maîtres jusqu'au bout de la vie, — puisqu'ils sauront la quitter à l'heure fixée par eux-mêmes, — ils entreront dans la légende.

Antoine avait beaucoup à se faire pardonner. Pénétré des torts qu'il avait eus vis-à-vis de sa maîtresse, il s'en était fait l'esclave et s'employait à contenter ses moindres désirs. Jamais amant ne fut plus magnifique. Elle avait le goût des belles lettres, il enrichit de deux cent mille papyrus enlevés de Pergame la bibliothèque qu'elle venait de reconstruire. Elle aimait les arts, plusieurs sanctuaires furent dépouillés et leurs richesses, transportées à Alexandrie. Offrir des royaumes lui était aussi facile qu'à d'autres hommes de couvrir de joyaux les femmes qu'ils aiment et de mettre des fortunes à leurs pieds. Investi du pouvoir souverain, il disposa des provinces romaines comme si elles avaient été son propre patrimoine. Après la riche Phénicie, jadis accordée pour prix d'une gageure, les royaumes de Cilicie, de Chalcide, l'Arabie nabathéenne furent annexés à l'Egypte. La reine convoitait également la Judée, pays des aromes et des palmes, avec sa Jérusalem où affluait l'or drainé par les Juifs aux quatre points du monde ; mais le roi Hérode, qui l'avait reconquise de haute lutte, était difficile à déloger. Antoine concéda le trône à cet allié dont il allait avoir

besoin, sous condition qu'il abandonnerait à Cléopâtre le revenu des plus beaux domaines, en sorte que les palmes de Samarie, les roses de Jéricho n'allaient plus fleurir que pour elle.

Quelques personnages austères de l'entourage d'Antoine, et à leur tête Ahénobarbus qui ne craignait jamais d'exprimer tout haut ce que les autres murmuraient, se récrièrent contre le libre usage de la propriété romaine. Mais, fou d'orgueil, autant que d'amour, Antoine leur fit cette réponse : « Hommes à courte vue, ne comprenez-vous donc point que la grandeur de Rome apparaît moins dans ses conquêtes et l'étendue de ses possessions, que dans les générosités que ses richesses lui permettent? »

Et dans le fait, était-ce d'une si mauvaise politique de fortifier, d'enrichir celle qui aspirait à devenir mieux encore que son alliée, sa femme? Car Cléopâtre n'avait nullement renoncé à l'ancien projet. Instruite même, par l'expérience, lasse des bonheurs qui échappent, des couronnes qu'on croit tenir et qui ne sont que fumées, elle était résolue à le mettre tout de suite à exécution. Au moment où Antoine s'apprête à puiser dans le trésor de l'Egypte, n'est-il pas juste qu'elle ait sa part de bénéfices? De même qu'elle l'aide à la conquête de cette Perse qui le fera sans égal, elle prétend devenir sa compagne, être là, de moitié, le jour où, triomphant, il montera au Capitole.

Une entente si parfaite de ses intérêts a amené certains esprits à ne voir en Cléopâtre qu'une calculatrice qui aurait froidement tout envisagé, tout pesé, et ne se serait servi d'Antoine que comme d'un docile instrument. Nier qu'elle eût des plans et que, convaincue de la faiblesse du

triumvir, elle ait décidé de régner par lui, d'en diriger les actions dans le sens le plus avantageux pour elle, serait fermer les yeux à l'évidence. Mais où a-t-on vu que l'amour et les intérêts fussent inconciliables? Serait-ce parce que, à son côté, elle avait rêvé de devenir souveraine du monde que Cléopâtre aurait moins aimé Antoine? Allons donc! Loin que dans une mise en commun l'amour et l'ambition ne se nuisent, ne les voyons-nous pas, au contraire, si souvent mêlés l'un à l'autre qu'on ne les saurait distinguer? si étroitement confondus que, de leur alliage, naissent ces chaînes d'airain contre lesquelles, vainement, heurtent les coups de la destinée? Donc, épouser Antoine, unir son sort à celui de l'homme aimable et séduisant autant que du puissant imperator, le posséder définitivement comme une chose à elle qui ne pourra plus lui échapper, voilà ce que veut cette femme à l'esprit clair et aux sens exigeants. Voilà ce qu'avec l'audace d'une nature qui ne reconnaît ni loi, ni dieux, elle va tenter d'exécuter.

Des obstacles sérieux, cependant, se dressaient, dont le premier, cela va de soi, était le mariage contracté avec Octavie. Le divorce, assurément, n'était point rare à Rome, ni difficile à obtenir. Si, au début, dans la société qui se basait sur la foi religieuse et le respect du foyer, l'adultère en avait été la condition essentielle, il était accordé, à l'heure présente, pour des délits beaucoup moins graves. L'incompatibilité d'humeur, pourvu qu'elle fût réciproquement invoquée, était une cause de rupture accueillie devant le prétoire, et même, depuis peu, le relâchement des mœurs était tel, qu'on en était venu à répudier la mère de ses enfants sans un motif sérieux,

sans seulement faire valoir un prétexte, par la seule raison qu'elle avait cessé de plaire, ou qu'une autre lui était préférée. Mais cette injure, comment l'infliger à une femme que sa naissance et le rang qu'elle occupait avaient placée près de l'Olympe? Et quel grief invoquer contre la toute pure, la très vénérée sœur d'Octave? Ce n'était pas tout. Une loi, une vieille loi inscrite sur les *Douze Tables* prohibait tout mariage entre les fonctionnaires romains et des étrangères. Cette loi avait toujours été d'une application rigoureuse, et l'on pouvait imaginer l'effet désastreux qu'aurait sa transgression par le premier citoyen de la République.

Tout en la cajolant, Antoine essayait de faire comprendre à la chère imprudente les dangers de l'acte cruel et déraisonnable à la fois qu'elle exigeait de lui. Il lui montrait la plèbe houleuse, toujours prête à renverser ses idoles, à en changer, prenant le parti d'Octave; le Sénat s'indignant et, contre elle, tous les boucliers levés.

Mais, obstinée dans sa résolution, décidée à avoir sur Antoine une revanche, elle évoquait le souvenir de César :

— Quoique marié à Calpurnie, et en butte à ces mêmes obstacles qui te paraissent insurmontables, lui n'aurait pas hésiter à partager avec moi le gâteau de farine *(confereatis)* qui consacre les épousailles, et à me déclarer sa femme devant l'univers.

— Oui, à son retour de Perse, fit observer Antoine. Après que la voix de la victoire se serait élevée assez haut pour étouffer toutes les récriminations. Moi, de même, après que j'aurai conquis...

Cléopâtre avait trop cruellement expérimenté

ce qui peut survenir au cours d'une séparation; elle ne voulait plus attendre. Le mariage devint la condition expresse d'un pardon qu'elle avait accordé dans l'émoi d'un premier moment, mais dont, chaque jour, maintenant, son humeur ombrageuse reprenait quelques parcelles. Des crises de jalousie, des reproches, de dures railleries au sujet de « l'épouse légitime » rappelaient sans cesse au beau-frère d'Octave ses torts et la nécessité de les réparer.

L'homme qui avait vécu à l'école de Fulvie savait trop ce que parfois il faut endurer des femmes pour se révolter. Les coups de griffe de la belle tigresse, loin d'user sa passion, l'attisaient. Il se sentait enchaîné à elle pour la vie. Après cet art qu'elle avait de décupler l'existence, de la rendre palpitante et fiévreuse; après ses gentillesses féroces, ses scènes de rupture terminées en pâmoison, tout cet appareil passionné qui était le train ordinaire de leur vie, comment aurait-il pu retourner à la fadeur d'un sentiment honnête? réintégrer la routine conjugale? Il fallut donc consentir. Le mariage serait célébré aux premiers jours du printemps, avant que l'armée se mît en campagne.

Lorsqu'ils connurent l'extravagant projet, les amis du triumvir levèrent les bras au ciel. Si, dans la crainte de lui déplaire, ceux qui, tels que Quintus Dellius, Fontéius Capito, Plancus, qui ne vivaient que de ses faveurs, s'imposèrent silence, d'autres, plus indépendants, ne se firent pas faute d'exprimer leur opinion. Ce mariage serait un acte révolutionnaire très grave, un scandale sans précédent qui pouvait bouleverser la politique romaine. L'opinion publique, tout entière, s'élèverait contre ce mépris des plus

anciennes traditions. Le patriciat, offensé en sa personne, prendrait fait et cause pour Octavie et, quant à la colère qu'Octave ne manquerait pas de ressentir lorsque lui serait connu l'affront fait à sa sœur, qui en pouvait calculer les conséquences?

N'ignorant point la justesse de ces avertissements, Antoine hésitait, atermoyait. De quelque côté qu'il se tournât, des orages planaient sur sa tête. A force d'effrayer Cléopâtre, de lui démontrer le péril d'un scandale quand on n'est pas de force à l'imposer, il obtint que, pour le moment, on s'en tiendrait à un moyen terme. Le mariage serait, comme il l'avait promis, conclu, l'acte officiel en serait inscrit sur les registres de l'Etat civil à Antioche, aussi bien qu'à Alexandrie; mais jusqu'à ce que la guerre fût terminée, aucune notification officielle n'en serait faite au Sénat. De la sorte, en même temps qu'il devenait le mari de la riche Egyptienne, il restait celui de la femme qui, en justes noces *(justum matrimonium)*, il avait épousée selon les rites de la monogamie latine.

Cela n'avait pas le sens commun et ne se pouvait concilier. Il était impossible qu'un même homme portât à la fois le titre de roi d'Egypte et celui d'imperator; qu'un proconsul s'arrogeât, comme un satrape, le droit de posséder plusieurs femmes légitimes. Mais l'amant de Cléopâtre avait, pour lors, le cerveau oblitéré. La fortune qui, depuis ses jeunes années, lui avait constamment souri, le désordre accoutumé de ses mœurs, lui faisaient admettre l'absurde, confondre la sagesse avec l'aberration. Sans se résoudre à choisir, il prétendait, ayant besoin de tous ses avantages, les conserver intégralement. Ce

n'était pas au moment où leur concours lui était nécessaire qu'il allait renoncer au plus prestigieux de tous qui était de se présenter devant ses alliés avec l'autorité de triumvir. Pas plus qu'il n'avait le courage de repousser la main royale qui s'offrait à lui, pleine d'amour et de trésors, pas plus il ne consentait à se détacher de l'autre petite main féminine à laquelle étaient attachés les honneurs romains. A cette époque enivrée, où aucun revers encore ne lui avait enseigné la modération, cette nature frénétique demandait à la vie tous les apogées. Il n'acceptait ni mesure, ni restriction. Le monde entier était devant lui comme un vaste champ dont la moisson entière lui était due.

Pour cadeau de noce, il ajouta, aux dons que déjà il avait faits à Cléopâtre, celui de la Crète dont les forêts profondes fournissaient les plus rares essences de bois, depuis l'érable au clair satin, le santal et l'ébène, jusqu'au somptueux mélèze qui laisse traîner ses branches, en attendant qu'il aille grossir la futaie de mâts dans les ports.

Quoiqu'elle en appréciât la valeur, ces munificences ne suffisaient pas à Cléopâtre. En déesse qu'elle était, son culte comportait des holocaustes. Celui qu'elle allait exiger serait la condition même, le prix dont Antoine aurait à payer l'or d'Egypte. Puisqu'il n'avait pas consenti à répudier Octavie que, du moins, il s'engageât à ne la jamais revoir.

« L'homme qui veut la paix chez lui, assure un antique proverbe, ne regarde pas aux promesses. » Et d'ailleurs, détourné comme il l'était en ce moment de Rome, fasciné par l'Orient, que lui importait la gardienne de ses

pénates? celle qu'il croyait absorbée uniquement par le soin de ses enfants? Antoine se trompait. Médiocre psychologue, il n'avait pas, sous les dehors pudiques de la noble femme que les Athéniens comparaient à leur Minerve, deviné le bouillonnement intérieur; dans l'épouse bonne et dévouée, l'amante qui voulait sa part de bonheur.

En réalité, depuis qu'à Corcyre ils s'étaient dit adieu, Octavie ne pensait qu'à son mari. Ne pouvant plus lui prodiguer les caresses dont son cœur était débordant, elle s'était dit: Je lui serai bienfaisante. De loin, comme de près, il sentira constamment les effets de mon amour. Et aussitôt, elle s'était occupée de réunir argent, vivres, équipements, tout ce que peut souhaiter un général en campagne. Mieux encore, n'ayant pu obtenir d'Octave les effectifs promis elle avait, à force de persuasion, levé deux mille hommes d'élite, les avait équipés de ses propres deniers et, heureuse de penser que ces beaux volontaires, courageux et armés magnifiquement, formeraient autour de l'imperator une invincible cohorte, elle les avait embarqués et faisait route avec eux vers la Grèce.

Lorsqu'il sut avec quel précieux chargement Octavie était arrivée au Pirée, Antoine éprouva un grand trouble. Il n'était pas de ces natures endurcies qui font le mal par préférence, ni même tout à fait inconsciemment. La faiblesse était, nous l'avons vu, son plus grave défaut. Il agissait dans un emportement et ensuite, avec une légèreté d'enfant, se détournait des conséquences de son acte. L'heure présente était tout pour lui, elle éclipsait l'avenir. En épousant Cléopâtre, en lui jurant de ne plus revoir Octavie,

il avait compté avec le temps et la distance qui atténuent toute chose, sans doute aussi sur on ne sait quel secours des dieux qui ne lui avait jamais manqué. Et voilà que, tout à coup, il se trouvait en face du fait accompli, aux prises avec un dilemme dont les deux alternatives le conduisaient également à l'inacceptable. Refuser les utiles renforts qu'Octavie lui apportait, il n'y fallait pas songer; et quant à recevoir ce don généreux sans en prendre livraison lui-même, sans même payer d'un baiser la providentielle messagère, cela lui paraissait si laid que son cœur en était tout honteux. Que faire cependant? Car Cléopâtre était là, ensorceleuse et volontaire, jalouse de ses droits, décidée à n'en abdiquer aucun. De vives explications éclatèrent :

— Déjà! reprochait la nouvelle épouse, tu songes à violer tes engagements !

Ces mots avaient de quoi rendre Antoine rêveur. Au fond de lui-même il les écoutait avec une singulière perplexité. Ses engagements ! auxquels fallait-il entendre? Les plus récents ne sont jamais les moins forts, et surtout, pour les fortifier, il y avait autour de son cou des bras frais comme des ruisseaux, sur sa bouche, une bouche de miel, et des regards!... des regards d'où coulait tantôt une douceur infinie, tantôt une menace d'orage plus terrifiante, pour qui aime comme il aimait, que les éclairs et la foudre.

Mais l'image d'Octavie avait aussi son pouvoir. En se rapprochant, on eût dit que la douce femme reprenait sur l'âme d'Antoine un peu de cet empire qu'elle avait exercé pendant trois ans. Sans qu'il eût besoin de la relire, il croyait toujours entendre la plainte qu'elle lui avait adressée : « Pourquoi ne viens-tu pas? lui disait

une lettre écrite par elle d'Athènes. T'ai-je mécontenté en quelque chose? J'avais cru bien faire en amenant moi-même les hommes et les armements que tu m'avais chargée de réunir. Me serais-je trompée? On me dit que tu es à la veille de ta grande expédition. Avant que tu partes, ne pourrais-je pas t'embrasser? Si tu m'y autorises, je traverserai les flots qui nous séparent. Si non, c'est moi qui t'attendrai. Certes, je n'existe que pour te servir et t'attendre! Si, cependant, tu repoussais mes services, et que mon attente fût vaine, que deviendrais-je? »

Tant de soumission tendre et dévouée remuait les fibres du transfuge. Il aurait souhaité d'y répondre, non par l'amour, — la courte flamme qu'avait allumée en lui les charmes vertueux de la Romaine s'était éteinte; — mais, nous l'avons signalé, la conscience ne lui faisait pas complètement défaut. On est même surpris, parfois, d'en apercevoir mieux que des clignotements dans cette âme enténébrée d'épicurisme; de le voir, en même temps qu'il commet le mal, en souffrir, chercher à le réparer. Plusieurs de ses contemporains affirment qu'il pleura la mort de Fulvie dont il avait, par tant d'ingratitude, payé l'affreux dévouement. Aujourd'hui, c'est au tour d'Octavie de l'émouvoir. Avec cette sorte de sensibilité pateline, de pitié à fleur de peau, qu'en dépit des torts qu'ils se donnent, les hommes conservent envers les femmes qu'ils ont aimées, il intercéda :

— Je ne m'absenterai que trois jours. Trois jours! Qu'est cela pour qui a, devant soi, la vie entière?

Mais il ne pouvait échapper aux regards soupçonneux de Cléopâtre. Elle avait trop cruellement

appris à se méfier pour avoir la moindre complaisance. Posséder ce qu'elle aime, le garder jalousement, le défendre contre toute entreprise du dehors, voilà quelle sera désormais sa tactique. Le reste ne la regarde pas. Que lui importent les larmes de celle qui l'a dépouillée? les scrupules de celui qui n'en a pas eu vis-à-vis d'elle? Non, non; elle ne cédera pas. Antoine ne reverra plus Octavie.

Les préparatifs militaires avançaient. Antioche n'était qu'une vaste place d'armes. Tout le jour, par la porte Daphnéenne, on voyait défiler les cohortes. Elles marchaient d'un pas hardi, faisant, sous leurs cothurnes, résonner le pavé des rues. Une étincelante cavalerie montrait au milieu des lances d'énergiques et jeunes visages. Pêle-mêle avec des Grecs, les Gaulois s'avançaient précédés de leurs étendards. Puis, c'était la cohue des bagages : mulets dont l'échine pliait sous le fardeau des pierres, des haches; chameaux chargés comme des navires; chars dont le passage emplissait de bruit les vieilles demeures silencieuses. Et quand ceux-là avaient passé, d'autres soulevaient la poussière, et puis d'autres encore, car l'armée était nombreuse et bien approvisionnée.

Donc, Antoine allait partir, s'enfoncer dans ces plaines de Mésopotamie dont, au loin s'embrumait l'horizon bleuâtre. La pensée de cette nouvelle séparation qui ne pouvait manquer d'être longue et comportait de grands risques, — car les Parthes, entre les ennemis, passaient pour les plus traîtres et perfides, — alarmait certes Cléopâtre. Elle ne songeait pas sans douleur à l'évanouissement des délices qui faisaient brèves ses nuits et les journées ineffables. Un souci plus intense primait cependant celui-là. Assurément, Antoine n'avait pas

contrevenu à sa promesse; il n'avait pas franchi le bras de mer qui le séparait de la Grèce; mais Octavie était là, toujours, à l'attendre, à l'espérer, à lui envoyer des messages, et visiblement, il en était préoccupé. Malgré l'esclavage amoureux dont il ne cessait de lui donner des preuves, Cléopâtre redoutait une échappée subreptice, un subterfuge qui, ne fût-ce que pour une heure, le rendrait à sa rivale. Avant qu'elle-même eût regagné l'Egypte, elle entendait qu'Octavie reprît le chemin de Rome. Là, du moins, elle aurait l'amère satisfaction de la sentir, plus qu'elle-même encore, éloignée de leur commun époux.

Plusieurs fois, déjà, Cléopâtre avait insisté pour que les choses s'exécutassent ainsi qu'elle les avait combinées; mais, toujours, elle s'était heurtée de la part d'Antoine, sinon à de la résistance, à une mollesse du moins, à des atermoiements qui équivalaient au refus de lui obéir. Une colère âpre et sourde grondait au fond de son cœur. Ses beaux sourcils contractés lui faisaient un regard obscur.

Elle s'était, ce matin-là, montrée plus sombre encore que de coutume. Au moment de la quitter pour aller, comme chaque jour, au camp, passer la revue de ses troupes, Antoine lui demanda tendrement :

— Tu es triste? Quelle préoccupation te tourmente?

Sans se dérider, elle répondit :

— Tu le sais, je ne puis souffrir si près de nous la présence d'Octavie.

Il affecta l'indifférence.

— En quoi est-elle gênante, puisque nous ne la voyons pas?

Mais Cléopâtre reprit :

— Elle est venue pour me braver.

Sans essayer une plaidoirie dont il connaissait l'inutilité, Antoine murmura simplement :

— La pauvre femme! et partit rejoindre son escorte qui, toute piaffante, l'attendait sous les fenêtres.

Restée seule, Cléopâtre se sentit, se crut profondément malheureuse. Avec cette faculté aiguë qu'ont les êtres passionnés de se déchirer le cœur dès qu'un de leurs désirs n'est pas assouvi, elle imagina un Antoine dissimulé, tergiversant, prêt de nouveau à la trahir. L'exclamation qu'il avait eue lui offensait encore le tympan : « La pauvre femme! » Ah! comme il avait dit cela! Que de pitié dans l'intonation! Et quelle assurance aussi que l'inculpée fût incapable de ce dont on l'accusait! L'aimerait-il encore?... Rien d'impossible, après tout, à ce que cette intrigante eût conservé quelque influence sur le cœur faible dont elle avait su s'emparer. En tout cas, il la ménageait, cela était évident. Une telle certitude ne pouvait que torturer l'âme qui, à son profit, aurait voulu confisquer l'univers. Cléopâtre n'aurait plus de repos qu'Octavie ne fût au loin. Dans une ruée de tout l'être, elle se jura d'obtenir, ce jour-là même, l'éloignement qui, croyait-elle, apaiserait son désir jaloux.

Lorsque, le soir, l'imperator rentra avec le sentiment confiant des hommes qui, leur journée de travail finie, songent à l'insigne récompense, il eut la surprise discordante d'un accueil sans tendresse. Cléopâtre était décidée à ne lui rendre son sourire que contre un acte décisif. Elle se plaignit.

— Tu sacrifies notre bonheur à une femme qui ne devrait plus t'être rien.

— Elle ne m'est rien, en effet, qui te puisse déplaire, puisque je n'aime que toi.

— Tu la ménages cependant.

Tant de fois, déjà, il s'était défendu sur ce sujet, il avait expliqué ses motifs, que l'inutilité des paroles lui apparut clairement.

— Comme tu la hais! fit-il seulement, sur le ton dont il aurait dit : que tu es injuste!

Ce reproche acheva d'exaspérer Cléopâtre. Dans un transport elle jeta :

— Et toi! Qui me dit que tu as cessé de l'aimer?

Les baisers, seuls, en amour ont un pouvoir de persuasion et on les lui refusait. Dénué, frustré, comme un homme à qui on retire le principe même de sa vie, il s'enquit tristement :

— Que veux-tu? Quelle preuve exiges-tu de moi?

Sur la table, une feuille de papyrus était préparée.

— Ecris, fit la chère despote. Envoie l'ordre à Octavie de regagner Rome au plus vite.

L'acte ingrat qui était exigé de lui répugnait aux habitudes courtoises d'Antoine. Avec aucune femme, jamais, il n'avait eu de procédés vils. Fallait-il qu'il se conduisît en goujat, précisément avec celle qui était en droit d'attendre de lui le plus d'égards et de reconnaissance? Il hésitait. Sa main restait inerte sur son genou.

— Et tu prétends m'aimer! murmura près de lui une bouche dont le souffle l'effleurait.

Il sentit que s'il résistait, jamais plus ce souffle adoré ne se mêlerait au sien, qu'il faudrait partir, s'éloigner, combattre, sans avoir eu l'étreinte qui infuse aux hommes le courage et les promet à la gloire. Privé de ce puissant réconfort, il lui sembla que rien ne vaudrait plus un effort, que

sa grande entreprise guerrière demeurerait vaine, que tout serait leurre et néant.

D'un geste pressant, Cléopâtre lui avait glissé le stylet entre les doigts.

— Ecris, lui dit-elle, écris.

Lentement, lourdement, comme lorsqu'on ne trouve pas les formules, il rédigea une lettre.

— Signe, maintenant.

Et il mit son nom au bas des lignes.

Tout avait été préparé. La feuille fut enroulée autour du bâton. Sous l'apposition du sceau, la cire grésilla comme une chair saignante. Un officier attendait les ordres. Le message lui fut remis avec ordre, sans perdre une minute, de le porter à Octavie.

Un instant plus tard, on l'entendit, sur le pavé, qui, bride abattue, galopait dans la direction de Séleucie. Là, il trouverait une galère qui, en quelques heures, le transporterait au Pirée.

Sans savoir à quoi attribuer le silence d'Antoine, la tendre épouse comptait les jours. Une lune, bientôt, depuis qu'elle était arrivée, depuis qu'elle attendait des réponses à ses lettres. Quelques phrases équivoques prononcées dans son entourage auraient pu la mettre sur la voie de la vérité. Elle savait que la reine d'Egypte avait débarqué en Asie, que cette femme captieuse avait mis son or à la disposition de l'imperator. On parlait entre eux d'alliance politique. Le mot, même, de mariage secret avait été prononcé. Mais, dans une âme aussi honnête que celle d'Octavie et que rien n'y avait préparée, la terrible certitude ne pouvait pénétrer si aisément. Pour qu'elle s'affirmât, devint réelle et manifeste, il fallait autre chose que des on-dit. Il ne fallait

rien moins que la chose qui, hélas! était en route : l'affirmation d'Antoine. Encore, ne révélait-il pas tout à la pauvre femme. Sous le prétexte seulement d'une nécessité survenue de quitter Antioche plus tôt qu'il ne l'avait projeté, il lui exprimait froidement le regret de ne pouvoir aller la remercier, et lui intimait l'ordre de reprendre aussitôt la mer et de retourner vivre à Rome.

En lisant ces pages vides d'amour et où elle ne retrouvait de son cher mari, que la signature, Octavie se sentit glacée. Que se passait-il? En un instant, tous les soupçons jaillirent de sa douleur. Devant ses yeux dessillés, une clarté sans ménagements apparut. Affreuse minute que celle où s'impose cette évidence : Je ne suis plus celle qu'il aime! Si ennemie qu'elle soit du mensonge, une femme y regrette l'heure précédente où, du moins, son malheur lui était inconnu. Maintenant, rien ne pourra la rassurer, la duper. Il faudra, jusqu'à la dernière goutte, boire le bol amer du *savoir*.

Dès le lendemain, soumise à la volonté de celui qu'elle reconnaissait toujours pour le maître de ses actions, Octavie repassa l'Ilisos. Sous les voiles qui cachaient son visage en pleurs, les Athéniens la virent s'éloigner, quitter la belle cité des cantates et des jeux où, l'associant à Dionysos, ils l'avaient couronnée de myrtes. Ils la virent prendre la route solitaire qu'Agar, que Pénélope, qu'Ariane, que tant d'autres, avant elle, avaient suivie et que, jusqu'à la fin des siècles, l'inconstance des hommes encombrera de leurs sœurs pareillement délaissées.

Cléopâtre triomphait. Elle avait, à pleines mains, ressaisi le char de sa course victorieuse. Reprise de passion pour Antoine, comme elle le

sera chaque fois qu'elle l'aura senti ployer sous sa force despotique, elle le couvrait de caresses. Elle aurait voulu ne pas le quitter. L'heure était venue, cependant. Nouveau Jason, il allait s'enfoncer dans de profonds territoires d'où il croyait rapporter une *Toison d'or*. Elle l'accompagna jusqu'à la frontière de l'Euphrate. Tantôt à cheval, galopant avec la grâce d'une Thalestris (reine des Amazones), tantôt couchée au fond d'une litière, elle était à ses côtés. Cette litière, ornée aux quatre angles d'un bouquet de plumes d'autruche et fermée par des chaînes de cristal, s'avançait sur les épaules de douze Nubiens. Des courtines soyeuses l'enveloppaient et, lorsque le vent venait à les soulever, on apercevait deux visages étroitement unis l'un à l'autre. A l'étape du soir, une tente était dressée. Avec sa toiture d'or, ses murs d'étoffe écarlate et les fanaux de résine qui en marquaient le contour, elle faisait, au milieu du camp, l'effet d'un vaste feu de joie.

C'était là que les voyageurs, au moment de se quitter, échafaudaient de beaux songes. Au retour, retour prochain, leur union serait proclamée. Ils ceindraient la double couronne que chacun aurait apportée à l'autre. Le monde leur appartiendrait, il serait le palais de leurs enchantements, le jardin sans fin de leur gloire; car, toujours, en eux, les idées de grandeur se mélangeaient à l'amour, le leur faisait concevoir triomphant, environné de trophées.

Le matin des adieux, au moment de se séparer, leurs mains, une fois encore, s'étreignirent. Ils se contemplèrent longuement. Sans rien dire, avec cette insistance du regard qui veut imprimer en soi la forme chérie avant qu'elle ait cessé d'être présente, Cléopâtre soupira :

— Demain! Tout à l'heure, mes yeux ne te verront plus!

— Les miens te verront toujours, reprit Antoine, car tu resteras pour moi plus présente que la lumière du soleil pendant le jour, et, la nuit, que les étoiles.

Afin de l'apercevoir plus longtemps, elle gravit un monticule qui dominait le paysage. Contrariée à cet endroit par des rochers, l'eau du fleuve déployait la force d'un torrent et se précipitait en écume pour reprendre ensuite son cours, toute frémissante et sonore.

Lorsque Antoine fut sur l'autre bord, il se retourna, et saluant Cléopâtre une dernière fois, il décrivit avec son glaive un large cercle éblouissant. Devant lui, s'ouvrait une vallée profonde. Tout n'était que lumière, transparence, verdure inclinée des moissons. La grande ombre d'Alexandre semblait montrer le chemin. Impétueux, il s'élança. Son cheval dévorait l'espace. Un large manteau de pourpre flottait derrière ses épaules.

VIII

LES DEUX RIVAUX

En dépit des précautions prises pour qu'ils demeurassent secrets, les événements d'Antioche étaient parvenus à la connaissance d'Octave. Le ressentiment qu'il en éprouva fut très vif. Outre l'offense faite à sa sœur, qui l'atteignait solidairement, il ne pouvait envisager avec calme une alliance qui, à tant d'autres avantages déjà que son collègue avait sur lui, ajoutait une couronne. Cet heureux aventurier d'Antoine allait-il réussir maintenant contre les Parthes? A la Grèce, à l'Egypte, à l'Asie Mineure qui étaient sa part du triumvirat, annexerait-il encore l'Arménie? la Perse? tout cet Orient fabuleux sur lequel planait la gloire inégalée d'Alexandre? Quelle ne deviendrait pas alors sa renommée? son pouvoir? A quel pinacle ne le verrait-on pas s'élever? Ces réflexions soulevaient dans l'âme d'Octave tout un océan de haine. Jugeant, toutefois, que l'heure n'était pas venue de dévoiler ses véritables sentiments, il feignit d'ignorer les complications matrimoniales dans lesquelles s'était engagé le mari d'Octavie et, vis-à-vis de lui, adopta l'attitude qui convenait aux circonstances

Ce fut d'abord une ostentation de fraternité où, par de pieuses libations et des sacrifices, il sembla implorer les dieux en faveur d'une expédition que, de toute son âme, il aurait voulu voir échouer; puis, taisant ses griefs personnels, il se fit le censeur des mœurs privées d'Antoine.

Des remontrances ne pouvaient prêter qu'à rire de la part d'un homme dont le récent mariage — précédé d'adultère et de rapt — avait scandalisé les honnêtes gens. Elles lui valurent, en tout cas, une riposte qui, pour cynique qu'elle fût, ne manquait ni de verve, ni d'à-propos. « Que me reproches-tu? répond Antoine, d'Alexandrie où, entre deux périodes de guerre, il était venu embrasser Cléopâtre, que prétends-tu me reprocher? Mes relations avec la reine? Mais elles ne sont pas d'hier: voilà neuf ans que, tu le sais, je suis son amant. Toi-même, as-tu jamais été fidèle à une femme? Je gagerais que, lorsque tu liras cette lettre, Livie aura déjà eu à se plaindre de toi, que tu auras mis à mal Tertulia, Terentilla, ou Rufilla, ou toutes ensemble. Pourvu que l'on serve les dieux et sa patrie, qu'importe avec qui on prend du plaisir? »

Comme on le voit, Antoine n'était pas, lui non plus, pressé de lever le masque et d'avouer son pseudo mariage. Pour en venir là, pour risquer une réprobation dont on pouvait présager qu'elle s'élargirait bien au delà d'un drame de famille, il attendait que la seconde campagne de Perse eût donné des résultats plus heureux que la première. Revêtu alors du prestige des conquérants qui permet de tout oser, il ne craindrait plus de provoquer un éclat. S'arrachant donc une fois

encore aux bras chéris et passionnés qui auraient voulu le retenir, il refit route vers les champs de bataille.

Ses légions qui l'attendaient sur les frontières de Médie lui firent, comme toujours, joyeux accueil. C'étaient de vieilles troupes qui avaient déjà combattu sous ses ordres et qui, chaque fois qu'elles retrouvaient leur imperator, subissaient l'entraînement de ses qualités militaires. En se fiant à lui, ces hommes qui avaient compris quelle était la largeur de son ambition, construisaient de grands espoirs. Tous étaient persuadés que sa fortune serait leur fortune et qu'ils deviendraient, à sa suite, aussi glorieux et plus riches que les vétérans de César. Comment n'auraient-ils pas cru à la réussite de ce chef incomparable? de cet improvisateur vif, ardent, toujours présent à l'endroit où son regard était utile? de ce génie prompt aux décisions dans les moments graves, jamais abattu, et qui souriait à la privation comme à l'aubaine?

Cette popularité était trop précieuse pour que, par tous les moyens en son pouvoir, Antoine ne cherchât pas à l'augmenter. Libéral, il l'avait toujours été, mais il se gagnait encore les cœurs par une indulgence épicurienne, la même envers ses subordonnés qu'il s'appliquait à lui-même. Autour de sa personne, ce jouisseur voulait des visages heureux. Gardant ses rigueurs pour les temps de marche et d'action, il autorisait, dans son camp, un relâchement de la discipline des mœurs qui ne s'était jamais vu encore. Aussi quelle différence entre les vieilles phalanges que menait un Marius, vaillantes assurément, mais qui marchaient sous le fouet des licteurs, et le zèle spontané avec lequel les soldats de Marc

Antoine souffraient et mouraient pour lui! La réponse que, dans les défilés d'Arménie où ils enduraient les supplices accumulés de la fatigue, du froid et de la faim, plusieurs d'entre eux opposèrent aux messagers de Phraatès qui, perfidement s'approchaient d'eux pour leur conseiller la paix, n'en est-elle pas un éclatant témoignage? « Non, firent ces braves, en se détournant des tentateurs, plutôt manger des écorces que d'abandonner la partie. »

Les lieutenants n'étaient pas moins valeureux. Associés aux desseins grandioses de leur maître, dont plusieurs avaient reçu la confidence pendant de longues veillées sous la tente, ces jeunes gens aimaient la guerre et espéraient beaucoup d'elle. La plupart, ruinés par les révolutions, comptaient sur ses hasards pour refaire leur fortune et y apportaient un fanatisme de joueur.

C'est avec de tels éléments qu'Antoine avait entrepris cette campagne de Perse qui, malgré des prodiges accomplis, ne devait donner que des résultats incomplets. Dès le début, il aurait dû se méfier d'un pays où l'ennemi possédait toutes ses forces, tandis qu'il avait à y transporter les siennes. Trompé, et par son optimisme naturel, et par les rapports d'estafettes qui n'avaient regardé les choses que superficiellement, il s'imagina qu'il suffirait d'enfoncer le coin romain dans l'ancien empire de Darius, pour que ce granit effrité tombât en poussière. A les combattre, il s'aperçut que Mèdes, Parthes, Arméniens, ces différentes peuplades dont il était composé, n'avaient pas perdu toute valeur. Il s'en aperçut d'une façon cruelle devant Phaaspa où, par une tactique imprévue, l'ennemi tourna ses lignes de circonvallation et l'obligea à lever

le siège; plus cruellement encore pendant la retraite qu'il lui fallut effectuer à l'entrée de l'hiver dans des régions dévastées et sous des flèches meurtrières.

Ces désastres auraient pu être évités si la hâte qu'il avait de rejoindre Cléopâtre ne lui avait pas fait précipiter des opérations qui réclamaient de longs efforts. De sa fugue amoureuse, il revenait du moins pourvu de troupes fraîches, avec une artillerie renforcée et un nouveau matériel. La campagne fut, cette fois, plus heureuse. Il vainquit les Arméniens, obligea le roi Phraatès à lui restituer les étendards autrefois enlevés aux légions de Crassus, et put envoyer au Sénat de magnifiques comptes rendus qui firent passer dans Rome un souffle enflammé de victoire.

En même temps que sur les plateaux d'Erzerum, l'imperator donnait ces preuves d'audace et d'habileté, Octave, non moins décidé à briguer le rang suprême, cherchait, lui aussi, l'instrument capable de le lui procurer. La guerre n'était pas son fort. Sans bravoure, il préférait l'intrigue à l'action. Pénétré toutefois de cette évidence qu'il ne pouvait y avoir à Rome d'élévation que pour qui accomplirait de grandes choses par les armes, il s'était résigné à les prendre en main. Les circonstances, d'ailleurs, ne lui laissaient pas le choix. Ses collègues étaient occupés, l'un en Asie, l'autre dans les provinces africaines. C'était à lui qu'incombait de réprimer les envahissements de Sextus Pompée. Tant bien que mal, avec de nombreux revers et un succès qui, dans les eaux de Sicile avait fini par lui livrer les cent soixante vaisseaux de la flotte pirate, il put, presque en même temps qu'Antoine annonçait sa victoire, se vanter devant le Sénat

d'avoir délivré la république d'un ennemi tenace et redoutable.

Rien de tout cela n'avait assez d'éclat pour assurer à l'un des triumvirs l'ascendant définitif. Si, cependant, précédé des aigles de Crassus dont la perte avait été si sensible à l'orgueil romain, chargé de l'énorme butin qu'il avait enlevé à l'ennemi, et traînant, entre autres captifs, le roi Artavaste avec sa femme et ses enfants, Antoine s'était présenté ; si, couronné du laurier d'or, menant à travers la Voie Sacrée le char attelé de quatre chevaux blancs qui avait porté César, Sylla, Marius, les Scipion, il avait harangué la foule ; s'il lui avait dit : C'est moi qui suis ton maître ; qui sait ce qui serait advenu ?

Ce n'était pas seulement dans l'armée qu'Antoine était populaire. Sa bonhomie, sa droiture, l'attention qu'il apportait à récompenser les services rendus, lui avaient créé partout des amis, et, notamment parmi les édiles. Plusieurs, dont la parole était écoutée, se plaisaient à rappeler fréquemment son nom, et par d'adroites évocations à le faire acclamer.

Loin donc que l'absence eût nui à l'imperator, elle le servait au contraire car, aux époques de trouble, les hommes imputent volontiers leurs souffrances aux gouvernants dont ils peuvent juger les actes, tandis que leur imagination les porte à glorifier ceux qui, au loin, agitent une poussière d'exploits. Si donc, nous le répétons, Antoine avait su profiter de sa chance, si, au lendemain de la conquête médique, il était venu en apporter les trophées à sa patrie et, en bon citoyen, se prosterner devant la statue de Jupiter, personne ne peut affirmer que la couronne impériale, refusée à César, ne se serait pas

posée sur sa tête. Mais comme dit la sagesse du vieil Homère : « Qu'attendre d'un homme qui s'est fait l'esclave d'une femme ? »

De peur, en effet, qu'il lui échappât, Cléopâtre était allée attendre son amant sur la côte d'Asie. Elle y avait des intérêts considérables et profiterait de l'occasion pour les surveiller. La Judée, principalement, l'attirait, cette Judée dont elle n'avait pu obtenir la pleine possession, mais dont le roi lui devait un tribut de plusieurs millions. Peut-être, aussi, eut-elle la curiosité de connaître la belle Mariamne qui, disait-on, exerçait sur le cœur d'Hérode une fascination sans bornes.

Ce ne fut pas sans alarmes que les souverains Judaïques virent arriver à Jérusalem, dans le palais tout imprégné de leur amour et du pur souvenir qu'y avait laissé la reine de Saba venant visiter Salomon, l'impudique, la redoutable maîtresse d'Antoine. Cléopâtre, cependant, connaissait trop la faveur dont son amant couvrait Hérode pour rien entreprendre contre celui-ci. On prétend même que l'envie bien féminine d'essayer ses flèches sur un cœur réputé invulnérable l'induisit en des coquetteries qui faillirent lui coûter l'existence.

Comme toutes les amoureuses, Mariamne était jalouse. Elle le devint férocement à la vue d'une femme, moins belle peut-être qu'elle-même dont l'opulente chevelure rousse et la peau laiteuse d'Asmonéenne ne rencontraient pas de pareilles, mais qui, avec son regard profond, sa parole chaude et colorée, captivait l'esprit des hommes.

Un soir que, retirés dans leur appartement, après que Cléopâtre, enragée de plaire, avait chanté, dansé, déployé toutes ses grâces, Mariamne crut remarquer que son mari était, près d'elle,

moins empressé que de coutume. D'un bond, sa haine atteint au paroxysme.

— Tu penses à elle? rugit cette lionne. Et malgré les dénégations sincères dont l'enveloppe Hérode, elle exprime le souhait que, sur l'heure, la visiteuse soit mise à mort.

Supprimer la reine d'Egypte! l'alliée de Rome! Le coup serait d'importance. Si le roi hésite, ce n'est pas que son âme sanguinaire connaisse le moindre scrupule à se servir du poignard ou du poison. Ce n'est pas non plus que les jeux de la sirène aient troublé ses sens. Non! il exècre, lui aussi, celle dont le joug pèse sur sa cupidité. L'intérêt qu'il aurait à se libérer d'elle n'est pas douteux; mais le risque est grand. Va-t-il le courir?

Enroulée à lui comme le serpent de l'Eden, Mariamne implore, se fait enjôleuse:

— Ne vois-tu pas que cette femme est un danger pour l'univers? Antoine, lui-même, gagnerait à en être débarrassé.

Hérode, cependant, ne se laisse pas persuader. Il discute, il résiste et, en fin de compte, s'arrête au parti le plus prudent. A défaut de l'hommage amoureux qu'elle avait espéré, il comble Cléopâtre de présents et, sans qu'elle soupçonne le péril auquel sa vie vient d'échapper, en vassal respectueux, il la reconduit à la frontière.

Pendant les quelques jours qu'elle avait passés dans le voisinage du Temple des Temples, l'érudite élève d'Apollodore fut-elle tentée d'ouvrir quelques-uns des livres bibliques? Apprit-elle que les temps étaient proches où le Messie devait naître? Eut-elle l'intuition du règne futur qui, de cette terre de Judée qu'elle foulait en despote, s'élèverait sur les ruines du monde actuel? Entre-

vit-elle la fin d'une civilisation dont sa personne était la plus rare, la plus parfaite émanation? Cela n'est pas probable. Comme tous ceux qui occupent les cimes, Cléopâtre ne concevait qu'accroissement, progrès, réalisations glorieuses. Comment imaginer que ce qui a mis tant de siècles à s'édifier disparaîtra comme un fétu? L'instant, d'ailleurs, était propice aux beaux rêves plutôt qu'à l'inquiétude philosophique. Antoine revenait victorieux. C'était le moment de proclamer leur union, de prouver qu'elle seule avait des droits sur le puissant imperator. Le cœur avide et joyeux, elle alla au-devant de lui.

Dès que sur les pentes du Liban, fleur entre les fleurs, elle lui apparut les bras ouverts et la bouche vive de promesses, la notion des devoirs qu'Antoine avait vis-à-vis de Rome, en une seconde s'effaça. Il ne vit plus qu'elle, son idole. La suivre partout où elle déciderait de l'entraîner, l'associer à son triomphe, ajouter au royaume qu'elle possédait les royaumes qu'il venait de conquérir, devint sa pensée unique. Une escadre les attendait à l'embouchure de l'Oronte. Ils mirent le cap sur Alexandrie.

Qu'un général romain ne rapportât pas à Rome le profit de sa victoire, cela ne s'était jamais vu. Pour Rome seule, on devait combattre, vaincre, conquérir. A Rome, et rien qu'à elle, appartenait le privilège de conférer cette récompense suprême : le Triomphe. Mais Antoine n'en était plus à se soucier des traditions. Avec ses rois prosternés, ses encens, les statues qu'il lui élevait, l'Orient l'avait enivré. Il se sentait un géant de puissance et l'allait démontrer par un de ces actes audacieux, où se complaisait son orgueil. A l'imitation des cérémonies qui, sur les bords du Tibre

accueillaient les grands conquérants, il décida que, sur les bords du Nil, son retour serait célébré.

La magnificence égyptienne devait, cela va sans dire, ne le céder en rien à celle qui était d'usage à Rome. Chacun y voulut contribuer, car l'insulte faite à l'orgueilleuse cité emplissait de joie tous les cœurs alexandrins. Pas un homme qui, par la décoration de sa maison ou l'apport de quelque offrande, ne tînt à honneur d'y contribuer. Pas une femme qui, pour la circonstance, n'eût sorti sa plus riche toilette, et ne se fût couverte de ce qu'elle avait de bijoux. Troupeau multicolore, tout ce monde envahissait les rues et se massait sur le Champ de Mars où le cortège devait s'arrêter.

Soudain, il y eut une rumeur sourde et forte comme si la mer s'était approchée. Mille trompettes retentirent et, au milieu d'un nuage comme ceux que soulève le vent, l'armée victorieuse parut. Ce furent d'abord les cavaliers si éblouissants que, de chaque cuirasse jaillissaient des étincelles, et, avec un rythme qui faisait trembler le sol, les fantassins précédés de leurs enseignes. Après eux, après les chariots lourds de métaux précieux, de statues, de tout ce qui avait été dérobé dans les temples, après les milliers de captifs qui, au fond des ergastules, allaient attendre le règlement de leur sort, têtes basses et les bras attachés par des chaînes d'argent, — vain symbole de leur grandeur déchue, — s'avançaient le roi Artavaste avec sa femme et ses deux fils. Puis, debout, emporté par quatre coursiers frémissants, le front ceint du laurier d'or, superbe sous la pourpre et le regard olympien : l'imperator.

Sur une estrade somptueuse recouverte de vé-

lums, Cléopâtre l'attendait entourée de ses enfants, et au premier rang Césarion, ce fils dont les traits plus encore que le nom faisaient songer au divin Jules. De toutes les solennités qui, depuis le début du règne, avaient réjoui Alexandrie, aucune n'avait eu un éclat comparable à celle de ce jour. A aucune, surtout, la reine n'avait pris part avec autant de plaisir. Quoi de plus enivrant, en effet, pour l'altière créature qui avait senti jadis sur elle le mépris de la race latine, que d'en voir aujourd'hui les principaux dignitaires déferler au bas de sa robe? Quelle revanche de compter par centaines les aigles inclinés devant elle! Afin de bien accentuer l'intention de se substituer au dieu capitolin, elle avait, pour présider ces pompes, revêtu la tiare d'argent surmontée de l'Uréus sacré qui distingue la divine Isis.

Dès que parut le triomphateur, elle se leva; puis, avancée au bord de la tribune, lui offrit le sceptre lotiforme, pareil au sien, qui l'associait au trône d'Egypte. Antoine était rayonnant. Du haut de son quadrige, il la proclama reine des rois, impératrice, déesse, et renouvela l'investiture des royaumes, dont, déjà, il lui avait fait hommage. Tourné ensuite vers les enfants que, pour la circonstance, on avait habillés de riches simarres et coiffés de diadèmes qui faisaient pencher leurs cous frêles, il assura l'ordre des successions. L'aîné aurait la Médie, l'Arménie, le pays des Parthes. A Hélios furent attribuées les provinces Lybiques. A sa jumelle Séléné, la Phénicie avec l'île de Chypre. Quant à Césarion, qui venait d'avoir quatorze ans et de quitter la robe prétexte, il reçut la pourpre romaine et fut, une fois de plus, déclaré l'unique héritier de César.

Il y eut des hourras sans fin, des acclamations comme si, désormais, avec sa confédération de rois en herbe, Alexandrie était réellement devenue la capitale de l'univers.

La nuit tombait. Le soleil s'était enfoncé derrière les flots. Depuis la porte Canopique jusqu'aux faubourgs de la Nécropole, toutes les maisons, une à une, s'illuminèrent. La clarté vive des torches fit rougeoyer le toit des temples. Dans le spasme d'une joie titanique, les réjouissances commencèrent. Il y en eut de toutes sortes : distributions d'huile, de vin, de blé, au-devant desquelles se précipitaient des masses avides ; sesterces jetés par poignées pour lesquels on s'écrasait ; festins servis dans les jardins du palais sur d'énormes tables. Les spectacles, surtout, se multipliaient : nobles ou obscènes, artistiques ou sanglants, tous avaient leurs amateurs. Ce fut, comme toujours, aux arènes que se pressa le plus grand nombre. Des animaux de choix y avaient été lâchés. Par une licence qui n'avait pas encore été tolérée à Rome, des combats furent autorisés pour lesquels des athlètes, appartenant à la classe aristocratique, prirent la place des gladiateurs. Tandis qu'à l'appétit des fauves ces jeunes gens exposaient leurs membres nus, en faisaient jaillir les muscles, le peuple entier se levait, ivre de plaisir, et retenait son haleine en attendant la minute où le sang jaillirait des chairs.

Toujours à l'imitation de Rome, ces fêtes se prolongèrent pendant quarante jours. Le premier soir, Cléopâtre et Antoine y avaient assisté dans leurs costumes d'apparat, hautains, distants, ainsi qu'il convient à des souverains. Sur deux éléphants amenés de l'Inde et décorés comme des

autels, ils s'étaient montrés dans tous les quartiers de la ville. Mais, las bientôt de cet équipage qui les isolait des divertissements dont l'écho montait à eux comme un appel, ils descendirent sur le pavé. Là, gagnés par cette fièvre de plaisir qui, dans toutes les saturnales, nivelle les êtres, les confond dans une même avidité, ils se mêlèrent aux passants. Avec eux, comme eux, ils riaient, plaisantaient, parfois même en termes grossiers qui leur remontaient à la gorge du temps où déjà leur dignité s'égarait dans les bouges de Rhakotis.

Le dernier jour, de fortes libations ayant troublé le cerveau d'Antoine, il eut l'idée de terminer la période triomphale par une gigantesque orgie, une mascarade où, déguisé en Silène, accompagné d'une troupe bachique, il déambulerait toute la nuit à travers les rues.

Grâce, disait-on, à une bague d'améthyste qui lui avait été fournie par un de ses nécromans, Cléopâtre, au milieu des pires excès, conservait tout son sang-froid. Elle saisit l'instant où Antoine avait cessé d'être lucide pour ajouter une offense à toutes celles dont Rome, pendant ces jours de folie, avait été bravée déjà. Mimes, eunuques, histrions, ce qu'on put ramener de plus bas fut assis sur des chaises curules, et, transformant en parodie un usage vénéré, la reine exigea que tout ce qu'il y avait de Romains à Alexandrie défilât devant cette racaille.

Le scandale était complet. Lorsque le bruit lui en parvint, Octave sentit son cœur battre joyeux dans sa poitrine. S'il ne distinguait pas encore de quelle manière se dénouerait la partie engagée, il commençait à voir comment son rival était en

train de la perdre. Patient, rusé, il réprima l'envie qu'il aurait eue d'exploiter tout de suite les événements à son profit. Sa défiance naturelle le mit en garde. Ce n'était pas l'heure de se mesurer avec un adversaire qui, malgré des fautes éclatantes, conservait des partisans. Avant de s'attaquer à si forte partie, il sentait la nécessité de créer en sa faveur un mouvement d'opinion qui modifiât l'idée fâcheuse qu'avait donnée de lui sa jeunesse. Virtuose dans l'art des revirements, il fit une volte-face si complète qu'on en est encore à se demander lequel, en lui, était l'homme véritable, du tyran cruel, soupçonneux, perfide qu'il avait été jusque là, ou du prince modéré, ami des arts, de la philosophie, porté à la mansuétude qu'il sera longuement, sous le nom d'Auguste. Qu'il y eût de la rouerie dans cette métamorphose, cela n'est pas douteux; mais il est possible aussi qu'elle correspondît à un plan sincère, qu'ayant compris ses véritables intérêts, l'habile homme évoluât réellement. En tout cas, si l'on ne peut dire qu'il était devenu meilleur, sa conduite, à partir de cette époque, en donna l'illusion.

La surprise fut grande. A son retour de Sicile, on s'attendait, contre les partisans de Pompée, à des représailles atroces, comme celles qui avaient ensanglanté Rome au lendemain de Philippes. On prononçait déjà les noms de ceux qui seraient sur les listes de proscription. Il n'y eut qu'amnistie, conciliation, impôts allégés, mesures utiles prises en faveur de toutes les classes. N'était-ce pas le plus sûr moyen, sans se déclarer ouvertement contre lui, d'opposer une figure de sagesse à celle de ce grand toqué d'Antoine? Comme s'il poursuivait l'idée du parallèle, Octave prétendit

ramener les mœurs à la simplicité des anciens jours. Se souvenant des austères prohibitions de Caton, il interdit la pourpre aux simples citoyens et la réserva aux sénateurs, il réprima l'agio, favorisa la vie agricole. Afin de donner du travail au prolétariat, il jeta sur le mont Palatin le fondement d'un temple à Apollon qui ne s'achèvera que plus tard, mais qui, dès lors, attachait son nom à une grande œuvre pieuse. Plus imposante que toutes, il prit la décision de destituer Lépide, universellement méprisé à cause des formidables rapines dont il s'était enrichi. Cette réduction à deux des hommes qui détenaient le pouvoir fut bien accueillie. On y vit le présage d'un retour prochain à l'unité républicaine, un premier coup de pioche dans l'échafaudage maudit du triumvirat.

En tout cela, Octave avait été dirigé, aidé par ses amis. Il en avait d'admirables, de ceux que les dieux accordent à un homme lorsque, ne l'ayant pas doué d'une manière exceptionnelle, ils le destinent cependant à de grandes choses. Trois, entre autres, allaient, pour lui, assumer toutes les besognes et le conduire sur les ailes de leur dévoûment au sommet que, seul, il n'aurait jamais été capable d'atteindre. C'était Théodorus, l'ancien précepteur, esprit sensé sur lequel, dans les entreprises obscures, il pouvait solidement s'appuyer ; c'était Agrippa, machine de guerre incomparable, sorte de Neptune qui, sur les eaux, disposait d'un souverain prestige ; c'était Mécène surtout, le sage, le charmant Mécène, intelligence souple et subtile, dont les conseils avaient cela de particulièrement persuasif, qu'en les donnant il laissait croire à son interlocuteur que celui-ci les avait suggérés.

Octave savait de quel prix, pour son insuffisance, étaient de tels renforts, et n'entreprenait rien sans y avoir recours. Le matin où parvint à lui le récit détaillé de ce qui s'était passé à Alexandrie, il les fit venir. Chacun, consulté individuellement sur la réponse qui convenait d'être faite aux provocations d'Antoine, exposa son avis, et il se trouva que les trois avis concordaient. Antoine, certes, ne méritait qu'anathèmes ; mais son nom, synonyme de gloire, de générosité, de bravoure, jouissait d'une énorme popularité ; attaquer directement ce colosse serait une grave imprudence. En revanche, celui qui s'en prendrait à sa complice, serait toujours certain d'avoir avec soi l'opinion. Crainte, autant que méprisée, Cléopâtre, aux yeux de tous, portait la responsabilité des fautes commises. La rumeur publique l'accusait de faire boire des philtres à Antoine et de l'entraîner ainsi dans la démence. On décida donc de laisser, pour le moment, dans l'ombre, la figure de l'imperator et d'exciter les esprits contre celle que, haineusement, le peuple dénommait : *la Sorcière du Nil.*

La méthode de temporisation dont il s'était fait une devise : *sat celeriter quidquid fiat satis bene,* avait, jusqu'ici, bien réussi à Octave. Il prit donc son temps et, en attendant de dévoiler le véritable adversaire, il chargea Théodorus de mener contre l'Egyptienne une campagne de diffamation.

La population latine n'était pas difficile à irriter. Entichée de sa capitale, il suffisait de lui laisser entendre que celle-ci fût en cause. Une méfiance qui, si l'on songe à ce qui devait arri-

ver, peut passer pour un pressentiment, la hantait. Il semblait toujours à ces orgueilleux citoyens que toutes les grandes villes enviassent Rome, et cherchassent à la dépouiller de sa suprématie. Carthage, autrefois, s'était attiré leurs soupçons, puis successivement, Corinthe, Athènes, Capoue, situées dans des positions avantageuses, leur avaient paru de redoutables concurrentes. Aujourd'hui, tous les instincts défensifs étaient ligués contre la superbe, l'éminente Alexandrie. Sans qu'on sût de quelle source il était parti, le bruit courait que Cléopâtre s'était juré d'y transporter le gouvernement du monde. Détrôner Rome ! Cette menace aurait suffi à rendre la reine haïssable ; mais on y ajoutait des racontages qui achevaient de la déconsidérer. Son luxe, notamment, ne pouvait manquer d'exaspérer des gens chez qui sévissait la disette. En passant de bouche en bouche, l'histoire de la perle s'était amplifiée. C'était maintenant celle d'un bain, chaque jour enrichi d'une diffusion d'or et d'ambre, auquel le corps de la *courtisane* aurait emprunté, disait-on, cette couleur chaude qui allumait le regard des hommes.

En même temps que ces fables trouvaient des croyants dans la plèbe, Mécène se chargeait d'agir sur les esprits distingués. Une élite de littérateurs commençait à se grouper autour de lui. Avec cette habileté de langage, ce charme de persuasion qui ne laissait personne incrédule, il leur dépeignit Octave comme le maître du lendemain. Obtenir, dès lors, que leur plume fût à son service devenait aisé. Le mot d'ordre fut de mettre à la mode les idées conservatrices, le dévouement à la religion, aux bonnes mœurs, à tout ce dont le neveu de César se faisait le patron

à l'encontre de l'orientalisme où s'enfonçait son collègue.

Par ses ravissants travaux champêtres, Virgile fut le premier à exaucer le vœu de Mécène. On vit sous cette suave influence se raviver dans les âmes le goût de la vie rurale, et l'amour du sol auxquels les guerres avaient porté une si rude atteinte. Horace, en même temps, renonce aux épodes où il s'était plu, jusque-là, à conter des aventures galantes, pour s'élever au ton plus grave des odes. Dénonçant le fatal pouvoir des dominations féminines, il passe en revue tous les mythes, tous les exemples fameux où elles ont fait le malheur des peuples et, au nom de la patrie en danger, s'emporte contre l'Egyptienne, le mauvais démon, *illud monstrum*, ainsi que la désigne sa muse enflammée.

La situation s'était améliorée pour Octave. Il résolut de porter devant le Sénat les accusations qu'il n'avait pas encore osé rendre publiques. Le Sénat était l'arbitre suprême, le tribunal devant qui toute querelle d'Etat devait nécessairement être vidée. Y déférer son collègue était un acte périlleux, car, non seulement celui-ci avait des partisans nombreux, mais il se trouvait que, précisément cette année-là, les deux consuls Caïus Sossius et Ahénobarbus étaient fort de ses amis. Ceux d'Octave ne se dissimulaient pas les risques qu'on allait courir ; mais, au point où en étaient les choses, il fallait en finir et que, dans une sorte de duel à mort, les deux antagonistes se mesurassent enfin.

C'était un des derniers jours de l'année 33. Le soleil apparaissait et disparaissait à travers des nuées floconneuses, en sorte qu'il était impossible de prévoir qui l'emporterait de ses rayons

d'or ou des nuages amoncelés. Après avoir longuement examiné le ciel, Octave déclara : Le vol des oiseaux m'est favorable, et il se mit en route.

La foule commençait à grouiller. On rencontrait des bandes de clients allant chercher la sportule, ou d'esclaves revenant des provisions. Des femmes se pressaient devant les tavernes où l'on vendait des fèves, du poisson, de la saucisse. Des enfants presque nus, bruns comme des grillons, barbotaient dans le ruisseau. Des troupeaux d'ânes portant des couffins d'osier, des chariots, des litières encombraient les rues. Les douze licteurs qui précédaient l'imperator écartaient les importuns de son passage ; beaucoup néanmoins qui avaient eu le temps de le regarder remarquèrent que son visage, ce matin-là, était plus pâle encore que de coutume.

Octave était nerveux, en effet. Au moment de prendre place sur le siège présidentiel il sentit, sous sa toge, le poignard, qu'à tout hasard il y avait glissé. Depuis l'assassinat de César, un *senatus consulte* avait interdit de pénétrer dans la salle des séances avec une arme. Mais, aujourd'hui, au moment d'entamer le débat, dont on ignorait jusqu'où il pourrait conduire, tout ne devenait-il pas licite ?

Dès le premier instant, d'un coup d'œil rapide, les deux partis se comptèrent ; puis, Octave ayant posé devant lui un portefeuille que la quantité des pièces accusatrices gonflait à le faire éclater, il prit la parole. Fidèle à la tactique qui lui avait réussi auprès du peuple, c'est contre Cléopâtre qu'il lança ses premières diatribes.

— L'incestueuse fille des Lagides, déclara-t-il, est notre pire ennemie. Menacée dans son propre

royaume par ceux que rebutent le désordre de ses mœurs et les hasards d'un gouvernement capricieux, elle use contre eux de la puissance romaine, quitte, ailleurs, à la desservir. Dans l'ivresse de sa fortune, cette insensée ne rêve-t-elle pas la chute du Capitole? Elle la prépare, vous dis-je, et, avec le troupeau honteux d'eunuques et d'esclaves qui composent son armée, projette une descente en Italie.

L'effet de ces paroles était certain. Une forte rumeur les accueillit. Fous d'indignation, les sénateurs étaient debout et, dans des gestes tumultueux, soulevaient leurs toges comme les ailes de grands oiseaux effarouchés.

Attaquer directement Antoine était plus périlleux. Octave le sent, il sent que le moindre faux pas peut lui causer une chute irréparable. Confiant néanmoins dans la solidité des arguments dont il dispose, son réquisitoire commence. Il dénonce Antoine, non seulement de s'être attribué les provinces nouvellement conquises, mais d'en avoir adjugé la majeure partie à la reine d'Egypte.

— Oui, dépouillant lui-même sa propre patrie, l'amant de Cléopâtre a disposé, pour les offrir à cette étrangère, de l'Arménie, de la Médie, des territoires de Calcide, de la Phénicie avec Tyr et Sidon, des revenus immenses de la Palestine. Et, entre chacun de ces noms, il a soin de marquer une pause, afin de laisser aux protestations le temps de fulminer.

Il y en eut de terribles.

— Le misérable! le traître! Nos plus belles provinces! Les plus riches! entendait-on retentir d'un bout à l'autre de la salle.

Jusqu'à cet instant, les partisans résolus d'An-

toine avaient jugé prudent de se taire. Quand la première houle fut apaisée, Caïus Sossius réclama le silence. Il avait une communication importante à faire. Le matin même, en effet, il avait reçu un factum destiné à réfuter les attaques dont le vainqueur des Parthes se savait menacé. En termes éloquents, où les faits parlaient si haut qu'il suffisait de les énoncer pour avoir les auditeurs avec soi, le consul rappela les services éclatants que Marc Antoine avait rendus. Et c'était lui, le héros de tant de victoires, lui, absent, qu'on vilipendait de la sorte !

— C'est lâche ! C'est indigne ! acquiescèrent quelques voix.

Soutenu par elles, Sossius continua avec plus d'autorité. Les fameuses donations d'Alexandrie qu'étaient-elles sinon des annexions déguisées ? Puisque l'Egypte était, ou serait demain province romaine, qu'en pouvait-on redouter ? Et quand les revenus de l'Orient servaient à équiper, à nourrir les soldats de la République, à construire des temples, des casernes, à faire partout respecter le nom de Rome, pouvait-on les considérer comme perdus ? ou seulement aliénés ?

— Au surplus, ajouta l'ami d'Antoine en s'inclinant devant l'auguste assemblée, respectueux des droits du Sénat, l'imperator, par mon entremise, vous demande de ratifier les mesures qu'il a prises en croyant servir sa patrie, ou si vous les jugez nuisibles, de les abolir.

Cette soumission ramena beaucoup de suffrages à Antoine. On comprenait que, si son amour pour Cléopâtre lui avait fait commettre des erreurs, il était, malgré tout, la figure dominante des dix dernières années, un grand citoyen, le seul qui eût entrepris des actions considérables.

Octave sentait le terrain se dérober sous ses cothurnes. Pâle comme les statues dont était entouré l'hémicycle, il se demandait si, dès cette première joute, il n'allait pas rester le front dans la poussière. Le portefeuille sous sa main restait gonflé cependant; il n'avait pas fini d'en tirer des armes. Reprenant courage, il donna lecture d'une lettre où, à grands renforts de détails perfides, étaient racontés les scandales d'Alexandrie. On y insistait sur l'investiture des bâtards, sur celle de Césarion surtout qui, traité en prince romain, avait été publiquement présenté aux légions comme fils légitime de César.

C'était faire fausse route, rétrograder sur les griefs acquis. La République n'ayant rien de dynastique, comment aurait-elle pu prendre ombrage de prétendus héritiers? Tout cela passa au compte des mascarades. Qu'Antoine s'amusât à de tels jeux, cela était regrettable assurément, et manquait de dignité. Mais n'avait-on pas assisté déjà, lorsqu'il attelait des lions à son char, à des excentricités pareilles? De la part du grand enfant qu'il était, tout cela prêtait à rire plutôt qu'aux mesures sévères.

Le courant était redevenu propice. Sossius en profita aussitôt pour fondre sur l'adversaire, pour rappeler ce qu'au lendemain de la mort de César la politique d'Octave avait eu de tortueux.

— Ne revenons pas sur le passé, protesta Tufius.

— J'arrive aux faits mêmes d'hier. Et, en un exposé rapide, le consul démontra qu'en détruisant le triumvirat, en le transformant en une dictature à deux, Octave s'était, à lui seul, attribué la part de Lépide. S'emparer des provinces d'Afrique avec vaisseaux, cavalerie,

troupes de pied et tout ce qui en était l'apanage, confisquer à son profit la Sicile reprise à Sextus Pompée, distribuer les meilleures terres d'Italie à ses propres soldats, sans en rien réserver pour les vétérans des autres armées, tout cela n'était-il pas, bien davantage que ne l'avait fait Antoine, offenser la justice et outrepasser ses pouvoirs?

Un tumulte égal à celui qui avait accueilli les révélations du début prouva que l'assemblée avait été retournée. La sueur perlait au front d'Octave. Il sentait, appuyé à son flanc gauche, la gaine du poignard caché.

Un moment, il crut qu'on allait l'acculer à s'en servir et, les yeux flamboyants, les dents serrées, il prit une attitude de défi.

Quelqu'un l'accusa d'aspirer à la magistrature suprême.

Comment, d'une manière irréfutable, prouver son désintéressement?

— J'offre, fit-il, de déposer toutes les charges qui ont été réunies entre mes mains et de rentrer dans la vie privée, à la seule condition que mon collègue en fasse autant.

La riposte était habile. Tout le monde était las des dictatures et rêvait un retour à la légalité républicaine. De trop graves intérêts, cependant, étaient en cause pour qu'une décision fût prise, ainsi, à l'improviste. D'ailleurs, on se méfiait d'Octave. Ses mauvais précédents mettaient autour de lui une ombre. Quelque fourberie de sa part était toujours à redouter. Le moment où il serait censé renoncer au pouvoir ne serait-il pas, précisément, celui dont il profiterait pour l'accaparer?

Ne sachant quel parti prendre, les consuls firent observer que l'absence d'Antoine les ren-

drait toutes illusoires. Il fallait conférer avec lui. Ahénobarbus proposa de l'aller voir à Alexandrie et d'obtenir sa démission. La majorité l'approuva, et le vote fut remis à une séance ultérieure.

Cette situation laissait Octave fort perplexe. Une fois de plus, il venait de sentir que la popularité d'Antoine conservait des racines profondes. Combien de temps? Quels efforts lui faudrait-il pour triompher d'un rival qui disposait, non seulement d'une armée formidable, mais de richesses avec lesquelles comptaient tous ceux qui, le cas échéant, ne manquaient pas d'y recourir, Comme chaque fois qu'un embarras se présentait, il alla trouver ses amis.

Mécène habitait sur l'Esquilin une somptueuse villa d'où les yeux jouissaient tour à tour, selon qu'ils regardaient au-dessous d'eux ou au lointain, du panorama de Rome majestueusement étendue sur les rives de son fleuve, ou de l'harmonieux paysage que dessinent, à l'horizon, les montagnes Sabines. Dès qu'il aperçut son maître, il vint à lui les mains tendues, pleines du témoignage de cette affection qui ne devait jamais se ralentir et dont on retrouve les termes jusque dans les moindres billets qu'il lui adressait : « Je t'aime plus que moi-même. Où tu iras, je te suivrai. Quelque chose qui t'advienne, je serai auprès de toi, car mon existence est indissolublement liée à la tienne. »

Ils s'assirent non loin du brasero qui, dans le vaste atrium, répandait une chaleur mêlée d'encens, et Octave raconta ce qui venait de se passer à la Curie.

Si désavantageuse que, pour le moment, se présentât la partie, elle ne pouvait pas être considérée comme perdue. Au point de délire

où était Antoine, il commettrait certainement quelque insanité nouvelle qui serait l'occasion d'une revanche. En attendant, Mécène fut d'avis qu'Agrippa devait préparer secrètement la guerre pendant que, par d'utiles mesures auxquelles lui-même s'efforcerait de contribuer, Octave reprît en sous-œuvre la conquête de l'opinion. Le mouvement traditionnaliste était nettement dessiné; il le fallait poursuivre, s'en servir comme d'un drapeau contre la politique égyptienne d'Antoine. Le plus ancien temple de Rome, élevé du temps de Romulus en l'honneur de Jupiter Férétrien, venait précisément de s'écrouler; on décida que le dictateur en ordonnerait le relèvement. Il se hâterait aussi d'achever le Panthéum consacré par César à la gloire du dieu Mars.

Pendant que les deux amis préparaient ainsi l'avenir, Athénodorus survint. Son esprit pratique approuva les résolutions qui venaient d'être prises. Il y fit ajouter celle de songer à la plèbe par qui se font les grandes popularités. La privation d'eau se faisait cruellement sentir à Rome pendant la saison d'été. Que l'aqueduc Marcia fût réparé; que des thermes à bon marché fussent ouverts aux travailleurs qui leur permettraient de se rafraîchir, aussi bien que les patriciens s'en procuraient le délice dans de luxueux *sudatoria*.

Ces œuvres de paix ne déplaisaient pas à Octave. L'avenir devait même prouver qu'elles avaient sur les autres sa préférence; mais le moment n'était pas de s'y adonner. A peine avait-il eu le temps de convoquer des architectes et d'étudier quelques plans, qu'un coup de foudre retentit.

Sans que Cléopâtre s'en doutât, Antoine avait toujours entretenu de bonnes relations avec Octavie. Au fond, il était reconnaissant à cette femme excellente des services qu'elle lui avait rendus et, considération plus puissante, il attendait qu'elle lui en rendît encore. Ils s'écrivaient fréquemment. Par la situation qu'elle occupait à Rome, la sœur d'Octave se trouvait à même de renseigner utilement son mari sur tout ce qui s'y passait. N'était-elle pas, en outre, la meilleure des médiatrices, celle dont les mains délicates garantissaient entre les deux beaux-frères le fil des relations toujours prêt à être rompu? C'était elle encore qui, dans la belle maison du Palatin, continuait à grouper les amis de l'absent, à leur parler chaleureusement de lui et, quoique toujours vide, à y garder sa place toujours honorée. Elle, enfin, qu'une tendresse débordante vouait à l'éducation, non seulement de ses propres enfants, mais de ceux qu'Antoine avait eus de Fulvie.

Un hasard, ou une de ces trahisons comme il en foisonne dans ces nids d'intrigues que sont les palais de rois, mit Cléopâtre en possession d'une lettre que l'imperator adressait à son épouse romaine. Le ton amical de cette lettre, et la promesse qu'elle contenait d'une visite prochaine précipita la crise qui, tôt ou tard, devait se produire. Au cœur de la reine, toujours troublé de souvenirs et d'appréhensions, la flèche jalouse revint frapper. Après ce qu'il m'avait promis! songea-t-elle. Puis, aussitôt, par une réaction de son organisme nerveux qui ne pouvait supporter la douleur, elle ajouta : Je me vengerai.

Auprès d'elle, la douce Charmion vivait dans une continuelle épouvante. Elle admirait et

redoutait à la fois cette nature brûlante qui, toujours, côtoyait le drame. Un augure n'avait-il pas prédit que les amours d'Antoine et de Cléopâtre se termineraient dans le sang? Ah! si elle avait pu détourner sa chère maîtresse d'une passion qui l'exaltait jusqu'à égarer sa raison!

Se prosternant à ses pieds, elle appuya sa tête sur les genoux qui tremblaient.

— Comme vous souffrez! chère Reine.

Cléopâtre mit sa main sur les ployantes épaules et expliqua qu'elle aurait voulu tenir sa rivale et, par mille supplices, lui faire expier ce qu'elle-même endurait.

Charmion essaya de la calmer; mais, déjà, la blessure s'était envenimée, le poison haineux se répandait dans les veines de l'amante. Avec une exaltation qui associait tout l'univers à sa vengeance, elle jura :

— Devrais-je aller les provoquer jusqu'à Rome, j'obligerai Octave et sa sœur à la guerre. Celle-ci, je veux que, les mains liées, elle suive mon char au Capitole.

Ce rêve extravagant fait frémir l'Athénienne. D'une façon confuse, elle entrevoit le tourbillon où, toutes et tous, ils vont être entraînés. Elle avertit; elle conjure. Que peuvent, hélas! les arguments de la sagesse sur une âme enflammée qui ne craint rien pourvu que sa passion s'assouvisse?

L'après-midi s'achevait. L'air, devenu moins étouffant apportait, comme sur des ailes, le parfum des magnolias. La lumière, à travers les velums, prenait les tons fins de l'iris. C'était l'heure où, après la sieste dont il avait pris l'habitude, frais et parfumé, Antoine sortait de ses appartements.

Sur un lit de repos que supportaient aux quatre

angles des figures griffues de chimères, Cléopâtre s'irritait qu'il fût si long à la rejoindre. Le coude appuyé à des coussins, elle soutenait son front comme un objet trop lourd et qui fait mal. Le pas qui approchait la fit tressaillir. Elle eut un de ces regards sombres et troublés qui ne laissent pas de doute sur l'orage qui va suivre.

Quel espoir de l'éviter Antoine aurait-il pu garder d'ailleurs? La lettre surprise était là, déroulant sur un guéridon de nacre ses feuilles rayées d'écriture. De cette lettre, de ce crime, il allait avoir à répondre.

Aussitôt qu'il fut près de l'offensée, des reproches violents l'assaillirent. Il était donc un homme sans parole? Tandis qu'heureuse, toute à la sécurité de leur union, elle attendait l'heure d'en proclamer la légitimité, lui se jouait d'elle! il méditait de s'éloigner!

L'excuse d'Antoine tenait tout entière en un mot: la politique. C'était la politique qui l'obligeait à maintenir des relations avec Rome. Et quelle intermédiaire plus utile aurait-il pu y avoir que la propre sœur d'Octave? Par elle, ses intérêts politiques étaient surveillés, sauvegardés. En rompant avec cette alliée, ne risquait-il pas de provoquer une guerre dont il n'aurait pas choisi le moment?

Cléopâtre n'écoutait pas. Son âme brûlait de vengeance. Elle ne se tenait plus d'en finir avec cette rivale qui, une fois déjà, lui avait pris le cœur d'Antoine et qui, vivant symbole de la patrie latine, gardait encore tant de moyens de le lui disputer. Rien, cette fois, ne la ferait reculer. Par une répudiation officielle, elle exigeait que le mari d'Octavie brisât les derniers liens qui l'attachaient à l'Occident et qu'il fût enfin tout à elle.

Débarqué depuis peu, Ahénobarbus avait averti Antoine de l'active campagne qui se menait contre lui. Des amis, certes, restaient fidèles à sa cause. Si les foudres du Sénat avaient été récemment détournées, c'était grâce à d'actives interventions; mais ceux qui avaient pris son parti comptaient sur un retour prochain de sa part, et se fiaient à l'habileté avec laquelle il manœuvrerait. Il ne fallait pas les décevoir. Si, en offensant la noble femme qui avait pour elle tous les suffrages, en lui substituant l'Egyptienne, il venait à mécontenter l'opinion, quels seraient ses défenseurs? Non seulement le patriciat prendrait fait et cause pour Octave et pour sa sœur, mais le peuple même, toujours facile à émouvoir avec des larmoiements, se rangerait du côté de l'épouse abandonnée avec sa nichée d'enfants.

Dans une lueur de raison, la dernière peut-être dont s'illumina son cerveau d'homme d'Etat, Antoine aperçut les conséquences de l'acte qu'exigeait sa belliqueuse maîtresse. Tout frémissant, il essaya de conjurer le malheur.

— Gagnons du temps. Quel démon jaloux te presse? La rupture éclatante que tu souhaites ne saurait rien changer à notre situation réciproque. Ma vie entière t'appartient et n'appartient qu'à toi. Il n'est pas une de mes pensées qui ne soit pour te servir.

Mais l'attitude de Cléopâtre demeurait hostile. Ses longs sourcils tordus comme des couleuvres, sa bouche rouge et volontaire, son corps pelotonné dans un angle de divan dont elle semblait se faire une forteresse, la démontraient irréductible.

— Non! fit-elle; j'en ai assez d'entendre les Romains nommer Octavie ta femme et me traiter

de concubine. Par un acte solennel, je veux que tu déclares à tout l'univers que Cléopâtre, seule, est ton épouse.

La lutte ne fut, cette fois, ni aussi longue, ni aussi âpre qu'elle l'avait été trois années auparavant, lorsque, tout remué encore par le tendre dévouement d'Octavie, Antoine la défendait contre une première blessure. Lointaine, maintenant, vouée aux sacrifices et à l'aride vertu, elle ne lui semblait plus réclamer la même quantité d'égards. Celle qui les méritait tous, n'était-ce pas plutôt la belle passionnée qui, de toutes les forces d'un insatiable amour, prétendait l'accaparer, l'investir, en faire un autre elle-même? A celle-là, comment résister? Toute-puissante à force d'être chère, elle l'a amené à cette abdication complète où un homme cesse d'être un homme. L'esprit est conquis comme la chair. Il a toutes les soumissions. Et lorsque Cléopâtre lui persuade qu'Octavie a toujours été l'alliée de son frère, qu'à Tarente, aussi bien qu'à Rome, lui, Antoine, fut le jouet de leur association, il ne proteste pas. Son silence est presque un acquiescement.

Cela, pourtant, n'est point assez. Pour obtenir ce que voulait Cléopâtre, il fallait amener Antoine à un délire de haine qui n'était guère possible à l'égard de la suave créature qui l'avait aimé, qui, peut-être, l'aimait encore et dont, quoi qu'on en prétendît, il avait éprouvé plusieurs fois l'action bienfaisante. Le nom d'Octave, au contraire, avait le don de soulever dans son âme des flots d'animosité. Taisant, afin de le mieux contenter, son propre ressentiment, l'excitatrice met en avant le nom haï, le fait sonner comme un refrain. A l'être hésitant, mais bourrelé d'ambitions qu'est Antoine, elle montre *ce*

polisson d'Octave en train de prendre la première place.

— Te contenteras-tu, dit-elle, de notre royaume oriental, pendant que lui étend sa domination depuis l'Illyrie jusqu'aux colonnes d'Hercule?

Antoine se sentit blêmir. La vision de son collègue élevé au-dessus de lui, plus puissant que lui, maître des territoires plus étendus que les siens, fut comme si, à travers son cœur, le froid d'une lame avait passé. Un tel antagonisme ne se pouvait prolonger. Deux fois déjà, les rivaux avaient été sur le point de se sauter à la gorge, de se mordre, de se déchirer, et deux fois s'était interposée une petite main de femme. Une main féminine, aujourd'hui encore, se glissait entre eux; mais, pour attiser, pour corrompre. Comment la guerre, cette fois, aurait-elle pu être évitée?

IX

ACTIUM

Ainsi qu'il lui arrivait souvent, Octave était venu rendre visite à sa sœur. Quoiqu'une affectueuse familiarité n'eût pas cessé de régner entre eux, leurs voix s'élevaient, par instants, à un diapason qui n'était pas celui de l'entente parfaite. Un sujet, toujours le même, ramenait la discussion. Tandis que l'un accablait Antoine, l'autre prenait sa défense.

— Antoine n'est pas si coupable que tu le prétends. Je connais, moi, ses sentiments véritables. Il m'écrit. Je sais que Rome lui est toujours chère, qu'il adore ses enfants. D'ailleurs, nous allons bientôt le revoir.

— Que d'illusions tu te fais, reprit Octave. Oublies-tu, ma sœur, de quelle manière indigne il s'est conduit envers toi? Oublies-tu que, d'Athènes, il te renvoya comme une servante sans honneur, sans escorte, sans même les remerciements que méritaient, tout au moins, tes générosités envers lui?

Non, Octavie n'oubliait rien; mais elle avait au cœur l'indulgence qui porte à tout excuser, plutôt que de perdre ce qu'on aime.

Octave était cependant venu, ce jour-là, ré-

solu à la délivrer d'un sentiment qui, personnellement, le gênait. A la veille de dénoncer publiquement Antoine, il croyait devoir d'abord détacher de lui sa femme, et par des dénonciations, faire d'elle une alliée contre le rival qu'il voulait perdre. La malheureuse ignore-t-elle jusqu'à quelle honte Antoine est soumis à la domination de l'Egyptienne? Par le récit documenté des scandales d'Alexandrie, son bourreau va le lui apprendre. Ah! Comment eut-il l'affreux courage? Comment ne fut-il pas désarmé devant le sensible visage qui, sous la pointe aiguë des détails, rougissait, se détournait, semblait la proie d'un essaim venimeux? Non, jusqu'aux racines du cœur il va chercher les places les plus vulnérables. Sans pitié il raconte : Sur le Champ de Mars, un jour, officiers et soldats sont sous les armes pour une revue. La hampe surmontée de l'aigle d'or en main, l'imperator assiste au défilé. Un messager, soudain, l'aborde et lui dit quelques mots. Aussitôt, sans souci de la pompe militaire mise en mouvement par ses ordres, il quitte tout et va rejoindre Cléopâtre qui l'appelle, sans motif, pour le seul caprice d'être obéie de celui qui commande à tant d'hommes. Une autre fois, c'est au prétoire. Le tétrarque de Judée expose de graves questions en litige. Seul, Antoine a qualité pour les juger; mais il entend passer la litière royale et c'est comme un vent de folie. Sans écouter un mot de plus, il abandonne l'audience, on ne le revoit plus ce jour-là.

Octave aurait pu continuer ainsi, indéfiniment, car la liste était longue des méfaits plus ou moins véridiques dont s'illustrait le roman égyptien.

Sa sœur l'arrêta. Assez! Elle n'en avait que trop entendu. Certes Antoine avait de grands torts, mais il était son époux. Elle ne reconnaissait qu'à lui le droit de rompre le lien qui les unissait l'un à l'autre. Tant que subsisterait ce lien, elle s'en tiendrait à la résolution d'attendre, d'espérer, qui était la loi de sa vie. Et en même temps que sa voix avait un tremblement de verre fêlé, la fermeté de son regard la révélait inébranlable.

Quelques jours plus tard, la vertueuse femme apprenait que l'amant de Cléopâtre l'avait répudiée. Ainsi rien, ni sa généreuse bonté, ni la patience qu'elle avait opposée aux injures, ni cet espoir qui est comme un bouclier où notre cœur s'abrite contre les menaces du destin, rien n'avait empêché le coup fatal. Pauvre Octavie! La maison que le mariage avait faite sienne, la chambre où, dans les embrassements d'Antoine, elle avait connu le bonheur, la table qu'il avait égayée de son rire sonore, le jardin où, côte à côte, ils avaient respiré le parfum succulent de l'été, il fallait dire adieu à tout cela, s'en séparer pour toujours. La douleur la laissait inerte, pareil à un instrument dont on a cassé le ressort.

Octave qui ne négligeait aucun des avantages de son jeu, et pour qui chaque affront infligé à sa sœur était un capital qui devait rapporter de gros intérêts, avait convoqué la foule. Avertie par ses soins du jour et de l'heure où Octavie quitterait le palais, cette foule en encombrait les abords. Quand, au milieu de tous ses enfants, de ceux qui étaient les siens propres, aussi bien que du fils et de la fille de Fulvie qui lui avaient été confiés, on la vit paraître, il y eut une rumeur. Son infortune soulevait les consciences.

On entendait des mots injurieux à l'adresse du libertin qui, pour la *Sorcière égyptienne,* abandonnait une épouse de sang illustre et de mœurs irréprochables.

Octavie fit taire ces propos. Elle ne voulait pas, à cause d'elle, que le nom d'Antoine fût maudit. Désireuse même de lui rallier des suffrages, elle montra son plus jeune enfant qui en était la vivante image. La malheureuse espérait qu'en voyant l'innocent si beau, on aimerait encore le père.

Le divorce signifié à la sœur d'Octave équivalait à une déclaration de guerre. Personne ne s'y méprit. Malgré l'antipathie de leurs natures, les rivalités, les déceptions, les tromperies dont ils s'étaient abreuvés l'un l'autre, la douce femme avait été entre les deux hommes un lien puissant. Avec elle, par elle, on avait pu espérer les maintenir en équilibre. A présent, tout était à craindre. Dans la violence du choc, les masques étaient tombés; l'on voyait à nu les visages. Lequel serait celui du maître? Une grande incertitude régnait à cet égard. Quoique l'accès au pouvoir suprême fût l'objet unique de la querelle, on feignait de croire à une lutte d'idées. Les mots retentissants d'honneur, de patriotisme, de retour aux institutions républicaines étaient dans toutes les bouches. L'embarras de choisir était grand entre deux compétiteurs qui prétendaient, chacun, livrer bataille au nom de la patrie. Octave mentait-il lorsqu'il se déclarait prêt à déposer ses pouvoirs extra-légaux? Antoine était-il sincère en se donnant pour le champion de la liberté?

Comme au temps des grandes luttes entre César et Pompée, le public se divisait, choisis-

sait pour chef celui qu'il pensait avoir le plus d'intérêt à servir. L'effervescence était telle que les enfants, eux-mêmes, en venaient à prendre parti : Athénodorus en rencontre deux, un jour, qui se battent à coups de poing. — Quel motif avez-vous, leur demande-t-il, pour vous maltraiter de la sorte? — Nous jouons. Je suis Octave, dit l'un, qui avait sournoisement amené son camarade au bord d'un fossé. — Et moi, Antoine! réplique l'autre, en levant un petit menton orgueilleux.

Quoique la répudiation eût produit une impression fâcheuse et enlevé beaucoup de partisans à Antoine, il n'avait pas encore toute l'opinion contre lui. Son passé de gloire, sa force, ses richesses le laissaient un de ces adversaires avec lesquels il faut toujours compter, et qu'on ne doit combattre que sur des terrains où leur défense n'a pas été préparée. Ruiner son crédit et, par des diffamations, le montrer l'esclave de la reine d'Egypte était, nous l'avons vu, la tactique adoptée par Octave. Si patient qu'il se fût juré d'être, il en était à se demander combien de temps allait ainsi durer son travail de taupe, lorsque les dieux qui, décidément, se tournaient de son côté, lui envoyèrent un collaborateur inattendu. Munatius Plancus, ce même Plancus qui, lors de la *Vie Inimitable,* dans un maillot de soie verte et couronné de roseaux, avait tenu le rôle de Glaukos : « l'homme à tout faire » ainsi que, méprisante, le désignait Cléopâtre, venait d'arriver à Rome.

Soit blessure d'amour-propre à venger, soit habileté à reconnaître de quel côté tournait le vent, ce pitoyable individu, subitement séparé de ses compagnons de la veille, rapportait sur leur

compte des anecdotes qui lui valurent dans les salons un accueil empressé. Mais ces succès mondains ne devaient pas longtemps suffire à un homme aussi besogneux qu'il était vil. Jugeant qu'une trahison vaut d'être lucrative, il alla trouver Octave et, contre promesses, lui révéla l'existence d'un document de grande importance. Il s'agissait du testament qu'Antoine avait rédigé au moment de partir pour l'expédition de Perse, testament par lequel il instituait Cléopâtre sa légataire universelle, disposant en faveur d'elle et de ses enfants de tout l'empire oriental et, amoureux jusque dans la mort, exigeait qu'en quelque lieu qu'il décédât, son corps fût transporté auprès de sa bien-aimée. Si Plancus ne possédait pas le testament lui-même car, fidèle à la mission qui lui avait été confiée trois ans plus tôt, il l'avait remis entre les mains des Vestales, sa mémoire n'en avait rien laissé perdre : mot à mot, pour ainsi dire, il put le reconstituer.

La sépulture était une grosse affaire chez les Romains. Chacun avait à cœur de reposer près des siens, dans la terre qu'avaient sanctifiée les ancêtres et où l'on serait rejoint, un jour, par ses enfants. La pensée, s'ils venaient à y mourir, d'être abandonnés sur un sol étranger, emplissait les guerriers d'épouvante, et ceux qui appartenaient à des familles aisées, ne manquaient pas de recommander que leur dépouille fût rapportée en Italie. De toutes les folies que l'amour avait fait commettre à Antoine, celle de vouloir être enseveli en Egypte était certainement la plus grave, celle, en tout cas, qui frapperait le plus désavantageusement l'esprit public. Avec la pièce sacrilège, Octave était certain de provoquer la

réprobation du Sénat et d'emporter un vote contre celui qui en était l'auteur. Le difficile était de se le procurer.

Délicieusement imité de celui de Delphes, le temple de Vesta était situé sur la limite du Forum, au pied du mont Palatin. Pour s'y rendre, le dictateur n'avait qu'à traverser la Voie Sacrée. Il se mit en route, accompagné d'une escorte, et précédé des licteurs qui, autour de lui, faisaient resplendir les insignes de l'autorité. Devant la porte, il fit signe à tous de l'attendre et seul, imposant, drapé dans les plis de la pourpre, franchit les marches vénérées.

Les prêtresses de Vesta vivaient à l'ombre des autels. C'étaient des filles de haute naissance qui, entrées là toutes jeunes, vêtues de blanc comme des lys, et les cheveux couverts d'un voile, se faisaient de leur charge une idée stricte et fière. Non seulement le feu de la déesse devait, par leurs soins, ne jamais s'éteindre, non seulement elles avaient la responsabilité du *Palladium*, cette relique sauvée des flammes de Troie, mais la considération qui s'attachait à leur personne était telle que des généraux, des proconsuls, des pontifes avaient pris l'habitude, lorsque leurs fonctions les appelaient hors de Rome, de confier à ces pieuses sentinelles des dépôts trop précieux pour être livrés aux hasards des voyages. Où ces trésors auraient-ils été, en effet, plus en sûreté que là où s'inscrivait au fond des cœurs cette devise : « Plutôt mourir que de manquer à son serment ».

Dès qu'elles surent ce qu'Octave attendait d'elles, une noble indignation s'empara de ces vierges fortes. Quoi ? livrer un dépôt confié ! Tromper la foi qu'on avait mise en leur parole ! Et leur honneur, qu'en faisait-on ?

L'astucieux visiteur fit valoir que la patrie était en cause et, qu'en pareil cas, les scrupules deviennent vains. Mais, indifférentes à tout ce qui n'était pas leur saint ministère, les Vestales restèrent inflexibles. La force seule leur arracherait ce qu'elles avaient juré de garder.

Octave était soucieux. Son caractère ne le portait pas à employer la manière forte, et il craignait, d'ailleurs, que cet abus de pouvoir lui fût sévèrement reproché. A certaines heures, cependant, la nécessité commande et, fût-ce un crime, le prix, cette fois, en valait la peine. Les licteurs laissés à la porte du temple reçurent des ordres. Il y eut des coups de hache, et le coffre où reposait la confiance du guerrier livra son secret.

Lu au Sénat, le testament produisit l'effet qu'Octave avait escompté. Dans son clan, ce fut un triomphe. Les amis d'Antoine, au contraire, se regardaient consternés. Renier sa patrie au point de ne vouloir même pas lui laisser ses os! Avait-il donc, véritablement, cessé d'être Romain?

Le procédé qu'avait employé Octave restait, toutefois, inadmissible. Caïus Sossius en démontra l'indignité. Un testament était sacré. Nul n'avait le droit de demander compte à un vivant de ce qui serait exécuté après sa mort, ou pas du tout, car une rétractation demeurait toujours possible.

Quelques sénateurs respectueux des traditions se rangèrent à cet avis, et blâmèrent la violence qui avait été faite aux Vestales. Le fait n'en était pas moins acquis, et beaucoup restaient sous le coup de ce qu'ils venaient d'apprendre.

C'était le moment de charger à fond. Octave rappela les anciens griefs. Il insista sur la preuve indéniable qu'on venait d'avoir. D'autres agis-

sements n'avaient pas encore été exploités. Un des moyens les plus sûrs de transformer en juges impitoyables les riches patriciens qui siégeaient à la Curie, était de susciter une concurrence au goût passionné qu'ils avaient pour les choses d'art. Il leur montra un Antoine collectionneur pour le compte de la reine d'Egypte, s'emparant, afin de les lui offrir, des plus rares trésors de la Grèce, de l'Asie. La fameuse statue en or de Diane Artémis qui faisait la gloire d'Ephèse, n'ornait-elle pas, aujourd'hui, les portiques du Bruchium ? Les deux cent mille volumes de la Bibliothèque de Pergame, destinés à enrichir celle de Rome, n'avaient-ils pas été transportés à Alexandrie ?

Une rumeur gagna les rangs de l'hémicycle. Les visages prirent une expression courroucée. Chacun de ces hommes, dont la demeure regorgeait de livres, de meubles précieux, de beaux marbres dérobés au cours de leurs voyages ou des magistratures qu'ils avaient exercées au pays de la beauté, s'indignaient comme devant une licence qui n'aurait pas eu de précédents.

Dans une ardeur hypocrite, ils réclamèrent qu'on passât immédiatement au vote. Les urnes circulèrent et conspué, déclaré indigne, Antoine fut dépouillé de toutes les fonctions que lui avait confiées la République.

Si complète que fût cette victoire, elle ne suffisait pas à Octave. Les assemblées, il le savait, ont parfois de prompts, de complets revirements. Ce que voulait ce tacticien supérieur, c'était d'asséner à son collègue un de ces coups sous lesquels on reste à jamais hors de combat. Une défaite militaire était la seule dont on pourrait être certain que le vainqueur des Parthes ne se

relèverait jamais. Mais, comment amener ses compatriotes à s'armer contre lui ? Ils étaient las des guerres civiles, et celle-là serait la plus impopulaire de toutes qui aurait pour adversaire Marc Antoine, le seul grand citoyen qui, depuis César, avait fait voler les aigles romaines sur de nouveaux territoires.

Le même subterfuge qui avait déjà réussi allait, une fois encore, adroitement manié, servir Octave. Peu de jours plus tard, il fit un discours où, tenant Antoine perfidement en dehors du débat, évitant même de prononcer son nom toujours susceptible de réveiller des sympathies, il désigna l'ennemie indiscutable, celle contre qui le sentiment public était toujours prêt à s'échauffer. La rengaine des ambitions de Cléopâtre, de l'intention qu'elle nourrissait de venir attaquer Rome, n'avait rien perdu de son pouvoir. L'énoncer était un moyen toujours sûr de tendre les ressorts du patriotisme, de les porter à l'extrême. En un instant, l'assemblée entière fut debout, jetant contre l'Egyptienne d'impérieuses malédictions.

La guerre était enfin déclarée. Fidèle à l'usage consacré par la pratique constante des ancêtres, Octave se rendit sur la place, au delà du Pomerium, où s'élevait le temple de Bellone. Antique, auguste, radieux, le granit s'en découpait en plein azur. Aux acclamations d'une foule enivrée, le dictateur lança un javelot d'or dont la pointe alla s'enfoncer dans le socle où posaient les pieds de la déesse. Le cérémonial qui mettait l'armée sous sa divine protection, proclamait en même temps le bon droit de la campagne qu'on allait entreprendre.

En apparence, oui, la guerre était dirigée

contre des forces étrangères, mais qui pouvait s'y méprendre ? Antoine se ferait le bouclier de Cléopâtre et, des deux côtés, le sang romain rougirait les champs de bataille.

Antoine, cependant, n'avait pas attendu la provocation de Rome. En bon capitaine, il avait résolu de devancer l'ennemi et de prendre l'offensive. Sous les ordres de Canidius, seize légions furent dirigées sur le littoral de l'Asie Mineure et, lui-même, se disposait à les rejoindre.

Un moyen s'offrait à lui de démentir les allégations d'Octave et de rétablir sa popularité. C'était d'écarter sa maîtresse et de se montrer seul à la tête de ses troupes. On verrait bien, alors, qui l'on avait à combattre.

Présentée à Cléopâtre, cette nécessité la trouva rebelle. Le souvenir toujours présent de ce qui, jadis, dans des circonstances analogues, s'était tramé, exécuté contre elle, lui interdisait de l'admettre. Elle était trop avertie pour jeter une seconde fois son amant dans le réseau des combinaisons romaines. Avec le caractère versatile dont il avait donné tant de preuves, Antoine était un homme qu'il fallait, pour ainsi dire, garder à vue, tenir sous une incantation continuelle. Non, elle ne le quitterait pas. En quelque lieu qu'il se rendît, elle s'attacherait à ses pas, ne lui permettrait aucune entreprise, aucune négociation dont elle n'eût la surveillance.

Vainement, l'imperator fit valoir l'embarras que serait une présence de femme dans les camps. Vainement, Ahénobarbus s'emporta, déclara avec sa rudesse habituelle que, si l'on devait s'encombrer des impedimenta d'une cour,

il préférait se retirer. Envers et contre tous, Cléopâtre maintint sa résolution :

— S'en aille qui veut, répond-elle aux mécontents, rien ne me séparera d'Antoine.

Une convention secrète entre eux l'autorisait, probablement, à parler de la sorte. En tout cas, elle agissait avec l'indiscutable autorité de qui possède et fournit le ressort principal. N'était-ce pas, en effet, son inépuisable trésor qui allait subvenir aux frais de la guerre ? N'était-ce pas sa flotte, deux cents forts navires bien armés, bien montés qui, dans les eaux méditerranéennes, barreraient la route à l'ennemi ?

Quoi qu'il en fût, sa décision l'emporta, et, dès les premiers jours de printemps, sur la galère Antoniade décorée, parée comme pour une fête, le couple énamouré faisait route vers les dernières étapes de son destin.

Jamais la mer, cette trompeuse, n'avait été plus calme, plus limpide. Le ciel, d'un azur léger, se confondait avec elle dans une suavité bleuâtre. A l'heure où le soleil se couche, des frissons d'ambre y passaient mêlés à de larges nappes roses. Le bruit du vent dans les voiles s'harmonisait avec celui des flûtes et des lyres. Des chants suaves résonnaient. Les nuits d'amour succédaient aux joyeux festins, et personne ne soupçonnait vers quels éléments déchaînés s'avançait le fragile esquif.

Cela n'était qu'un prélude. A Samos où ils abordèrent, à Ephèse où ils établirent leur résidence, les amants firent renaître les fastes d'Alexandrie. L'antique ville asiatique, accoutumée au luxe cependant, n'en avait jamais vu un pareil déploiement. Des cortèges de rois coiffés de

tiares et vêtus de broderies, apportaient chaque jour à Antoine, en soldats, chevaux, vivres, le tribut qui pouvait contribuer au succès de ses armes. Voulant, quand ils retourneraient dans leurs provinces, que ces vassaux emportassent une haute idée de leurs suzerains, Cléopâtre s'efforçait de les éblouir. L'arrivée de chacun d'eux servait de prétexte à de somptueuses mises en scène. Les spectacles se succédaient, en sorte que ces princes, venus de loin pour se battre, avaient la surprise, à côté de torses bardés de fer, de chars en airain, d'engins meurtriers dont la masse encombrait le camp, de côtoyer des troupes de comédiens, de funambules, de bateleurs, qu'on ne se serait guère attendu à rencontrer en pareil lieu.

Ainsi, à l'heure où le monde entier craquait sous l'effort des armements, lorsque des masses humaines allaient succomber, que le sort des empires était en jeu, telle était la manière d'affirmer sa foi dans la victoire, et de se déclarer supérieure aux événements qu'avait adoptée la maîtresse d'Antoine.

Lui, était loin de partager cette sécurité. Il avait cinquante ans. Le temps des folles entreprises était passé. Il n'ignorait aucune des difficultés de sa situation. Entre ses compagnons d'armes qui le poussaient vers l'Italie, le pressaient d'y livrer bataille avant qu'Octave ait eu le temps d'y concentrer ses troupes, et la belle enjôleuse qui lui conseillait d'atermoyer, il ne savait auquel entendre. La partie était immense et douteuse. Pour la bien jouer, il aurait fallu du sang-froid ; il n'en avait jamais eu beaucoup. Par les excitations au milieu desquelles elle le faisait vivre, par ses exigences d'amoureuse et

son despotisme jaloux, Cléopâtre lui ôta le peu qu'il en possédait.

Ses généraux firent le reste. Persuadés que leur imperator ne les mènerait jamais à leur but tant qu'il subirait une autre influence que la leur, ils se liguèrent pour évincer la femme funeste. Comme toujours, ce fut Ahénobarbus, le plus courageux et celui qui, n'ayant jamais rien sollicité de Cléopâtre, se trouvait le plus libre vis-à-vis d'elle, qui eut l'initiative. En homme qui connaît assez la valeur des services qu'il peut rendre pour n'avoir pas le souci de plaire, il déclara nettement que le désordre amené par la présence d'une cour à proximité des armées dépassait ses prévisions et que, d'ailleurs, la place de la reine était à Alexandrie où ses ministres la réclamaient.

Antoine n'était peut-être pas loin de partager cette opinion. Mais que faire contre une amante qui, à toute parole sérieuse, répond par un enroulement de bras autour de votre cou ? par des baisers ? par des larmes ?

Moins que jamais, Cléopâtre était disposée à s'éloigner, à exposer Antoine aux objurgations de ces Romains aux visages sombres qu'elle voyait monter la garde autour de lui. Harcelé par leurs instances, saurait-il toujours se refuser à une réconciliation avec Octave que plusieurs, elle l'avait pressenti, désiraient ? Pour rester, pour continuer à jouer son rôle d'Egérie guerrière, un appui lui était utile. A force de faveurs et de promesses, elle l'obtint de Canidius, celui de ses généraux qui avait le plus d'action sur l'esprit d'Antoine.

Sommé de se prononcer publiquement, Canidius se rangea de l'avis opposé à celui d'Ahéno-

barbus. Selon lui, point n'était juste ni habile d'éloigner une alliée qui, en argent aussi bien qu'en soldats et en vaisseaux, fournissait un contingent considérable. Et, courtisan, il ajouta qu'il ne voyait d'ailleurs pas en quoi les conseils d'une grande souveraine, noble et vaillante autant que belle, pouvaient nuire à une armée dont elle exaltait le courage.

Ceux dont l'avis était contraire ne se tinrent pas pour battus. Parmi eux, et des plus ardents, car plus que tout autre il s'était compromis dans le parti d'Antoine, il y avait Quintus Dellius. Ce vieux routier de la politique n'avait pas tardé à voir clair dans le jeu de l'Egyptienne et à s'alarmer qu'il fût en complet désaccord avec le sien et celui de ses compatriotes.

Décidé à tirer son chef du mauvais pas où il le voyait s'engager, il l'aborda, et sans plus d'ambages, osa cette déclaration :

— Cléopâtre nous mène à un désastre.

Suffoqué qu'on se permît d'accuser celle qui avait toute sa foi et dont il admirait la sagacité, Antoine se récria :

— Que prétends-tu ? Quels faits t'autorisent à t'exprimer de la sorte ?

Les explications étaient prêtes. Elles jaillirent pêle-mêle pour aboutir à celle-ci qui les résumait toutes :

— Je prétends que la fille des Lagides n'apporte pas, ne peut pas apporter à cette guerre la même âme que nous, Romains.

— Les intérêts de Cléopâtre sont les miens, répliqua fièrement Antoine.

Erreur qu'il fallait combattre.

— Détrompe-toi, dit Dellius ; Cléopâtre est

reine d'Egypte. Pourvu que sa couronne soit sauve, pourvu qu'elle conserve l'hégémonie orientale et le commerce qui emplit ses coffres d'or...

Un geste d'Antoine lui ayant coupé la parole, l'avisé personnage songea qu'en même temps qu'inquiéter l'imperator, il n'était pas inutile de rassurer l'amant.

— Cléopâtre t'aime, affirma-t-il. Plus que tout au monde ta personne lui est chère ; mais, peut-elle, autant que nous, tes amis, les défenseurs de ta cause, nous qui avons tout quitté pour te suivre, avoir le souci de ta grandeur ? Si tu renonces au pouvoir souverain, quel sera notre sort à nous ? Ruinés, pourchassés, contraints de fuir les représailles d'Octave, quel refuge aurons-nous sinon l'exil ?

L'imperator arpentait sa tente à grands pas. Il respirait bruyamment comme lorsqu'un émoi plus fort que nos organes les surmène. Sans se les être jamais formulées, peut-être avait-il entrevu déjà quelques-unes des vérités qui venaient de lui être dites. Maintenant, de les avoir entendues, toutes palpitantes, naissait en lui le désir de voir clair jusqu'au fond.

— Parle ! dit-il. Quels motifs as-tu de penser que la Reine ait renoncé à l'ambition de gravir à mes côtés le Capitole ?

— Les conseils qu'elle te donne.

— Les connais-tu donc ?

Sans se laisser démonter, Dellius rappela combien de fois la reine s'était opposée à ce qu'on livrât bataille. Récemment encore, à Corcyre, à Leucade, partout où les circonstances auraient

pu être favorables, elle avait invoqué des prétextes pour que l'action fût différée.

— On croirait, conclut-il, que Cléopâtre, plus encore qu'une défaite, redoute une victoire qui te ferait maître de Rome.

Antoine fit signe à son lieutenant de sortir.

Il avait besoin d'être seul. Mal éclairée par une lampe fumante, sa tente était dans une demi-obscurité. Il se laissa tomber sur le lit que recouvrait une peau de lion. Le temps était à l'orage. Il lui sembla que la terre tremblait, que des bruits insolites remplissaient l'atmosphère. C'était comme si toutes les choses auxquelles son esprit était le plus solidement attaché, subitement, venaient de recevoir un choc et tourbillonnaient autour de lui. Est-ce que, réellement, se demandait-il, Cléopâtre ne souhaiterait plus pour moi le rang suprême ?

En réalité, Cléopâtre n'avait pas cessé de vouloir son amant victorieux ; mais, d'une manière qui, comme l'avait fort bien démêlé Dellius, n'était pas celle des Romains. Pendant que ceux-ci, pressés de retrouver leurs pénates et de jouir des situations lucratives qu'ils pensaient s'être méritées, poussaient l'imperator vers une guerre à outrance, elle s'appliquait à le retenir. Soit qu'elle eût perdu confiance dans des vertus belliqueuses qu'elle-même avait contribué à affaiblir et qu'elle envisageât la possibilité, en jouant le tout pour le tout, de perdre jusqu'à l'héritage de ses pères ; soit qu'elle redoutât le triomphe complet qui aurait ramené Antoine à Rome, elle avait renoncé aux ambitions sans mesure, et se bornait maintenant à une politique de partage. Que l'empire d'Orient, avec Antoine, lui fût assuré, et elle

abandonnerait de grand cœur l'Italie avec les provinces barbares, la Gaule, l'Espagne, la Mauritanie à Octave, à la République, à qui les voudrait. En somme, on assistait à cette volte-face imprévue que celle qui avait déchaîné la guerre s'efforçât de l'arrêter à mi-chemin. Caprice? Inconséquence?

Afin de s'expliquer les oscillations de Cléopâtre, il faut la suivre pas à pas, la voir, dès le début de sa vie, aux prises avec les grands souffles qui agitent son âme mobile. Maîtresse adolescente de César quinquagénaire, elle ne songe qu'à mettre ce puissant protecteur à profit, à obtenir de lui la restitution, d'abord de son trône, et plus tard l'accession souveraine. La rencontre de Tarse a fait d'elle une autre femme. Avec le hardi descendant d'Hercule, la volupté est entrée en elle, et l'axe de sa vie s'est trouvé déplacé. De tendres exigences se sont substituées à l'âpre poursuite ambitieuse. La jalousie, la haine, ont dirigé ses actions et la paix du monde en a dépendu.

Si auprès d'Antoine, elle avait gardé la tête solide de ses jeunes années, elle aurait laissé le vainqueur des Parthes à ses entreprises grandioses, et, peut-être, leurs noms enlacés s'inscriraient-ils au Panthéon de l'histoire, à la place de celui d'Octave. Mais, nous l'avons vu, c'est l'amour aujourd'hui qui commande. Cet éternel inquiet suscite dans l'âme de l'amante de troublantes réflexions. Si Antoine rentre à Rome en triomphateur, qu'adviendra-t-il de moi? se demande-t-elle. Comme il y a seize ans, me faudra-t-il lutter avec ce peuple, cette aristocratie qui me haïssent? Ce que César n'a pas eu le temps d'accomplir, l'osera-t-il, lui, l'amant

vieilli dont j'ai expérimenté la faiblesse? Le pourra-t-il d'ailleurs? Au milieu de tant d'intérêts liés au sien, s'appartiendra-t-il? Aura-t-il l'autorité d'imposer l'épouse choisie de son cœur? l'étrangère que toutes les voix des dieux et de la patrie repoussent?

Sa conduite est tracée dès lors. Elle éloignera Antoine systématiquement de l'Italie, elle s'opposera à toute action décisive et, peu à peu, le poussera vers une bataille navale où, en cas de désastre, on aurait toujours la ressource de se réfugier en Egypte.

Conscients des incertitudes, des discussions qui troublaient la stratégie de l'imperator, les esprits, autour de lui, devenaient soucieux. Ils n'avaient plus cette confiance qui, à la veille des combats, est comme un breuvage dont s'enivrent ceux qui sont exposés à mourir.

A le voir si totalement soumis aux artifices de l'Egyptienne, ses généraux en vinrent à douter de lui-même, à se demander s'il ne s'entendait pas avec elle pour les trahir. L'idée d'un complot contre lui se forma. Puisque leur chef se refusait à soulever la poussière exaltante de Pharsale, de Philippes, puisqu'il se laissait détourner du but pour lequel ils avaient tout risqué, qu'un autre alors prît sa place ; qu'un véritable Romain s'emparât du commandement.

D'un commun accord, ils l'offrirent à Ahénobarbus.

A force d'inquiétude, de dégoût, ce grand soldat était tombé malade. Lorsque ses camarades vinrent à lui, ils le trouvèrent étendu sur la dure couche en feuilles de palmiers qui lui servait de lit. La fièvre le faisait claquer des dents. Aux premiers mots de leur proposition, il détourna la tête.

— Je ne veux pas vous entendre.

— N'as-tu donc plus foi dans la victoire? lui demanda Dellius.

Si, son vieux cœur guerrier tenait bon encore. Il savait que les légions, excédées des ordres qui retenaient leur élan, ne demandaient qu'à tirer le glaive. Entraînés par lui, quels prodiges n'accompliraient pas ces braves? Mais, pour se mettre à leur tête, il fallait trahir Antoine, son frère d'armes, l'ami cher de sa jeunesse, l'imperator à qui s'était engagée sa foi.

Assis auprès de son lit, Dellius cherchait à le persuader :

— Si tu refuses, que deviendrons-nous? l'Egyptienne nous perdra. Ne nous laisse pas périr!

D'une main brûlante que secouaient les battements de son artère, Ahénobarbus prit la main du visiteur.

— Laisse-moi dormir. Je rendrai réponse demain.

Le lendemain, avant l'aube, une embarcation faisait voile pour le Péloponèse. Par une lettre laissée sur sa table, Ahénobarbus expliquait les motifs de son départ. Tout ce que ses yeux voyaient était trop irritant et trop triste. A demeurer inactif ou à prendre la place d'Antoine, il préférait se retirer.

Cette défection fut cruellement ressentie des compagnons qui avaient mis en lui leur espoir. Tout le jour, ils l'attendirent, pensant qu'il regretterait sa décision. Quand vint le soir, leurs prunelles le cherchaient encore à l'horizon.

Le lendemain, certains que le plus digne

d'entre eux ne reviendrait plus, Dellius et Amyntas se décidèrent à le rejoindre.

En apprenant que trois de ses généraux l'avaient abandonné, Antoine eut une sueur aux tempes. Ses jambes chancelèrent. Il dut s'appuyer au mur afin de ne pas tomber.

— Les meilleurs! fit-il, et deux larmes jaillirent de ses yeux.

Devant les autres, il sut se dominer cependant et, afin que l'exemple restât sans imitateurs, il fit répandre une fable qui flétrissait les transfuges. Selon lui, tous trois étaient des débauchés qui n'avaient pas pu, plus longtemps, se passer de leurs maîtresses et étaient allés les rejoindre.

De nouveaux cas de désertion se produisirent néanmoins. Ce fut comme une épidémie dont le poison se propageait.

Après une scène où Cléopâtre lui reprocha d'être de ceux qui la desservaient auprès d'Antoine, Fortunius, lui aussi, résolut de quitter le lieu de haine et d'intrigues qu'était devenu le quartier général. Une embarcation, les bagages, tout était préparé pour la nuit suivante, lorsque dénoncé avant d'avoir mis le pied sur la rive, le sénateur fut saisi et, incontinent, mis à mort.

Sur de simples indices, d'autres exécutions suivirent celle-là qui jetèrent la terreur dans les tentes.

Antoine n'était plus le même. Il avait complètement perdu cette jovialité qui est comme le signe d'un pacte fait avec la chance. Le moindre mécompte aujourd'hui suffisait à le bouleverser. Un orage ayant éclaté sur mer, il crut perdus les navires qui l'avaient précédé dans le golfe

d'Ambracie. En proie à une sorte de vertige, il en venait à soupçonner les dévouements les plus sûrs. Jusqu'à Caïus Sossius, cet ami qui avait fourni tant de preuves, fut accusé d'avoir volontairement livré, dans les défilés de l'Epire, un détachement de troupes à l'ennemi.

Comme tous ses contemporains, Antoine accordait foi aux présages. Ils faisaient même sur son esprit une impression considérable. La volonté des dieux semblait pour lui s'y révéler. Jamais il n'eût manqué de chausser son pied droit avant l'autre. Dans les ténèbres, il se taisait. Il quittait aussitôt une réunion si le bruit d'une souris s'y faisait entendre. Avant de rien entreprendre, il consultait les aruspices et ne se décidait qu'autant que ceux-ci avaient prononcé la parole encourageante : « Va, le sang des victimes parle en ta faveur. »

Pendant le dernier été qu'il passa à Athènes, cet été de l'an 31 où les esprits bouillonnaient comme dans le fond d'une cuve, la foudre renversa une statue que la population lui avait élevée. Sa peur fut telle que, pour le ranimer, il fallut que son fidèle Eros, en attendant les médecins, lui frictionnât le corps avec un mélange astringent d'huile chaude et de cinamonne.

Les derniers jours du mois d'août redoublèrent cet état de mélancolie dépressive. En même temps que se rapprochait l'échéance inévitable, au lieu de la surexcitation qui, autrefois, le faisait, la veille des batailles, ressembler à une sorte de dieu fulgurant, il était triste, abattu. On eût dit que toute la musculature de son être s'était subitement effondrée. Pendant des heures, on le voyait immobile comme si la plus légère action lui était devenue accablante.

Un matin, cependant, il sortit de sa torpeur pour aller sur l'Antoniade passer en revue la flotte embossée au fond de la baie d'Actium. C'était là, qu'avec ses deux cent cinquante trirèmes à éperon, ses cent liburnes rapides, Octave l'attendait. Les forces d'Antoine étaient beaucoup plus considérables. Bien monté, pourvu d'engins formidables, il aurait dû être confiant. Il le fut un instant lorsque son lieutenant Alexas lui fit observer, présage excellent, que des hirondelles avaient fait leur nid dans les cordages. Son visage devint joyeux. Il plaisanta.

— Avant la fin de la lune, fit-il, les minces galères d'Octave auront, devant les nôtres, déguerpi comme une meute de lévriers.

Ses soldats enfin reconnaissaient leur imperator. Ils lui firent une ovation. Mais, le lendemain, d'autres hirondelles survinrent qui tuèrent les premières et massacrèrent leurs petits. Aucun signe n'était plus mal famé que celui-là.

Cléopâtre qui, en véritable grecque, avait l'esprit pénétré de philosophie, ne partageait pas les superstitions de son amant. Assurer la réussite de ses actes par d'humaines mesures lui semblait plus important que de considérer le sang des victimes. Elle avait, en outre, dans la destinée, la confiance des femmes belles à qui il semble qu'elles n'ont qu'à vouloir pour que les forces supérieures viennent se ranger, comme les hommes, sous leurs lois. Toutes les mesures, en conséquence, furent prises pour que le plan qu'elle avait conçu s'exécutât.

Depuis plusieurs jours, les armées étaient en présence. Des deux côtés, on hésitait. Confiant dans l'excellence de ses équipages exercés par Agrippa, Octave s'efforçait d'amener son ennemi

à un combat naval. Troublé, indécis, Antoine ne pouvait se décider. La mer était pour son génie guerrier un terrain nouveau, qui, jamais encore, ne lui avait donné de victoire, et ses officiers insistaient pour qu'il lui préférât la terre ferme, la terre macédonique où revivaient tant de glorieux souvenirs.

L'autre parti, cependant, l'emporta, car Cléopâtre l'avait choisi. Elle savait que, sur mer, les résultats d'une bataille sont rarement décisifs et que, en tout cas, la retraite y serait plus aisée. On ne saurait soutenir que cette retraite, elle la souhaitât, qu'elle la préférât à la victoire : les résultats en étaient trop hasardeux ; mais les précautions prises prouvent que la reine l'envisageait comme probable. Sans cette prévision, pourquoi, entre la Grèce et l'Egypte, aurait-elle échelonné ces relais propres à en assurer la sécurité? Pourquoi aurait-elle, d'avance, expédié à l'abri les vaisseaux chargés d'or monnayé, de lingots, de pierres précieuses dont elle ne se séparait jamais? Pourquoi surtout aurait-elle, la veille même de la bataille, fait rouler au pied des mâts les grandes voiles, pareilles à des sorcières endormies, qui sauraient se réveiller lorsque sonnerait l'ordre de fuir?

Ainsi, tout avait été prévu, préparé, tout était prêt. Il ne restait à s'assurer que de cette chose incertaine et fragile entre toutes : le cœur d'un homme.

Le lien, certes, qui attachait Antoine à sa maîtresse, lien de chair que l'habitude avait, jour à jour, rendu plus résistant, était de ceux qui ne rompent guère. Maintes fois, elle avait eu l'occasion d'en expérimenter la force. Dans les der-

niers temps surtout, le besoin d'avoir sans cesse auprès de lui l'adorable présence s'était accru jusqu'à devenir obsédant. Plus il se sentait inquiet, menacé, plus elle lui était nécessaire. Cléopâtre s'alarmait, cependant. Sait-on jamais jusqu'où l'enivrement du triomphe, ou le désespoir d'une partie perdue peut entraîner un chef ? Sa volonté est parfois si fléchissante, songeait-elle, que ce colosse ressemble à un enfant.

La veille du jour décisif, de ce dernier jour d'août qui semblait, dans sa splendeur, avoir concentré tous les rayonnements de l'été, les amants passèrent la soirée à bord de l'Antoniade. Autour d'eux, bardés d'airain, pareils, avec leurs tours de pierre, à des citadelles flottantes, les vaisseaux de l'escadre égyptienne se balançaient sur leurs ancres. Un ciel profond, troué de scintillements innombrables, assistait impassible à ce qui se préparait. Pendant un long moment, ils demeurèrent à la même place, sans parler. Le clapotement de l'eau montait jusqu'à eux. C'était un bruit continu qui se prolongeait à l'infini et semblait emporter leurs pensées avant qu'ils aient eu le temps de les formuler en paroles.

Antoine eut enfin un soupir.

— Que sera la journée de demain ?

Tournée vers lui, Cléopâtre montra un visage illuminé.

— Quoi qu'il arrive, ne possédons-nous pas cette force invincible d'être deux ?

D'un mouvement simultané, leurs mains se cherchèrent dans la nuit, et l'émotion qu'ils avaient se communiqua de l'un à l'autre.

— Oui, dit-il, nos destins sont irrévocablement liés. Puis, après une hésitation : Si, cependant, un malheur... La guerre dispose de plus d'un. Les projectiles vont pleuvoir...

Elle avait envisagé bien des conjonctures, mais pas celle-là, pas celle d'un coup de hasard qui lui tuerait son amant.

A cette idée de le perdre, elle frémit. Son regard passionné l'enveloppa.

— Antoine ! Mon bien-aimé ! Ne sais-tu pas que je suis prémunie contre l'horreur de survivre à ce que je n'aurais pas consenti ? Si tu mourais, le poignard que je cache à l'envers de ma ceinture aurait vite fait de terminer mon existence.

Une exaltation éperdue le fit vaciller. Dans un transport, il la serra contre son cœur. Il lui baisait les cheveux, la bouche.

— Je t'aime ! Je t'aime, répétait-il comme pour la préserver.

Appuyée à son épaule, elle lui dit avec une douceur calme :

— Et moi, si j'étais frappée, que ferais-tu ?

— Frappée ? Toi ? Mais cela est impossible. N'est-il pas convenu que sur l'Antoniade, tu seras en dehors et à l'abri du combat ?

Elle restait rêveuse.

— Sait-on jamais ? Nous pouvons être séparés.

Lui, n'imaginait pas entre eux d'autre séparation que la mort. Sans son aimée pourrait-il vivre ? sans sa voix ? sans son regard ? Non ! non ! jamais ! Si elle cachait son poignard, lui, possédait sa grande épée.

Doucement, elle le ramena vers des réalités moins tragiques.

— Il n'y a pas que la mort. Des événements, on ne sait quelles circonstances peuvent nous éloigner l'un de l'autre.

Les cimes de la passion s'étaient allumées dans l'âme d'Antoine; il n'en devait plus redescendre.

— Où que tu sois, déclara-t-il, je trouverai moyen de te rejoindre.

— Tu le jures?

— C'est juré.

Enfin, elle l'avait obtenu l'engagement souhaité de tout son être. Le pire pouvait arriver maintenant. Elle savait qu'à son signal l'amant soumis obéirait. Leurs paroles étaient échangées. Il n'y avait plus qu'à jeter les dés du destin. Ils écoutèrent, en silence, comme pour surprendre un indice. Rien, toujours, que la musique monotone du flot claquant contre les carènes.

Les étoiles bientôt pâlirent. Une teinte rose commençait à dorer le sommet découpé de l'Othrys. Agités par la première brise de septembre qui venait de se lever, les grands mâts, de leurs pointes effilées, semblaient tracer sur le ciel des signes mystérieux. C'était l'aube. Il fallait se séparer.

— Adieu mon amour! Adieu! A ce soir, se dirent-ils.

Et chacun se dirigea du côté où l'appelait les ultimes préparatifs.

Une heure plus tard, comme il côtoyait la digue, Antoine fut abordé par un centurion tout couturé de cicatrices.

— Que me veux-tu? lui demanda-t-il avec bonté.

— O mon Imperator, te défies-tu donc de nous? de nos épées? de nos lances? que tu mets ton espérance dans ces planches pourries, répondit l'homme en désignant les navires. De grâce, laisse les Egyptiens, les Phéniciens barboter, puisque telle est leur vocation, et ne confie ta fortune qu'à nous, tes vieux soldats, qui, sur terre, saurons vaincre ou mourir.

Emu plus qu'il ne voulait le laisser voir, Antoine frappa amicalement de la main l'épaule de ce brave, et poursuivit son chemin sans répondre.

On raconte qu'à la même heure, Octave accostait un ânier et lui demandait son nom.

— Fortuné, répondit, joyeux, celui-ci; et ma bête s'appelle Victoire.

La coïncidence est au moins singulière.

Tout a été dit, suggéré, contesté et redit au sujet de la bataille d'Actium. Quelque explication qu'on adopte, cette journée fameuse demeurera une énigme, et la psychologie de celle qui en provoqua la déroute défiera toujours l'entendement.

Il était trois heures environ. Depuis le matin, une mêlée farouche mettait les deux flottes aux prises. En même temps que les trompettes de bronze ébranlaient la rade, les galères, comme de monstrueux animaux, se ruaient les unes sur les autres. Le plomb, les flèches, les boules de résine brûlantes sillonnaient l'air. Avec leurs éperons acérés, les bâtiments d'Octave fondaient sur les mastodontes égyptiens. Ceux-ci répondaient du haut de leurs tours, en

jetant des grappins de fer qui mordaient l'ennemi à pleines dents. Des deux côtés, la fureur était égale, les coups portaient efficacement. On voyait sauter des membres, et des visages, en un instant, n'être plus qu'un masque saignant. Qui aurait pu dire, alors, lequel prendrait l'avantage, de ces puissantes machines dont Virgile a dit qu'elles semblaient les Cyclades, elles-mêmes, voguant à la surface des eaux, ou de l'essaim rapide qui piquait, harcelait, reculait et revenait à la charge?

Soudain, un mouvement se dessine. Une brusque poussée fend le centre. C'est l'Antoniade qui, suivie de l'escadre royale, gagne la pleine mer à toutes voiles.

Par quelle incompréhensible initiative la reine agit-elle ainsi? Pourquoi, avant que rien soit perdu, ni même compromis, abandonne-t-elle le combat? Plusieurs ont voulu voir là l'exécution d'un plan concerté avec Antoine. Mais quel intérêt auraient-ils eu à s'avouer vaincus sans l'être? Non, Antoine ne fut pour rien dans cette retraite prématurée. Le premier, il en fut surpris; cela n'est pas assez dire : confondu. Qu'y eut-il alors? Trahison de Cléopâtre? Pas précisément. Si, pour les motifs que nous avons cru démêler, elle ne souhaitait pas la victoire totale d'Antoine; si elle se conduisit de manière à la rendre impossible, celle d'Octave ne pouvait lui sembler préférable. N'était-il pas son ennemi personnel? le vengeur d'Octavie? le représentant du peuple romain dont elle avait tout à craindre? En face de si singulières contradictions, il faut avouer que les actions humaines ne correspondent pas toujours à une logique inflexible, celle des femmes surtout.

Depuis le matin, Cléopâtre assistait à un spectacle épuisant. De rudes alternatives avaient surmené ses nerfs. Sous ses yeux, s'étaient exécutées d'inexprimables horreurs. A un moment, l'aile qui la protégeait s'éclaircit. Le danger d'être enveloppée, prise, séparée d'Antoine la menace. Elle a peur. Les assaillants sont tout près d'elle. Son esprit, soudain, s'affole. Elle se voit perdue, captive, aux mains de son redoutable ennemi. Debout sur la passerelle, pareille à un grand oiseau qui s'effraie, elle regarde, cherche sa direction. Le vent souffle du nord, il est favorable. Elle prend son vol. Songe-t-elle à Antoine? Se dit-elle : En fuyant, je le condamne. Non; elle sait qu'il lui a promis de la suivre et cela suffit à son cœur.

Pour lui, hélas! elle n'a que trop bien présagé. Après un premier moment où, voyant les galères prendre le large, il ne comprend pas, croit à un malentendu, se dit : Qu'est-ce? une feinte? un simulacre? Les proues vont se retourner et le combat reprendra plus acharné qu'auparavant; tout à coup, la vérité éclate. C'est sa bien-aimée qui s'en va... Une stupeur, alors, lui fait perdre la raison. Toute pensée disparaît de son cerveau. Cléopâtre seule l'occupe, le fascine. Et ses mouvements ne dépendent plus de lui-même. Perdant de vue à la fois ce qu'il est et ce qu'on attend de lui; sans songer à ceux qui, pour sa cause, vont continuer à bravement mourir, il abandonne son poste. Une trirème est là, toute préparée, dirait-on. Il s'y jette et poursuit celle qui le mène à sa perte.

C'est le soir, maintenant. Un grand silence étouffé pèse sur les vagues sanglotantes. L'An-

toniade s'est arrêtée. A la poupe, Cléopâtre guette avec un cœur battant comme lorsque c'est la vie ou la mort qui se décide.

Un falot paraît enfin et une embarcation aborde. Antoine en descend ; mais, tel, qu'on hésite à le reconnaître. Il a le front bas et ses épaules semblent porter le poids d'un monde. Sans avoir levé les yeux, il traverse le pont, accompagné du seul Eros, et gagne l'extrémité du navire. Il se laisse tomber sur un banc, et, la tête entre les mains, perdu comme au fond d'un abîme, il songe. Qu'a-t-il fait? quelle force plus forte que sa volonté l'a amené là? De la part d'un soldat tel que lui, l'action qu'il vient de commettre est tellement étrange, qu'il doute : Est-ce moi, vraiment? Et, par instants, il se demande s'il est un héros ou un lâche. Ah! comme il souffre! Avoir été l'homme de tous les triomphes et, être là, priant la nuit de le cacher. Quelle infortune a, jamais, égalé la sienne?

Appuyée au bras d'Iras et de Charmion qui l'empêchent de défaillir, Cléopâtre observe le malheureux. L'aspect qu'il a est si farouche qu'elle n'ose pas l'approcher. C'est donc à cela qu'ont abouti ses manœuvres! Et, brusquement, elle découvre l'erreur énorme, irréparable que l'amour lui a fait commettre. Si elle avait moins, ou mieux aimé Antoine; si, dès le début de cette malheureuse campagne, elle l'avait laissé agir selon son génie belliqueux, il ne serait pas aujourd'hui désespéré, la tête roulante au creux des mains. Qu'a-t-elle fait? Pourquoi l'avoir amené à ce combat que tous, autour d'eux, déconseillaient? Pourquoi, surtout, cette fuite?... cette fuite qu'elle-même ne réussit pas à s'expliquer, tant l'exécution en a été rapide, irré-

sistible. Elle s'interroge. Dans cet asile intérieur où le mensonge n'entre pas, elle cherche à voir clair. Sa conscience lui répond : Si tu avais douté d'Antoine, serais-tu partie? Non, elle se l'avoue, sans l'engagement que, la veille, ils avaient échangé, sans cette certitude que, partout, en quelque lieu que le sort l'entraînât, son amant la rejoindrait, elle aurait eu plus de courage en face du danger, plus de constance à prolonger la lutte. Elle n'a lâché pied que parce qu'une certitude l'y poussait, l'égoïste certitude de se dire : là-bas, en Egypte, je l'aurai reconquis pour toujours. Et maintenant, devant cet homme effondré, qui n'a plus de regard pour elle, sa démence lui apparaît. Oh ! avoir cru qu'un Antoine pourrait vivre sans honneur.

Les joues couvertes de larmes, elle se retourne vers Charmion :

— Crois-tu qu'il me pardonnera?

Epouvantée de tout ce qu'elle avait vu depuis le matin, l'Athénienne tremblait encore. Le carnage avait glacé son sang. Au moment où la reine s'était enfuie, quoique sa peur en fût soulagée, elle avait senti qu'un malheur, le plus grand de tous, était en train de s'accomplir. Elle ne sut que répondre :

— Antoine est un homme perdu!

Plus jeune, plus confiante dans les forces de l'amour, Iras trouva des encouragements.

— Approchez-vous de lui, Madame, voyez comme il souffre. Votre présence lui fera du bien.

Cléopâtre fit quelques pas. Mais Eros avertit son maître. Et celui-ci, attaché à son désespoir comme à une rédemption, fit signe de la tête que non ; il voulait être laissé seul.

Pendant trois nuits et trois jours, il resta là, sans perdre la force de souffrir. Tous ses membres lui semblaient morts. Il refusait la nourriture, ne sentait pas la soif qui lui désséchait la langue ; mais son esprit veillait pour le torturer.

Son esclave qui n'ignore pas à quelle douleur humiliée il succombe, lui dit :

— Voulez-vous donc détruire votre vie qui nous est si chère ?

— Ma vie, répondit Antoine, ne vaut plus la peine d'être continuée. La gloire en faisait tout le prix. Je suis maintenant comme un homme dépouillé, et laissé nu sur la route.

— Tout n'est pas perdu, cependant. Vos amis...

— Je n'ai plus d'amis. Dans l'adversité, lesquels garde-t-on ? Prévoyant, sans doute, ma défaite, ceux sur qui je comptais le plus solidement ont déserté avant l'heure.

Accroupi devant celui qu'il avait toujours considéré comme un demi-dieu, Eros lui embrassait les genoux.

— D'autres vous seront fidèles. J'en connais qui, pour vous sauver, verseraient, sans hésiter, jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

— Toi, mon pauvre Eros, je le sais. Mais ce n'est pas de ton sang que j'ai besoin. Il me faut une promesse.

Un regard chaud et soumis l'interrogeait.

— Jure-moi qu'à l'instant où je te l'ordonnerai, tu me délivreras de l'existence.

Remis debout par la secousse de ce qu'il venait d'entendre, l'esclave eut une rébellion.

— Je ne jurerai jamais cela.

Antoine se détourna de lui.

— Va ; et ne me parle plus de ton dévouement.

L'offense était cruelle à qui venait d'offrir sa vie et l'eût donnée sans regret. Dans un sanglot étouffé, une protestation s'éleva.

— Mon épée, mes mains, ma vie, tout vous appartient, Maître. Mais le serment que vous exigez, voudrais-je le tenir, la main que voici faillirait, l'arme que j'aurais saisie, malgré moi, chercherait mon cœur plutôt que de percer le vôtre.

Tenue toujours à l'écart, tantôt brûlante, tantôt glacée par la fièvre, Cléopâtre se lamentait. Antoine allait-il se laisser mourir ? Ne l'aimait-il plus ? Elle songeait au temps où, sur un simple appel, il accourait et la serrait éperdument contre son cœur. Combien de tablettes depuis ces trois jours ne lui avait-elle pas fait porter sans que, même, il prît la peine de les ouvrir ! Et elle sentait l'affreux regret d'avoir elle-même détruit la beauté de son destin.

Souffrir, pourtant, a des limites. Une heure arrive, nécessaire, où le fond du mal est atteint. Si honteux, si criminel qu'on soit, la passion est la plus forte. Il faut que les bouches se cherchent et que les pleurs cessent de couler.

Les amants rejoints restèrent longtemps côte à côte, sans oser se regarder. Le silence leur servait de langage. Ils s'y disaient plus de choses qu'aucune parole n'en aurait pu exprimer. Qu'avaient-ils besoin de parler pour savoir que tous leurs rêves étaient anéantis ? qu'une minute fatale avait suffi pour faire d'eux des vaincus ?

Plus haute cependant que leur angoisse, et dépassant les déboires d'un orgueil qui n'avait pas eu de limites, l'ivresse de se retrouver ensemble,

peu à peu, les envahit. Toute-puissante, elle les jeta l'un vers l'autre. Avec cette frénésie des sens qui, parfois, abolit l'âme, et, plus souvent, l'exalte, l'emporte jusqu'aux paroxysmes, ils s'étreignent :

— Pardonne-moi ! Je t'aime ! implorait, suffocante, la coupable.

Antoine la tenait dans ses bras. Délivré, pour un instant, du remords qui allait empoisonner le reste de ses jours, il appuya son ardent visage sur le beau sein où il avait tout abdiqué. Un baiser de sa Cléopâtre ne valait-il pas des royaumes ?

X

LA MORT

Ils étaient de retour à Alexandrie. Trompé par les messagers que, dans la crainte d'une insurrection, la reine avait dépêchés devant elle, le peuple les avait accueillis comme des vainqueurs. D'une extrémité à l'autre de la ville, des guirlandes couraient le long des maisons. Des palmes agitées, des arceaux fleuris, sur leur passage, formaient une voie triomphale.

Cette joie allait être brève. Quand on apprit quelle débâcle avait été la bataille d'Actium, elle se changea en stupeur. Sur terre, la déroute n'était pas moins complète. Chaque jour, des témoins débarqués dans le port en apportaient comme des lambeaux. On apprit d'abord la reddition, presque sans combattre, des légions de Canidius, puis celles des dynastes orientaux qui, un à un, se détachaient de la cause perdue et, par des présents, des bassesses, cherchaient à s'attirer les bonnes grâces du nouveau maître. Puis, ce fut l'Italie, toute entière, dressée contre celui qui avait été son idole et que, dans un déchaînement d'amour trompé, elle vouait aux gémonies.

Pendant les premiers temps, Antoine avait pu

conserver quelques illusions. Avec ce qui lui restait de troupes ralliées un peu çà et là, il s'imaginait pouvoir sauver, sinon le vaste empire que ses victoires avaient créé, ce qui, du moins, appartenait à Cléopâtre. Quand il sut que son armée d'Arcamie avait pris la fuite, que celle de Cyrénaïque, le meilleur rempart de l'Egypte, s'était donnée à Octave; lorsque lui furent rapportées la trahison de son lieutenant Alexas qui lui devait tout, et celle de l'Iduméen Hérode qu'il avait fait roi des Juifs et comblé de ses bienfaits, un découragement de fin du monde l'envahit. C'était donc ainsi qu'étaient les hommes! Il n'avait, dans la prospérité, vu que leur visage servile, et ignorait l'autre, celui que fait saillir la perfidie. Le voyant si laid, il se détourna et tomba dans un accès de misanthropie insurmontable. En de vains retours vers le passé, il s'accusait, déplorait les fautes commises. Il se reprochait, entre autres, d'avoir eu trop de confiance en lui-même et d'avoir déprécié la force de son adversaire.

A ses remords, à ses déchirements, se mêlait, pour les aggraver, la pensée de Cléopâtre. Dans la clarté redoutable qui succède aux catastrophes, elle lui apparaissait telle que, jamais encore, ses yeux éblouis ne l'avaient vue. Toutes les fautes qu'elle lui avait fait commettre se dressaient dans le lointain comme des fantômes. Et, aujourd'hui, sur des ruines, quelle promptitude elle déployait à se relever, à se distraire, à refaire des projets!

Cléopâtre, en effet, n'était pas femme à s'abandonner. De quelque faiblesse qu'elle eût témoignée au moment critique, l'énergie avait en elle des ressources prodigieuses. Lorsqu'on la

croyait, lorsqu'elle-même se sentait au fond de l'abîme, des forces inattendues la ramenaient à la surface. Le goût passionné qu'elle avait de la vie l'entraînait, quels qu'eussent été ses déboires, irrésistiblement, du côté de l'avenir.

Dans l'état d'abattement où il était tombé, ces dispositions légères irritaient Antoine. Il ne pouvait les comprendre. Le contraste avec les siennes en vint, bientôt, à l'exaspérer. Ah! comment avait-il pu se laisser conduire par une telle femme? Quelle magie plus forte que sa volonté l'avait entraîné à la suivre? Ne voyant plus en elle que la cause de son malheur, il aurait voulu la fuir. Plusieurs fois, il fit des préparatifs ; mais, toujours, au dernier moment, les beaux bras frais et parfumés l'enlaçaient, et il se retrouvait captif.

Un jour pourtant qu'au cours d'une des scènes où fréquemment ils s'invectivaient, elle lui avait, plus vivement encore que de coutume, reproché son inertie, un regain d'orgueil le souleva. C'en était assez de subir les offenses de celle qui l'avait perdu. Entre elle et lui, puisque sa propre volonté ne suffisait plus, il dresserait des murailles. Une vieille tour pharaonique s'élevait sur le bord du rivage. En souvenir de Timon d'Athènes il l'appela son *Timonium* et s'y enferma avec l'intention de finir dans la retraite les jours qui lui restaient à vivre.

Accoutumée aux sautes brusques d'une humeur qui allait toujours aux extrêmes, Cléopâtre ne s'alarma pas sérieusement. Antoine transformé en philosophe morose? Allons donc! fit-elle, avec une jolie moue incrédule. Je ne lui donne pas quinze jours pour être de nouveau à mes pieds.

En attendant, qu'allait-elle entreprendre? Son imagination fertile et hardie travaillait. Elle songea que si le malheur voulait que le vainqueur d'Actium fût un jour maître de l'Egypte, il fallait être à même de lui échapper. Les Indes, au loin, offraient leur civilisation millénaire. Des voyageurs en avaient rapporté des récits pleins de merveilles. Si elle et Antoine étaient réduits à chercher un refuge, que cela fût, du moins, dans ce pays de lumière et de félicité où de délicieuses visions enchantent l'air, où les fleurs ont des parfums qui endorment, où des constellations plus brillantes qu'Orion, que le Cygne, que Cassiopée se reflètent dans des eaux limpides comme des miroirs. Le moyen de la gagner? Inutile de songer au grand tour par la Méditerranée et les colonnes d'Hercule où veillaient les sentinelles romaines; mais la mer Rouge était là, plus loin Gidda, puis le Gange. Il ne s'agissait que de faire passer la flotte par-dessus l'isthme de Suez et de s'embarquer avec tous les trésors qu'on aurait pu réunir.

Cette fuite romanesque ne pouvait manquer de séduire un esprit aussi aventureux que celui de Cléopâtre. Une enjambée de trois cents stades, qu'est cela pour qui se sent menacé de servitude? Et elle se jette à corps perdu dans l'entreprise. Une armée de travailleurs est dirigée vers Peluse. Des chars énormes sont construits pareils à ceux qui, autrefois, transportaient les pierres des pyramides; des bœufs y sont attelés.

Les choses allaient bon train. Plusieurs vaisseaux, déjà, avaient franchi le désert de sable, et baignaient dans les eaux du golfe Arabique lorsque, — on avait compté sans eux, — les

agents d'Octave débarquèrent. La trahison avait fait son œuvre. Tout fut détruit, livré au pillage. Ce qui ne pouvait être emporté alla au fond de la mer.

Cléopâtre reçut de cet échec un coup cruel. Etait-ce donc fini d'être cette créature privilégiée devant qui les éléments s'inclinaient comme des sujets? Elle eut la sensation que, quoi qu'elle entreprît désormais, la mauvaise chance l'avait saisie et ne la lâcherait plus.

Son caractère, cependant, n'était pas de renoncer. Puisque la fuite est impossible, elle organisera la résistance. Multipliant son activité, elle lève de jeunes troupes, équipe des galères neuves et négocie des alliances. Alexandrie est fortifiée. Afin d'exciter les habitants à défendre leur ville, elle fait inscrire Césarion sur les listes de la milice.

Le fils de César venait d'avoir dix-huit ans. Sous l'armure que, pour la première fois, il venait de revêtir, debout sur ses étriers, le jeune homme, fait pour séduire autant que pour commander, rappelait à s'y méprendre ce qu'avait été son père.

D'une voix claire, il s'écria:

— Citoyens, soldats, votre roi futur va combattre au milieu de vous. Ensemble, nous dresserons nos glaives contre l'usurpateur du nom de César.

Des acclamations éclatèrent:

— Octave n'entrera pas ici, glapirent mille voix plus sonores que des cymbales.

Cléopâtre sortit de la litière d'où elle avait assisté à cette scène. Beaucoup de ceux qui avaient acclamé son fils se prosternèrent devant

elle, car, belle sous le casque et l'accoutrement viril dont elle avait pris l'habitude dans les camps, autant qu'elle l'était, enveloppée des voiles d'Isis, sa personne en toute circonstance inspirait l'adoration.

Lorsqu'il sut quelles preuves de dévouement la reine rencontrait encore, Antoine eut honte de l'inaction dans laquelle il s'était renfermé. D'ailleurs, il ne pouvait pas plus longtemps se passer d'elle. Quoique le sentiment qu'il ressentait à son égard ressemblât, par moments, plus à la haine qu'à l'amour, elle lui était nécessaire.

Un jour que son cœur, dans sa poitrine, pesait plus lourd encore que de coutume, il se dit : Comment ai-je pu croire que je supporterais d'être privé de sa présence ? Et, repentant, il quitta sa stérile retraite qui ne lui avait pas rendu la paix de l'âme.

Cléopâtre l'attendait. Elle avait la certitude que celui qui, pour elle, pour la suivre, avait abandonné son poste de combat, ne s'obstinerait pas longtemps dans la solitude.

Elle l'accueillit à bras ouverts.

— Viens ! nous n'avons jamais eu plus grand besoin l'un de l'autre.

C'était vrai ; dans le malheur, il n'y a que d'être deux. Mais leur amour était, à jamais, blessé. Ce qu'ils s'étaient coûté mutuellement mettait entre eux une ombre ineffaçable. Emportés par la véhémence de leurs natures, ils reprirent le train des querelles, des récriminations qui les avaient amenés à se séparer.

Antoine, surtout, était inhabile à dissimuler ses rancunes. A chaque instant, c'était de sa part des allusions à la journée d'Actium dont il sentait

sur lui le déshonneur, comme une marque au fer rouge. On eût dit, par moments, deux ennemis.

D'autres fois, au contraire, la souffrance endurée en commun rapprochait ces malheureux êtres. Ils se sentaient liés, par elle, indestructiblement. Le souffle chaud des complicités passait sur eux. Ils éprouvaient alors l'irrésistible besoin de se fondre l'un dans l'autre, de n'être plus qu'un même tison vif et douloureux.

Un essai de retour au temps heureux leur fit convoquer les amis d'autrefois. Avec ceux qui avaient été leurs compagnons de plaisir, ils reformèrent une société non moins fastueuse que celle des *Inimitables*, mais dont le nom fut changé. Celui de *Synapothanumènes* (inséparables dans la mort) révèle assez l'état d'esprit des deux amants. Ils s'étaient compris. Ils savaient à quelle divinité leurs libations étaient désormais consacrées. Leurs compagnons le savaient aussi. Ces banquets, néanmoins, auxquels présidait l'idée d'une mort prochaine, ne le cédaient en rien aux plus splendides fêtes de jadis. Ne fallait-il pas s'élever au-dessus du vulgaire? montrer qu'on était de ceux qui, leur parti étant pris de ne pas subir un sort dégradé, savent jouir des jours qui leur restent?

Le suicide était une des vertus des anciens, l'acte suprême que leur imposait le malheur. Lorsque la vie avait cessé d'être la quenouille où Clotho filait des jours d'or et de soie, ils la supprimaient, simplement, comme une chose inutile. Pour disparaître, Antoine avait le recours du soldat: son épée qui, pas plus que celles de Caton, de Brutus, ne lui faillirait dans la main, à l'instant où il jugerait la partie définitivement perdue.

La mort de Cléopâtre était plus difficile à assurer. Pour qui n'a marché que sur des chemins de fleurs, lorsque la jeunesse vous étreint encore de ses bras ensorcelants, c'est un rude pas à franchir que le dernier. Mourir serait peu ; mais que faire pour que l'harmonie dans laquelle on a vécu n'en soit pas troublée ? Comment éviter que les traits charmants, le corps macéré dans des parfums, la chair accoutumée aux plus fins contacts n'en reçoivent aucun dommage ? En artiste qui, devant les âges, veut conserver une attitude et prétend que sa fin soit une apothéose, Cléopâtre y avait longuement réfléchi. Les poisons, d'ancienne date, préoccupaient son esprit. Pour châtier un conspirateur, pour se débarrasser d'un ministre félon, d'un époux même, prétendait-on, elle avait su y recourir, de préférence à l'acier qui laisse des traces accusatrices. La façon d'agir qu'avaient ces toxiques la laissaient alors indifférente. Qu'importe le nombre des convulsions quand c'est un ennemi qu'on supprime ? Désireuse, à présent, d'approfondir la question, elle fit appeler un de ses médecins, le célèbre Olympus.

Versé dans toutes les branches de son art, ce savant était allé jusqu'en Assyrie étudier l'effet de certaines plantes, telles la jusquiame, la belladone qui, selon les doses, amènent mort ou guérison.

En faisant son confident, la reine lui dit :

— Ta fortune est faite si tu me procures le moyen de quitter la vie sans douleur et sans que la pureté de mes traits soit altérée.

Olympus resta pensif. Ce que demandait la reine dépassait sa compétence. Il essayerait

cependant. Un groupe de physiciens dont les robes traînantes étaient, comme la sienne, couvertes de signes fatidiques, fut convoqué et, ensemble, ils se mirent à l'ouvrage. De l'officine mystérieuse qui, dans un coin retiré du palais, leur avait été aménagée, montait, le soir, des lueurs rouges, et l'odeur qui s'en échappait était âcre et nauséabonde.

Les expériences, bientôt, commencèrent. Elles se firent sur des criminels qui, d'une manière ou d'une autre, étaient destinés au supplice. Les premières furent terrifiantes. Contraints à boire le liquide mortel, les malheureux se tordaient, leurs membres crispés battaient l'air, leur visage décomposé prenait des teintes verdâtres, un sifflement sortait de leur gorge. Et tout cela se prolongeait, se prolongeait...

De nouvelles combinaisons donnèrent des résultats plus prompts. Les patients éprouvaient encore une sensation de brûlure, mais dévorante, rapide, et ils tombaient comme asphyxiés.

— Cherchez, cherchez encore, encourageait la reine. La récompense sera proportionnée à votre réussite.

Olympus, un matin, se présenta. Sous ses sourcils broussailleux, son regard étincelait. Il avait enfin trouvé.

Accompagnée des deux suivantes qui, dévotement, avaient juré de mourir avec elle et de la même mort, Cléopâtre descendit au fond de la geôle où se faisaient les exécutions. De ses yeux, elle voulait juger.

Une porte basse s'ouvrit, et deux colosses Ethiopiens amenèrent, enchaîné, un esclave qui avait frappé son maître. C'était un homme plein

de vigueur. Il fit un essai de résistance; mais dans sa gorge renversée, un gobelet de corne fit couler, malgré lui, le liquide. L'effet fut presque immédiat : quelques sursauts convulsifs, puis, une défaillance. L'homme s'effondra entre les bras qui le maintenaient : il était mort.

Un frisson glaça le sang de Cléopâtre. Si rapide qu'elle eût été, la scène laissait une horrible épouvante. Iras n'avait pas pu la supporter. On l'emportait évanouie.

— N'as-tu rien trouvé de plus doux? interrogea Charmion que la peur, elle aussi, blêmissait.

— Dans le règne végétal, non, dit Olympus; mais il y a le venin des serpents. Vous allez voir.

Au même moment, la porte venait de livrer passage à une femme. Celle-ci était condamnée pour avoir tué son enfant. Elle avait un beau visage que les larmes rendaient touchant. Prosternée aux pieds de la reine, elle suppliait qu'on l'épargnât. Les Ethiopiens l'écartèrent.

— Sois sans crainte, lui dit Olympus, tu n'éprouveras aucun mal.

Mais continuant à demander grâce :

— Vivre ! Je veux vivre, implorait-elle.

Le silence, tout à coup. Sans qu'elle s'en aperçût, la piqûre venait d'être faite. Les paupières se fermaient; une sorte d'assoupissement gagnait les membres. On eût dit que la jeune femme sommeillait. Son cœur avait cessé de battre. Le visage, peu à peu, se refroidit, mais en gardant toute sa grâce.

Ainsi, sans douleur, comme on s'endort, la vie pouvait n'être plus. Désormais, Cléopâtre était tranquille. Son moyen de délivrance était trouvé.

Jamais le vainqueur d'Actium ne s'emparerait d'elle vivante.

La catastrophe, cependant, approchait à grands pas. Péluse était prise et rasée. Les armées octaviennes campaient sous les murs de Parætonium. Que faire en cette extrémité? Deux cents ans avant qu'il y eût des paladins, Antoine conçut un rêve de paladin : provoquer son ennemi en combat singulier. Ah! s'il avait pu, en champ clos, terminer cette grande affaire et montrer là, devant *sa dame*, et devant les armées réunies, ce que vaut un héros qui se reprend!

Vaine bravade, hélas! geste chevaleresque qui ne trouvera pas de contre-partie! Alors que sans rien risquer, Octave est certain de la victoire, comment, le poltron qu'il est, s'exposerait-il à un mauvais coup?

— Va dire à ton maître, répond-il à l'officier qui a apporté le cartel, qu'Antoine ne manque pas d'autres voies pour trouver la mort.

Avant d'en venir à la lutte qui déciderait du sort de l'Egypte, et quoi qu'il lui en coûtât d'implorer un rival qui venait de riposter avec une telle insolence, Antoine essaya, par un généreux holocauste, de sauver le trône de Cléopâtre. Pourvu qu'elle y fût confirmée, il offrait de vivre auprès d'elle, désarmé, sans titre, comme un simple citoyen.

Octave ne daigna même pas répondre.

Plusieurs points, cependant, le préoccupaient. Les traîtres, les espions, nous l'avons vu, ne manquaient pas à Alexandrie. Par leurs rapports, il

savait que la reine expérimentait des poisons, et, qu'avant de mourir, elle avait résolu de mettre le feu à ses immenses richesses. Or, ces richesses, l'imperator les escomptait passionnément. La personne de Cléopâtre, destinée à être le plus éclatant trophée de son triomphe, ne lui était pas moins précieuse. Comment empêcher que ce double trésor ne lui fût soustrait? En homme habitué à tout calculer, il se dit que les femmes, arrogantes dans le succès, le sont rarement lorsque vient l'adversité, et que, sans doute, la frayeur, ou l'espoir de tirer encore quelque parti de la situation, rendrait sa belle ennemie conciliante. Le tout était de la duper.

Ce fut donc avec elle, mais avec elle seulement, qu'il consentit à négocier. De sa part, un ambassadeur officiel, se présenta au Bruchium, avec mission de se montrer irréductible, en même temps qu'un agent secret, Thyréus, sournoisement, à la façon dont s'opèrent les laides besognes, faisait entendre à la reine que la conciliation n'avait rien d'impossible. Sensible à ses charmes, comme l'avaient été les plus grands Romains, Octave lui faisait dire que, loin de la traiter cruellement, il ne demandait qu'à être galant pour elle.

Il est rare qu'une femme ne prête pas créance à de telles affirmations. Plus qu'une autre, Cléopâtre, dont la vie n'avait été qu'une ascension de déesse et qui, de son trône avait respiré tous les encens, pouvait aisément se croire l'objet d'un culte encore. Peut-être, tout avisée qu'elle fût, se serait-elle laissée prendre à ce mirage, si une condition brutale ne lui en avait enseigné la duperie. Il ne s'agissait, ni plus ni moins, que de livrer Antoine.

En réalité, ce que voulait Octave, c'était de le supprimer. Ce grand rival abattu l'importunait. On n'enchaîne pas un général romain à son char comme un Artavaste ou un Vercingétorix. D'ailleurs, avec le tronçon d'épée qui lui restait en main, l'ardent vaincu pouvait disputer chaque morceau du sol, en retarder la conquête définitive, et le dictateur avait hâte d'en finir, de retourner jouir de son triomphe en Italie.

Infortunée Cléopâtre ! Fallait-il que son ennemi la méprisât pour lui offrir un pareil marché ! Quoique ses sentiments pour Antoine ne fussent plus ce qu'ils avaient été ; quoique le fugitif d'Actium, l'ermite du *Timonium* eût montré une faiblesse d'âme à laquelle la passion des femmes ne résiste guère, elle frémit indignée à l'idée du crime qu'on attendait d'elle. Trop habile, toutefois, pour ne point se servir des dispositions favorables qui lui étaient témoignées, elle entre, à son tour, dans le jeu des duperies, et, sans décourager le négociateur, demande à réfléchir.

Des espions, nous l'avons dit, encombraient les antichambres du Bruchium. Il s'en trouva — les mêmes, sans doute, qui avaient renseigné Octave — pour dire à Antoine que celui-ci voulait sa mort et que Cléopâtre l'avait promise à Thyréus.

De là, un de ces accès sombres qui ressemblent à l'ouragan. Trahi ! Vendu par la femme à qui l'on a tout sacrifié ! Antoine songe à se venger d'elle. S'il la tuait ? Mais autant transpercer son propre cœur. Mourir soi-même ? Non, pas cela ; car le rival est aux aguets. Et la jalousie le mine, le dévore. Comme le grand ancêtre Hercule, il porte la chemise de Nessus. Oh !

tourment sans pareil : Aimer, et voir sa pire ennemie dans la créature qu'on adore !

Les soupçons du malheureux en vinrent au point que, de peur qu'elle l'empoisonnât, il ne touchait plus un mets que Cléopâtre ne l'eût goûté.

Justement irritée d'une si atroce défiance, elle décida d'infliger une leçon à l'ingrat qui la méconnaissait.

C'était à l'issue d'un souper, sur le lit de pourpre où ils étaient étendus côte à côte. Elle avait docilement satisfait aux exigences du nouveau protocole qui voulait qu'elle bût et mangeât la première. Pour une ultime libation, elle vida la moitié d'une coupe où pétillait un vin clair. Une rose s'épanouissait à sa coiffure. Elle l'en détacha, l'effeuilla dans le breuvage, et, s'adressant à Antoine :

— Dans cette coupe, après moi, veux-tu boire à notre amour ?

La proposition acceptée, il portait le breuvage à ses lèvres.

D'un geste précipité, Cléopâtre l'arrêta.

— Reconnais, malheureux, l'inanité de tes soupçons ! Si j'avais l'affreux dessein que tu me prêtes, constate que ce ne sont ni les occasions, ni les moyens de l'exécuter qui me manqueraient. La fleur, dont tu ne t'es pas méfiée, était imprégnée de poison.

Confus, n'osant plus lever les yeux vers elle, Antoine s'effondra aux pieds de sa maîtresse. Qu'elle pardonnât ! Le peu de temps qui lui restait à vivre ne suffirait pas à expier l'offense dont il venait de se rendre coupable.

Il ne croyait pas si bien dire. Une journée, seulement, le séparait de celle où tout serait dit. Pendant cette journée, du moins, il accomplira des prodiges. C'est le réveil du lion. Le rayonnement de ses facultés guerrieres va jeter un dernier éclat et montrer ce que, laissé à son propre génie, un tel héros aurait pu être.

L'armée ennemie n'était plus qu'à quelques stades d'Alexandrie. Une population hostile, déjà prête à la trahison, hésitait à se défendre. L'imperator rassemble quelques troupes, celles qui, envers et contre tout, lui sont restées fidèles, et par une surprise dont elle n'a pas eu le temps de revenir, il fond sur la cavalerie d'Octave. Culbutée, poursuivie, celle-ci traverse le Nil en désordre et regagne d'anciens retranchements.

Pour ce jour-là, Alexandrie était sauvée.

Ivre d'un bonheur qu'il n'espérait plus, Antoine ne cessait de s'écrier : Victoire ! Victoire ! Oui, comme pour un suprême adieu, la victoire était revenue à lui ; elle avait posé une couronne encore sur le front de ce maître tant de fois acclamé.

Comment Cléopâtre n'aurait-elle pas senti se rallumer en elle toutes les flammes éteintes ? Intrépide et beau comme aux jours de la jeunesse elle retrouve enfin son Antoine. Dès que, de loin, il apparaît environné d'étendards, elle quitte la fenêtre d'où son regard le cherchait ; elle court au-devant de lui.

Dans un élan pareil, il est descendu de cheval, se précipite à sa rencontre, et ces deux êtres, que l'aigre malheur avait écartés l'un de l'autre, se retrouvent dans la gloire, leur véritable

élément. Ils s'y reconnaissent, s'y étreignent, et leurs cœurs, grisés d'illusion, oublient tout ce qu'ils ont souffert.

De grandes réjouissances illuminèrent, ce soir-là encore, le vieux palais des Lagides. Sur les soldats les plus vaillants, s'abattit une pluie d'or. L'un d'eux même reçut, des mains de la reine, une armure où s'éployait l'épervier ptolémaïque. Les sistres, les syrinx résonnèrent. Il y eut des chants nationaux. On se serait cru de retour au temps où l'imperator distribuait des royaumes.

Comme s'ils pressentaient, cependant, que leurs heures étaient comptées, les amants n'en voulurent pas abandonner une seule au sommeil. La nuit était douce et limpide, une de ces nuits d'Orient qui oppriment le cœur, parce qu'il se sent débile en face de leur immensité.

De parterre en parterre, il gagnèrent l'extrémité des jardins, cette même place où, pour la première fois, Cléopâtre avait vu s'éloigner Antoine. L'eau palpitait fortement. Accoudés au parapet, ils en écoutèrent le rythme comme si c'était celui de leurs cœurs. A droite, le phare aux sept étages semblait défier les étoiles. Plus humble, à l'autre horizon, se glissait un croissant de lune dont les reflets argentés laissaient tomber dans la mer toute une jonchée de pétales.

Cette ravissante vision que, tant de fois, ils avaient contemplée ensemble, les transporta dans le passé. Sans qu'ils se fussent rien dit, les instants de leur prodigieux bonheur revécurent. De menus détails, de fugitives paroles, jusqu'aux faits les plus insignifiants revinrent toucher leur mémoire. C'était les premiers jours, ceux de Tarse en particulier, tout embaumés de jeunesse, qu'ils retrouvaient de préférence. Ne

croyaient-ils pas, alors, s'embarquer pour une navigation sans orage?

— Le premier soir, tu te rappelles?

— Oui, ta robe avait la couleur des algues. Des colombes voltigeaient.

Et le jour où, à Antioche, ils s'étaient enfin retrouvés! Ce souvenir n'était pas sans nuages; mais tous deux s'accordaient à reconnaître que les minutes les plus intenses sont celles où l'on a, l'un à l'autre, quelque chose à se pardonner. L'heure présente, en cela, les comblait. Ils étaient comme les êtres qui, pour se retrouver, ont dû franchir de grands espaces. La certitude de s'aimer, désormais, jusqu'à la mort, rejetait dans le lointain les artifices, les rancunes, les soupçons, tout ce qui, aux minutes douloureuses, les avait dressés l'un contre l'autre.

Autour d'eux, les orangers évaporaient leur âme nuptiale. Il leur semblait recommencer une existence toute neuve.

— Je t'aime! Je t'aime! disaient-ils alternativement, et ils le redisaient sans se lasser, comme si ce mot eût été le refrain, l'écho infini de leurs âmes.

Un vent s'éleva. Le ciel changea de couleur. Si suave tout à l'heure, il prit une teinte de plomb. On eût dit un grand suaire subitement étendu sur les eaux.

Saisie d'une peur soudaine, Cléopâtre se serra contre la poitrine d'Antoine. Elle était toute tremblante.

— As-tu froid? lui demanda-t-il.

— Oui! Non! Je ne sais. Il me semble que des ténèbres me sont entrées dans le cœur.

Il sourit à l'idée des chimères qu'elle se créait. Plus prompt qu'elle aux découragements, et plus enclin aussi à s'illusionner, il attribuait à l'escarmouche de la veille une importance exagérée.

— Ne crains rien, rassura-t-il. Je me sens fort. La fortune nous est revenue.

A peine ces affirmations proférées, un croassement au-dessus de leurs têtes se fit entendre. Les corbeaux étaient de mauvais présages. Ce fut le tour d'Antoine de pâlir. Il regarda l'horizon. Le jour naissant permettait de distinguer, pareils à un troupeau monstrueux, les navires massés en face de la rade. Il reconnut ces mêmes avisos, ces mêmes liburnes qui étaient devant lui à Actium. Sa main frémissante chercha la main de Cléopâtre.

Serrés ainsi l'un contre l'autre comme font dans la nuit ceux qui ont peur, ils prirent le chemin du retour. Entre la masse sombre des ifs, les escaliers commençaient à dessiner leur blancheur. Ils les gravirent lentement, comme s'ils éprouvaient une lourde fatigue. Sur la dernière terrasse, ils s'arrêtèrent. Jamais l'instant de se quitter ne leur avait paru si grave. Il le fallait, cependant. La journée allait être irrévocable. Leurs bouches se joignirent.

— Adieu! Adieu! répétaient-ils, en se retournant à chaque pas.

Et leur accent, s'affaiblissant, alla se perdre dans l'espace.

Mis sur ses gardes par l'échec de la veille, Octave n'avait pas, lui non plus, dormi cette nuit-là. Dans un discours véhément, il avait objurgué ses troupes; leur avait vivement re-

proché de s'être laissé mettre en déroute par quelques escadrons.

— Et cela, ajouta-t-il, quand vous étiez aux portes d'Alexandrie; à la minute de mettre la main sur un butin tel, que chacun de vous, avec sa part, aurait eu de quoi s'acheter un domaine.

Il n'en fallait pas plus pour stimuler les courages. En même temps, des émissaires répandus dans le camp d'Antoine y semaient la corruption. Aux soldats qui persistaient dans leur fidélité, il faisait craindre les réprésailles de Rome; aux autres, il promettait l'amnistie.

C'est dans de telles conditions que s'engagea le combat.

L'espoir qu'avait reconquis Antoine ne fut pas long à s'effondrer. Dès le premier choc, le vide se fit autour de lui. Pris de panique, les braves d'hier étaient devenus des fuyards. Parmi eux, cruelle ironie! il reconnaît le héros à l'épaule de qui Cléopâtre avait attaché une armure d'or. Avoir cru qu'on façonnerait le monde à sa mesure et assister à cela!

De désespoir, l'imperator rejette son bouclier. Sa poitrine découverte, il l'offre aux coups. Ah! si l'un d'eux pouvait le délivrer! Mais ce n'est pas l'heure encore. Le droit de mourir, on ne l'a que quand l'ultime effort est fait. D'abord, il faut arrêter la débâcle. Et à lui seul il entreprend cette tâche de Titan. Sa présence est partout. A droite, à gauche, on ne voit que ses grands gestes courroucés. Du plat de son glaive, il menace, il frappe. Sa voix rauque injurie :

— Traîtres! Misérables! qui sur un signe, changez de maître! Mais cette vaine imprécation, qui l'entend? Le désarroi est général. C'est à qui

gagnera la ville au plus vite. Octave passe à bride abattue. Toutes les légions le suivent.

Un suprême espoir luit encore : la flotte. Hélas! là, comme sur terre, la trahison a tout pourri. Dans un renoncement têtu, les équipages refusent de combattre. Les rames en l'air, ils accueillent en frères ceux, qu'hier, ils nommaient leurs ennemis.

Ainsi, tout est perdu. L'héroïque effort aura été inutile. Dans l'abîme ouvert, il n'y a plus qu'à descendre. Antoine le sait. Sa tête brûle. Ses artères sont des marteaux qui cognent à l'assourdir. Il va devant lui comme un dément. Sur son passage, ce ne sont que poings levés, malédictions. L'instinct le conduit, cependant. Il est devant le Bruchium. Un inexprimable désordre en encombre les abords. Le cœur étreint, il s'écrie :

— La reine! Où est la reine?

Un silence angoissé lui répond. Tous les javelots du pressentiment convergent à la fois vers son cœur.

— Cléopâtre! appelle-t-il avec force.

Il a été entendu. Un officier sort des appartements royaux. Son visage est sombre. Avant même qu'ils se soient abordés, l'amant a compris.

— Morte?

— Oui ; en prononçant votre nom.

Au premier moment, le mot terrible n'a pas toute sa signification. Morte! celle qui emplissait l'univers. Morte! la clarté du jour. Est-ce que le ciel et la terre peuvent mourir? Peu à peu, cependant, l'affreuse vérité pénètre. Antoine comprend qu'il ne verra plus Cléopâtre. C'est

alors comme un ordre reçu, comme s'il entendait sonner l'heure du rendez-vous, depuis longtemps accepté. Il retourne dans sa tente.

Pendant cette journée de toutes les lâchetés, de toutes les trahisons, Eros n'avait pas quitté son maître. Maintes fois, son bras robuste avait paré les coups destinés à l'imperator. L'ayant vu, par instants, fléchir, il lui avait versé à boire. Dès qu'ils furent seuls, leurs larmes abondantes coulèrent.

Ayant le premier triomphé de son émotion, Antoine dit :

— Allons, Eros, il est temps. La reine m'a donné l'exemple. Tire ton épée. Je sais maintenant comment s'expie le malheur d'une défaite.

L'esclave détourne la tête. Son bras refuse d'obéir.

— Tu me l'avais promis, pourtant !

— Seigneur! Ne me demandez pas l'impossible! Vous, dont tout à l'heure, je détournais les flèches ennemies, vous voudriez...

— Préfères-tu donc me voir déchu? couvert d'opprobres ?

Non! Eros ne verra pas cela. Fortement, il saisit le pommeau de son épée. Après en avoir fait tournoyer la lame si rapidement qu'elle dessine autour de lui une auréole, il se jette sur elle et, les bras ouverts, tombe la face aux pieds de son maître.

Des larmes roulent sur les joues creuses d'Antoine.

— Brave Eros! Tu m'as enseigné la manière de m'y prendre. Et, l'imitant, il se frappe à son tour.

Le coup, hélas! n'a pas eu la sûreté de celui

dont s'était libéré l'esclave. Antoine respire encore. Il appelle.

Les soldats de sa garde accourent.

— Achevez-moi, commande-t-il. Faites cesser le supplice que j'endure.

Mais aucun d'eux ne trouve en lui l'audace de porter la main sur la majesté de ce corps où la gloire avait resplendi.

Cléopâtre, cependant, n'était pas morte. En apprenant que l'armée d'Octave, sans rencontrer de résistance, marchait sur Alexandrie, elle n'avait eu qu'une pensée : se soustraire à l'envahisseur. Le mausolée où étaient amoncelés ses trésors offrait un refuge sûr. C'était là qu'elle avait résolu de mourir.

Dès qu'elle s'y sentit, derrière les herses, séparée du monde vivant, un grand frisson la glaça. Etait-ce donc l'instant ? Sans doute. Qu'attendrait-elle? La dernière partie est jouée, perdue. Du sort, elle ne saurait prévoir que du pire. Servitude, captivité, dressent leurs sombres menaces. Elle hésite, cependant. Qu'est-ce qui la fait hésiter? L'image d'Antoine est devant elle. Vaincu, accablé, détruit, tel que déjà elle le connaît avec un visage de détresse, désire-t-elle le revoir? Nullement! tout, entre eux, a été dit. Leur rendez-vous est ailleurs, dans les champs semés d'asphodèles qui fleurissent au pays des ombres.

Pourquoi, alors, celle qui s'est si vaillamment accoutumée à l'idée de mourir, et dont le cœur, bientôt, n'aura plus une défaillance, se laisse-t-elle tomber en larmes contre l'épaule de Charmion? Pourquoi murmure-t-elle, en faisant glisser dans

sa main la poignée de jade du petit poignard qui, jamais, ne la quitte : Je suis sans force!

Songe-t-elle donc à violer l'engagement pris ? Non! elle ne survivra pas à Antoine, elle ne veut pas lui survivre. Mais dans la sorte de pacte qu'ils ont fait ensemble, n'entre-t-il pas toujours un peu, pour le premier qui l'exécute, la crainte de n'être pas suivi? Si, elle expirée, Antoine, au lieu de la rejoindre, allait se rapprocher d'Octavie? Et son âme jalouse imagine une de ces réconciliations comme celles, qui, plusieurs fois déjà, ont étayé la paix du monde et où Octavie reprendrait sa place d'épouse. Eh bien! elle ne se prêtera pas à cette duperie. S'il faut descendre dans l'Hadès que, du moins, elle emporte la certitude que son amant l'y a précédée. Et elle lui fait tenir la fausse nouvelle.

Depuis une heure, au fond de son mausolée, la reine était en proie à la plus terrible angoisse. Comment, se demandait-elle, Antoine aura-t-il reçu l'assurance de ma mort?

Un bruit, soudain, retentit. On dirait une foule qui assiège les murailles. Cléopâtre applique son œil à une des étroites ouvertures qui lui servent de fenêtre. Grands dieux! que voit-elle? Un corps sanglant que des soldats portent sur une civière. Elle l'a reconnu.

Oui, après le coup qu'il s'est porté, Antoine a appris que sa bien-aimée vivait encore et il a voulu la revoir. Désespérément, ses bras sont tendus vers elle. Comment la rejoindre? Car, nous l'avons dit, les herses relevées défendent le monument.

Une scène alors se déroule, émouvante et bar-

bare, un de ces actes surhumains qui, vus à travers les siècles, semblent plus fabuleux que réels. Aidée d'Iras et de Charmion dont le dévouement se surpasse, Cléopâtre, du haut de la toiture en terrasse, jette des cordages où se suspend le blessé. Quel fardeau pour de fragiles bras de femmes! Mais, serait-il plus pesant encore, elles trouveraient l'énergie de le hisser, car c'est l'amour qui tend leurs muscles.

Voici enfin Antoine sur le cœur de sa maîtresse. Elle l'y reçoit expirant, le couvre de larmes brûlantes.

— Mon amant! Mon héros dont j'avais douté!

Et lui, malgré le déchirement de sa chair, qu'augmente le moindre mouvement, se serrant contre elle :

— Cléopâtre ! Beauté du monde ! Je meurs. Une fois encore, donne-moi le goût de tes lèvres.

Bouche contre bouche, ils échangent quelques paroles, des sanglots... Et quand le dernier souffle est bu, devant la forme inanimée qui avait été son orgueil et sa joie, l'amante inconsolable gémit :

— O le plus généreux des humains! Voilà donc où t'a conduit mon amour? Et elle se déchire la poitrine.

Comme elle l'aimait! C'est presque une révélation. De quelque passion que deux êtres aient brûlé l'un pour l'autre, peut-être n'est-ce que le grand hymen funéraire qui fait sentir au survivant la force du lien qui l'attachait à l'autre. Un gouffre s'ouvre; il y roule, il plonge au plus profond de la douleur. Celui qu'il adorait n'est plus... C'est la nuit. C'est l'univers morne et noir. Ah! pourquoi la nature, d'elle-même, ne supprime-t-elle pas la pauvre chose dépareillée?

Lorsqu'il connut la fin d'Antoine, Octave ne s'y méprit point. Sa royale proie allait lui échapper. Tout de suite, avant que Cléopâtre eût repris ses sens, eût retrouvé la vigueur nécessaire à l'exécution de ses obscurs projets, il fallait s'emparer d'elle et, fût-ce par un guet-apens, sauver ce qu'elle comptait détruire.

Pénétrer dans le mausolée n'était pas chose facile. Proculéïus, le gendre de Mécène, et, comme lui, aveuglément dévoué à Octave, se chargea de l'entreprise. Il était un ancien ami d'Antoine, un de ceux qui, quoique passé dans le camp adverse, semblait lui avoir conservé quelque estime. En mourant, celui-ci l'avait désigné à Cléopâtre comme le seul en qui, pour défendre ses intérêts, pour régler le sort de ses enfants, elle pût avoir confiance.

Lorsque, porteur des condoléances d'Octave et de l'armée romaine, ce même Proculéïus fit demander à la reine de le recevoir, comment aurait-elle refusé ? Prudente, toutefois, et ferme dans la résolution de n'ouvrir sa porte à quiconque, elle fit l'effort de quitter le lit où la tenaient ses souffrances, et d'aller recevoir le visiteur dans une salle basse qui communiquait avec le dehors par un guichet.

Toute prudence hélas ! était devenue vaine. Pendant qu'à travers les barreaux de fer, le rusé personnage entretenait la reine, qu'il retenait son attention en lui parlant des funérailles magnifiques dont Octave voulait honorer son grand rival, une troupe à lui accomplissait le plus lâche coup de main.

Si sournoisement que les choses fussent menées, le bruit en vint pourtant à Cléopâtre. Depuis un instant, elle ne répondait plus à son interlocuteur.

L'oreille inquiète, elle écoutait ce qui se passait au-dessus de sa tête.

Tout à coup, une porte s'ouvre. Charmion paraît avec un visage d'épouvante :

— Horreur ! Trahison ! Nous sommes envahies, s'écrie-t-elle.

En effet, avec des cordes, des échelles, les séides de Proculéïus ont escaladé la muraille. Les voici qui font irruption.

— Reine ! vous êtes prise, dit, en s'approchant, l'un d'eux.

— Pas vivante ! riposte fièrement Cléopâtre et, de sa ceinture, elle tire le petit poignard caché où elle avait mis son espoir.

Trop tard ! L'arme a été arrachée de sa main.

Oui, Cléopâtre est captive. Par la herse abaissée qu'elle s'était juré de ne plus jamais franchir, entre des soldats romains, elle est ramenée dans son palais.

Octave était enfin possesseur du trésor depuis si longtemps convoité. Il eut hâte d'en dresser l'inventaire. Précédé d'esclaves qui portaient devant lui des flambeaux, il parcourut les souterrains qui avaient été, par Cléopâtre, destinés à l'incendie. C'était un monde. Des merveilles d'art, des joyaux d'un inestimable prix, des bois rares, des tapis s'entassaient jusques aux voûtes. La quantité de métaux précieux était telle qu'il faudrait de nombreux navires pour les transporter à Ostie. Si impassible que fût le fils de l'usurier, il ne put, devant les lingots, les piles monnayées, dont plusieurs s'écroulèrent sur son passage, retenir un oh ! dont l'émotion venait de ses

entrailles. C'en était donc fini des embarras où s'était débattue sa jeunesse besogneuse ! Toutes ses dettes seraient payées. Les légionnaires recevraient, outre l'arriéré de leur solde, de larges gratifications qui les attacheraient pour toujours à sa personne. De sa cassette toujours pleine, coulerait l'or qui fait germer les dévouements les plus sûrs. Ne pouvait-il, dès lors, être certain de poser sur sa tête la couronne impériale que César n'avait fait que soulever?

La population d'Alexandrie qui avait redouté la dévastation, et qu'épargnait une politique de prudence, accueillit l'envahisseur avec sympathie. Epuisée par cinquante ans de troubles révolutionnaires, elle acceptait volontiers une domination qui assurait l'ordre. Le principe monarchique était, toutefois, si solide chez ces serviteurs de la vieille dynastie Lagide, que le plus sûr moyen d'en obtenir respect et soumission était, à une tête couronnée d'en substituer une autre.

L'imperator ne se fut pas plutôt assis sur le trône de Cléopâtre que de nombreuses bonnes volontés vinrent à lui. Désireux de se les concilier toutes, il flatta le légitime orgueil que chaque Alexandrin nourrissait à l'égard de sa belle cité. Théâtres, palais, musées, temples surtout, — car il savait combien le suffrage des prêtres est important pour qui veut régner, — furent de sa part l'objet d'adroites manifestations. Curieux de tout ce qui pouvait enrichir son esprit et préparer la magnifique ordonnance qu'allait être le règne d'Auguste, il s'intéressa aux écoles, aux gymnases, à la Bibliothèque. Il se fit présenter les savants du fameux Sérapéum, parmi lesquels il eut la satisfaction de retrouver

le philosophe Aréus qui avait été son professeur à Athènes, et leur promit de respecter l'indépendance dont ils avaient joui sous les rois.

La visite du Soma, gigantesque mausolée où, dans un cercueil de cristal, reposait le corps d'Alexandre de Macédoine, était destinée entre toutes à retenir l'attention d'un homme qui n'était sensible qu'à la gloire. César, disait-on, avait, en présence de l'illustre dépouille, prononcé ces paroles : « Je pleure, parce qu'à l'âge que j'ai, celui-ci avait déjà conquis le monde. » Plus ambitieux que César encore, son neveu examina longuement la royale momie. Il semblait l'interroger, et, comme si cela n'était pas assez de regarder la forme terrestre qui avait conçu et réalisé de si grands desseins, il fit soulever le couvercle qui la recouvrait et, d'une main avide jusqu'à la profanation, en osa palper le crâne.

Cléopâtre, donc avait été ramenée dans ses appartements du Bruchium. Elle y était gardée à vue. Les honneurs ne lui manquaient pas ; mais ces honneurs ne servaient qu'à la convaincre davantage qu'elle était captive, puisqu'ils lui étaient rendus par des fonctionnaires romains. Par crainte du poison, ses vêtements, ses coffres, sa personne même étaient continuellement fouillés. Imagine-t-on rien de plus navrant que la présence, auprès d'elle, d'un certain Epaphrodite, affranchi d'Octave, qui, obéissant aux ordres reçus, joue au courtisan, et, sous des manières obséquieuses, cache son métier de geôlier?

Si douée d'élasticité que soit une nature, les émotions, les catastrophes, les deuils, à la fin, l'épuisent. Cléopâtre était tombée malade.

Les blessures qu'elle s'était faites en labourant sa poitrine s'étaient envenimées. Une fièvre la brûlait. Ses médecins firent entendre que le mal était grave et pourrait mettre fin à ses jours. Un instant, la malheureuse put croire que la nature, parfois pitoyable, lui épargnerait d'exécuter elle-même l'acte de sa délivrance, et elle s'abandonna à la maladie comme à un courant généreux. Loin de la combattre, elle l'aidait, refusait les médicaments, ne consentait à aucune nourriture.

Octave, informé, s'alarma. Il tenait le trésor, il n'en voulait pas moins la femme. Il la veut intacte, nullement endommagée. Dans toute sa beauté, se dit-il, il me la faut à mon triomphe.

Ne se fiant à personne autant qu'à lui-même pour surveiller la santé qui, à un titre si cruel, lui est précieuse, il fait annoncer sa visite. Par cette marque de déférence, il pense éblouir sa captive, l'aveugler d'illusions.

Le calcul, au premier moment, semble n'être pas mauvais. En apprenant que l'imperator se dispose à venir chez elle, Cléopâtre retrouve quelques forces. Sa résolution de mourir est ajournée. Avant d'en venir à l'irréparable, elle veut connaître son ennemi, savoir ce qu'il en faut espérer ou craindre.

Que n'a-t-on pas dit, écrit, sur la rencontre de ces deux grandes figures, qui, à la façon des augures, s'abordaient avec un masque? D'un côté, nous savons tout. Il n'y a qu'une implacable marche vers le but déterminé. Mais, jusqu'à quel rêve? quelle tentative de recommencement, la créature de grâce et de séduction se laissa-t-elle emporter? Quelle suprême vision s'éclaira

en elle? à quel espoir crut-elle pouvoir rattacher sa vie déclinante? Secret! Indéchiffrable secret d'une âme déjà tournée vers la tombe!

L'occasion, toutefois, s'offrait trop tentante aux thuriféraires d'Auguste pour qu'ils aient manqué de flatter le maître en le représentant chaste et grave comme le fils de Thésée, tandis que la *courtisane maudite* essaye de le séduire.

Qu'en d'autres circonstances, Cléopâtre se fût conduite en courtisane, nul ne songe à en disconvenir; mais à cette heure de lassitude infinie, avec son sein labouré, ses yeux meurtris, ses pieds qui tremblent d'avoir senti sous eux s'écrouler des trônes; après avoir mis au sépulcre l'homme qu'elle adorait, et remâché le goût de tous les néants, peut-elle encore jouer un rôle de coquette? Sa fine et claire intelligence, à défaut de dignité, l'eût préservée de cette erreur. Sans prétendre, toutefois, à enjôler les sens du potentat, sans croire qu'elle allait retrouver en lui un César ou un Antoine, n'était-elle pas en droit de penser qu'avec ce qui restait de charme encore à ses trente-huit ans sculptés par les passions et le malheur, elle aurait pu l'apitoyer? Quant à y réussir... Voyons plutôt les deux antagonistes face à face.

Après s'être incliné courtoisement, Octave occupe le siège, qu'à son chevet, la reine lui a désigné. Puis comme on fait auprès des malades, il s'informe de sa santé.

Un soupir, un léger soulèvement des épaules lui répondent: Vous voyez! je n'ai plus la force de vivre!

Tout de suite, alors, il aborde le sujet qui lui ient à cœur. Quoi! ce qu'on lui a rapporté est

donc vrai ? Elle cède au désespoir. Plutôt que de se soumettre, d'accepter une domination qui n'a rien de barbare, elle songerait à mourir ?

Pour toute réponse, des sanglots.

Il reprend alors :

— C'est que, sans doute, mon message aura été mal transmis. Thyréus ne vous a-t-il pas fait connaître mes sentiments ?

Si, elle sait. Du maître généreux qu'il est, on lui a affirmé qu'elle pouvait espérer des égards.

— Alors ? Reprenez courage, Reine. Cessez de voir en moi un ennemi.

La voix s'efforce d'être douce, le regard de témoigner une clémence. Mais du premier coup d'œil, Cléopâtre a démêlé le personnage : un rocher vivant. Dans ce visage où la mimique veut être humaine, elle n'aperçoit que l'arête coupante du nez qui, durement, le fait ressembler à un oiseau de proie. Et la sécheresse de la bouche ! Non, jamais de ces lèvres-là ne sortira une parole sincère. Dès lors, elle sait quel parti lui reste à prendre. Et elle entre résolument dans l'escrime où chacun va déployer toute son adresse, et viser aux yeux de l'adversaire. Son attitude change. Elle feint d'être résignée.

Oui, au moment de la mort d'Antoine, sa douleur était si violente qu'elle ne croyait pas possible de survivre.

— Et maintenant ?

— Oh ! maintenant, la pensée de mes enfants me retient. Les chers êtres ! Comment les quitter ? Pas avant, tout au moins, de savoir quel avenir Rome leur réserve.

Ses enfants !... Césarion, Ptolémée, Antyllas,

ils sont entre les mains d'Octave. C'est le gage que, tout d'abord, il a saisi. En attendant les holocaustes futurs, ces douces victimes répondent des insoumissions de leur mère.

Hypocritement, le bourreau le fait entendre.

— Ne craignez rien pour eux, madame. Le sort de vos enfants ne dépend que de vous-même. Si vous avez confiance, si vous vous conformez à mes intentions, aucun mal ne leur sera fait.

Elle sait ce que vaut cette assurance et que, comme elle, les infortunés sont destinés au supplice; mais elle fait semblant de se fier.

— J'ai la parole d'Octave.

— Et vous-même, belle Cléopâtre, jurez-moi qu'en aucune façon vous ne chercherez à finir vos jours, et que vous ne refuserez pas de m'accompagner.

Dans cette affreuse comédie où, d'un côté, la vanité d'un fourbe se joue, et où, de l'autre, c'est l'honneur d'une reine, lequel sera le plus fort?

Cléopâtre jure.

— Vous êtes le maître souverain, fait-elle, en inclinant sa belle tête sur laquelle ondulent les plis transparents d'un voile. En quelque lieu qu'il vous plaise de me conduire, docilement, je vous suivrai.

Et afin de bien montrer jusqu'où va sa soumission, et qu'elle n'est plus, désormais, qu'une vassale, des mains de son intendant elle prend la liste qu'elle a fait dresser des joyaux qu'elle gardait encore, et, la remettant aux mains d'Octave :

— Il sont à vous. Je n'ai gardé que quelques parures, les plus précieuses, il est vrai, afin de les offrir moi-même à Livie, à Octavie.

Cette fois, il la regarda, étonné. Est-ce que vraiment?

— Oui! fait-elle, je voudrais que votre sœur, à présent qu'une même douleur nous unit, me pardonne tout le mal que je lui ai fait.

Si méfiant qu'il fût, si rompu à l'art des ruses, Octave n'aperçoit pas celle que recouvrent ces paroles. Sa duplicité, à lui, n'est qu'à la mesure de celle des hommes.

Pleinement rassuré, maintenant, il se dispose à sortir.

Pas encore. C'est la reine qui le retient. Une faveur lui reste à implorer. Puisqu'il faudra bientôt quitter l'Egypte, s'arracher à la chère cité où repose son époux, que, du moins, elle soit autorisée à aller pleurer sur sa tombe.

A captive docile, prince généreux. Imitant l'exemple d'Antoine qui, après la victoire de Philippes, avait magnanimement honoré le corps sanglant de Brutus, Octave exauça la prière de la veuve.

Le lendemain donc, et quoiqu'elle pût à peine se soutenir, Cléopâtre se fait conduire au mausolée. Ses geôliers l'accompagnent. Tant mieux : c'est pour eux que va se donner la funèbre représentation. Ce n'est point assez d'avoir convaincu Octave, il faut, qu'autour d'elle, chacun soit persuadé qu'elle accepte son sort. Ainsi, seulement, elle recouvrera ce qu'il lui faut de liberté pour agir. En présence d'un auditoire qui ne manquera pas de propager ses paroles, ses moindres gestes, elle s'agenouille. Avec des larmes, avec une émotion qui, elles du moins, ne sont pas jouées, elle verse sur la pierre tumulaire l'huile et le vin qui sont l'aliment mystique du défunt. Puis, elle passe aux

paroles. Pas une, écoutons-les bien, qui ne soit, par l'habile femme, concertée de manière à tromper son monde : « Antoine ! ô mon bien-aimé ! s'écrie-t-elle ; mes mains, lorsqu'elles t'ont déposé ici, étaient les mains d'une créature libre ; aujourd'hui, c'est une esclave qui vient t'offrir des libations. Aie-les pour agréables, puisque ce sont les seuls honneurs que je puisse te rendre, les derniers ! Nous, que rien, pendant la vie, n'avait pu séparer, nous allons être, dans la mort, condamnés à faire échange de patrie. Toi, Romain, tu resteras en ces lieux, tandis que moi, infortunée, c'est en Italie, loin de la terre des aïeux, que je trouverai ma sépulture. »

L'effet de ces adieux pathétiques fut tel que l'avait prévu Cléopâtre. Les plus incrédules abandonnèrent leurs doutes. S'exprimer de la sorte, n'était-ce pas accepter la fatalité du départ ?

Epaphrodite, lui-même, émerveillé de la transformation qui s'était opérée chez sa prisonnière, se félicite qu'elle ait renoncé à mettre fin à ses jours. La surveillance, dès lors, se relâche. Les allées et venues du palais sont plus libres. Sans témoins, la reine peut s'entretenir avec ceux qui la viennent visiter.

Une telle héroïne, et à ce degré d'infortune, ne méritait-elle pas de rencontrer un dévouement ? Celui qui vint à elle ne pouvait guère être espéré. L'homme, le Fersen antique qui allait risquer sa tête, non pas pour sauver celle de la reine qui, hélas ! ne pouvait pas être sauvée, mais afin que cette tête fière et charmante ne fût pas courbée sous les humiliations, était un officier romain. Jeune, beau, de l'illustre famille des Cornélius, Dolabella venait de faire vaillamment, dans l'état-major d'Octave, toute la campagne d'Egypte.

Heureux d'en avoir fini avec la guerre, il jouissait, sans arrière-pensée, des plaisirs qui, brillamment, se succédaient dans la grande cité conquise.

Un matin, ce fut son tour de commander la garde qui veillait autour des appartements de la reine. C'était le moment où elle était le plus malade. Il la vit pleurer, souffrir, repousser tout soulagement. Il l'entendit implorer la mort comme une divinité clémente. La plupart des hommes, sensibles surtout à la grâce heureuse des femmes, se détournent dès qu'elles n'enchantent plus leurs regards. Quelques-uns, cependant, d'une essence plus rare, se sentent attirés vers celles que le malheur a blessées. Un cœur qui saigne, des yeux que le désespoir amortit, ont sur leur âme un pouvoir qui ne se discute pas. Aussitôt que, dans sa royale misère, Delobella eut contemplé celle à qui les dieux, après avoir tout prodigué, avaient impitoyablement tout repris, il sentit naître en lui une tendre compassion. Avec la sorte de pitié délicate qu'on éprouve devant un beau jardin dévasté, il se demanda : Que faire? Par quel moyen venir en aide? Comment relever la divine fleur que l'orage a profanée?

Sans avoir reçu d'elle aucun encouragement, il s'approche de la malade, il s'offre à la servir :

— Usez de moi, madame, comme d'une chose qui vous appartiendrait.

Pour la créature qui souffre, que tous ont abandonnée, quelle émouvante surprise ! A la première minute cependant, Cléopâtre hésite; sa main craintive recule. Elle en a tant vu de ceux qui trompent ! qui trahissent ! Si elle allait rencontrer un nouveau Proculéïus ! Mais non. Il y a des visages d'hommes en qui la droiture est

inscrite, des regards auxquels on peut se fier. L'âme ulcérée se rassure et, tout de suite, avec une foi d'adolescente, elle exprime le seul de ses vœux qui eût chance d'être exaucé : connaître les intentions d'Octave à son sujet ; être avertie du jour où sera fixé son départ.

Le jeune homme avait ses entrées chez l'imperator. Des amis à lui, initiés à tout ce qui s'élaborait dans l'entourage souverain, étaient à même de le renseigner. Sans savoir, peut-être, de quelle fatale exécution il se faisait le complice, sa parole l'engagea. Périlleuse promesse qui pouvait lui coûter la vie. Mais qu'importe à qui l'a exposée maintes fois sur les champs de bataille, cette vie qui n'a de prix que d'être ardente ?

Trois jours plus tard, la captive était informée. Résolu à regagner l'Italie par la Syrie et la Grèce, Octave avait donné des ordres pour que, avec ses plus jeunes enfants, elle fût dirigée, dès le lendemain, sur Rome.

L'heure était venue. Cléopâtre avait la certitude que, plus rien, désormais, ne pouvait modifier le cours du destin. La nécessité de mourir, suspendue sur elle depuis près d'un an, s'abattait pleinement. Elle l'envisagea sans terreur. Peut-être, quand ses lèvres n'avaient bu encore que quelques gorgées d'amertume, s'était-elle cherché des prétextes à reculer l'affreuse échéance. Mais aujourd'hui que la coupe est vide, son parti est irrévocable. Elle communique l'avis reçu aux deux chères compagnes pour lesquelles elle est sans secret, et les charge de faire prévenir Olympus.

De peur d'attirer les soupçons, le manieur de poisons s'était tenu à l'écart ; mais sa sollicitude

veillait, et tout se préparait dans l'ombre. A son sujet, la reine était sans inquiétude. Par les relations conservées avec le dehors, elle savait qu'à l'heure dite le moyen de libération serait là. Il n'y avait donc plus qu'à l'attendre et à régler les choses selon le plan longuement médité.

En femme pour qui l'élégance est une loi, Cléopâtre avait résolu de parer sa mort, d'en faire, comme de sa vie, un spectacle rare et somptueux. Sa fierté de reine, elle aussi, exigeait qu'Octave, qu'Agrippa, Mécène, même Proculéïus, tous ces Romains qui l'avaient bafouée, admirassent, non seulement la force d'âme qui allait la soustraire à la parade avilissante qu'ils lui destinaient, mais l'enveloppe de cette âme aristocratique.

Dans une exaltation qui la laisse circonspecte, elle vaque, elle-même, aux moindres préparatifs. Comme pour une nuit d'amour, son corps baigne dans une eau tiède et parfumée. Son visage est enduit de nards. L'antimoine ajoute un mystère à la profondeur de ses yeux. Sous l'onction d'un rose ardent, ses lèvres, ses pommettes s'avivent. D'un coffre en bois de cèdre est extraite la blanche simarre, toute luisante d'or et de perles, qui la fit plus que royale aux fêtes du couronnement. Des bijoux achèvent sa toilette. Que de souvenirs se rattachent à ces choses ! L'éblouissant défilé. Tout le peuple en allégresse. Antoine beau comme Apollon, sur son char à deux roues qu'emportent quatre coursiers de neige. Il en descend et, sous un ciel qui brasille, la proclame reine des rois, impératrice, déesse. Et, aujourd'hui, le linceul !

En agrafant la boucle d'améthyste qui termine sa ceinture, les doigts de Cléopâtre tremblent.

Mais, stoïque, elle se raidit. Pas de faiblesse! Sa tâche n'est point terminée encore. Loin qu'autour d'elle les choses aient un air de deuil, tout doit chanter le péan de la délivrance. Et sur les tapis, sur les tables, des roses sont effeuillées. L'encens fume au cœur des cassolettes. La lumière voilée des lampes répand de suaves lueurs.

Quand tout est ainsi disposé, harmonisé pour la grande scène finale, Cléopâtre tire d'un petit meuble à secrets une lettre écrite d'avance où elle recommande ses enfants à la générosité du vainqueur, et implore de lui la grâce de reposer auprès d'Antoine. Après l'avoir relue, elle y inscrit la date (15 Août 30), cette date dont elle ne vivra pas le lendemain, et y appose son sceau royal.

Serait-ce par raillerie qu'elle charge précisément Epaphrodite de porter lui-même cette lettre? Cela n'est pas impossible, car Cléopâtre avait toujours aimé se jouer des hommes. On peut supposer aussi qu'elle eut simplement l'intention de se débarrasser d'un gêneur. Quoi qu'il en soit, le vilain museau flaire quelque manigance. S'éloigner lui semble imprudent. Il hésite; mais le message est urgent, et la reine insiste avec un de ses sourires auxquels aucun homme ne peut résister.

Le geôlier se laisse fléchir. Comment, d'ailleurs, suspecter sérieusement une femme dont la journée s'est passée en occupations futiles? qui, depuis le matin, explore des coffres, en tire des parures, des colifichets? O Epaphrodite! Esprit borné, combien votre courte sagesse est éloignée de comprendre les fantaisies d'une Cléopâtre!

Le repas du soir s'achevait selon le cérémonial habituel. Les esclaves, indifférents, allaient et

venaient autour de la table. Afin qu'aucun d'eux n'eût l'idée de ce qui se préparait, comme de coutume, la reine avait eu le courage de manger et d'entretenir la conversation.

Soudain, de l'autre côté du rideau, un bruit insolite s'élève. On dirait une dispute. Un des gardes interrogé s'excuse : il ne parvient pas à se débarrasser d'un homme, une sorte de paysan, qui prétend parler à la reine.

— Que veut-il?

— Offrir lui-même un panier de figues.

— Qu'on le laisse entrer.

Cléopâtre a compris. Son cœur se contracte durement. Il ne faut pas moins de toute sa tragique volonté pour en comprimer les spasmes. Sous le sarreau plébéien, elle vient de reconnaître Olympus. Pâle, mais ferme, elle lui fait signe d'approcher.

Entre eux, pas une parole. L'échange seulement de deux regards où, de part et d'autre, tout se dit. C'est bien. Le présent a, d'avance, été payé. Celle qui le reçoit saura s'en servir.

Et maintenant, la reine est seule avec Iras, avec Charmion, prêtresses passionnées dont le libre culte va jusqu'à l'immolation d'elles-mêmes. A elles trois, ces nobles créatures qui ne sauraient plus vivre, vont consommer le sacrifice. Un mystère sacré les enveloppe. Nul ne sait, nul ne saura jamais quels en furent les rites foudroyants.

L'opinion la plus accréditée est qu'un aspic se cachait parmi les fruits. Le venin de l'animal a été expérimenté. Il tue, nous l'avons vu, selon les conditions exigées par la reine : sans douleur, sens lenteur, sans laisser de laides traces.

Volontiers, on imagine le retour du vieux mythe infiltré à travers les religions : la femme et

le serpent en présence. Leurs yeux se reconnaissent, échangent une flamme, se défient. Le serpent hésite, retombe, puis, fasciné par le regard plus fort que le sien, bondit et, dans la chair consentante, enfonce son dard de mort.

Iras succomba la première. Elle était la plus fragile. Dès que le poison eut commencé de circuler dans ses veines, elle se coucha, la tête sur les genoux de sa bien-aimée souveraine, et les tint jusqu'au dernier souffle embrassés.

Cléopâtre, à son tour, sent s'alourdir ses paupières. Une irrésistible langueur l'écrase. Vaguement, son esprit se met à errer. Comme en rêve, elle revoit ses beaux jours. Au son des flûtes et des lyres, Antoine, empressé, vient à elle. Que son pas est vif, joyeux! On le dirait soulevé par le sable du rivage. Où sont-ils, maintenant? C'est le soir, dans un jardin parfumé. Un vent délicat les caresse. Autour d'eux il y a comme des écharpes de musique. Peu à peu, les bruits s'éteignent. Tout devient noir. Rien, plus rien, le grand repos pour toujours.

Charmion respirait encore lorsqu'un cliquetis d'armes, au dehors, la tira de sa léthargie. Des coups précipités résonnent.

— Ouvrez! Ouvrez! crient des voix impérieuses.

C'était une brigade dépêchée par Octave. Lui-même, dans un instant, serait là.

Aux premiers mots de la lettre apportée par Epaphrodite, la vérité avait surgi : cette lettre était un testament.

— Qu'on coure! Qu'on appelle des médecins! avait commandé l'imperator. Dix talents d'or à qui ranimera la reine. Mais n'arrivera-t-on pas trop tard?

Si! car les dieux, quelquefois, veillent sur

ceux qui leur ressemblent. Ils ont préservé Cléopâtre. Rien ne saurait la restituer à la haine de ses ennemis.

Les premiers qui pénétrèrent dans sa chambre la trouvèrent sur un lit de pourpre que soutenaient quatre sphynx. Toute blanche, au milieu des fleurs, elle semblait dormir. Son visage avait la sérénité que donne un grand devoir accompli.

Dans un geste pieux, Charmion, titubant, et le regard déjà voilé, lui arrangeait son diadème.

— Voilà qui est beau ! railla méchamment Epaphrodite, furieux que sa surveillance eût été trompée.

— Oui, certes ! Une action superbe, et digne d'une fille de rois, trouve encore la force de répliquer l'Athénienne. Puis elle s'affaisse près de celle que, jusqu'à son dernier soupir, elle avait parée, servie, honorée d'un culte divin.

Pour Octave, le coup était rude. Il en restait frappé comme si, en mourant, Cléopâtre lui avait dérobé l'éclat de sa victoire. Et que dirait Rome ? l'Italie ? toute la meute populaire que l'impatience dévorait et qui n'aspirait qu'à se repaître des humiliations infligées à l'Egyptienne ? Celui qui, demain, sera Auguste, n'avait pas encore désappris la vengeance. Sa captive lui avait échappé, mais les enfants répondaient pour elle. Ni les prières qu'elle lui avait adressées, ni les supplications de ces agneaux bêlants qui n'avaient commis d'autre crime que de naître, n'attendrirent son âme scélérate. Antyllas succomba le premier. La ressemblance qui, en Césarion, faisait revivre le divin Jules aurait dû

préserver cet innocent. Raison de plus, au contraire, pour le rendre suspect à l'héritier.

— Il n'y a pas de place, en ce monde, pour deux César, déclara Octave, en donnant l'ordre d'égorger le jeune frère qui s'était mis sous sa sauvegarde.

Quant aux autres enfants que Cléopâtre avait eus d'Antoine, menu fretin qui n'avait pas l'âge d'être redouté, ils allaient, dans l'exhibition triomphale, tenir la place de leur mère.

Un seul des vœux qu'avait exprimés la défunte trouva grâce devant le vainqueur. Se contentant de l'effigie, il abandonna le corps de sa victime aux Alexandrins qui le réclamaient. Par leurs soins, sous la même dalle de porphyre où Antoine avait reçu la sépulture, ils déposèrent, parée comme pour des épousailles, celle dont le tumultueux amour lui avait coûté l'empire, mais qui, en échange, assurait l'immortalité à sa mémoire.

De ces durs Romains, en effet, que leur barbare ambition armait les uns contre les autres, lequel, plus que l'amant de Cléopâtre, a été constamment célébré ? Pour avoir sacrifié ses glorieux intérêts, pour avoir tout abdiqué sur le beau sein de l'Egyptienne, quel héros à travers les siècles échappe davantage à l'oubli ?

Et elle, Cléopâtre, cette figure idéale et perverse en qui s'incarne tout ce que la passion a de fatal, qui fut-elle ? Quelle vision nous en reste-t-il ? Comment nous représenter son être d'orgueil et de fragilité ? Au milieu des excès d'idolâtrie et de réprobation que sa personne a inspirés, il est difficile de savoir. Fut-elle l'être adorable de qui Plutarque a écrit : « Son charme pénétrait les âmes », ou le « *Fatale monstrum* » dont Horace remercie les dieux d'avoir délivré la terre ?

Ce ne sont pas les gigantesques formes gravées sur les murs croulants du temple de Denderah qui nous permettent de le démêler. Pas davantage les médailles syracusaines où le profil hiératique se fige dans les obscurités du bronze. Sous ces grossières images, qui reconnaîtrait celle qui fut intelligence? amour? audace? flamme? orage? Ah! si quelque chef-d'œuvre de l'art grec nous avait été conservé! Si nous possédions la statue commandée par César au sculpteur Timomachos! ou encore celle dont un riche citoyen d'Alexandrie offrit deux mille talents à Octave pour qu'il n'en dépouillât pas sa patrie! Mais ces portraits ont disparu.

Dans la pénurie où nous sommes, les conjectures seules sont permises. Et voici ce qui nous semble. Belle, il n'est pas certain que Cléopâtre l'ait été, du moins, d'une de ces beautés de chair qui impressionnent les foules et que certains artistes lui ont attribuée; mais avec sa bouche éclatante, ses prunelles de feu, et ce menu corps que le soleil de sa race avait poli comme un marbre, et doré comme un joyau, quelle créature fut jamais, plus qu'elle, un objet de culte et de plaisir? Sans quoi, pourquoi ce vers de celui qui, d'un vers, savait tout peindre?

« Les rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre. »

Des grâces physiques, toutefois, ne sauraient expliquer le sortilège d'un César, d'un Antoine, ces pourchasseurs infatigables, abattus à ses pieds, y oubliant devoir, honneur, et jusqu'au souvenir de leur patrie. Il faut chercher ailleurs. Tout d'abord, nous trouvons en elle l'esprit, un esprit aimable et cultivé qui assaisonne son lan-

gage, l'orne d'un charme incomparable et chasse au loin l'ennui, ce revers de la grandeur. Mais ce qui met Cléopâtre hors pair, et fait d'elle une créature attirante entre toutes, c'est l'ardeur de sa nature. Qu'elles se nomment Circé, Dalila, Héloïse, Yseult ou Carmen ; qu'elles soient Sirènes ou Walkyries, réelles ou inventées, tenons pour certain que les femmes dont l'apparition jette les hommes dans le délire sont toujours de grandes animatrices. Que leurs yeux soient tendrement azurés ou pareils à des diamants noirs, que leur nez — quoi qu'on en ait dit et notamment de celui qui nous occupe — ait plus ou moins de longueur, que leur bouche fleurisse ou qu'elle se fende à la mesure des larges cris, peu importe. Ces héroïnes se distinguent de la vulgaire humanité par leur cœur plus fort, plus précipité que les autres cœurs, par la torche brûlante qu'elles brandissent à laquelle d'autres torches viennent s'allumer. Si, au-dessus de ces célèbres émules, Cléopâtre poursuit sa migration glorieuse, c'est qu'à un degré supérieur elle a possédé ce don souverain de la vie qui transforme la tiédeur quotidienne, en fait un climat ensoleillé d'émotions. L'histoire nous la montre à la fois profonde politique et frivole, généreuse et capable des pires cruautés, convoitant l'univers et y renonçant plutôt que de perdre un baiser.

Mais, l'histoire ne nous la révèle qu'à demi. Une telle enchanteresse y est trop à l'étroit. C'est à l'imagination et à ses filles ailées, la poésie, la légende, qu'il faut demander de nous la faire connaître ? l'aspic que Shakespeare enroule à son bras contribue davantage à sa renommée que le plan grandiose qu'elle avait conçu d'annuler Rome et de la remplacer par Alexandrie. Le sonnet il-

lustre qui, sur les eaux du Cydnus la montre balancée dans sa trirème d'argent,

« Dont le sillage laisse un parfum d'encensoir
« Avec des sons de flûte et des frissons de soie, »

nous en apprend plus long sur son mode d'existence que des volumes érudits.

Malgré de si magnifiques projections, m'excusera-t-on d'avoir essayé, à mon tour, ne fût-ce que par quelques lueurs, d'éclairer les mouvements secrets de celle qui, une fleur de lotus à la main, dresse sur un monde écroulé sa voluptueuse splendeur?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
I.	— Jules César	5
II.	— Alexandrie	47
III.	— Marc Antoine	79
IV.	— Cléopâtre	101
V.	— Les Inimitables	129
VI.	— Les Épouses d'Antoine	151
VII.	— Le Mariage d'Antioche	189
VIII.	— Les deux rivaux	233
IX.	— Actium	265
X.	— La Mort	301

PARIS — IMPRIMERIE MICHELS FILS
6, 8 et 10, Rue d'Alexandrie.

LIBRARY
FEB
27
1986
UNIVERSITY
OF TORONTO

ARTHÈME FAYARD & Cie, Éditeurs, 18-20, Rue du Saint-G

MARCEL PRÉVOST, de l'Académie fr

Lettres à Françoise maman . . . . . .
Mon cher Tommy . . . . . .

HENRY BERNSTEIN

Après moi. . 1 vol. || Le Secret. . 1 vol. || L'É

LOUIS BERTRAND

Saint Augustin . . . . . .
Les plus belles Pages de Saint Augustin . . .
Le Sens de l'Ennemi . . . . . .
Mademoiselle de Jessincourt. . . . . .
Sanguis Martyrum . . . . . .
L'Invasion . . . . . .
La Grèce du Soleil et des Paysages . . . . . .
L'Infante . . . . . 1 volume.
Les Villes d'or . . . . . 1 volume.
Autour de Saint Augustin . . . . . 1 volume.

COMTESSE DE NOAILLES

Les Vivants et les Morts. . . . . 1 volume.
Les Forces Eternelles . . . . . 1 volume.

GÉRARD D'HOUVILLE

Le Séducteur . . . . . 1 vol. || Jeune Fille. . . . . 1 vol.
Tant pis pour toi. . . . . 1 volume.

RENÉ BENJAMIN

Gaspard (Prix Goncourt 1915) . . . . . 1 volume.
Sous le Ciel de France. . . . . 1 volume.
Le Major Pipe et son Père. . . . . 1 volume.
Grandgoujon . . . . . 1 volume.
Le Palais et ses Gens de Justice. . . . . 1 volume.
Amadou, bolcheviste. . . . . 1 volume.
La Farce de la Sorbonne. . . . . 1 volume.

MYRIAM HARRY

Tunis la Blanche. . . . . 1 volume.
La Petite Fille de Jérusalem. . . . . 1 volume.
Siona chez les Barbares . . . . . 1 volume.
Siona à Paris. . . . . 1 volume.
Le Tendre Cantique de Siona . . . . . 1 volume.

COLETTE (COLETTE WILLY)

Les Heures longues . . . . . 1 volume.
Mitsou ou comment l'esprit vient aux filles. . . . 1 volume.
Chéri . . . . . 1 vol. || La Paix chez les bêtes 1 vol.

PAUL DROUOT

Poèmes choisis. . . . . 1 volume.

JANE CALS

Rose. . 1 vol. | La Ronde. 1 vol.

ALEXANDRE ARNOUX

Le Cabaret. . . . . 1 vol.

ANTOINE

« Mes Souvenirs » sur le Théâtre-Libre . . . . . 1 volume.

YVONNE SARCEY

La Route du bonheur. 1 vol. || Pour vivre heureux. . 1 vol.

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 30 16 10 004 5

ARIS. — IMP. RAMLOT ET Cie, 52, AVENUE DU MAINE. — 1928